



LES MUSES FRANÇAISES

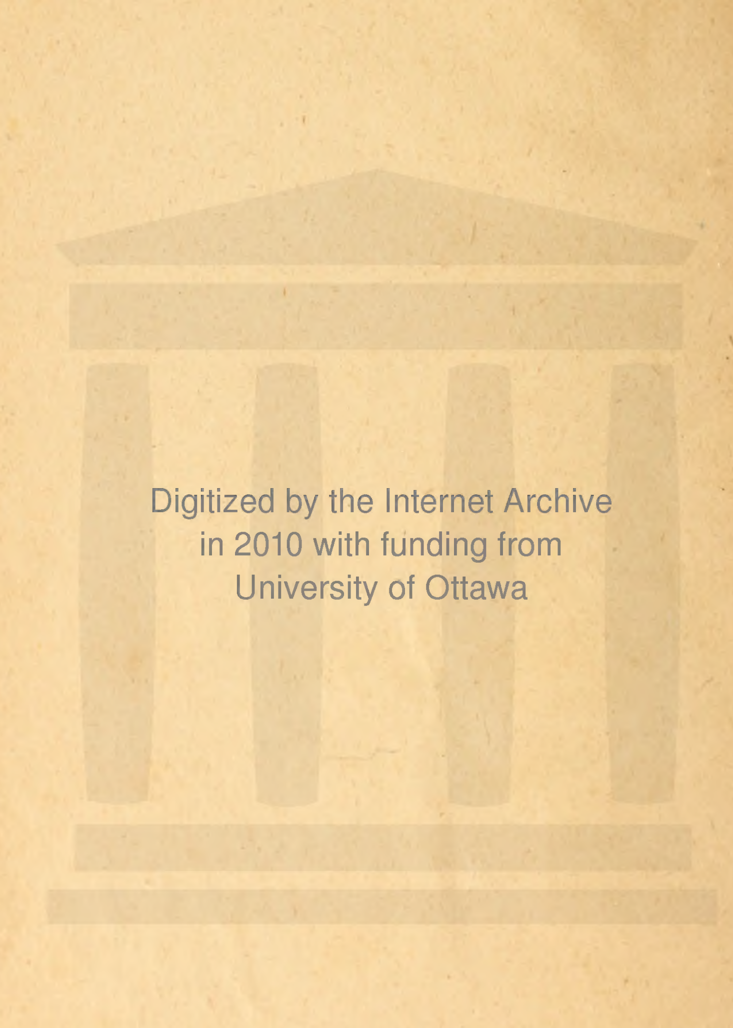
ANTHOLOGIE DES FEMMES-POÈTES

PAR ALPH. SÉCHÉ

(1200 à 1891)

GEO. DORIVAL

LOUIS-MICHAUD, Éditeur, 168, Boulevard Saint-Germain, PARIS



LES

MUSES FRANÇAISES

OUVRAGES DE M. ALPHONSE SECHE

Contes des Yeux Fermés (E. Sansot, éditeur). . . 1 vol.
Emile Faguet (Collection des célébrités d'aujourd'hui). (E. Sansot, éditeur). . . . . 1 plaq.
Alfred de Musset anecdotique (E. Sansot, édit.). . 1 vol.
L'Evolution du Théâtre contemporain, en collaboration avec M. Jules Bertaut. (Société du *Mercure de France*, éditeur). *Ouvrage couronné par l'Académie Française* . . 1 vol.
Tuons les morts (ou le roman-feuilleton contre la littérature) en collaboration avec M. J. Bertaut. . . . 1 plaq.

A LA LIBRAIRIE LOUIS-MICHAUD

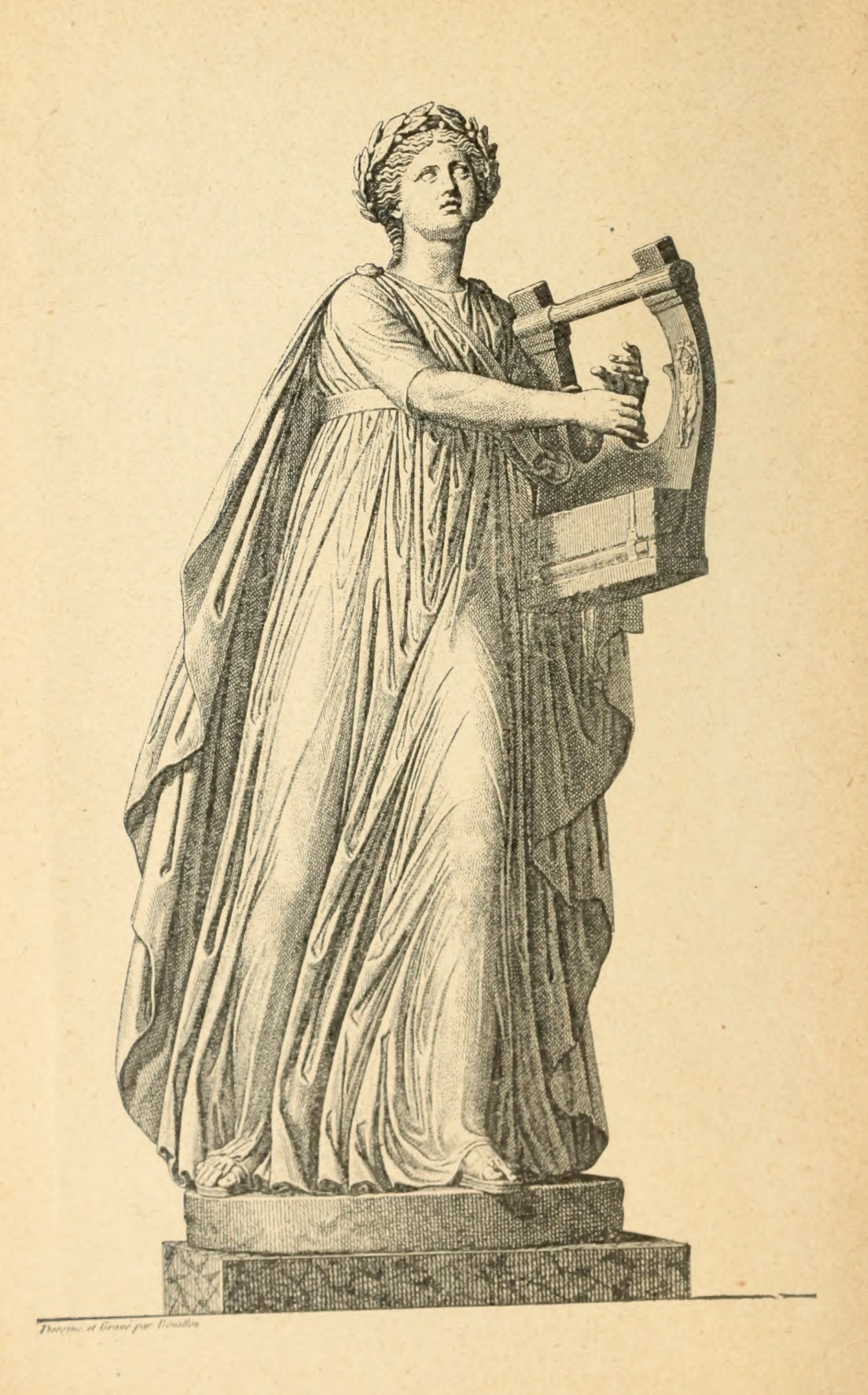
Les « Poètes-Misère » . . . . 1 vol.
Les Sonnets d'Amour, choix de sonnets du XVIe siècle à nos jours. . . . . 1 vol.
Les Plus jolis vers de l'Année, anthologie des meilleurs recueils de poésies éditées en 1907 (première année). . . 1 vol.
Bibliothèque des Poètes français et étrangers, Notice biographique et bibliographique, choix de poésies : Ronsard. — Lord Byron. — Alf. de Musset. — André Chénier. — H. Heine. — Béranger. — Hégésippe Moreau. — Edgar Poe. — Scarron. — Brizeux. — J. du Bellay. — Gérard de Nerval . . . . 12 vol.

Sous presse :

Les Muses Françaises, Anthologie des femmes poètes, du XIIIe siècle à nos jours (XXe siècle), tome II. . 1 vol.
Bibliothèque des Poètes français et étrangers : Uhland. — Casimir Delavigne, Charles d'Orléans. . . 3 vol.

En préparation :

Les Plus jolis vers de l'Année 1908 (deuxième année) 1 vol


Dessiné et Gravé par Bouillon

LES

MUSES FRANÇAISES

ANTHOLOGIE DES FEMMES-POÈTES

(1200 à 1891)

MORCEAUX CHOISIS

accompagnés de

Notices Biographiques et Bibliographiques

par

ALPHONSE SÉCHÉ

Nombreux Portraits

I



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS

PRÉFACE

UNE anthologie de femmes-poètes ! — Eh oui, pourquoi pas ?

Sans doute, on pourrait objecter que les plus illustres Muses avaient déjà trouvé place auprès de leurs frères, les poètes, dans les principales anthologies publiées jusqu'ici, et qu'il n'était point nécessaire d'en faire un groupe à part, de procéder, en quelque sorte, à une séparation des sexes, — vu que l'art ignore ces distinctions. — Peut-être. Cependant, et bien que cette opinion se défende aisément, les raisons qui m'ont conduit à entreprendre le présent ouvrage peuvent, il me semble, trouver aussi leur justification.

On a dit du XIX*e siècle que ce fut le siècle de la vapeur. Le* XX*e siècle sera le siècle de la femme. — Dans les sciences, dans les arts, dans les affaires et jusque dans la politique, la femme jouera un rôle de plus en plus important. Mais c'est dans les lettres surtout, — et particulièrement dans la poésie, — qu'elle est appelée à tenir une place considérable. En nos temps d'émancipation féminine, alors que, pour conquérir sa liberté, la femme accepte résolument de travailler, — quel travail saurait mieux lui convenir que le travail littéraire ? ! Et, s'il est exact, — comme on l'a écrit, — que l'état poétique (l'état psychique) est un état féminin, n'est-ce pas naturel qu'elle cultive la poésie puisque, pour ce faire, il ne lui en coûtera aucun effort. Poète par essence, elle s'exprimera aussi facilement en vers qu'en prose. Plus facilement même, car elle n'aura point à se préoccuper d'inventer des intrigues, de se créer un genre, de se faire le champion d'une idée quelconque ; — non, il lui suffira d'aimer, de souffrir, de vivre. Sa sensibilité, voilà le meilleur de son imagination. Elle chantera ses joies et ses peines, elle écoutera battre son cœur, et tout ce qu'elle*

sentira, elle saura le dire avec cette facilité qui est bien une des caractéristiques du talent féminin.

Or, précisément, le moment où la femme s'apprête à conquérir une situation prépondérante dans la poésie française, où le nombre des poétesses croît dans une proportion inconnue jusqu'alors, où chaque volume de vers qui paraît d'elles affirme la souplesse et la richesse de leur inspiration, — ce moment n'est-il pas bien choisi pour publier une anthologie ? — La place faite aux productions féminines dans les précédents ouvrages de ce genre était vraiment trop mesurée. Beaucoup de poétesses qui ne jouissent pas d'une tapageuse renommée, offrent néanmoins un très réel intérêt. On les a trop systématiquement oubliées. — Je ne parle pas seulement pour les disparues ! — J'ai donc cru opportun de réunir quelques-unes de leurs meilleures poésies. Ainsi, on pourra juger d'ensemble tout l'effort poétique des femmes, depuis la formation de notre langue jusqu'à nos jours. En comparant les anciennes avec les contemporaines, on verra en quoi diffère l'idéal des unes et des autres. De Marie de France, — en passant par Louise Labbé, Mme Dufrénoy, Mme Desbordes-Valmore, — à Hélène Picard, Hélène Vacaresco, Renée Vivien, Marie Dauguet, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Mme Fernand Gregh, Mme Catulle Mendès, Mme de Noailles... c'est toute l'évolution de l'expression poétique et du sentiment féminin que l'on aura le moyen de suivre pas à pas, œuvre par œuvre, de siècle en siècle.

Et puis, au moment où la femme va devenir, dans les lettres comme dans la vie sociale, la rivale de l'homme, ne convient-il pas de dresser le bilan, d'inventorier — si l'on peut dire, — son trésor poétique. Les temps sont arrivés où chacun va réclamer le bénéfice de son apport personnel. En attendant le divorce définitif, qui se réalisera tôt ou tard, en attendant l'ère annoncée par Alfred de Vigny, où

Les deux sexes mourront chacun de son côté,

il faut procéder à la séparation des biens.

Peut-être, en feuilletant cet ouvrage, les poètes souriront-ils, — d'un sourire tranquille et quelque peu dédaigneux. De ce qu'un Ronsard, un Du Bellay, un Racine, un Corneille, un Molière, un La Fontaine, un Vigny, un Lamartine, un Hugo, un Musset, un Baudelaire, un Verlaine, — j'en passe et des meilleurs! — de ce que tous ces génies furent des hommes, et de ce que, en vérité, il n'y a pas un seul nom de femme qui puisse être mis en parallèle avec tous ces noms-là, — peut-être, dis-je, les poètes concevront-ils à part eux un sentiment d'orgueil mal dissimulé. — Ils auront tort, ils auront grand tort. Ce n'est pas de l'assurance, du puffisme et du dédain qu'il faut maintenant pour conserver l'avance prise par les maîtres dans les siècles passés, mais du travail. Que l'on s'efforce de réaliser autre chose que ce que les anciens réalisèrent si bien. Rajeunissons la poésie de l'homme. — Puisque la femme, depuis quelques années, foule la lisière de ce qui fut si longtemps le domaine des poètes, — ce lyrisme sentimental dans lequel ils s'exprimaient tout entiers, — il faut lui laisser le champ et courir sus à un autre idéal.

Dans cette vie moderne trépidante qui nous emporte d'un vertigineux élan, alors que l'action nous sollicite à toute minute, — et pendant que la femme s'attarde à l'analyse d'elle-même, car, émancipée d'hier, elle n'a pu faire encore le tour de son cœur ! — lançons-nous dans la tourmente et, délaissant les idylles antiques et les élégies romantiques, vivons la vie, toute la vie contemporaine et chantons-la sur des rythmes neufs et puissants qui lui conviennent.

Je sais bien qu'à l'heure présente, des poétesses de grand talent s'essaient avec énergie à sortir d'elles-mêmes. Elles cherchent à s'élever au-dessus de l'éternel conflit passionnel. Mais, encore qu'elles aient souvent réussi dans leur entreprise, il est évident — et l'on pourra s'en convaincre en parcourant cette anthologie — que là n'est pas la vraie voie de l'émotion féminine. Où la femme excelle, c'est dans la tendresse, dans l'expression de ses joies familières et surtout dans la narration douloureuse

de ses peines. La femme a le goût de la douleur et des larmes, — sans doute parce qu'elle sent d'instinct que là se trouve la véritable source de son inspiration. Il n'y a que ce qui la touche qui l'intéresse, et il n'y a que ce qui l'intéresse qu'elle sache bien exprimer. Or, rien ne l'intéresse davantage que l'amour. N'est-ce pas Marceline Desbordes-Valmore qui a dit :

................................en recevant la vie
De tout ce qu'elle offrait, je n'ai vu que l'amour.

Toutes les femmes ne voient que l'amour !

On observera que la femme moderne n'est pas uniquement occupée de ce mystère et que, au contraire, les problèmes sociaux appellent de plus en plus son attention. Elle devient chaque jour plus active. — Est-elle moins romanesque et moins sentimentale pour cela ? Je ne le pense pas. Il ne faut pas se laisser prendre aux apparences. Tout ce bruit mené autour du mariage, du divorce ; les très ridicules manifestations de suffragettes rageuses et, en principe, toutes les revendications sociales féminines tendent, en somme, vers un seul but : le but !

Dernièrement, une jeune doctoresse, qui connaît les lois de la publicité et sait que l'on doit aller aux extrêmes de la pensée et de l'action pour s'imposer à la curiosité publique, a résumé ses idées et son programme d'émancipation dans une brève formule : « Ni épouse, ni mère ! » — C'est net et franc. Mais, qu'on ajoute à la recette le mot AMANTE *omis à tort, et l'on verra que ce cri de guerre n'ouvre aucun horizon nouveau sur la question féminine ni ne révèle un état d'âme particulier.*

Ni épouse, ni mère : amante ! — Oui, c'est amantes, — amoureuses et passionnément aimées qu'elles veulent être. Voilà le fond instinctif de leur pensée, la fin de leurs aspirations. Je dis de TOUTES *leurs aspirations ! — Ce n'est pas, comme on pourrait croire, pour vivre une meilleure vie sociale qu'elles livrent un âpre assaut aux conventions et aux lois, c'est dans l'espérance de vivre une meilleure vie sentimentale. — Pourquoi elles réclament*

des droits civils et politiques ? pour s'affranchir de la tutelle de l'homme ; pourquoi s'affranchir de l'homme ? pour être son égale ; pourquoi être son égale ? pour être libre, et pourquoi être libre : POUR AIMER !

Voilà l'utopie poursuivie, voilà après quoi les assoiffées d'amour, les meurtries du mariage entraînent les malheureuses qui leur ont donné leur confiance.

Toutes pensent avoir en elles l'étoffe d'une grande amoureuse : Juliettes en puissance, toutes espèrent après Roméo. Qu'elles soient belles ou laides, qu'importe ! elles proclament leur droit d'aimer, voire leur droit d'être aimées. Que dis-je, un droit, c'est une OBLIGATION *qu'elles imposent à l'homme. — Tu m'aimeras ou tu seras maudit.*

Ah ! nous ne sommes plus à la douce et résignée philosophie de Marceline qui murmurait :

Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure.

Mais, enfin, ce romantisme passionnel, ce besoin de tendresse et d'amour, cette exaltation sentimentale fait à la femme une âme et une mentalité à part. Qu'elle réussisse à s'exprimer tout entière, — elle fera œuvre originale, et œuvre féminine. C'est l'important. Car, si elle n'apporte rien, si ses livres doivent ressembler à ceux de l'homme, il devient inutile qu'elle s'occupe d'écrire. Aussi un certain féminisme qui, — au lieu de tendre au développement des qualités et des moyens propres à la femme — s'efforce d'égaliser les deux sexes, est-il parfaitement absurde et malfaisant. C'est en cultivant sa nature et ses dons personnels que la femme, s'éloignant le plus qu'elle pourra de l'homme, arrivera vraiment à l'égaler en art.

M. Gustave Kahn a raison lorsqu'il dit, à propos des livres des authoresses modernes : « Il serait bon que la littérature féminine nous donnât quelque chose d'un peu exceptionnel qui ne pût être attribué indifféremment, soit à un homme travaillant dans les nuances un peu grises, ou à une femme faisant sa grosse voix... »

Aussi bien, cette absence de forte personnalité n'est-elle point la marque évidente d'un manque de sincérité ? On

a noté avec raison, que la femme subit presque toujours l'influence d'un grand artiste, qu'elle n'est le plus souvent qu'un reflet. Or, cela ne vient-il pas, précisément, de ce qu'elle n'obéit pas assez à son tempérament ? Cela ne vient-il pas, aussi, de ce qu'elle ne sait pas assez différencier la femme de l'écrivain. Cette confusion nuit à son sens critique — déjà si réduit — et détruit en elle le principe d'impartialité indispensable au créateur. En écrivant elle reste trop préoccupée d'elle-même ; — elle a l'habitude de chercher à plaire et ne peut s'en défaire, — de là à s'embarrasser d'une ridicule pudeur et à redouter le jugement public, il n'y a qu'un pas !

Jusqu'ici — et bien que depuis quelque temps ce soit une mode chez les poétesses et les romancières de nous dire leurs passions, leurs émois, tous leurs élans du cœur et des sens, — la femme n'a jamais osé une totale confession. Eh bien, je dis qu'elle s'est arrêtée trop longtemps et avec trop de complaisance à la description de ses vertus, qu'elle s'est suffisamment montrée à nous sous le jour très favorable de l'amante fidèle et malheureuse, ou de la mère sacrifiée. Il conviendrait qu'elle ait le courage, maintenant, de nous révéler toute son âme qui n'est pas rien que lys et que roses. — Elle s'est vraiment trop appliquée à être pour nous une créature douloureuse, une créature de bonté et d'amour. C'est là de la psychologie rudimentaire.

La littérature masculine ne compte pas seulement des Hernani, des Cid, des Werther, des Jocelyn, elle a aussi ses Valmont, ses George Dandin, ses Harpagon, ses Iago. La femme nous a trop souvent montré en elle la victime.

Nous attendons autre chose de son impartialité.

Cette impartialité, qui a été l'honneur et le génie des grands poètes et des grands romanciers, je ne doute pas un seul instant qu'elle ne finisse par l'acquérir. Ce jour-là, elle sera vraiment capable, non seulement de chanter ses peines et ses joies, mais bien de créer un type de femme complet, vivant, humain, et qui se différenciera certainement des types imaginés par des hommes. Aucune époque, d'ailleurs,

ne fut plus que la nôtre favorable aux femmes écrivains — il faut dire aussi qu'à aucune époque, celles-ci ne donnèrent de plus évidentes preuves de leur talent. A ce point de vue, l'anthologie des Muses Françaises *apporte une éclatante affirmation du génie féminin. Jamais plus beau monument n'a été élevé à la gloire de la femme. — Je suis heureux d'en avoir été le modeste ouvrier.*

***

Dois-je dire que j'ai composé cette anthologie dans un absolu esprit d'indépendance, — sans sévérité comme sans faiblesse, n'ayant qu'un désir, être exact et juste.

Envers les morts, se montrer indépendant est aisé, il n'en est pas toujours de même lorsqu'il s'agit des vivants. Aussi, le plus souvent, les travaux sur les contemporains n'ont-ils qu'une valeur documentaire. On ne saurait se fier à eux. — N'attaquant personne, m'étant efforcé à une pondération continuelle, il ne m'a pas été difficile d'être juste.

Dois-je dire aussi combien cette anthologie — le premier volume du moins, — m'a coûté de peine. — On l'imaginerait mal. Si je m'étais borné à faire ce qui est courant en ce genre de travaux, si j'avais purement et simplement démarqué les notices des précédentes anthologies, et reproduit les mêmes pièces — cela eût été commode, en effet. Mais j'ai cru plus honnête — et aussi plus intéressant — de donner autant que possible, des pièces nouvelles et de rédiger des notices qui ne soient pas réduites à une littérature schématique.

Enfin, s'il y a beaucoup d'anthologies, les femmes — comme je l'ai dit déjà — y tiennent une place infime. N'y sont cités que les quelques grands noms connus de tous. — Je travaillais, en réalité, sur un terrain neuf. — Il y avait bien quelques travaux sur les écrivains féminins, mais travaux pour la plupart de complaisance, d'amitié, — travaux aux éloges payés, — travaux préoccupés de

moralité, d'éducation, — travaux, d'ailleurs, tous incomplets. J'ai donc dû faire de nombreuses recherches. Ma crainte, tout le temps qu'a duré mon travail, était d'oublier un vrai talent. C'est à ce souci que je dois d'avoir rencontré certaines femmes intéressantes et inconnues.

Il se peut néanmoins qu'une poétesse de valeur ait échappé à mes investigations ; je serai toujours reconnaissant à ceux qui voudront bien m'aider à réparer une omission.

Alphonse Séché.

LES

MUSES FRANÇAISES

MARIE DE FRANCE

Les ouvrages de Marie de France ne contiennent aucune indication précise sur sa naissance et sur sa vie. Elle dit seulement quelque part : « Je suis de France », ce qui est évidemment un renseignement, mais combien vague (1). Ses principaux biographes ont cependant cru pouvoir en tirer cette déduction : Marie devait être née dans l'Ile-de-France. On a même été jusqu'à donner Compiègne comme lieu probable de sa naissance.

Passons!... Marie demeura la plus grande partie de sa vie en Angleterre, du moins, c'est là qu'elle composa tous ses ouvrages. On suppose — mais ce n'est encore qu'une supposition ! — qu'elle vécut sous le règne d'Henri II 1154-1189)... à moins que ce ne soit sous celui d'Henri III (1216-1272). L'écart est important, comme on voit. On dit bien que ses *Fables* parurent aux environs de 1170 et ses *Lais* vers 1180, mais ces dates sont-elles exactes ?...

Les *Fables* de Marie de France sont au nombre de cent trois, traduites, pour la plupart, de fables attribuées soit à Phèdre, soit à Esope, soit encore au grammairien Romulus, mais dont la véritable provenance est en réalité assez problématique. Ces fables sont écrites dans un style clair et simple. Marie s'y montre souvent une moraliste sévère. Elle a le sentiment de la justice à un très haut degré, et aussi, ce qui est curieux pour l'époque, le sentiment de la fraternité humaine. Elle fulmine contre l'égoïsme, et il n'est point rare de la voir s'élever avec véhémence contre la violence. Et le fameux droit du plus fort lui semble une loi odieuse.

Les *Lais* attribués à Marie de France sont au nombre de douze, — quelques auteurs disent quinze — mais il est fort probable qu'elle en composa davantage restés anonymes.

Gaston Paris a admirablement défini ce genre de pièces. « Ce sont, dit-il, des contes d'aventure et d'amour, où figurent souvent des fées, des merveilles, des transformations ; on y parle plus d'une fois du pays de l'immortalité, où les fées, conduisent et retiennent les héros ; on y men-

(1) Dans l'épilogue de ses *Dits d'Ysopet*, Marie s'exprime ainsi :

> Au finement (*à la fin*) de cet écrit,
> Qu'en roman ai tourné et dit,
> Me nommerai par remembrance :
> Marie ai nom, et suis de France.

tionne Arthur, dont la cour est parfois le théâtre du récit et aussi Tristan. On peut y reconnaître les débris d'une ancienne mythologie, d'ordinaire incomprise et presque méconnaissable ; il y règne en général un ton tendre et mélancolique en même temps qu'une passion inconnue aux chansons de geste ; d'ailleurs les personnages des contes celtiques sont transformés en chevaliers et en dames. » Or, précisément, les plus beaux lais de Marie de France eurent pour modèle des fables bretonnes, elle le déclare elle-même au commencement ou à la fin de chacun d'eux.

Le *Chèvrefeuille* est de tous ses lais celui qui est le plus connu ; cependant, le lai d'*Eliduc* lui est certainement supérieur. On peut même assurer que c'est là le chef-d'œuvre de Marie de France. Il y a dans cette pièce des qualités qu'il est rare de rencontrer dans les autres productions de cette époque. Marie a su avec un art véritable rendre ses héros également intéressants, et faire naître du caractère même des personnages les incidents les plus pathétiques. On est séduit par la grâce des scènes d'amour et par des détails pleins d'une charmante délicatesse.

Outre les *Fables* et les *Lais*, on possède encore de Marie un poème intitulé *L'Espurgatoire de Saint Patriz*. Il ne s'agit d'ailleurs que de la traduction du *Tractatus de Purgatorio S. Patricii* de Henri de Salterey, où l'on trouve la description des maux de l'autre monde d'après la conception irlandaise.

Marie de France réunit ses fables sous le titre général de *Dit d'Ysopet* (le livre d'Esope).

Ses principaux lais sont : *Guigemar*, *Bisclavret*, *Lanval*, *Yonec*, le lai du *Chèvrefeuille* (épisode de la légende galloise de Tristan). Certains, comme *le Frêne*, *les Deux Amants* se passent en Normandie ; d'autres sont des récits qu'on rencontre un peu partout : *Laustic* (ou le *Rossignol*), *Milon*, *Equitan*, *Eliduc*, etc.

CONSULTER : CONSTANT, *Marie de Compiègne et l'Evangile aux femmes*, *Bull. soc. his. Compiègne* (1876). — GIDEL, dans *Revue hist. de l'Anjou* (1868). — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *bibl. Franç.* (1772-3). — B. DE ROQUEFORT, *Poésies de Marie de France* (1819), RAYNOUARD, dans *Journal des savants* (1820). — G. PARIS, dans *Romania*. — J. BÉDIER, *Revue des Deux-mondes* 15 oct. 1891. — EUG. CRÉPET, *Les Poètes français*. — PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la langue et de la litt. Franç.* 1896.

ÉLIDUC

Un vaillant chevalier de la Petite-Bretagne, Eliduc, le héros du lai, disgracié par son roi, va chercher en Angleterre de quoi occuper son bouillant courage. Il s'embarque avec dix compagnons après avoir juré à sa femme de lui conserver sa foi. Un vieux Roi du pays d'Exeter, en guerre avec des voisins, le prend à son service et Eliduc est assez heureux pour repousser les ennemis. Le Roi le comble de bienfaits et lui demande de rester à sa solde pendant un an.

Cependant, Guilladon, fille unique du roi, qui a entendu

parler du brave chevalier voudrait le connaître ; elle le fait mander par un de ses chambellans.

Eliduc se rend à l'appel de la princesse et le voilà introduit auprès d'elle :

Elle l'avait par la main pris (1),
Dessus un lit étaient assis ;
De plusieurs choses ont parlé.
Elle l'a beaucoup regardé,
Son air, son corps et son visage.
Se dit : « Rien n'a que d'avenant ».
Fortement le prise en son cœur.
Amour lui envoye un message
Qui lui conseille de l'aimer,
Pâlir la fait et soupirer.
Mais ne voulût son penser dire,
De peur que lui n'en fit que rire.
Un grand moment, il demeura
Puis, prit congé et s'en alla.
Elle l'accorde en grand dépit,

(1) Pour la traduction de ce lai, nous avons suivi autant que possible le texte de l'édition de M. Karl Warncke publié par la *Bibliotheca normanica*. On pourra d'ailleurs s'en rendre compte par l'extrait que nous donnons ci-dessous du texte primitif. — Une traduction en prose aurait été sans nul doute, plus claire que notre modeste essai de pseudo-versification, mais cela n'aurait pas permis au lecteur de se faire une idée de l'œuvre de Marie de France.

Cele l'avait par la mein pris,
Desur un lit érent asis ;
De plusurs choses unt parlé.
Icele l'a mult esguardé,
Son vis, sun cors e sun semblant ;
Dit : en lui n'a mesavenant.
Forment le prise en son curage.
Amurs i lance sun message
Qui la somunt de lui amer,
Palir la fist e suspirer.
Mes nel volt mettrē a raisun
Qu'il ne li turt a mesprisun.
Une grant piece i demeura
Puis prist cunglé, si s'en ala.
Ēi li duna mult a enviz ;
Mes nepurquant s'en est partiz
A sun ostel s'en est alez,
Tuz est murnes e très pensez ;
Pur la belē est en esfrei
La fille sun Seigneur le rei,
Que tant dulcement l'apela
E de ces qu'ele suspira.

Mais cependant il est parti.
A son hôtel s'en est allé,
Tout morne et très préoccupé,
Et pour la belle plein d'effroi, —
La fille de son seigneur le Roi
Qui tant doucement lui parla
Et de ce qu'elle soupira.
Il croit devoir se reprocher
De tant être au pays resté
Sans qu'il l'eût vue plus souvent.
De cette idée, il se repent,
De sa femme il a remembrance
A qui il a fait l'assurance
Que bonne foi, lui garderait,
Et loyalement se tiendrait.

Cependant la jeune fille séduite par la mâle prestance du chevalier, brûle d'en faire son ami. Elle ne peut dormir de la nuit, et le matin venu elle expose son désir à son chambellan :

« J'aime le nouveau soudoyer,
Eliduc, le bon chevalier ;
Ne puis la nuit trouver repos,
Et n'ai pu dormir, les yeux clos.
Si par amour il veut m'aimer,
Et de son corps bien m'assurer,
Je ferai tout pour son plaisir ;
Lui en peut grands biens advenir :
De cette terre, il sera roi.
Il est si sage et si courtois,
Que, s'il m'aime avec douceur
Mourir me faut à grand douleur (1).

Le chambellan conseille à la princesse d'envoyer au chevalier une ceinture ou un anneau. S'il les reçoit avec plaisir, ce sera une preuve de son amour. La princesse répond :

Comment saurai-je par ce don,
Si d'amour a disposition ?
Jamais, je ne vis chevalier
Qui se fit pour cela prier ;
Et qu'il haït ou qu'il aimât

(1) Cela me coûtera beaucoup quand il me faudra mourir.

Jamais n'en vis qui ne garda
Un présent qu'on lui envoyait.
Mais ! Si de moi il se jouait ? !
Cependant par l'air et la mine
Les pensers d'un cœur, on devine !
« Préparez-vous, et y allez »
— « Je suis, fait-il, tout préparé »
— « Un anneau d'or lui porterez
« Et ma ceinture donnerez
Mille fois pour moi saluerez ».

Le chambellan part et la princesse dans l'incertitude se lamente :

« Hélas ! Comme est mon cœur surpris
Par un homme d'autre pays !
Ne sais s'il est de haute gent,
Si s'en ira hâtivement.
Je resterai toute brisée,
Quel amour follement placé !
Jamais ne lui parlai qu'hier
Et je le fais d'amour prier !
Je pense qu'il me blâmera ;
S'il est courtois, gré me saura !
Le tout est mis à l'aventure ;
Et si il n'a de m'aimer cure,
J'en resterai toute marrie,
Jamais n'aurai joie en ma vie.

Pendant ce temps le chambellan a rempli sa mission auprès d'Elidue qui a accepté les cadeaux sans en demander davantage. Quand le messager revient, la princesse s'informe de l'accueil qui lui a été fait par le chevalier.

« Il faut, fait-elle, rien celer.
Veut-il par amour m'aimer ? »

Le chambellan lui donne alors quelques-unes des raisons qui lui font croire que oui ; et il poursuit son récit :

« De votre part, le saluai,
Et vos cadeaux lui présentai.
De votre ceinture se ceint
Et les flancs avec il s'étreint.
Puis, l'annelet mit à son doigt.

Ne lui dis plus, ni lui à moi ». —
« Le reçut-il avecque émoi ?
S'il n'est ainsi malheur à moi ! » —
Il lui a dit : « Ma foi, ne sais ;
Mais, oyez bien ce que dirai :
S'il ne vous eût voulu grand bien,
Il n'eût de vous accepté rien ».
Elle répond : « C'est se moquer !
Je sais bien que point ne me hait
Jamais ne lui fis autre tort
Que de l'aimer moult et très fort ;
Si pour cela me veut haïr,
Lors, il est digne de mourir.
Jamais par toi, ni par autrui,
D'ici que je parle à lui,
Je ne lui veux rien demander,
Car moi-même lui veux montrer
Comment m'a étreinte l'amour.
Mais ne sais s'il fera séjour ».
Le chambellan a répondu :
« Dame, le Roi l'a retenu
Pendant un an, avec serment
De le servir loyalement.
Ainsi, pourrez avec loisir
Lui montrer tout votre désir. »
Lors de le savoir demeurant,
S'en réjouit moult durement.

De son côté, le chevalier est fort troublé. Il sent son cœur battre d'un jeune amour pour la princesse, et cependant il ne voudrait pas trahir le serment qu'il fit à sa femme.

Il se rend néanmoins auprès du roi avec l'espoir de rencontrer Guilliadon. Justement le monarque se trouvait dans l'appartement de sa fille, en train de jouer aux échecs. C'est là qu'il reçoit Eliduc dont il vante la vaillance à sa fille. La jeune « damoiselle » fait venir près d'elle le héros.

Loin des autres se sont assis,
Tous deux étaient d'amour épris.
L'entretenir elle n'osait
Et lui de parler il craignait.

Il la remercie cependant de son cadeau. Alors Guilliadon ne peut lui cacher son amour et elle demande à Eliduc de lui faire connaître sa pensée :

« Dame fait-il, grand gré vous sais
De votre amour, grand joie en ai..... »
— La Pucelle lui répondit :
« Ami, vous dis un grand merci..... »

Ils vécurent alors dans les délices de l'amour — amour d'ailleurs tout platonique. Mais voilà que brusquement Eliduc est rappelé dans son pays que l'ennemi ravage. Quand elle apprend ce départ, Guilliadon se pâme de douleur.

Quand Eliduc la vit pâmer,
Il commence à se lamenter,
La bouche lui baise souvent,
Et il pleure moult tendrement ;
Entre ses bras la prit et tînt,
Tant que de pamoison revint.
« Par Dieu, fit-il, ma douce Amie,
Souffrez un peu que je vous die,
Vous êtes ma vie et ma mort :
Et en vous est tout mon confort.
Pour ce je prends conseil de vous
Car confiance est entre nous.
Par besoin vais en mon pays,
De votre père ai congé pris
Mais je ferai votre plaisir
Quoiqu'il doive m'en advenir. »
« Or, fait-elle, m'enmènerez,
Puisque demeurer ne voulez. »

Eliduc ne veut accepter. Mais, dit-il,

« Si congé, me voulez donner
Et jour de retour me fixer
Si vous voulez que je revienne
N'est rien au monde qui me tienne... »
Elle vit bien son grand amour
Terme lui donne et fixe jour,
Pour venir et pour l'emmener.
Grand dol eurent à se quitter
Leurs anneaux d'or entréchangèrent
Et doucement s'entrebaisèrent.

De retour en son pays, Eliduc est fêté par ses amis et surtout par sa femme qui avait hâte de le revoir. Mais lui ne songeait qu'à Guilliadon. Et, dès que son roi n'a plus besoin de lui, il

part retrouver la belle princesse, malgré les pleurs de sa dame. Guilliadon est venue à la rencontre de son chevalier, les deux amants s'embarquent, mais une tempête s'élève. Ils adressent leur prière au ciel :

Dieu réclament dévotement,
Saint Nicolas et Saint Clément,
Et Madame Sainte Marie,
Pour que demande aide à son fils
Qu'il les protège de périr
Et qu'au port il puissent venir.

Terrifié par l'approche de la mort un des marins reproche à Eliduc d'attirer sur eux la colère du ciel en emmenant une femme qui n'est pas son épouse légitime.

En apprenant que son amant est déjà marié, Guilliadon s'évanouit.

Eliduc qui la croit morte se jette sur le matelot dont la révélation a causé ce malheur, et l'abat d'un coup d'aviron. Enfin il réussit à aborder et songe à ensevelir son amie. Il porte le corps jusqu'à un ermitage abandonné, où il le dépose sur un lit qu'il avait fait préparer devant l'autel.

Plus tard il fondera une abbaye et les moines viendront prier pour le repos de la princesse...

Quand vint le moment de partir
De douleur il pensa mourir.
Les yeux, et la face lui baise ;
Belle, fait-il, à Dieu ne plaise
Que jamais puisse armes porter
Ni longtemps vivre ni durer.
Belle amie, à malheur me vîtes
Douce chère, à mal me suivîtes,
Belle, déjà vous seriez Reine,
Sans l'amour loyale et sereine
Dont vous m'aimâtes grandement.
Pour vous mon cœur est tout dolent.
Le jour où je vous enfouirai,
Dans un couvent je rentrerai ;
Sur votre tombe chaque jour
Ma douleur redirai toujours.

Il ferme la porte de la chapelle, et retourne chez lui, où sa femme qui s'était fait belle pour le recevoir s'étonne de le voir pensif et triste.

Son Seigneur bonnement reçut
Mais bien peu de joie elle en eût.
Jamais bon visage ne fit
Et bonne parole ne dit,
Nul n'osait demander raison,
Deux jours était à la maison.
La messe entendait le matin
Puis se mettait seul en chemin,
Au bois allait, à la chapelle,
Là ou gisait la demoiselle.
En pamoison il la trouvait,
Ne revenait, ni soupirait.
Cela lui semblait grand merveille
Qu'elle restât blanche et vermeille,
Sans que jamais couleur perdit.
A peine avait-elle pâli.
Fort angoisseusement pleurait
Et pour l'âme d'elle il priait.

Sa femme intriguée, de ses fréquentes sorties et curieuse de savoir où il va ainsi chaque jour le fait suivre. Elle apprend qu'il se rend à la chapelle et qu'il y pleure.

Désireuse d'éclairer ce mystère, elle profite de ce que Éliduc a été à la cour, pour se faire conduire à la chapelle :

Quand en la chapelle est entrée
Et vit le lit de la Pucelle
Qui ressemblait rose nouvelle,
La couverture elle enleva
Et vit le corps si délicat,
Les bras longs, et les blanches mains
Et les doigts grêles, longs et pleins.
Or elle sait la vérité,
Ce qui a son sire endeuillé.
Lors son valet elle appela
Et la merveille lui montra :
« Vois-tu, fait-elle, cette femme
Qui de beauté semble une gemme,
C'est l'amie de mon Seigneur
Pour qui il mène tel douleur.
Par foi, ne m'émerveille mie,
Quand si belle femme est périe.
Tant par pitié, tant par amour,
Jamais, n'aurai joie nul jour. »

Et la douce et tendre épouse se met à pleurer sur la triste fin de cette adorable fille qui possédait l'amour de son seigneur et maître.

Or une belette ayant ressuscité une autre belette à l'aide d'une fleur rouge qu'elle avait été cueillir dans le bois, la dame, qui a vu ce miracle, s'empare de la fleur rouge et la pose sur la bouche de la jeune princesse qui ne tarde pas à revenir à elle.

« Dieu, fait-elle, que j'ai dormi ! »
Quand la dame l'ouït parler,
Dieu commence à remercier.
Lui demande qui elle était
Et la pucelle répondait :
« Dame, je suis en Logres née,
Fille d'un Roi de la contrée.
Moult ai aimé un chevalier,
Eliduc, le bon Soudoyer.
Avec lui il m'a emmenée.
De me tromper a fait péché
Femme il avait, ne me le dit,
Ni jamais supposer ne fit.
Quand de sa femme j'ouïs parler,
Du deuil que j'eus, je me pâmai...
Vilainement m'a conseillée
Et en autre terre laissée.
Il m'a trahie, las, je le vois
Bien est folle qui homme croit. »

Mais la dame la rassure. Jamais Eliduc n'a cessé de l'aimer :

Il pense que vous êtes morte,
A merveille se déconforte,
Chaque jour vous a regardée
Quoiqu'il vous ait trouvé pamée.
Je suis son épouse, vraîment
Moult ai pour lui mon cœur dolent
De la douleur qu'il avait.
Savoir voulais où il allait
Après lui vins, et vous trouvai.
Que vive êtes, grande joie ai
Avec moi vous emmènerai,
Et à votre ami vous rendrai. »

Quant à elle, elle rendra sa parole au chevalier et se retirera dans un couvent. Eliduc pourra alors épouser la princesse.

Guilliadon et le chevalier vécurent en parfait amour. Cependant, ils songeaient souvent à la pauvre sacrifiée et cela troublait leur conscience. Si bien qu'un jour, ils résolurent de se séparer. Eliduc fit construire une abbaye et il s'y retira après avoir envoyé Guilliadon auprès de sa première femme. Celle-ci fut très heureuse de revoir la princesse :

Ell' la reçut comme sa sœur,
Et moult lui porta grand honneur.....

Leur commune affection pour Eliduc les rapproche :

Dieu prièrent pour leur ami,
Afin qu'il lui fit bon merci.
Et lui priait aussi pour elles...

Ainsi firent-ils jusqu'au jour où

Grâce à Dieu firent belle fin.

AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE DAME DE FOIX

Elle était fille de Philippe de France, comte d'Evreux, et de Jeanne de Champagne, fille de Louis X, le Hutin. — Par sa mère, Agnès descendait de Thibault IV, comte de Champagne, roi de Navarre... et poète. Et cela peut jusqu'à un certain point expliquer le penchant de cette princesse pour la poésie.

On ne connaît pas la date exacte de sa naissance que l'on place vers 1330. De sa jeunesse, on ne sait trop rien non plus, si ce n'est qu'Agnès passe pour avoir donné de bonne heure des marques d'une nature ardente. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans, lorsqu'elle se lança dans une aventure des plus romanesques où Guillaume de Machault devait jouer le rôle le plus sincère encore qu'un peu naïf.

Guillaume de Machault était un très célèbre poète chansonnier. A l'époque où va se nouer l'intrigue machinée par la jeune princesse, Machault était déjà vieux, de plus, il était goutteux, contrefait et ne voyait plus que d'un œil. — Tout cela n'empêcha point Agnès d'entreprendre sa conquête... Il est vrai qu'elle ne l'avait jamais vu. D'ailleurs, qu'importe, c'était l'artiste qu'elle voulait séduire — et sa modeste enveloppe importait peu. Agnès fit donc savoir mystérieusement au glorieux poète, qu'une jeune princesse éprise de son renom, éprouvait pour lui la plus vraie des passions. Elle lui adressait même un rondeau flatteur qui était une déclaration non dissimulée. — De Machault, tout étourdi, se demande s'il rêve... malheureusement la goutte le cloue au lit. Que faire ? Il invoque la muse, et le voilà nouant une correspondance poétique avec la belle inconnue.

C'est ainsi qu'Agnès devint l'élève du vieux rimeur. Elle composa alors de nombreux rondeaux, ballades, lais et virelais dont son maître faisait la musique.

Un jour, elle lui écrit :

« Mon très doux cœur, je vous envoie un rondelet où votre nom est. Et je vous prie très amoureusement que vous le veuillez prendre en gré, car je ne l'eusse su faire, s'il ne venait de vous. »

Une autre fois, leurs relations s'étant ébruitées et Guillaume de Machault ayant en quelque sorte été forcé de communiquer à certains de ses amis des vers de la princesse, celle-ci lui mandait encore :

« Il me plaît très bien que vous leur en ayiez envoyé, car je veux bien que Dieu et tout le monde sache que je vous aime et m'êtes plus cher qu'homme qui aujourd'hui vive, et je me tiens pour mieux parée et pour plus honorée de votre amour que ni roi ni prince qui sont au monde. »

Il ne faudrait pourtant pas se laisser prendre aux mots. Malgré toutes les apparences contraires, il semble bien, en fin de compte, que cette aventure, d'ailleurs assez confuse, ne passa jamais les limites permises à la vertu. Ce qui avait conduit Agnès à sourire tendrement au vieux trouvère, c'était son goût pour la poésie, son désir d'être initiée à l'art de rimer joliment le rondeau ou la ballade. Quant à aimer d'amour l'infirme

Machault, c'est autre chose ! Sans doute il le crut et il eut tort. Peut-être de son côté, l'entretint-elle trop longtemps dans cette douce illusion ; elle n'eut pas raison, non plus. Mais n'avait-il pas commencé un long poème à sa louange? Il fallait bien l'encourager pour qu'il continuât son travail! Les femmes furent toujours les mêmes !

Hélas ! quelle tristesse et quelle douleur pour Guillaume de Machault, le jour où sa princesse épousa le beau Phœbus, comte de Foix. Fini le si joli roman d'amour. Fini aussi le bonheur pour Agnès. Son mari la rendra malheureuse et, véritable maniaque de la persécution, laissera mourir de faim son propre fils après l'avoir jeté en prison sous l'imaginaire prétexte qu'il avait voulu l'empoisonner.

La pauvre Agnès traîna des jours désolés. On ignore la date de sa mort. Du moins vivait-elle toujours quand mourut, en 1377, son « très doux cœur » Guillaume de Machault.

Les *Poésies d'Agnès de Navarre-Champagne — dame de Foix*, ont été publiées par les soins de M. Prosper Tarbé, Paris-Reims, 1856, in-8°. — On consultera avec profit l'intéressante notice de cette édition.

RONDEAUX

A GUILLAUME DE MACHAULT

I

Celle qui onques (1) ne vous vit
Et qui vous aime loyalement,
De tout son cœur vous fait présent,
Et dit qu'à son gré pas ne vit
Quand voir ne vous peut souvent ;
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loyalement.
Car, pour tous les biens que de vous dit
Tout le monde communément,
Conquise l'avez bonnement :
Celle qui onques ne vous vit
Et qui vous aime loyalement,
De tout son cœur vous fait présent.

II

Ami, si Dieu me confort (2),
Vous aurez le cœur de mi
Qui surtout vous aime fort,
Ami, si Dieu me confort.

(1) Jamais.
(2) Si Dieu m'aide.

Or laissez tout desconfort (1),
Car vous l'avez sans demi.
Ami, si Dieu me confort,
Vous aurez le cœur de mi.

III

Sans cœur de moi pas ne nous partirez (2),
Mais vous aurez le cœur de votre amie.
Car en vous est, partout où vous serez :
Sans cœur de moi pas ne vous partirez.
Certaine suis que bien le garderez,
Et le vôtre me fera compagnie.
Sans cœur de moi pas ne vous partirez ;
Mais vous aurez le cœur de votre amie.

IV

Puisqu'en oubli suis de vous, doux ami,
Vie amoureuse et joie à Dieu commant (3).
Marri le jour que m'amour en vous mis (4),
Puisqu'en oubli suis de vous, doux ami.
Mais je tiendrai que je vous (5) ai promis,
C'est que jamais n'aurai nul autre amant.
Puisqu'en oubli suis de vous, doux ami,
Vie amoureuse et joie à Dieu commant.

CHANSON ROYALE

Ami, je t'ai tant aimé et chéri
Qu'en toi aimant me cuidoie sauver (6),
Lasse, dolente, et je ne puis en ti (7),
N'en (8) ton dur cœur nulle douceur trouver.
Pour ce de moi veil hors joie bouter (9)
Et renoier amours d'or en avant (10).

---

(1) Laissez tout chagrin.
(2) Vous ne partirez pas.
(3) Je remets. Je recommande.
(4) Fâcheux le jour où je mis mon amour en vous.
(5) Ce que je vous.
(6) Qu'en t'aimant, je croyais me sauver.
(7) En toi.
(8) Ni en ton dur cœur.
(9) Pour ce, je veux de moi ôter la joie.
(10) Et renier amour dorénavant.

Sa loi, son fait et son faux convenant ;
Quand tu portes son visage de fée :
Cœur de marbre, couronné d'aimant (1),
Ourlé de fer, à la pointe acérée.

Quand ta beauté mon cœur en toi ravi.
Amour voulut si fort m'énamourer
De ton gent corps, coint, (2) appert (3) et joli,
Que je ne puis autre que toi aimer.
Or ne me veux ouïr ni regarder.
Si n'aimerais jamais en mon vivant (4),
Ni fiance (5) n'aurai, si bien suis avisée,
Cœur de marbre, couronné d'aimant,
Ourlé de fer, à la pointe acérée.

Si je me plains et dis souvent : Aimmi ! (6)
Qu'en puis-je mais ? Ne dois-je bien pleurer ;
Car je n'ai pas la peine desservi (7)
Qu'il me convient souffrir et endurer.
Elle me fait trembler et tressuer (8)
Feindre, pâlir, frémir en tressaillant,
Quand pour ma mort vois en corps si vaillant,
Ouvertement, de fait et de pensée,
Cœur de marbre, couronné d'aimant,
Ourlé de fer, à la pointe acérée.

Honteuse suis quand je parole ainsi,
Et laidure est seulement d'y penser.
Qu'il n'appartient que dame à son ami
Doive merci ni grâce demander :
Car dame doit en riant refuser,
Et ami doit prier en soupirant,
Et je te prie souvent en pleurant.
Mais en toi truis, (9) quand plus suis éplorée,
Cœur de marbre, couronné d'aimant,
Ourlé de fer, à la pointe acérée.

. . . .

(1) Pour diamant.
(2) Propre, coquet.
(3) En évidence.
(4) Aussi n'aimerais-je.
(5) Fiançailles.
(6) Malheur à moi.
(7) Méritée.
(8) Suer.
(9) Je trouve.

Envoi

Princes, onques ne vi fors que maintenant (1)
Amant à cœur plus dur qu'un diamant
Ourlé de fer, à la pointe acérée.

CHANSON BALLADÉE

Moult suis de bonne heure née,
Quand je suis si bien aimée
  De mon doux ami,
Qu'il a toute amour guerpi (2)
Et son cœur à toute vie
  Pour l'amour de mi.

Si que bonne amour graci (3)
  Cent mille fois, qui
M'a si très bien assenée (4)
Que j'aim' la fleur et le tri (5)
  De ce monde ci,
Sans part et sans déceurée (6),
Pour sa bonne renommée,
Qu'est cent fois de tout louée
  Plus que ne le di,
Qui mon cœur a si ravi
Qu'onques mais (7) énamourée
  Dame ne fut si (8)
Moult suis... etc.

Nos cœurs en joie nourri,
  Sont si, que souci
Ni riens qui nous désagrée
N'avons, pour ce qu'assevi (9)
  Sommes de mercy (10)

---

(1) Jamais ne vit excepté maintenant.
(2) Quitté.
(3) Remerci.
(4) Dirigée.
(5) Choix.
(6) Tromperie.
(7) Plus.
(8) Ne fut tant.
(9) Satisfait.
(10) Faveurs.

Qu'est suffisance appelée.
Un délir, une pensée,
Un cœur, une âme est entée
En nous : et aussi
De vouloir sommes uni.
Onques plus douce assemblée,
Par ma foi ! ne vi.
Moult suis... etc.

Non pourquant je me deffri (1)
Seulette et gémi
Souvent à face éplorée,
Quand lointaine suis de lui
Qu'ai tant enchiéri (2) ;
Que sans lui rien ne m'agrée.
Mais d'espoir suis confortée,
Et très bien assurée
Que mettre en oubli
Ne me pourrait par nul si (3) :
Dont ma joie est si doublée,
Que tous maux oubli.

Moult suis de bonne heure née,
Quand je suis si bien aimée
De mon doux ami,
Qu'il a toute amour guerpi
Et son cœur à toute vée
Pour l'amour de mi.

(1) Mais cependant je me détruis.
(2) Que j'ai tant chéri.
(3) Qu'il ne pourrait pas m'oublier.

CHRISTINE DE PISAN

Christine de Pisan naquit à Venise vers 1363. Ses parents étaient d'origine bolonaise. Mais, son père Thomas de Pisan, astrologue et médecin réputé, ayant été appelé en France par Charles V, Christine qui, à l'époque avait cinq ans ne devait plus jamais retourner en Italie. Et, comme elle a écrit dans notre langue, on est donc parfaitement en droit de la ranger parmi les femmes poètes françaises.

La vie de Christine de Pisan fut si non mouvementée, du moins très douloureuse. Ses parents l'avaient mariée tout enfant, elle avait quinze ans, à un gentilhomme Picard, Etienne Castel pour lequel ils obtinrent le titre et la charge de notaire-secrétaire du roi. Quelque dix années plus tard, en 1389, Etienne Castel mourait laissant à sa jeune femme une succession des plus embarrassées. Très vaillamment, Christine soutint ses intérêts et, comme elle avait trois enfants, deux filles et un fils, Jean qui fut lui-même un bon poète, elle songea à se créer des ressources en écrivant. Déjà, elle avait obtenu un véritable succès, avec un poème qu'elle avait composé lors des fiançailles du roi d'Angleterre et d'Isabelle de France. Elle se mit donc à étudier les poètes anciens, particulièrement Ovide et Lucain, et bientôt. elle donna divers ouvrages qui reçurent un bon accueil. Son talent lui valut de puissants appuis ; Charles VI la pensionna et les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon vinrent souvent à son aide. Son meilleur protecteur aura sans doute été ce sénéchal de Hainaut auquel elle a adressé de nombreuses poésies. Malgré tous ses amis, malgré la véritable célébrité dont elle jouissait, Christine de Pisan mena toujours une existence assez précaire qui l'obligeait à un travail incessant. Le comte de Salisburg, vers 1398, chercha à l'attirer en Angleterre, mais elle n'accepta pas plus cette invitation qu'elle ne répondit aux avances de Galeas Visconti qui aurait été heureux de la recevoir à Milan. Elle vivait alors à la cour de Philippe de Bourgogne. A la mort de celui-ci Charles VI la fit venir auprès de lui. Ellẽ y demeura jusqu'au jour ou le malheureux prince perdit la raison. Marie se retira alors dans un couvent à Paris ou à Poissy, on ne sait au juste, où elle s'éteignit quelques années, après, probablement vers 1430. Assurément pas avant cette date puisqu'on a d'elle un poème sur Jeanne d'Arc qu'elle composa en 1429.

Les ouvrages de Christine de Pisan sont extrêmement nombreux, mais ils sont pour la plupart restés manuscrits. Christine écrivit en prose et en vers et, bien qu'elle ait eu un vrai talent de poète, ses ouvrages en prose offrent pour nous un intérêt sans doute plus grand à cause des curieux renseignements qu'on y rencontre sur les mœurs du temps et sur les hauts personnages qu'elle approcha, soit à la cour du roi de France, soit à celle de Philippe le Hardi. A ce point de vue Christine de Pisan a sa place marquée parmi les grands chroniqueurs, entre Froissart et Commines. Elle composa également des ouvrages plus particulièrement destinés aux dames. Christine de Pisan n'est pas seulement, dans l'ordre du temps la première femme, en France, qui ait eu un savoir étendu et général, elle fut aussi, si l'on ose employer ce terme à l'endroit d'une femme qui vécut au XIVe siècle, la première qui ait pris la défense de ses semblables, faisant déjà œuvre de *féministe* convaincue. Non seulement elle ramassa dans

la *Cité des dames* tout ce que les livres anciens et contemporains de son époque renfermaient de traits d'héroïsme et de vertu, de patience ou de dévouement, propres à honorer les femmes qui en furent les auteurs, mais encore elle ne craignit pas de soutenir au nom de son sexe une polémique passionnée, contre un livre dont la renommée était alors fabuleuse, le *Roman de la Rose*, où Jean de Meung avait furieusement attaqué les femmes;

Après *Le Trésor de la Cité des Dames*, l'ouvrage le plus intéressant que Christine ait écrit en prose, est certainement le *Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V*, qu'elle composa en 1404, sur la demande du duc de Bourgogne. Le livre est d'ailleurs conçu plus comme un *éloge* ou même comme une oraison funèbre que comme un livre d'histoire. Ce qu'elle tient surtout à nous dire, ce sont les trois grandes vertus du roi : sa noblesse de cœur, sa *chevalerie*, et sa sagesse.

L'ouvrage est d'ailleurs singulièrement encombré de digressions toutes plus ou moins tirées des auteurs anciens, mais on y trouve des détails et des traits pittoresques, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs ainsi que des portraits des principaux personnages de la cour de France, très vivants et d'une observation vraiment remarquable.

Christine de Pisan avait pour écrire une facilité inouïe qui n'a pas été sans nuire à l'excellence de ses travaux.

Elle déclare elle-même que de 1399 à 1405, c'est-à-dire en six ans, elle écrivit « quinze ouvrages principaux, sans compter les autres particuliers petits dictiez, lesquels, tous ensemble, contiennent soixant-dix cahiers de grand volume. »

C'est beaucoup, c'est même beaucoup trop !...

En poésie elle s'apparente à Eustache Deschamps qu'elle appelle son maître. Ses meilleurs compositions, celles qu'on lit le plus aisément aujourd'hui, sont les plus courtes, des *lais, virelais, jeux à vendre*, des *ballades* et des *rondeaux*. Ces pièces ont de la grâce et de l'élégance.

Elle ne sont pas dénuées non plus de sentiment, un sentiment intime et assez profond. Quant à ses autres œuvres poétiques, si elles n'étaient assez ennuyeuses en soi, leur longueur suffirait à nous en écarter. Parmi ses meilleures compositions poétiques il faut citer le *Dit de Poissy* imité de Guillaume de Machaut, le *Dit de la Pastoure* et le *Dit de la rose*. Dans cette dernière œuvre très gracieuse, elle avait imaginé la fondation d'un ordre dans lequel devaient entrer tous ceux qui s'engagaient à ne jamais médire des femmes ni traiter légèrement de leur honneur !...

En résumé Christine de Pisan est une figure des plus curieuses et qui mériterait d'être tirée plus complètement du quasi oubli dans lequel est tombé son nom. « Je ne veux pas grossir son mérite, dit M. Petit de Julleville ; elle n'a point de génie, et la haute originalité, soit du style, soit de la pensée lui fait défaut. Elle n'a aucun génie, mais c'est une belle intelligence, vaste et largement ouverte... »

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POETIQUES. *Le Livre des cent ballades.*— le *Livre du duc des vrais amants*, *le Chemin de long estude* (1402), poème cosmographique et moral (édité à Berlin et à Paris, par R. Püschel, en 1881, in-8).— *Le Dit de la Rose* (1402).— *L'Epître d'Othea à Hector*, prose et vers (1402). — *La mutation de fortune* (1403). — *Poème sur Jeanne d'Arc*, (1429) publié par Arch. Jubinal, et inséré par J. Quicherat dans le *Procès de Jeanne d'Arc* (1841-49, 5, vol. in-8).

CONSULTER. — JEAN BOIVIN, *Vie de Christine de Pisan* (mémoires de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, 1736).— R. THOMASSY, *Essai sur les écrits politiques de C. de Pisan*, Paris, 1838 in-8. — GABRIEL NAUDE, *Lettre à Thomaini*, Genève. — P. POUGIN, *C. de Pisan*, dans *Positions des thèses de l'Ecole des chartes pour* 1856. — EUGÈNE CRÉPET, *Les poètes Français*, t. I, Paris, 1861, in-8. — E. M. D. RADIDEAU, *C. de Pisan, sa vie, ses œuvres*, Saint-Omer, 1882, in-16. — H. DUCHEMIN, *Les sources du livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, dans *Pos. des th. de l'Ecole des Ch. pour* 1891. — A. PIAGET, *Chronologie des pîtres sur le Roman de la Rose*, dans *Etudes romanes, dédiées à G. Paris*; Paris, 1891, in-8. — PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue française*, Paris, 1896, t. II, in-8.

LES DOUCEURS DU MARIAGE

BALLADE

Douce chose est que mariage ;
Je le puis bien par moi prouver,
Voire à qui mari bon et sage
A, comme Dieu m'a fait trouver.
Loué en soit-il, qui sauver
Le me vueille ! (1) car son grand bien,
De fait, je puis bien éprouver ;
Et certes le doux m'aime bien !

La première nuit de ménage,
Très lors poz-je (2) bien éprouver
Son grand bien ; car oncques outrage
Ne me fit, dont me dus grever (3).
Mais quand il fut temps de lever
Cent fois baisa, si comm' je tiens,
Sans villennie autre rouver (4) ;
Et certes le doux m'aime bien !

Et disait par si doux langage :
« Dieux m'a fait à vous arriver,
Douce amie ; et pour votre usage
Je crois qu'il me fit élever. »
Ainsi fina de rêver.
Toute nuit en si fait maintien,
Sans autrement soi dériver (5) :
Et certes le doux m'aime bien !

---

(1) Qui veut me sauver.
(2) Dès lors je puis.
(3) Grever, *blesser*.
(4) Sans rien demander d'autre.
(5) Ainsi chaque nuit sans jamais varier.

Princes d'amour me fait desver (1),
Quand il me dit qu'il est tout mien.
De douceur me fera crever ;
Et certes le doux m'aime bien !

LE DIT DE LA PASTOURE

FRAGMENTS

. . . .

Pastoure suis qui me plains
En mes amoureux complains,
Conter veux ma maladie,
Puisqu'il faut que je le die.
Comme d'amours trop contrainte,
Par force d'aimer étrainte,
Dirai comment je fus prise
Etrangement par l'emprise
Du Dieu qui les cœurs maistroie (2),
Et qui bien et mal octroie.

. . . .

Là en l'ombre m'asseyais
Sous un chêne, et m'essayais
A ouvrer de fils de laine,
En chantant à haute haleine :
Ceinturettes je faisoie,
Ouvrées comme ce fut soie ;
Ça je laçais des coiffettes
Gracieusètement faites,
Bien tissues et entières ;
Ou raisiaux, ou panetières
Où l'on met pain et fromage.
Là sous le chêne ramage
S'assemblaient pastourelles
Et non mie tout par elles ;
Ainsi voyiez, soir et main (3),
Son ami parmi la main

(1) Perdre le sens, devenir folle.
(2) Qui est le maître des cœurs.
(3) Pour *matin*.

Venir chacune tenant ;
Plus de vingt en un tenant,
Dont l'un flajolant venait
Et l'autre un tambour tenait,
L'autre musette ou chevrette.
Il n'y avait si pauvrette
Qui ne fut riche d'ami !

. . . .

. . . .

« Partir me faut sans demeur
Pour aller en tel voyage ! »
Ha Dieux ! comm' piteux visage,
Lassette, adonc je faisais !
Et par grant douleur disai :
« Or, me voulez-vous occire,
Ma douce amour, mon doux sire,
Que ja vous voulez partir !
Morte une fois, sans mentir,
Me trouverez au retour ;
Car je ne puis par nul tour
Souffrir longuement tell' peine ! »
Et lui adonc m'apaisait
Doucement et me baisait,
Disant : « Ma belle maîtresse,
Pour Dieu ! cette grand' détresse
Otez ; car trop il m'empoise !
Il convient que je m'envoise ;
Mais je reviendrai briefment.
Ainsi à Dieu vous commant » (1).
Me disait cil (2) que baisait
Cent fois ; et grand dueil faisait
Au départir, et toute heure
Tant comm' durait la demeure.

BALLADE

Tant avez fait par votre grand douceur,
Très doux ami, que vous m'avez conquise :
Plus n'y convient complainte ni clameur ;
Jà n'y aura par moi défense mise.
Amour, le veut par sa douce maitrise

(1) Pour *je vous recommande.*
(2) Celui.

Et moi aussi le veux ; car, se m'ait Dieux (1),
Au fort (2), c'était foleur (3), quand je m'avise (4)
De refuser ami si gracieux.

Et j'ai espoir qu'il a tant de valeur (5)
En vous, que bien sera m'amour assise ;
Quand de beauté, de grâce et toute honneur,
Il y a tant, que c'est droit qu'il suffise (6)
Si est bien droit que sur tous vous élise,
Car vous êtes bien digne d'avoir mieux ;
Si ai eu tort, quand tant m'avez requise,
De refuser ami si gracieux.

Si vous retiens, et vous donne m'amour,
Mon fin cœur doux, et vous pri, que fantise (7)
Ne soit en vous, ni nul autre faux tour ;
Car toute m'a entièrement acquise
Vo (8) doux maintien, vo manière rassise,
Et vos tres doux et amoureux beaux yeux ;
Si aurai-je grand tort, en toute guise (9),
De refuser ami si gracieux.

ENVOI

Mon doux ami, que j'aim' sur tous et prise,
J'oy (10) tant de bien de vous dire, en tous lieux,
Que par raison devrai-je être reprise
De refuser ami si gracieux.

BALLADE

Hé dieux ! que le temps m'ennuie !
Un jour m'est une semaine :
Plus qu'en hiver longue pluie,

(1) Que Dieu m'entende.
(2) Après tout.
(3) C'était Folie.
(4) Pour *quand je m'avisais*.
(5) Qu'il y a en vous tant de mérite, que mon amour sera bien placé.
(6) C'est justice qu'on s'en contente.
(7) Feinte.
(8) *Vo* pour votre.
(9) De toute façon.
(10) J'entends.

M'est cette saison grevaine (1)
Hélas, car j'ai la quartaine (2)
Qui me rend toute étourdie,
Souvent et de tristess' pleine :
Ce me fait la maladie.

J'ai goût plus amer que suie,
Et couleur pâle et malsaine ;
Pour la toux faut que m'appuie
Souvent, et me fault l'haleine (3).
Et quand l'accès me demaine (4),
A donc ne suis tant hardie
Que je boive, que tisaine (5).
Ce me fait la maladie.

Je n'ai garde que m'enfuie (6),
Car, quand je vais, c'est à peine,
Non pas l'eire d'une luie (7) ;
Mais par une chambre pleine,
Encor convient qu'on me mêne ;
Et souvent faut que je die :
Soutenez-moi, je suis vaine (8) :
Ce me fait la maladie.

ENVOI

Médecins, de mal suis pleine,
Guerissez-moi, je mendie
De santé qui m'est lointaine ;
Ce me fait la maladie.

BALLADE

Seulette suis, et seulette veux être,
Seulette m'a mon doux ami laissée,
Seulette suis sans compagnon, ni maître,

(1) Cette saison me pèse.
(2) La fièvre quarte.
(3) L'haleine me manque.
(4) M'agite.
(5) Autre chose que tisane.
(6) Je n'ai garde de sortir.
(7) Non pas l'espace d'une lieue.
(8) Je me trouve faible.

Seulette suis, dolente et courroucée,
Seulette suis, en langeur mesaisée (1),
Seulette suis, plus que nulle égarée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis à huis, ou à fenêtre,
Seulette suis en un anglet (2) muciée (3),
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,
Seulette suis, dolente ou appaisiée,
Seulette suis, rien n'est qui tant me siée (4),
Seulette suis en ma chambre enserrée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis, partout, et en tout estre (5),
Seulette suis, où je voise, où je siée (6),
Seulette suis, plus qu'autre rien terrestre,
Seulette suis, de chacun délaissée
Seulette suis, durement abaissée,
Seulette suis, souvent toute éplorée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

ENVOI

Princes, or est ma douleur commencée ;
Seulette suis, de tout deuil menaciée
Seulette suis, plus teinte que morée (7),
Seulette suis, sans ami demeurée.

(1) Mal à l'aise.
(2) En un coin.
(3) Blottie.
(4) Et rien ne m'agrée.
(5) En tous lieux.
(6) Partout où je vais, où je me trouve.
(7) Plus sombre que la teinture brune.

LES DAMES DES ROCHES

Les dames des Roches sont surtout connues pour un « petit fait qui aida à leur renommée », et qui tient une place dans l'histoire littéraire du XVIe siècle.

Madeleine Neveu, veuve d'André Fradonet, sieur des Roches, et Catherine, sa fille, vivaient à Poitiers où elle s'occupaient de belles-lettres et recevaient les hommes les plus considérables de leur temps : Etienne Pasquier, le président Achille du Harlay, Nicolas Rapin, Scévole de Sainte-Marthe, etc.

Or, en 1579, pendant la tenue des assises qu'on appelait les *Grands jours*, Etienne Pasquier, qui faisait partie du tribunal, vint rendre visite aux dames des Roches et vit une puce sur la gorge de Catherine. Aussitôt il fit sur l'insecte téméraire des vers qui se répandirent et, bientôt chacun en fit sur le même sujet, qui en grec, qui en latin, qui en français et la *Puce de Mlle des Roches* passa ainsi à la postérité.

Les dames des Roches s'étaient fait connaître vers 1570 par des pièces de théâtre, *Panthée* et *Tobie*. Leurs premières œuvres poétiques parurent en 1579, à Poitiers, et leurs secondes œuvres en 1584 à Paris, chez l'Angelier. L'édition la plus complète est celle de Rouen, 1604.

La mère et la fille eurent à supporter beaucoup d'ennuis, ainsi qu'on le voit par plus d'un passage de leurs poésies, mais elles s'en consolèrent par le tendre attachement qu'elles ne cessèrent d'avoir l'une pour l'autre et qui était tel que Catherine refusa toujours de se marier. La destinée ne les sépara pas même dans la mort car elles succombèrent le même jour, en 1537, de la peste qui désolait Poitiers.

Les dames des Roches ont fait ensemble une traduction du poème de Claudius, l'*Enlèvement de Proserpine*, où il se trouve d'assez bons vers et qui fut estimée dans son temps.

Madeleine des Roches a écrit de nombreuses poésies, mais on peut dire que son meilleur ouvrage fut encore sa fille, à l'éducation de laquelle elle se consacra entièrement, et qui la surpassa par le talent.

Sa réputation était fort grande et resta toujours sans tache. Colletet a dit d'elle : « Prononcer son nom, c'était non seulement prononcer un nom vertueux, mais le nom de la vertu. »

Si l'on voulait différencier la mère et la fille, on pourrait dire que Madeleine était plus tendre et plus touchante, Catherine plus contenue. Les vers pleins d'émotion et de charme dans les œuvres de la mère ne manquent pas ; elle vise aussi quelquefois à la philosophie. L'œuvre de Catherine est plus importante et témoigne d'une plus grande habileté poétique. Elle avait vraiment un talent charmant et on peut citer d'elle de beaux sonnets dans lesquels la chute n'est jamais négligée. Il faut regretter que son œuvre soit par trop oubliée.



LES DAMES DES ROCHES.

DE MADELEINE DES ROCHES

. . . .

Nos parents ont la louable coutume,
Pour nous tollir (1) l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison
Et nous donner le fuseau pour la plume.
Traçant nos pas selon la destinée
On nous promet liberté et plaisir ;
Et nous payons l'obstiné déplaisir
Portant la dot sous les lois d'hyménée...
Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvait quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.
Quelqu'un d'entre eux ayant fermé la porte
A la vertu, nourrice du savoir,
En nous voyant craint de la recevoir
Pource qu'ell' porte habit de notre sorte...
Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent des fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vent pluvieux,
Qui vont borner les courses terminées.
Au temps heureux de ma saison passée
J'avais bien l'aile unie à mon côté ;
Mais en perdant ma jeune liberté,
Avant le vol ma plume s'est cassée...

A UNE AMIE

Las ! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit plus beau que ta beauté ?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté ?
Tu les avais du ciel, ils y ont repris place.

O misérable, hélas ! toute l'humaine race
Qui n'a rien de certain que l'infélicité !
O triste que je suis, ô grande adversité !
Je n'ai qu'un seul appui, en cette terre basse.

(1) Enlever.

O ma chère compagne, et douceur de ma vie,
Puisque les cieux ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a été des Parques le décret ;

Si après notre mort le vrai amour demeure,
Abaisse un peu les yeux de leur claire demeure,
Pour voir quel est mon pleur, ma crainte et mon regret.

MADELEINE.

DE CATHERINE DES ROCHES

LA PUCE (1)

Petite puce frétillarde
Qui d'une bouchette mignarde
Suçotez le sang incarnat,
Qui colore un sein délicat,

---

(1) **LA PUCE DES GRANDS JOURS DE POITIERS**

Au lecteur.

« ...M'étant transporté en la ville de Poitiers, pour me trouver aux grands Jours qui se devaient tenir sous la bannière de Monsieur le Président de Harlay, je voulus visiter mes Dames des Roches, mère et fille et après avoir longuement gouverné la fille, l'une des plus belles et sages de notre France j'aperçus une puce qui s'était parquée au beau milieu de son sein ; au moyen de quoi, par forme de risée, je lui dis que vraiment j'estimais cette puce très-prudente et très-ardie, prudente d'avoir su entre toutes les parties de son corps choisir cette belle place pour se rafraîchir ; mais très-ardie de s'être mise en si beau jour, parce que, jaloux de son heur (1) *peu s'en fallait que je ne misse la main sur elle en délibération de lui faire un mauvais tour, et bien lui prenait qu'elle était en lieu de franchise. Et étant ce propos rejetté d'une bouche à autre par contention mignarde, finalement, ayant été l'auteur de la noise je lui dis que, puisque cette puce avait reçu tant d'heur de se repaître de son sang, et d'être réciproquement honorée de nos propos, elle méritait encore d'être enchassée dedans nos papiers et que très volontiers je m'y emploierais, si cette dame voulait de sa part faire le semblable. Chose qu'elle m'accorda libéralement..... Quelques personnages de marque voulurent être de la partie, et s'employèrent, sur le même sujet, à qui mieux mieux, les uns en latin, les autres en français et quelques-uns en l'une et l'autre langue... »*

E. PASQUIER.

⁂

---

(1) De son bonheur.

Vous pourrait-on dire friande
Pour désirer telle viande ?
Vraiment nenni, car ce n'est point
La friandise qui vous poingt (1):
Et vous n'allez à l'aventure
Pour chercher votre nourriture,
Mais pleine de discrétion,
D'une plus sage affection,

Puce, qui viens te percher
Dessus cette tendre chair
Au milieu des deux mamelles
De la plus belle des belles ;
Qui la piques, qui la poingts
Qui la mords à tes bons points (2)
Qui t'enivrant sous son voile
Du sang, ains (3) du Nectar d'elle
Chancelles et fais maint saut,
Du haut en bas, puis en haut :
Oh ! que je porte d'envie
A l'heur fatal de ta vie !
Ainsi que dedans le pré
D'un vert émail diapré
On voit que la blonde avette (4)
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel
Dont elle forme son miel :
Ainsi, petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu volettes à taton
Sur l'un et l'autre têton...
Je ne veux ni du Taureau
Ni du Cygne blanc oiseau
Ni d'Amphytrion la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme ;
Puisque madame te pait (5)
Sans plus de ce qu'il te plaît.
Plût or à Dieu que je pusse
Seulement devenir puce !
Tantôt je prendrais mon vol
Tout au plus haut de son col,
Ou d'une douce rapine
Je sucerais sa poitrine,
Ou lentement pas à pas
Je me glisserais plus bas
Et d'un muselin (6) folâtre
Je serais puce idolatre,
Pinçottant je ne sais quoi
Que j'aime trop plus que moi
Mais, las ! malheureux poète,
Qu'est-ce qu'en vain, je souhaite
Cet échange affiert (1) à ceux
Qui font leur séjour aux Cieux
Et partant, puce pucette
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux
Adresser vers toi, mes vœux :
Quelque chose que je chante,
Mignonne, tu n'es méchante,
Et moins fâcheuse, et je veux
Pourtant t'adresser mes vœux :
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des ailes,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don,
Pour ma pauvre âme altérée.
O puce, ô ma cythérée:
C'est que Madame par toi
Se puisse éveiller pour moi,
Que pour moi elle s'éveille
Et ait la puce en l'oreille.

E. PASQUIER

(1) Saisit.
(2) A ta fantaisie.
(3) Que dis-je ?
(4) Abeille.
(5) Nourrit.
(6) Diminutif de museau.

(1) Convient.

AMOUR PIQUÉ (2)

Amour, ce méchant petit dieu,
Un jour s'en vint auprès du lieu
Où les poitevines nymphettes,
Aux rives du Clain doux-coulant,
Chantaient de l'Amour nonchalant
Les presque inutiles sagettes (3).
Si tôt que Cupidon entend
Des nymphes le plaintif accent,
Hà ! dit-il, voici belle prise :
Ainsi d'un amoureux désir
La bergère de trop dormir

(2) Imité d'Anacréon.
(3) Flèches.

Vous choisissez place honorable
Pour prendre repas agréable.
Ce repas seulement est pris
Du sang, le siège des esprits :
Car désirant être subtile,
Vive, gaie, prompte et agile,
Vous prenez d'un seul aliment
Nourriture et Enseignement.
On le voit par votre allégresse
Et vos petits tours de finesse,
Quand vous sautelez (1), en un sein

Son ami reprend et méprise.
Alors l'oiseau Cytherien,
Oubliant son vol ancien,
Se vint parquer au milieu d'elles
C'est ici, dit-il, où il faut
Eprouver si le cœur me faut (2)
Et l'effet à mes étincelles.
Les nymphes l'ayant aperçu,
Comme un enfançon l'ont reçu,
Egaré de sa triste mère :
Ne connaissant pas qu'il était,
Chacune à tour le baisottait
D'une faveur non coutumière.
Amour s'apprivoise, et soudain
Il cache en sa petite main
Une flamme vive et secrète,
Il se mire au sein le plus beau
Et range son petit flambeau,
En vain, sur le sein de Rochette.
De fortune, entre le détour
De son teton franc de l'amour,
Une puce faisait son gîte,
Qui pour son hôtesse venger
Piqua le bras porte-danger,
Y traçant sa marque petite.
Soudain Amour, rempli de dueil,
La plaie au bras, la larme à l'œil,
S'envole au séjour de sa mère,
Disant : un petit chose noir
M'a piqué, vous y pouvez voir
La flamme et la place meurtrière.
C'est, dit-il, c'est un serpenteau,
Qui va sautelant sur la peau ;
Puce est nommé par les pucelles.
Las ! je n'eusse jamais pensé,
D'un si petit être offensé,
Si près de mes flammes mortelles.
Lors Venus, souriant : vois-tu,
Vois-tu, dit-elle, sa vertu
A la tienne du tout semblable ?
Sinon que petit, aux grands dieux
Et aux humains dardant tes feux
Tu fais une plaie incurable.

CLAUDE BINET.

QUATRAIN

Tu dis, Pasquier, qu'en consultant,
Sur la puce tu fais des vers
Ne plains point le temps que tu perds
Puisqu'en perdant tu gagnes tant.

ACH. DU HARLAY.

SONNET

J'ai cent fois contemplé les beaux yeux amoureux
De celle qu'on jugeait en France la plus belle ;
J'ai vu les bords pourprés de sa lèvre jumelle,
Qui eut de son baiser même tenté les dieux.

(1) Sautillez.
(2) Me manque.

Fuyant la rigueur d'une main.
Quelquefois vous faites la morte,
Puis d'une ruse plus accorte
Vous fraudez le doigt poursuivant
Qui pour vous ne prend que du vent.
Oh ! Mon Dieu ! de quelle manière
Vous fuyez cette main meurtrière
Et vous cachez aux cheveux longs,
Comme Syringue entre les joncs.
Ah ! que je crains pour vous, mignonne,
Cette main superbe et felonne !
Hé ! pourquoi ne veut-elle pas
Que vous preniez votre repas ?
Votre blessure n'est cruelle,
Votre pointure (1) n'est mortelle
Car en blessant pour vous guérir,
Vous ne tuez que pour vous nourrir...
Puce, si ma plume était digne (2),
Je décrirais votre origine :
Et comment le plus grand des dieux,
Pour la terre quittant les cieux
Vous fit naître comme il me semble
Orion et vous tout ensemble,
Mais il faudra que tel écrit
Vienne d'un plus gentil esprit.

L'AMOUR

Sous un laurier triomphant
Amour regarde la belle,

J'ai vu mille beautés dont l'appas doucereux
Eût pu ensorceler l'âme la plus rebelle.
Mais jamais je n'en vis qui fut égale à Celle
Qui rend de ses vertus Poitiers si orgueilleux

J'ai ouï les propos d'une dame savante,
J'ai goûté les accords d'une voix qui enchante !
Mais jamais je n'ouïs rien qui pût approcher

Des discours excellents et de la voix mignarde
De Des Roches qui peut transformer en rocher
Celui-là qui l'écoute ou bien qui la regarde.

ODET DE TURNÈBE.

---

(1) Piqûre.
(2) Se prononçait dine.

Puis, fermant l'une et l'autre aile,
Il la suit comme un enfant.
Il repose dans son sein
Et joue en sa tresse blonde,
Frisotée comme l'onde
Qui coule du petit Clain ;
Il regarde par ses yeux,
Parle et répond par sa bouche,
Par ses mains les mains il touche,
N'épargnant hommes ni dieux.
Quand il s'en vient entre nous,
Un souris lui sert d'escorte ;
Mais qui n'ouvrirait sa porte,
Le voyant humble et si doux?
Hà, Dieu ! quelle trahison,
Sous une fraude tant douce !
Je crains beaucoup qu'il me pousse
Hors de ma propre maison.

A MA QUENOUILLE

Quenouille, mon souci, je vous promets et jure
De vous aimer toujours, et jamais ne changer
Votre honneur domestiqu' pour un bien étranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.

Vous ayant au côté, je suis beaucoup plus sûre
Que si encre et papier se venaient arranger
Tout à l'entour de moi : car, pour me revenger,
Vous pouvez bien plutôt repousser une injure.

Mais, quenouille, ma mie, il ne faut pas pourtant
Que, pour vous estimer, et pour vous aimer tant,
Je délaisse de tout cette honnête coutume

D'écrire quelquefois : en écrivant ainsi,
J'écris de vos valeurs, quenouille, mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

SONNET

Adieu, jardin plaisant, doux objet de ma vue,
Je prends humble congé de l'émail de vos fleurs,
De vos petits zéphirs, de vos douces odeurs,
De votre ombrage frais, de votre herbe menue.

Arbres aimés du ciel, qui voisinez la nue,
Vous avez écouté mes chansons et mes pleurs,
Témoins de mes plaisirs, témoins de mes douleurs :
Je vous rends les mercis de la grâce reçue.

Hôtesse des rochers, belle et gentille Echo,
Qui avez rechanté Charite et Sincero,
Dedans ce beau jardin, si quelqu'un vous incite,

O nymphe, pour vous faire et chanter et parler,
Resonnez, s'il vous plait, ces doux noms dedans l'air :
Charite et Sincero, Sincero et Charite.

CHANSON DE CHARITE A SINCERO

Quand je suis de vous absente,
Sincero, mon beau soleil,
Je n'ai rien qui me contente
La nuit, je perds le sommeil :
Le jour, je fuis la lumière
Et mes tristes yeux enclos,
Prisonniers de la paupière
Ne sont jamais en repos.

Je n'aime de la prairie
Le bel émail gracieux
Ni la campagne fleurie
Ne saurait plaire à mes yeux :
Je suis tant mélancolique
Que les plus gracieux sons
Et la plus douce musique
M'ennuyent de leurs chansons.

. . . .

Jamais on ne me voit rire
Jamais on ne m'ouït chanter,
Incessamment je soupire,
Et ne sais que lamenter.
Je n'ai bien, plaisir, ni joie.
Sincero, mon cher souci,
Jusqu'à ce que je vous voie
Je serais toujours ainsi

SONNETS

I

Bouche dont la douceur m'enchante doucement
Par la douce faveur d'un honnête sourire :
Bouche qui soupirant un amoureux martyre
Appaisez la douleur de mon cruel tourment !

Bouche de tous mes maux le seul allègement,
Bouche qui respirez un gracieux zéphire :
Qui les plus éloquents surpassez à bien dire
A l'heure qu'il vous plaît de parler doctement.

Bouche pleine de lys, de perles et de roses,
Bouche qui retenez toutes grâces encloses
Bouche qui recelez tant de petits amours

Par vos perfections, ô bouche sans pareille
Je me perds de douceur, de crainte et de merveille
Dans vos ris, vos soupirs, et vos sages discours.

II

Je veux que Sincero soit gentil et accord,
Né d'honnêtes parents, je veux que la noblesse
Qui vient de la vertu orne sa gentillesse
Et qu'il soit tempérant, juste, prudent et fort.

Je veux que Sincero m'aime jusqu'à la mort,
Me retenant du tout comme unique maîtresse,
Je veux que la beauté avecque la richesse
Pour le favoriser se trouvent d'un accord.

Je veux en Sincero une douce éloquence,
Un regard doux et fin, une grande prudence,
Un esprit admirable, et un divin savoir !

Un pas qui soit gaillard mais toutefois modeste,
Un parler gracieux, un admirable geste,
Voilà qu'en le voyant, je désire de voir.

III

Las je suis mort en moi, mais c'est pour vivre en vous,
Charite : mon honneur, ma vie et ma lumière,

Votre rare beauté, des beautés la première
Tient mon esprit ravi d'un ravissement doux.

De vos cheveux dorés les agréables nœuds
Et de vos yeux divins la rigueur humble-fière,
Serrent tant doucement mon âme prisonnière
Que moi-même je suis de moi-même jaloux.

Mon corps est ennuyeux de l'honneur de mon âme
Qui brûle dedans vous d'une tant sainte flamme
Que d'un homme mortel je deviens un grand dieu.

Oh ! bienheureuse mort, cause de double vie !
Heureux amour qui fait que mon âme ravie,
Heureusement se meurt pour vivre en si beau lieu.

IV

Honneur de mes pensées, honneur de mes propos,
Honneur de mes écrits, Charite, ma chère Ame,
Charite, mon Soleil, ma singulière Dame,
Reine de mon plaisir, douceur de mon repos.

Charite qui tenez mon cœur comme un dépôt,
Mon cœur environné d'une si douce flamme,
Et qu'un amoureux trait si doucement entame,
Que plus il est blessé, plus il me sent dispos.

Charite que je sers, que j'honore et que j'aime,
Charite que je tiens plus chère que moi-même
Hélas je sens pour vous tant de pensers divers

Hélas, j'ai si grand peur, chaste et belle Charite
Que vous me connaissant de trop peu de mérite
Dédaignez mes pensers, mes propos et mes vers.

V

Puisque le ferme nœud d'une amitié tant sainte,
Vous doit unir à moi, faites votre devoir
D'égaler vos vertus à votre grand savoir
Et que ce ne soit pas une apparence feinte.

Si vous êtes méchant, las ! je serai contrainte,
De vous abandonner car je craindrai savoir

Un ami vicieux et je ne veux point voir
Mon honnête amitié compagne de la crainte.

La vertu seulement rend l'homme bien heureux
Soyez donc s'il vous plaît de vertu désireux
Suivant de l'ypsilon la moins commune adresse

Faites que la raison commande à vos désirs,
En espérant de moi, les honnêtes plaisirs,
Que l'on doit espérer d'une chaste maîtresse.

A MES ÉCRITS

Je ne pensais jamais que vous eussiez de force.
Pour forcer les efforts de l'oubli ni du temps,
Aussi, je vous écris, comme par passe-temps
Fuyant d'oisiveté, la vicieuse amorce :

Et pour ce mes écrits, nul de vous ne s'efforce
De vouloir me laisser car je vous le défends.
Ou, voudriez-vous aller, hé ! mes petits enfants,
Vous êtes habillés d'une si belle écorce.

Ja crois que vous pensez me faire quelque honneur
Pour m'emporter aussi, ennuyeux du bonheur
Que deux frères ont eu portant leur mère au temple :

Lors qu'elle en demanda digne loyer aux Dieux,
Un sommeil éternel leur vint siller les yeux,
Et cela, mes enfants, vous doit servir d'exemple.

PERNETTE DU GUILLET

Nous savons peu de chose sur la vie de Pernette du Guillet qui naquit à Lyon et mourut à la fleur de l'âge, le 17 juillet 1545. Esprit très cultivé, âme distinguée, elle connaissait l'italien, l'espagnol et avait même des notions des langues anciennes.

Musicienne et poétesse à la fois, elle chantait ses vers en s'accompagnant du luth.

Tendrement attachée à son époux, Pernette du Guillet avait éprouvé un sentiment de poétique amitié pour Maurice Scève et ce sont ces divers sentiments que l'on retrouve dans ses vers comme l'a dit M. Léon Feugère : « Un caractère des œuvres de Pernette, où la langue italienne se mêle parfois à la langue française, c'est la variété. Elle ne se borne pas, comme on le faisait trop volontiers de son temps, à chanter l'amour ; elle chante également l'amitié. »

Les poésies de Pernette du Guillet, peu nombreuses, ne furent recueillies qu'après sa mort par son mari et par Antoine du Moulin sous le titre de *Rymes de gentille et vertueuse dame Pernette du Guillet* (Lyon 1545, in-8°).

Antoine du Moulin, dans une Epitre préliminaire, les dédia aux dames lyonnaises. Il parut de ces poésies plusieurs éditions successives : Paris, 1546 in-12, Lyon 1547 et 1552. Un exemplaire de la première édition, à la vente d'Aimé Martin, est monté jusqu'à 1005 francs. En 1857, M. Montfalcon a réédité ces poésies (Lyon, in-8).

Les vers de Pernette du Guillet, qui comprennent des odes,des chansons, des épigrammes, des élégies, sont remarquables par la délicatesse, l'enjouement et la douce musique. Ce sont de vrais vers de femme, pleins de grâce et semés d'idées ingénieuses.

CHANSON

Quand vous voyez que l'étincelle
De chaste amour sous mon aisselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand vous me voyez toujours celle,
Qui pour vous souffre et son mal cèle,
Me laissant par lui consumer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand vous voyez, que pour moins belle
Je ne prends contre vous querelle,
Mais pour mien vous veux réclamer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand pour quelque autre amour nouvelle
Jamais ne vous serai cruelle,
Sans aucune plainte former,
Ne me devez-vous bien aimer ?

Quand vous verrez que sans cautelle (1)
Toujours vous serai été telle,
Que le temps pourra affermer,
Ne me devez-vous bien aimer ?

CHANSON

Qui dira ma robe fourrée
De la belle pluie dorée,
Qui Daphnès (2) enclose ébranla :
Je ne sais rien moins, que cela.

Qui dira, qu'à plusieurs je tends
Pour en avoir mon passe-temps,
Prenant mon plaisir çà et là ;
Je ne sais rien moins, que cela.

Qui dira, que t'ai révélé
Le feu longtemps en moi célé
Pour en toi voir si force il a :
Je ne sais rien moins, que cela.

Qui dira, que d'ardeur commune,
Qui les jeunes gens importune,
De toi je veux, et puis holà :
Je ne sais rien moins, que cela.

Mais qui dira, que la vertu,
Dont tu es richement vêtu,
En ton amour m'étincela :
Je ne sais rien mieux, que cela.

Mais qui dira, que d'amour sainte
Chastement au cœur suis atteinte,
Qui mon honneur onc ne foula :
Je ne sais rien mieux, que cela.

(1) Artifice.
(2) Pour Danaé.

DIZAIN

Je te promis au soir que pour ce jour
Je m'en irais, à ton instance grande,
Faire chez toi quelque peu de séjour :
Mais je ne puis : par quoi me recommande,
Te promettant m'acquitter pour l'amende,
Non d'un seul jour mais de toute ma vie,
Ayant toujours de te complaire envie.
Donc te supplie accepter le vouloir
De qui tu as la pensée ravie (1)
Par tes vertus, ta grâce et ton savoir.

ÉGLOGUE

Combien de fois ai-je en moi souhaité
Me rencontrer sur la chaleur d'été
Tout au plus près de la claire fontaine,
Où mon désir avec cil (2) se promène,
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel tant je me fie
Que ne craindrais, sans aucune maignie (3),
De me trouver seule en sa compagnie :
Que dis-je seule ? Aires (4) bien accompagnée
D'honnêteté, que vertu a gagnée
A Apollo, Muses et Nymphes maintes
Ne s'adonnant qu'à toutes œuvres saintes.
Là, quand j'aurais bien au long vu son cours
Je le lairrais (5) faire à part ses discours :
Puis peu à peu de lui m'écarterais,
Et toute nue en l'eau me jetterais.
Mais je voudrais lors quant et quant (6) avoir
Mon petit luth accordé au devoir,
Duquel ayant connu, et pris le son,
J'entonnerais sur lui une chanson,
Pour un peu voir quels gestes il tiendrait
Mais si vers moi il s'en venait tout droit,
Je le lairrais hardiment approcher :

(1) Inversion pour l'accord du participe.
(2) Celui-ci.
(3) Suite, serviteur.
(4) Mais bien plutôt.
(5) Laisserais.
(6) En même temps.

Et s'il voulait tant soit peu, me toucher,
Lui jetterais pour le moins, ma main pleine
De la pure eau de la claire fontaine,
Lui jettant droit aux yeux ou à la face.
  Oh ! qu'alors eût l'onde telle efficace (1)
De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutefois pour le faire tuer,
Et devorer à ses chiens, comme cerf :
Mais que de moi se sentit être serf,
Et serviteur transformé tellement,
Qu'ainsi cuidast (2) en son ententement,
Tant que Diane en eût sur moi envie
De lui avoir sa puissance ravie.
  Combien heureuse et grande me dirais !
Certes, déesse être me cuyderais (3)
Mais pour me voir contente à mon désir
Voudrais-je bien faire un tel deplaisir
A Apollo, et aussi à ses Muses
De les laisser privées, et confuses,
D'un qui les peut toutes servir à gré,
Et faire honneur à leur haut chœur sacré ?
Otez, otez, mes souhaits, si haut point
D'avecques vous, il ne m'appartient point.
Laissez-le aller les neuf Muses servir,
Sans se vouloir dessous moi asservir
Sous moi, qui suis sans grâce et sans mérite.
  Laissez-le aller, qu'Apollo je n'irrite
Le remplissant de deité profonde,
Pour contre moi susciter tout le monde,
Lequel un jour par ses écrits s'attend
D'être avec moi et heureux et content.

(1) Efficacité.
(2) Qu'il crût ainsi.
(3) Je penserais être.

MARGUERITE DE NAVARRE

La première des trois Marguerite du XVIe siècle. Marguerite de Valois ou d'Angoulême, duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre, naquit au château d'Angoulême le 11 avril 1492, de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême et de Louise de Savoie. Elle précédait de deux ans son frère qui devait régner sur la France sous le nom de François 1er.

Marguerite avait ainsi en elle une double hérédité : française par une longue suite d'aïeux, parmi lesquels le poète Charles d'Orléans, italienne par Valentine de Milan, dont elle était l'arrière petite-fille. On pourrait même retrouver dans sa vie et dans ses œuvres deux tendances que son origine expliquerait.

L'éducation de Marguerite de Valois fut des plus soignées : elle savait l'italien, l'espagnol, le latin, le grec et avait quelque peu étudié l'hébreu sous la direction de Paul Paradis.

En 1509, à dix-sept ans, on la maria avec Charles III, dernier duc d'Alençon. Veuve en 1525, elle épousa en secondes noces (1527) Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut Jeanne d'Albret qui devait épouser Antoine de Bourbon et devenir la mère d'Henri IV.

Ce second mariage marque pour Marguerite une sorte d'ère nouvelle. La première partie de sa vie avait été consacrée à la frivolité, certains disent même au libertinage. Son nouveau mariage et la maternité la rendent plus sérieuse et même mystique. Sainte-Beuve qui semble avoir bien compris son caractère a dit d'elle : « C'était une princesse de piété réelle et de cœur, de science et d'humanité et qui mêlait à une vie grave un heureux enjouement d'humeur, faisant de tout cela un ensemble très sincère et qui nous étonne un peu aujourd'hui. »

Du reste, il est probable que si la conduite de Marguerite de Navarre a été si critiquée par quelques-uns de ses contemporains (on est allé jusqu'à l'accuser d'avoir été la maîtresse de son frère François 1er), c'est parce qu'elle penchait du côté des calvinistes.

Une chose indéniable c'est que la reine de Navarre fut toute sa vie la protectrice des arts et des poètes ; celle que Brantôme appelle : « Une princesse de très grand esprit et fort habile tant de son naturel que de son acquisitif » ; celle dont Michelet a dit : « Elle fut le pur élixir des Valois. » Elle créa non pas la poésie, mais le milieu dans lequel la poésie trouve les conditions qui la font vivre et prospérer. Pour cela Marguerite attira auprès d'elle à Alençon, à Pau, à Fontainebleau, à Nérac, sur les bords fleuris de la Baïse, ce qu'on a appelé « sa petite cour ». Il y avait là tous les beaux esprits du temps : Des Périères, Brodeau, Du Moulin, Jean de la Haye, Charles de Sainte-Marthe, Gruget, Denizot, Peletier, Mellin, Marot, etc. « Somme, disait Sainte-Marthe, à propos de tous ces poètes protégés par Marguerite, tu eusses dit d'elle que c'était une poule qui soigneusement appelle et assemble ses petits poulets et les couvre de ses ailes. »

La sollicitude de la reine de Navarre pour les poètes était si grande



MARGUERITE DE NAVARRE

(D'après un dessin au crayon de l'époque.)

qu'on a été jusqu'à lui attribuer une liaison véritable avec Clément Marot. Il est beaucoup plus probable qu'il n'y eût entre eux qu une intrigue toute platonique, cette fameuse « alliance de pensée ! »

On a prétendu, également que quelques-uns des poètes nommés plus haut collaborèrent peu ou prou aux ouvrages de Marguerite. Il est assez d'usage d'avancer de telles choses à l'égard des productions féminines mais, en vérité, rien ne prouve que Marguerite se soit jamais fait aider, Il est même peu légitime de ne voir en elle qu'un disciple de Clément Marot. Elle a une originalité qu'il importe de dégager.

Tout d'abord, ses œuvres, très diverses d'apparence, se trouvent avoir une certaine unité par la préoccupation constante qu'elle a, dans la plupart d'entre elles, d'en tirer une saine moralité. L'*Heptaméron*, lui-même, n'échappe pas à cette règle.

Ses poésies sont pleines de délicatesse et l'on peut goûter une imagination vive, ainsi que l'étendue de son esprit à chaque page des *Marguerites de la Marguerite des princesses.*

Il n'a manqué à Marguerite de Navarre pour laisser des œuvres d'une souveraine beauté dans leur ensemble, que de venir un peu plus tard. Du reste, beaucoup de ses poésies sont encore inédites. Leroux de Lincy déclare même que les vers que nous ignorons sont « le plus beau fleuron de la couronne poétique de notre princesse ».

M. Petit de Julleville, qui n'est pas tendre cependant pour les poésies de Marguerite, auxquelles il reproche des lourdeurs, des archaïsmes et une forme défectueuse, leur trouve néanmoins un « parfum subtil et mystérieux ».

Pour bien juger la poésie de la Reine de Navarre, il faut se rappeler qu'elle composait dans sa litière, *en voyageant par pays*, c'est-à-dire à bâtons rompus. Elle dictait des vers ou faisait de la tapisserie et, pour elle, il est probable que c'étaient là deux ouvrages analogues.

Sainte-Beuve, qui lui a consacré d'intéressantes pages dans, ses *lundis* a porté sur elle ce jugement, à mon sens trop sévère : « Comme poète et comme écrivain, son originalité est peu de chose, ou, pour parler plus nettement, elle n'en a aucune, son intelligence, au contraire, est grandes active, avide, généreuse. »

Pour être dans la vérité, il suffit de lire l'*Heptaméron* et quelques poésie, et l'on verra aussitôt que les nouvelles de la reine de Navarre sont attachantes, que ses vers contiennent d'heureuses et fortes expressions et çà et là, de véritables accents de sincérité.

En dehors de l'*Heptaméron* et divers ouvrages poétiques, Marguerite de Navarre a composé des comédies pieuses sur la vie et la mort de Jésus-Christ, des farces dont deux viennent d'être publiées pour la première fois par M. Louis Lacour : (*La Fille abhorrant Mariage* et *la Vierge Repentie*)

Le 21 décembre 1549, la reine de Navarre mourut au château d'Odos-en-Bigorre. Elle fut inhumée à Pau et parmi les épitaphes que lui consacra la piété de tous ceux qu'elle avait aidés et protégés, nous citerons celle-ci :

Musarum decima et Charitum quarta, incluta regum soror et conjux Margarita illa jacet.

On se demandera comment était, physiquement, cette dixième Muse et cette quatrième Grâce. Il existe d'elle un portrait au cabinet des Estampes et l'on peut voir qu'elle ressemblait à son frère, avec un nez long, légère.

ment aquilin, l'œil doux et grand, la bouche large, mais fine et souriante. En somme Marguerite ne nous apparaît pas douée de cette beauté merveilleuse dont parlent ses contemporains. Mais le prestige de son esprit devait rendre aisée celle illusion.

BIBLIOGRAPHIE : Principaux ouvrages en vers de Marguerite de Navarre : *Le miroir de l'âme pécheresse*, Alençon, 1531. — *La Fable du Faux Cuyder*, Paris, 1546. — *Le Débat d'Amour*, (composé vers 1532). — *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, Très-illustre reine de Navarre*, Lyon, 1547. — Nous recommandons tout particulièrement la réimpression que la *Librairie des Bibliophiles* a donnée de cet ouvrage Paris 1873, 4 vol. in-16.

CONSULTER : BAYLE : *Dictionnaire critique*, art. *Navarre.* — F. GÉNIN : *Notice sur Marguerite d'Angoulême*, en tête du t. I, des *Lettres* de cette princesse, Paris, 1841. — EUG. et EM. HAAG : *La France protestante* t. VII. — E. LITTRÉ : *Revue des Deux mondes*, 1er juin 1842. — L. DE LOMÉNIE : *R. des Deux mondes*, 1er août 1842. — LE ROUX DE LINCY : *Essai sur la vie et les ouvrages de Marguerite d'Angoulême*, en tête de l'éd. de l'*Heptaméron des Nouvelles de très haute et très illustre princesse Marguerite d'Angoulême*, Paris, 1853. — COMTE H. DE LA FERRIÈRE-PERCY : *Marguerite d'Angoulême* (*sœur de François* 1er.) Son livre *de dépenses* (1540-1549). *Etude sur ses dernières années*, Paris, 1862. — VICTOR DURAND : *Marguerite de Valois et la cour de François* 1er, Paris, 1848. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, t. VII. — SAINT-MARC GIRARDIN : *Cours de littérature dramatique*, t. III. — IMBERT DE SAINT-AMAND : *Les Femmes de la cour des derniers Valois*, 1871.

LA MORT
ET RÉSURRECTION D'AMOUR

J'ai vu les yeux desquels Amour, cruel tyran,
Avait fait les doux traits, dont il allait tirant,
Au temps que bien dorés d'un regard gracieux,
Doucement les tournant, blessait et terre et cieux.
Or les vois-je transis comme d'émail sans vie,
N'ayant plus de rien voir ni d'être vus envie.
J'ai vu la bouche rouge par laquelle il parlait,
Et parole de feu qui sans cesse brûlait
Jadis voulait jeter, par sa douce ouverture,
Qui montre le trésor du cœur sans couverture :
Or la vois-je fermée, couvrant ses blanches dents,
Qui comme un mur de pierre cachent tout le dedans.
J'ai vu les blonds cheveux dont il faisait la corde
De l'arc où il n'a pu trouver miséricorde.
Et des plus crêpelets faisait ses rets et forts,
Où chacun il prenait, nonobstant ses efforts :

Or les vois-je cachés, sans ordre, et non peignés
En dédaignant chacun, d'un chacun dédaignés.
J'ai vu les tant bien faites et petites oreilles
Ouvertes, clair oyantes, blanches, un peu vermeilles,
Sarbacanes d'Amour, pleines de sa leçon,
Qui les gardait d'ouir autre parole ou son :
Or les vois-je fermées sans plus ouvrir leur porte
Aux chants, dits, ni propos qui du petit Dieu sorte.
J'ai vu les blanches mains, les doigts longs et subtils,
Desquels savait Amour faire ses fins outils,
Pour arracher les cœurs du plus profond du corps,
Les uns mettre captifs, les autres pis que morts :
Or les vois-je sans force de tenir n'arracher,
Sans être plus touchées ni pouvoir plus toucher.
J'ai vu les petits pieds, beaux, légers et pénibles,
Faisant pour leur seigneur choses tant impossibles,
Que roues de son char tant triomphant étaient,
Qui en danses, tournais et plaisirs le portaient :
Or les vois-je impotents sans plus bouger d'un lieu,
Sans plus être marchez, ni marchants pour leur Dieu,
J'ai vu le corps parfait et de telle grandeur
Auquel tant le rebours se trouvait de laideur,
Qu'Amour avait choisi pour sa très ferme tour,
Et son doux Paradis pour éternel séjour :
Or les vois-je changer de nature et de maître,
De vie et de beauté, de sentement et d'être.
Que ferez-vous (Amour) quand plus ne pourrez voir
Des beaux yeux par lesquels sur tous avez pouvoir ?
Quand ne pourrez ouir de l'oreille fermée,
En qui votre parole fut reçue et aimée ?
Quand ne pourrez parler par cette bouche close,
Par laquelle en parlant vous pouviez toute chose ?
Quand ne pourrez des moins mortes plus tourmenter,
Ni assurer tous ceux qu'avez fait lamenter !
Quand ne pourrez des pieds votre char plus tirer,
Ni par eux en plaisirs vos servants attirer ?
Quand ne pourrez au corps qui fut votre demeure,
Le voyant ruiné, plus demeurer une heure ?
Mourez donques, Amour, en cette départie,
Ou, si vivre voulez, cherchez autre partie,
Dont vous puissiez tirer autant d'honneur et gloire,
Et qui de tous les cœurs vous donne la victoire,
Comme a fait ce corps-ci, cause de tous vos biens,
Que vous voyez tout mat et converti en riens.

Si mieux vous ne trouvez, mourez dedans son cœur :
Car de changer en pis vous serait peu d'honneur.
Sépulcre il vous sera, vous relique honorable :
Il vous fera honneur, vous le rendrez louable.
Et puis, quand serez mort, un bien devez attendre,
Que de vous Amour mort, et votre froide cendre
Suscitera l'Amour, qui toujours sera vie
Du mort, duquel par lui sera la mort ravie,
Et du tout mis à rien, et où mort a été,
Amour vivant sera pour jamais arrêté ;
Qui fera voir l'aveugle, et le muet parler,
Le sourd ouir très clair, le boiteux droit aller,
L'imbécile des mains user du touchement,
Et la beauté périe embellir doublement.
Vertu fortifier fera son fort château,
Sa demeure à jamais, trop plus que devant beau :
Jamais ne passera sa force et sa beauté,
Là l'Amour immortel tiendra sa royauté,
Sa grandeur, son Empire en montrant sa puissance.
Sous laquelle chacun fera obéissance.
Mourez donques, Amour, puisque ne pouvez vivre,
En celle qui de vous par Amour est delivre (1) ;
Donnez lieu à l'Amour de saine affection,
Qui prend de votre mort sa génération :
Et lors Amour, d'Amour vainqueur de telle sorte,
Fera vivre d'Amour l'amie en Amour morte.

CHANSON

Voici nouvelle joie.
La nuit pleine d'obscurité
Est passée ; et voici le jour,
Auquel marchons en sureté,
Chassant toute peur par amour,
Sans que nul se devoie :
Voici nouvelle joie.

L'hiver plein de froid et de pleurs
Est passé tremblant et glacé :
L'été plein de verdure et fleurs

(1) Est délivrée.

Nous vient plus beau que l'an passé ;
  Or chacun le voie
  Voici nouvelle joie.

L'arbre sec et fâcheux à voir,
Raboteux, et dur à toucher,
Que nul ne désirait avoir,
Maintenant pouvons le toucher :
  Il fleurit et verdoie
  Voici nouvelle joie.

Le rossignol qui s'est fâché
Pour la rigueur de l'hiver froid,
Maintenant il n'est plus caché,
Mais sur la branche se tient droit :
  Il jargonne et verboie
  Voici nouvelle joie.

EXTRAIT DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST

BERGERIE

Bergers : SOPHRON, ELPISON, NEPHALE
Bergères : PHILETINE. CRISTILLA, DOROTHÉE

SOPHRON

Le travail jour et nuit
Que je prends, tant me nuit,
Qu'il me faut reposer.

ELPISON

J'ai tant chassé le loup
Et couru, ne sais où,
Qu'ici me veux poser.

NEPHALLE

De dormir je n'ai garde,
Il faut que je regarde
Toujours sur mes brebis.

PHILETINE, *1re bergère*

Et mon petit agneau
Qui est né de nouveau
Je garde en mes habits.

CRISTILLA

Ma grand brebis blessée,
J'ai si très bien pansée,
Que mal n'aura, m'amie.

DOROTHÉE

J'ai tiré du lait gras,
Dont j'ai si mal au bras
Que j'en suis endormie.

NEPHALLE

Je ne sais qui me fait veiller,
Mais je ne saurais sommeiller ;
Ce n'est point le soin du troupeau,
Car j'ai mon parc fermé et clos
Si bien que je ne crains les loups ;
Mon troupeau est sain, gras et beau :
Mais j'ai en mon cœur une joie,
Qu'il me semble toujours que j'oie
Quelques nouvelles bien plaisantes.
En attendant je garderai
Mon troupeau, et regarderai
Du ciel les étoiles luisantes.

LES ANGES ENSEMBLE

Réveillez-vous, Pastoureaux,
Voici le jour
Que Dieu montre en cas nouveau
Son grand Amour.

NEPHALLE, *en criant :*

Frères et sœurs, sus, au réveil ;
Laissez ce terrestre sommeil,
Oyez des Anges les paroles.

PHILETINE

Réveillez-vous, pour le Soleil
Regarder en bel appareil ;
Ne soyez pas des vierges folles.

ELPISON

O Dieu ! quelle clarté je voi !
J'en sens si grande crainte en moi,
Que ne l'ose voir bonnement.

CHANSON SPIRITUELLE

Pensées de la reine de Navarre, étant dans sa litière, durant la maladie du roi (1547).

O Dieu, qui les vôtres aimez,
J'adresse à vous seul ma complainte ;
Vous, qui les amis estimez,
Voyez l'amour que j'ai sans feinte,
Où par votre loi suis contrainte,
Et par nature, et par raison :
J'appelle chaque Saint et Sainte
Pour se joindre à mon oraison.

Las ! celui que vous aimez tant
Est detenu par maladie,
Qui rend son peuple malcontent,
Et moi envers vous si hardie
Que j'obtiendrai, quoi que l'on die,
Pour lui, très parfaite santé :
De vous seul ce bien je mendie,
Pour rendre chacun contenté.

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matière ;
Une heure me dure cent ans,
Il me semble que ma litière
Ne bouge, ou retourne en arrière :
Tant j'ai de m'avancer désir !
O ! qu'elle est longue la carrière
Où à la fin git mon plaisir !

Je regarde de tous cotés
Pour voir s'il n'arrive personne,
Priant sans cesse, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roi donne ;
Quand nul ne voî, l'œil j'abandonne
A pleurer, puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne.
Voilà mon douloureux métier.

O ! qu'il sera le bienvenu,
Celui qui, frappant à ma porte,
Dira : « Le Roi est revenu
En sa santé très bonne et forte ! »
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger.

LOUISE LABBE

Louise Labbé naquit à Lyon, en 1526 ou 1527. Elle était fille d'un nommé Charly, dit Labbé, cordier aisé, qui lui fit donner une éducation très soignée. Elle parlait plusieurs langues, jouait du luth et chantait. De plus, elle était fort habile dans les exercices du cheval et des armes. Ce n'est assurément pas commun. En 1542, son père et ses frères durent se rendre, sans doute comme fournisseurs de l'armée, au siège de Perpignan. Elle vêtit une armure, monta à cheval, prit le nom de *capitaine Loys* et suivit son père à l'armée. Ce fut, dit-on, en cet équipage, qu'elle parut aux yeux du dauphin, depuis Henri II. On vantait la force de son bras, son courage et ses exploits. Elle a dit d'elle-même :

> Qui m'eût vu lors, en armes, fière, aller,
> Porter la lance et bois faire voler,
> Le devoir faire en l'estour furieux,
> Piquer, volter le cheval glorieux,
> Pour Bradamante ou la beauté Marphise,
> Sœur de Roger, il m'eût, possible, prise.

Mais les Français ayant été obligés de lever le siège de Perpignan, elle renonça au métier des armes et revint à Lyon où elle devait se marier avec un riche marchand et fabricant de cordages, Ennemond Perrin. Fille et femme de cordier, on s'explique le surnom de *Belle Cordière*, sous lequel les poètes du temps la désignent. — On dit que ce mariage se fit dès son retour à Lyon. Rien n'est moins prouvé. — Comme le fait remarquer Sainte-Beuve, ses poésies parurent en 1555, c'est-à-dire treize ans après le siège de Perpignan. Or, Louise, durant son passage à l'armée, s'était éprise d'un homme de guerre. Elle a confessé elle-même que cette passion s'était emparée d'elle « *avant qu'elle eût vu treize hivers* » et elle l'embrasait encore durant « *le treizième été* », soit treize ans après. Il n'est point douteux que ces poésies aient été faites à l'occasion de cet amour. Pourquoi n'aurait-elle pas épousé Ennemond Perrin vers 1555 une fois ces amours définitivement rompues ? Cela serait assez logique, d'autant que son mari ayant vingt ans de plus qu'elle c'était, pour Louise, un mariage de raison. D'aucuns, il est vrai, ont émis cette hypothèse, que Ennemond Perrin et l'homme pour lequel Louise s'était prise d'amour au siège de Perpignan, pourraient bien ne former qu'une seule et même personne. La chose n'est pas impossible.

Quoiqu'il en soit, Ennemond Perrin laissa à sa femme, qu'il aimait et admirait [illegible] le lieu de rendez-vous de tous les beaux esprits, poètes et artistes, parmi lesquels on cite Maurice Scève, Pontus de Tyard, Charles Fontaine, Pernette du Guillet et le celebre imprimeur Jean de Tournes.

De passage à Lyon, Olivier de Magny qui accompagnait à Rome Jean d'Avanson fut présenté à la Belle Cordière. Un nouveau roman d'amour commença, Louise et Olivier de Magny conçurent, assure-t-on, l'un pour l'autre, une ardente passion. Séparés, réunis, puis séparés de nouveau,

on dit que, lorsqu'ils se revirent, un jeune avocat de Lyon avait remplacé Olivier dans le cœur de Louise. La muse du poète se déchaîna sur l'ingrate et le nouvel adorateur de celle-ci, repoussé à son tour, se vengea en attaquant la réputation de son ancienne amie.

Mais il est assez mal aisé de contrôler le bien-fondé de cette histoire.

Voici comment Antoine du Verdier, dans sa *Bibliothèque* (Lyon, 1585) parle d'elle : « Elle recevait gracieusement en sa maison seigneurs, gentilhommes, et autres personnes de mérite avec entretien de devis et discours, musique tant à la voix qu'aux instruments où elle était fort duicte, lecture de bons livres latins et vulgaires, italiens et espagnols, dont son cabinet estait copieusement garni, collation d'exquises confitures, enfin leur communiquait privément les pièces plus secrètes qu'elle eust, et pour dire en un mot, faisait part de son corps à ceux qui fonçoyent : non toutefois à tous et nullement à gens méchaniques et de vile condition, quelque argent que ceux-là luy eussent voulu donner. »

Bayle, en 1720, n'est pas moins explicite :

« Elle ne ressembloit pas en toutes choses aux courtisanes ; car si, d'un côté, elle était de leur humeur, en ce qu'elle voulait être bien payée de ses faveurs, elle avait de l'autre certains égards qu'elles n'ont pas pour les hommes doctes, car elle leur donnait la passade gratuitement. »

Il semble donc bien que Louise Labbé, ait été, tout au moins, de mœurs légères et qu'elle ait mérité l'épigramme connue :

La célèbre Labbé qui, des Jeux et des Ris,
Dans ses vers, dans sa prose était toujours suivie,
Sur le mont des neuf Sœurs ne coucha de sa vie;
Elle aima mieux coucher avec ses favoris.

Elle mourut en 1566. Ses œuvres avaient été publiées à Lyon en 1555, chez Jean de Tournes (1). Elles comprennent environ cinq cents vers répartis en trois élégies et vingt-quatre sonnets.

Ces poésies se rapportent toutes à l'amour dont nous avons parlé. Une certaine obscurité et des incorrections déparent un peu ces petites pièces qui ont gardé, cependant, de vieillir le nom de Louise Labbé, car elles sont animées par une vraie passion, que le poète ressent, selon son expression, « en ses os, en son sang, en son âme ». Louise Labbé mérite vraiment, pour ces accents, le surnom que lui donne Mme Desbordes-Valmore de « Nymphe ardente du Rhône ».

Sainte-Beuve a écrit, très justement d'elle : « Louise Labbé était disciple de Maurice Scève et elle lui doit assurément beaucoup pour les études et les doctes conseils ; mais si elle atteignit dans l'expression à quelques accents heureux, à quelques traits durables, elle ne les puisa que dans sa propre passion et en elle-même. »

CONSULTER : GUILLAUME PARADIN, *Histoire de Lyon*. — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER. — DOMINIQUE DE COLONIA, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*. — COLLOMBET, notice en tête de l'édition des œuvres de Louise Labbé, Lyon 1844. — SAINTE-BEUVE, *Revue des Deux Mondes*, 1845.

(1) Il faut recommander particulièrement l'édition de 1895, due aux soins de M. P. Blanchemain.

SONNETS

I

On voit mourir toute chose animée
Lors que du corps l'âme subtile part ;
Je suis le corps, toi la meilleure part :
Où es-tu donc, ô âme bien aimée ?

Ne me laisse pas si longtemps pâmée,
Pour me sauver après viendrais trop tard.
Las ! ne mets point ton corps en ce hasard,
Rends-lui sa part et moitié estimée.

Mais fais, ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,

Non de rigueur : mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à présent favorable.

II

Je vis, je meurs; je me brûle et me noie.
J'ai chaud extrême en endurant froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure.
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis quand je crois ma joie être certaine ;
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

III

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moi retiré
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré,
Que de sanglots ai souvent cuidé fendre (1).

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuits mon songe :

Et si jamais ma pauvre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

IV

Tant que mes yeux pourront larmes épandre,
A l'heur passé avec toi regretter :
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre.

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre :

Je ne souhaite encore point mourir :
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit, en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante :
Prirai la mort noircir mon plus clair jour.

(1) J'ai souvent cru éclater.

V

Las ! que me sert que si parfaitement
Louas (1) jadis et ma tresse dorée,
Et de mes yeux la beauté comparée
A deux soleils, dont Amour finement

Tira les traits causes de ton tourment ?
Où êtes-vous pleurs de peu de durée ?
O mort, par qui devais être honorée !
Ta ferme amour ! ô itéré (2) serment !

Doncque c'était le but de ta malice
De m'asservir sous ombre de service !
Pardonne-moi, ami, à cette fois,

Etant outrée et de dépit et d'ire (3) ;
Mais je m'assure, quelque part que tu sois,
Qu'autant que moi tu souffres le martyre.

VI

Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las ! Te plains-tu ? Ça que ce mal j'apaise
En te donnant dix autres doucereux,
Ainsi mêlant nos baisers tant heureux
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra
Chacun en soi et son ami vivra.
Permets m'Amour penser quelque folie.

Toujours suis mal, vivant discrètement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.

(1) Tu louas et comparas.
(2) Répété.
(3) Colère.

VII

O beaux yeux bruns, ô regards desternés,
O chauds soupirs, ô larmes épandues,
O noires nuits vainement attendues !
O jours luisants vainement retournés !

O tristes pleints, ô désirs obstinés,
O temps perdu, ô peines dépendues (1)
O mille morts en mille rets tendues,
O pires maux contre moi destinés !

O ris, ô fronts, cheveux, bras, mains et doigts !
O luth plaintif, viole, archet et voix !
Tant de flambeaux pour ardre (2) une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,
En tant d'endroits dessus mon cœur tâtant,
N'en est sur toi volé quelque étincelle.

VIII

Oh ! si j'étais en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant ;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes cours jours ne m'empêchait envie ;

Si, m'acollant, me disait : « chère amie,
Contentons-nous l'un l'autre, » s'assurant
Que la tempete, Euripe ni courant,
Ne nous pourra desjoindre en notre vie ;

Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du lierre est l'arbre encercelé (3),
La mort venant, de mon aise envieuse,

Lors que souef (4) plus il me baiserait,
Et mon esprit sur ses lèvres fuirait,
Bien je mourrais, plus que vivante heureuse !

---

(1) Depensées.
(2) Brûler.
(3) Entouré.
(4) Suave.

IX

Ne reprenez, dames, si j'ai aimé,
Si j'ai senti mille torches ardentes,
Mille travaux, mille douleurs mordantes.
Si en pleurant j'ai mon temps consumé.

Las ! que mon nom n'en soit par vous blâmé.
Si j'ai failli, les peines sont présentes.
N'aigrissez point leurs pointes violentes,
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcain excuser,
Sans la beauté d'Adonis accuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,

En ayant moins que moi d'occasion,
Et plus d'étrange et forte passion ;
Et gardez-vous d'être plus malheureuse.

ÉLÉGIE

Au temps qu'Amour, d'hommes et dieux vainqueur,
Faisait brûler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit, mon courage :
Encore lors je n'avais la puissance.
De lamenter ma peine et ma souffrance.
Encor Phœbus, ami des lauriers verts,
N'avait permis que je fisse des vers;
Mais maintenant que sa fureur divine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruyants tonnerres
De Jupiter, ou les cruelles guerres.
Dont trouble Mars, quand il veut, l'univers,
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit (1) chanter de l'amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.
O doux archet, adoucis-moi la voix,
Qui pourrait fendre et aigrir quelquefois,
En récitant tant d'ennuis et douleurs,
Tant de dépits, fortunes et malheurs.

---

(1) Avait coutume.



LOUISE LABBÉ

(D'après une gravure de l'époque.)

Trempe l'ardeur, dont jadis mon cœur tendre
Fut en brûlant demi réduit en cendre.
Je sens déjà un piteux souvenir.
Qui me contraint la larme à l'œil venir.
Il m'est avis que je sens les alarmes,
Que premiers j'eus d'amour ; je vois les armes
Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'était mes yeux, dont tant faisais saillir
De traits, à ceux qui trop me regardaient
Et de mon arc assez ne se gardaient ;
Mais ces miens traits, ces miens yeux me défirent,
Et de vengeance être exemple me firent.
Et me moquant, et voyant l'un aimer :
L'autre brûler et d'amour consommer
En voyant tant de larmes épandues,
Tant de soupirs et prières perdues,
Je n'aperçus que soudain me vint prendre
Le même mal que je soulois reprendre :
Qui me perça d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis après longtemps guérie ;
Et maintenant me suis encor contrainte
De rafraîchir d'une nouvelle plainte
Mes maux passés. Dames, qui les lirez,
De mes regrets avec moi, soupirez.
Possible, un jour je ferai le semblable,
Et aiderai votre voix pitoyable.
A vos travaux et peines raconter,
Au temps perdu vainement lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un jour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui été ennemies,
Pis vous fera, vous sentant asservies.
N'estimez point que l'on doive blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflammer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse :
Leur cœur hautain, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su préserver du servage,
De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus forts et plus soudain épris.
Semiramis, reine tant renommée,
Qui mit en route avecques son armée
Les noirs squadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aux siens,

Faisait couler de son furieux branc
Des ennemis les plus braves le sang,
Ayant encor envie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouva Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes et lois vaincue elle laissa.
Ne méritait sa royale grandeur
Au moins avoir un moins fâcheux malheur
Qu'aimer son fils ? Reine de Babylonne,
Où est ton cœur qui aux combats résonne ?
Qu'est devenu ce fer et cet écu,
Dont tu rendais le plus brave vaincu !
Où as-tu mis la martiale crête,
Qui obombrait le blond or de ta tête ?
Où est l'épée, où est cette cuirasse,
Dont tu rompais des ennemis l'audace ?
Où sont fuis tes coursiers furieux
Lesquels traînaient ton char victorieux ?
T'a pu si tôt un faible ennemi rompre ?
A pu si tôt ton cœur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche
Mais seulement languis en une couche ?
Tu as laissé les aigreurs martiales,
Pour recouvrer les douceurs géniales.
Ainsi, Amour de toi t'a étrangée,
Qu'on te dirait en un autre changée.
Donques celui lequel d'amour éprise
Plaindre me voit, que point il ne méprise
Mon triste deuil : Amour, peut-être en brief
En son endroit n'apparaîtra moins grief
Telle j'ai vu qui avait en jeunesse
Blamé Amour : après en sa vieillesse
Brûler d'ardeur, et plaindre tendrement
L'âpre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle
Elle essayait se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage
Que l'âge avait gravé sur son visage.
Sur son chef gris elle avait empruntée
Quelque perruque, et assez mal antée :
Et plus était à son gré bien fardée,
De son ami moins était regardée :
Lequel ailleurs fuyant n'en tenait compte.
Tant lui semblait laide, et avait grand'honte

D'être aimé d'elle. Ainsi, la pauvre vieille
Recevait bien pareille pour pareille.
De maints, en vain, un temps fut reclamée
Ores qu'elle aime, elle n'est point aimée.
Ainsi, Amour prend son plaisir, à faire
Que le vœu d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'aime point qu'une dame aimera ;
Tel aime aussi, qui aimé ne sera :
Et entretient, néanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine espérance.

ÉLÉGIE

D'un tel vouloir le serf point ne désire
La liberté, ou son port le navire,
Comme j'attends, hélas, de jour en jour
De toi, Ami, le gracieux retour :
Là, j'avais mis le but de ma douleur,
Qui finerait (1), quand j'aurais ce bonheur
De te revoir : mais de ta longue attente,
Hélas, en vain mon désir se lamente !
Cruel, cruel, qui te faisait promettre
Ton bref retour dans ta première lettre ?
As-tu si peu de mémoire de moi,
Que de m'avoir si tôt rompu la foi ?
Comme (2) oses-tu ainsi abuser celle
Qui de tout temps t'a été si fidèle ?
Or que tu es auprès de ce rivage
Du Pau Cornu, peut-être ton courage
S'est embrasé d'une nouvelle flamme,
En me changeant pour prendre une autre dame.
Jà en oubli inconstamment est mise
La loyauté que tu m'avais promise
S'il est ainsi, et que dejà la foi
Et la bonté se retirent de toi :
Il ne me faut émerveiller si ores
Toute pitié tu as perdu encores.
Oh ! combien a de pensée et de crainte,
Tout à part soi, l'Ame d'Amour atteinte !
Ores je crois, vu notre Amour passée
Qu'impossible est, que tu m'aies laissée :

(1) Finirait.
(2) Comment.

Et de nouvel ta foi je me fiance (1),
Et plus qu'humaine estime ta constance :
Tu es peut-être en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Je crois que non : car tant suis coutumière
De faire aux Dieux pour ta santé prière
Que plus cruels que tigres ils seraient,
Quand maladie ils te pourchasseraient (2) :
Bien que ta folle et volage inconstance
Mériterait avoir quelque souffrance
Telle est ma foi, qu'elle pourra suffire
A te garder d'avoir mal et martyre
Celui qui tient au haut ciel son empire
Ne me saurait, ce me semble, dedire :
Mais quand mes pleurs et larmes entendrait
Pour toi priant, son ire il retiendrait.
J'ai de tout temps vécu en son service,
Sans me sentir coupable d'autre vice
Que de l'avoir bien souvent en son lieu (3)
D'amour forcé, adoré comme Dieu.
Déjà deux fois, depuis le promis terme
De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
Sans que de bonne ou mauvaise fortune
De toi, Ami, j'ai eu nouvelle aucune.
Si toutes fois, pour être énamouré,
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si sais-je bien que ta mie nouvelle
A peine aura le renom d'être telle,
Soit en beauté, vertu, grâce et faconde
Comme plusieurs gens savants par le monde
M'ont fait à tort, ce crois-je, être estimée.
Mais qui pourra garder la renommée ?
Non seulement en France suis flattée
Et beaucoup plus que ne veux exaltée.
La terre aussi que Calpe (4) et Pyrénée
Avec la mer, tiennent environnée,
Du large Rhin les roulantes arènes,
Le beau pays auquel or'tu promènes
Ont entendu (tu me l'as fait accroire)

(1) Pour : *je reprends confiance.*
(2) S'ils t'envoyaient une maladie.
(3) En son lieu et place.
(4) Gibraltar.

Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Goûte le bien que tant d'hommes désirent :
Demeure au but où tant d'autres aspirent :
Et crois qu'ailleurs n'en aura une telle,
Je ne dis pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que jamais femme ne t'aimera,
Ni plus que moi d'honneur te portera.
Maints grands seigneurs à mon amour prétendent,
Et à me plaire et servir prêts se rendent,
Joutes et jeux, maintes belles devises
En ma faveur sont par eux entreprises,
Et néanmoins tant peu je m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie :
Tu es tout seul, et mon mal et mon bien :
Avec toi, tout, et sans toi je n'ai rien ;
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensée,
De tout plaisir me trouve délaissée
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter et pleurer me convient,
Et sur ce point entre un tel désconfort.
Que mille fois, je souhaite la mort.
Ainsi, Ami, ton absence lointaine
Depuis deux mois, me tient en cette peine,
Ne vivant plus, mais mourant d'un amour
Lequel m'occit dix mille fois le jour.
Reviens donc tôt, si tu as quelque envie
De me revoir encore un coup en vie.
Et la Mort avant ton arrivée
A de mon corps l'aimante âme privée,
Au moins, un jour, viens, habillé de deuil,
Environner le tour de mon cercueil.
Que plût à Dieu que lors fussent trouvés
Ces quatre vers en blanc marbre engravés :

Par toi, Ami, tant vesqui (1) enflammée,
Qu'en languissant par feu suis consummée,
Qui couve encore sous ma cendre embrasée,
Si ne la rends de tes pleurs appaisée.

(1) Je vécus.

JEANNE D'ALBRET

La fille de Marguerite de Navarre et d'Henri d'Albret, deuxième du nom, roi de Navarre, se montra digne de sa mère par la protection éclairée qu'elle accorda aux poètes et aux savants, et par la culture de son esprit.

Née le 7 janvier 1528, à Pau et morte à Paris le 5 juin 1572, elle était très instruite comme la plupart des princesses de son temps. Elle savait plusieurs langues, aimait et cultivait les sciences et la poésie. C'était une femme aux idées larges. Devenue reine de Navarre on a dit qu'elle proscrivit le catholicisme de ses États ; la vérité est qu'elle y institua la liberté de conscience.

Femme d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, elle fut la mère d'Henri IV.

Agrippa d'Aubigné qui se connaissait en caractères, a dit d'elle : « Cette reine n'avait de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, invincible aux adversités. »

La louange de Jeanne d'Albret a été chantée par Joachim du Bellay en quatorze sonnets. La reine de Navarre, de son côté, répondit au poète par les quatre sonnets que l'on va lire et qui constituent tout ce qui nous reste d'elle.

A JOACHIM DU BELLAY.

I

Que mériter on ne puisse l'honneur
Qu'avez écrit, je n'en suis ignorante ;
Et si ne suis pour cela moins contente,
Que ce n'est moi à qui appartient l'heur.

Je connais bien le prix et la valeur
De ma louange, et cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui se présente,
Et n'en sera de gloire enfle mon cœur ;

Mais qu'un Bellay ait daigné de l'écrire,
Honte je n'ai à vous et chacun dire,
Que je me tiens plus contente du tiers,

Plus satisfaite, et encor glorieuse,
Sans mériter me trouver si heureuse,
Qu'on puisse voir mon nom en vos papiers (1).

II

De leurs grands faits les rares anciens
Sont maintenant contents et glorieux,
Ayant trouvé poètes curieux
Les faire vivre, et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire (et cela je maintiens)
Qu'encor ils ont un regret ennuyeux,
Dont ils seront sur moi-même envieux,
En gémissant aux Champs-Elysiens :

C'est qu'ils voudraient (pour certain je le scay)
Revivre ici et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eût été.

Car ce qui n'est savez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien serait par vous chanté.

III

Le papier gros et l'encre trop épaisse,
La plume lourde et la main bien pesante,
Style qui point l'oreille ne contente,
Faible argument et mots pleins de rudesse

(1) Que votre nom se lise en mes papiers,
Cela ne peut augmenter votre gloire,
Qui de la main des filles de Mémoire
Avez reçu les plus doctes lauriers.

Le mien sans plus, qui entre les derniers
Jusques ici a été peu notoire
En vous louant, tâche avoir la victoire
Sur nos neveux, et sur nos devanciers.

Mais que ce los (Madame) ne vous tente
De penser plus que ce qui se présente,
C'est ce qui fait votre gloire augmenter.

Toute louange est pour vous trop petite.
Mais si mes vers sont de quelque mérite,
C'est pour l'honneur qu'ils ont de vous chanter.

JOACHIM DU BELLAY.



JEANNE D'ALBRET

(D'après une estampe du temps.)

Montrent assez mon ignorance expresse ;
Et si n'en suis moins hardie et ardente,
Mes vers semer, si sujet se présente :
Et qui pis est, en cela je m'adresse

A vous, qui pour plus aigres les goûter,
En les mêlant avecques des meilleurs,
Faites les miens et votres écouter.

Telle se voit différence aux couleurs :
Le blanc au gris sait bien son lustre oter.
C'est l'heur de vous, et ce sont mes malheurs.

IV

Le temps, les ans, d'armes me serviront
Pour pouvoir vaincre ma jeune ignorance,
Et dessus moi à moi même puissance
A l'avenir, peut-être, donneront.

Mais quand cent ans sur mon chef doubleront
Si le haut ciel un tel âge m'avance
Gloire j'aurai d'heureuse récompense,
Si puis atteindre à celles qui seront

Par leur chef-d'œuvre en los toujours vivantes.
Mais tel cuider (1) serait trop plein d'audace,
Bien suffira si près leurs excellentes

Vertus je puis trouver une petite place :
Encor je sens mes forces languissantes,
Pour espérer du ciel tel heur et grâce.

(1) Penser.

MARIE DE ROMIEU

Un sujet familier aux femmes écrivains c'est précisément, l'apologie des femmes et Marie de Romieu, qui vivait au XVIe siècle, dans le Vivarais, ne doit d'être venue jusqu'à nous qu'à la particulière vivacité de ses revendications féministes.

Nous ne savons rien de la vie de cette poétesse, sinon qu'elle débuta en répondant à un de ses frères, Jacques de Romieu, gentilhomme et secrétaire du roi, qui, pour faire sa cour à un vieil oncle, Périnet des Auberts avait écrit une satire contre les femmes.

Marie voulut prouver la « prééminence de la femme sur l'homme » et elle publia un « brief discours en vers » dans lequel elle s'efforce d'établir que « l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme » surtout en candeur et bonne foi. »

En dehors de cette dissertation poétique, les œuvres de Marie de Romieu publiées en 1581, contiennent de nombreuses pièces détachées, églogues élégies, odes, sonnets, hymnes, étrennes, anagrammes, énigmes, etc.

De tous ces morceaux, assez médiocres, une imitation d'Anacréon est à citer. Dans cet hymne de la Rose, Marie de Romieu a de la grâce et de la naïveté.

HYMNE DE LA ROSE

A M. FRANÇOIS DE LA ROSE

Je veux chanter ici la beauté de la rose
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose.
Puis la rose je veux à la Rose donner,
A toi Rose, qui peux tout un monde étonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien dire,
Qu'à ta volonté doctement les attire.
Au dedans d'un jardin s'il y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau :
L'Aube a les doigts rosins ; de roses est la couche
De la belle Venus, et teinte en est sa bouche :
En Paphos, sa maison est remplie toujours
De la suave odeur des roses, fleur d'amour.
La rose est l'ornement du chef des damoiselles,
La rose est le joyau des plus simples pucelles ;
De roses est semé des Charites (1) le sein
Et de leur doux parfum le ciel lui-même est plein ;
Bacchus, ce deux fois né, ce Bassar (2) vénérable,

(1) Des grâces.
(2) Un des surnoms de Bacchus.

De roses et de vin garnit toujours sa table.
Et verse incessamment les roses près le vin,
Versant aussi le vin près les roses sans fin.
De roses l'amoureuse embaumera son coffre,
Lorsque de son ami le linge blanc encoffre !
Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
Je veux par testament expressement avoir
Mille rosiers plantés près de ma sépulture,
Afin que, grandissant, ils soient ma couverture.
Puis l'on mettra ces vers, engravés du pinceau
En grosses lettres d'or, par dessus mon tombeau.
« Celle qui gît ici, sous cette froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fraîche et tendre ;
Et l'aima tellement qu'après que le trépas
L'eût poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fut entouré de roses
Comme ce qu'elle aimait par-dessus toutes choses. »

SONNET

L'un chantera de Mars la force et le courage,
L'autre loûra les rois, les princes, les seigneurs,
Et l'autre entonnera de Vénus les honneurs,
Son œil, son ris, ses traits et son gentil corsage.

L'un voudra s'égayer, orné d'un beau ramage ;
Sus, un hymne mondain qui, de sa voix, les cœurs
Des hommes va charmant ; l'autre dira des mœurs.
L'un à mépris aura la loi de mariage ;

L'autre, d'un vers doré des célestes flambeaux,
Qui de Mars, qui des rois, qui des humides eaux,
Qui d'Amour, qui des cieux, qui dira de sagesse :

Quant à moi, je ne veux désormais que mes vers
Chantent, sinon le los de Dieu par l'univers,
Lui offrent tout le fruit de ma tendre jeunesse.

CHANSON

D'où vient cela, Marie, ô vous ma douce vie,
Mon amour, doux amer, que vous êtes marrie
De m'appeler mari ? Ah ! que je suis marri
De n'être de Marie aux beaux yeux le mari !

Marions-nous, Marie, afin que chacun rie,
Et se réjouissant de notre amitié, die :
Béni soit le lien de ces deux mariés
Qui sont si fermement d'un serment alliés.

Marie, aimer, amour faut que nos cœurs allie
En un même vouloir et qu'étranges nous lie (1)
D'un lien que jamais la mort ne déliera
Mais plutôt nos deux cœurs ensemble mariera.

---

(1) Marie, il faut que l'amour allie (réunisse) nos cœurs dans un même désir, et qu'il nous lie, nous qui sommes maintenant étrangers l'un pour l'autre, d'un lien que jamais la mort ne pourra rompre, car elle ne fera qu'unir nos deux cœurs davantage.

ANNE DES MARQUETS

Nous ne connaissons pas la date de naissance de celle que ses contemporains appelaient la « belle religieuse » et qui nous a laissé des poésies pieuses estimables.

Tout ce que nous savons c'est qu'elle était issue de parents nobles et riches, dans le comté d'Eu, en Normandie. Elevée dans l'étude des belles-lettres et dans la piété, elle se fit religieuse, et entra au monastère de l'ordre de St-Dominique de Poissy. L'austérité du cloitre ne l'empêcha pas de conserver des relations avec différents poètes qu'elle avait eu l'occasion de connaitre et c'est ainsi que Gilles Durant, Ronsard, Dorat et Scévole de Sainte-Marthe ont célébré dans leurs ouvrages la belle nonne, qui parlait avec facilité le grec et le latin, et qui ne croyait pas la piété incompatible avec la poésie.

Durant le « colloque de Poissy », assemblée d'évèques et de docteurs qui se tint en 1561 pour régler diverses questions d'ordre canonique, Anne des Marquets composa plusieurs prières et devises en vers sous forme d'hommages adressés aux représentants les plus marquants du catholicisme. Le tout fut imprimé à Paris sous le titre de *Sonnets et devises* (1562) et dédié au cardinal de Lorraine.

Anne des Marquets traduisit encore les œuvres sacrées de Flaminio qui se faisait appeler Marcus Antonius Flaminius. Cette traduction en vers fut publiée en 1569 et offerte avec quelques poésies à Marguerite, sœur de Charles IX. (*Poésies pieuses et Epigrammes* de Flaminio, avec le texte latin en regard, Paris, 1569 in 8°).

Elle atteignit un âge avancé, mais elle perdit la vue deux ans avant sa mort qui eut lieu en 1588, le 11 mai. En mourant, elle laissa à la sœur Marie de Fortia, religieuse du même couvent, trois cent quatre-vingts *Sonnets Spirituels* ayant trait aux dimanches et aux principales fêtes de l'année. Ces sonnets furent imprimés en 1605, à Paris, avec préface de Marie de Fortia.

Les poésies d'Anne se distinguent naturellement par la piété, mais elles n'ont rien de mystique, ni dans la pensée, ni dans le style. Ses sonnets en particulier, sont habilement conduits, d'un dessein bien arrêté et la pensée, toujours simple, est, çà et là, relevée par quelques images heureuses

SONNETS SPIRITUELS

I

Quand un pauvre captif accablé de tourment,
Entend dire pour vrai qu'un roi plein de clémence
Viendra de liberté lui donner jouissance,
O que cette venue il désire ardemment !

Ainsi ce genre humain sachant assurément
Que le grand roi du ciel prenant notre substance
Le viendrait délivrer de misère et souffrance,
Sans cesse désirait ce saint avancement.

C'est pourquoi si souvent les bons anciens pères
Criaient : Viens, Seigneur, viens, ne tarde plus guères.
Viens racheter ton peuple et l'ôter de prison.

Hé ! plut à ta bonté que les cieux tu rompisses,
Forcé d'extrême amour, et que tu descendisses !
Car ta présence donne à tous maux guérison.

II

Afin que le Seigneur nous soit doux et propice
Alors qu'il nous viendra pousser au dernier port,
Ayons toujours en main pour conduite et support,
Avec l'ardente foi, les œuvres de justice.

Hé ! qui pourrait penser le tourment, le supplice,
L'angoisse, la frayeur, le regret et remord,
Qu'ont ceux qui, se voyant accablés de la mort,
Sont vides de vertus et remplis de tout vice ?

Las ! nous n'emportons rien que les biens ou méfaits
Dont la vie ou la mort pour jamais nous demeure.
Tous ces biens donc qu'alors nous voudrions (1) avoir faits,

Pour n'être point surpris, faisons-les dès cette heure.
Et ne nous promettons jamais de lendemain,
Car tel vit aujourd'hui qui sera mort demain.

III

O fleur d'infini prix, chaste virginité,
D'être trop téméraire on me pourrait reprendre,
Si par mes humbles vers je voulais entreprendre
De célébrer ton los, ta gloire et dignité :

Vu que celui qui règne en toute éternité,
Que la terre et les cieux ne surent onc comprendre,

(1) Deux syllabes.

A voulu ce jourd'hui en toi notre chair prendre,
Joignant à ton bonheur l'heur de maternité.

Si que (1) l'enfantement et l'intégrité pure,
La majesté divine et l'humaine nature,
Qui avaient paravant discord perpétuel,

Ont en paix converti leur antique querelle,
Car au sacré giron d'une sainte pucelle
Ils sont unis et joints par accord mutuel.

IV

O riches, qui cherchez trop curieusement
Un superbe appareil en logis et vêture,
Voyez ores (2) l'auteur de toute créature,
En une étable mis, sur le foin pauvrement.

Au moins ne dédaignez impitoyablement
Ceux qui sont affligés de faim et de froidure :
Souvenez-vous qu'en eux Jésus souffre et endure,
Et qu'il requiert de vous quelque soulagement.

Vous, pauvres, d'autre part, prenez en patience
Votre condition, voyant ce roi immense,
Qui pour soi-même veut la pauvreté choisir,

Voires (3) et qui promet son règne perdurable.
Le mal tant grand soit-il doit bien être agréable
Duquel procède enfin un éternel plaisir.

V

Voici le beau printemps qui jà déjà commence,
Chassant le triste hiver obscur et froidureux :
Jà se montre Phébus plus clair et chaleureux,
Dont la terre amollie à produire s'avance.

La glace ores se fond, l'eau court en abondance :
Ce qui semblait tout mort redevient vigoureux :
On oit jà des oiseaux les doux chants amoureux,
Et les plaisantes fleurs prennent ores naissance.

(1) De telle sorte que.
(2) Maintenant.
(3) A présent.

Il nous faut donc tâcher, imitant la saison,
De produire un bon fruit, jeûne, aumône, oraison,
Et ramollir nos cœurs jettant larmes non feintes,

Ressusciter en Dieu, son saint los resonner,
Et des célestes fleurs de vertu nous orner,
Vu que Dieu fait sur nous luire ses grâces saintes.

VI

Voici ores ton roi, ô fille de Sion,
Qui te vient visiter en grand'mansuétude,
Pour bientôt t'affranchir de toute servitude,
Et te donner salut, grâce et remission.

Ce bon prince est assis sur l'ânesse et l'ânon,
Ayant autour de soi une grand'multitude,
Qui, pour mieux honorer sa haute celsitude (1),
Le bénit, le caresse et célèbre son nom,

L'appelant de David la semence et la face,
Et faisant tel devoir que les lieux où il passe
Sont tapissés d'habits et de beaux rameaux verts :

Puis les voix jusqu'aux cieux par louange résonnent,
Dont les princes des Juifs en murmurant s'étonnent :
Car toujours un bon œuvre est blâmé des pervers.

VII

Lève-toi promptement, m'amour, ma toute belle,
Disait Dieu à la Vierge en ses divins écrits,
Je suis de ta beauté divinement épris,
Hâte-toi de venir, ma douce colombelle.

La terre reverdit et prend robe nouvelle,
Produisant maintes fleurs de valeur et de prix ;
Jà la pluie et l'hiver ennuyant les esprits
Sont passés, et voici le temps qui renouvelle.

(1) Comme Sa Hauteur.

Ce pluvieux hiver, c'était l'antique loi,
Ce gracieux printemps, c'est la grâce et la foi,
Que les fleurs de vertu ont fait partout reluire :

Desquelles a été ornée excellemment
Celle que le grand Dieu a chéri tellement
Que pour épouse et mère il la voulut élire.

L'AME

Comme en beauté se renforce et accroît
La tendre fleur, qui prend naissance et croît
En bon terroir, étant bien arrosée
Souventes fois de pluie et de rosée :
Mon ame aussi, par la douce liqueur
Du saint Esprit, florit et prend vigueur :
Mais aussitôt qu'elle perd cette grâce,
Elle languit et sa beauté se passe,
Comme une fleur qui sa naissance prend
En terre sèche, et sur qui ne descend
Aucune humeur (1) de rosée ou de pluie,
Dont elle était élevée et nourrie.

(1) Eau.

GABRIELLE DE COIGNARD

Gabrielle de Coignard était née à Toulouse. Elle avait épousé un président au parlement de cette ville, M. de Miremont.

A la mort de ce dernier, Gabrielle de Coignard, qui depuis longtemps déjà faisait des vers, chercha dans la poésie une consolation à sa douleur.

Profondément chrétienne, elle tourna toutes ses pensées vers la religion et le principal objet de ses poésies sera de glorifier Dieu dans la nature.

Gabrielle de Coignard était d'une grande modestie,

Je ne veux rien savoir pour savante paraître

dit-elle. Aussi n'attachait-elle aucun prix à ses vers. Réunis, après sa mort survenue en 1594, ils ont été publiés par les soins de ses enfants sous le titre de *Œuvres chrétiennes de feue dame Gabrielle de Coignard*, (1595, in-12). — Ce recueil contient des odes, des stances et plus de cent cinquante sonnets, quelques-uns fort beaux.

Le style de Gabrielle de Coignard est souvent empreint d'une vraie noblesse qui s'harmonise parfaitement avec l'ordinaire gravité de ses sujets familiers.

SONNETS

I

Vous le voulez, et je le veux aussi,
Vous le voulez, o ma douce lumière,
Vous le voulez, que je sois coutumière
A receler maint ennuyeux souci.

Mon cœur se deult, mon corps est tout transi,
Étant privé de sa santé première :
Apprenez-moi quelque douce manière,
Pour supporter tous ces travaux ici.

Je veux la croix, et puis elle me fâche,
Je veux souffrir, et puis après je tâche
Par tous moyens à recouvrer santé :

Je sens en moi une guerre intestine,
Contre le corps mon âme se mutine,
Et chacun d'eux n'est jamais contenté.

II

La crainte de la mort incessamment me trouble
En enfer il n'y a nulle rédemption,
Je n'ai de mes péchés nulle contrition,
Tant plus je vais avant, plus ma peine redouble.

Tu me consommeras comme une sèche estouble (1),
A ce terrible jour de tribulation,
Laisse-moi repentir de ma transgression,
Car l'amère douleur à mon âme s'accouple.

Tu as bâti mon corps, de chair, d'os et tendons,
De peau, veines et sang, rate, foie et poumons,
Souvienne-toi seigneur, que je suis poudre et cendre :

Comme un fétu poussé par la rigueur du vent,
Tu me peux balayer, et réduire à néant,
Hé ! ne me laisse pas aux abîmes descendre.

III

Instrument de Pallas quenouille ménagère,
Chargée de fin lin gentiment replié,
Ton fardeau d'un laçet verdoyant est lié,
Décorant le beau sein de la gaie bergère.

Par ton subtil moyen la soigneuse lingère,
Agence proprement son filet délié,
L'heur de ces grands effets ne doit être oublié,
Départant tes trésors à la rive étrangère.

Quenouille s'il te plait m'apprendre la façon,
De tordre le fuseau aggravé du peson,
Mouiller les bouts des doigts, allonger ta dépouille :

Et en pirouettant rendre les brins égaux,
Faisant par ton métier adoucir mes travaux,
Je t'aimerai toujours, ô ma chère quenouille.

(1) Étoupe.

IV

Les jours me sont si doux en ce beau lieu champêtre,
Voyant d'un fer tranchant fendre le long guéret,
Et enterrer le blé jaunissant, pur, et net,
Puis le voir tôt après tout verdoyant renaître.

Mon Dieu le grand plaisir de voir sur l'herbe paître.
La frisée brebis portant son agnelet.
Et le cornu bélier qui marche tout seulet,
Au devant du troupeau, comme patron et maître.

L'air est délicieux sans pluies, ni chaleurs,
Un petit vent mollet fait ondoyer les fleurs,
Les bois portent encor leur superbe couronne.

L'on n'oit point la rumeur d'un vulgaire babil,
Sinon des oiselets le ramage gentil :
Loué soit l'éternel qui tous ces biens nous donne.

V

Eternel fils de Dieu, gloire de tous les anges,
Lumière du pécheur, force de l'oppressé.
Toi qui es le plus grand t'es le plus abaissé,
Tournant seul le pressoir des cruelles vendanges.

En criant hautement ta faible voix tu changes,
Disant : mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu laissé ?
Tous les flots du torrent sur ton chef ont passé,
Le père t'a frappé pour nos péchés étranges.

Tu ne te plaignais pas de ce que tu souffrois
Le supplice mortel aux branches de la croix,
C'est pour moi que tu fis une plainte si haute :

Pour me mettre en crédit tu t'es fait oublier,
Pour rompre mes liens tu t'es voulu lier,
Bref tu verses ton sang pour en laver ma faute.

VI

Dieu a tout fait par temps, par nombre, et par mesure,
Lui-même est le niveau, la règle, et le compas :

Il dispose tout bien, et même à son trépas,
Il voulut accomplir de tout point l'Ecriture.

La mort qui talonnait son humaine nature
Rendit son corps divin si mortellement las,
Que ce verbe éternel soutenant les combats,
Dit tout est consommé, père voici mon heure.

J'ai ouvert les sept sceaux du livre cacheté,
Satan est ruiné, mon peuple est racheté,
J'ai choisi dans mon cœur une épouse nouvelle :

Les portes de l'enfer sous elle trembleront,
Et tant qu'à l'avenir les siècles dureront,
Elle doit être en moi, comme je suis en elle.

VII

La nuit qui couvre tout de ses ailes obscures,
Cacha les membres nus de Jésus-Christ mourant,
Nul des cruels juifs ne le fut secourant,
Mais en le tourmentant lui disaient mille injures.

La mort qui bien sentait ces mortelles pointures. (1)
Ne lui pouvait aider sinon qu'en soupirant,
Mais cette triste nuit son seigneur honorant,
Déploya son manteau, repos des créatures.

O nuit, heureuse nuit, qui asservi ton Dieu,
Faisant tous les meurtriers retirer de ce lieu,
Afin d'être approché de ceux qui le désirent :

Venez tous travailler, et chargés de péché,
Voyez le fils de Dieu sur la croix attaché,
Qui oyt (2) benignement les pécheurs qui soupirent

VIII

Ainsi que le berger qui voit une tempête
S'épaissir dedans l'air d'une noire couleur,

(1) Douleur.
(2) Ecoute, entend.

Menaçant les vers prés, et la superbe fleur,
De la rose, du lis, qui élève la tête,

Il serre les brebis dans sa basse logette,
Et triste voit tomber l'orage, et le malheur,
Puis revoyant Phebus il chasse sa douleur,
Et fait sortir aux champs sa bande camusette.

O Dieu lors que j'entends comme un brillant éclat,
Menacer mes péchés par un docte prélat,
Je m'en vais retirer à ta grand bergerie :

Remachant l'âpreté de mes vices pervers,
Et puis à mon pasteur les ayant découverts,
Tu montres tes clartés, et mon âme est guérie.

MARIE DE GOURNAY

A la fin du XVIIe chapitre des *Essais* de Montaigne, nous trouvons ceci : « J'ai pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'espérance que j'ai de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance, et certes aimée de moi beaucoup plus que paternellement et enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être. Je ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peut donner présage, cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses et entre autres de la perfection de cette très sainte amitiée, où nous ne lisons point que son sexe ait pu monter encore. »

Dans son affection enthousiaste, Montaigne ne se trompait pas, car Mlle de Gournay fut certainement un esprit supérieur et tous les lettrés lui doivent, en particulier, une grande reconnaissance, pour les soins pieux dont elle entoura la personne et l'œuvre de Montaigne.

On ne connaît pas au juste la date de la naissance de Marie de Gournay le Jars. On la place ordinairement vers les derniers jours de septembre 1565. Montaigne avait alors 32 ans et demi et venait d'épouser Françoise de Chassaigne, fille d'un conseiller de Bordeaux.

Marie de Gournay était l'aînée d'une nombreuse famille. Guillaume le Jars, son père, qu'elle perdit fort jeune, était trésorier de la maison du Roi. Restée veuve, sa mère, Jeanne de Hacqueville, d'une famille de robe, se retira à Gournay, près de Compiègne. C'est là que Marie fut élevée. Tout en s'occupant des travaux du ménage, elle apprit toute seule, sans grammaire et sans maître, le latin. Elle atteignit ainsi dix-neuf ou vingt ans, quand les *Essais*, dont les deux premiers livres avaient paru en 1580 à Bordeaux, lui tombèrent entre les mains. Elle fut complètement captivée et eut alors comme plus vif désir de se lier avec Montaigne. Elle y réussit en 1588, quand celui-ci vint à Paris, lors d'un voyage qu'elle et sa mère y faisaient. Elle se fixa à Paris, après la mort de sa mère en 1591 et, dès lors, vit souvent Montaigne qui la nommait, comme nous l'avons vu plus haut, sa « fille d'alliance ».

Après la mort de Montaigne, Marie de Gournay se rendit à Bordeaux, eut communication de ses papiers et fit, d'après un exemplaire corrigé et augmenté par lui-même, une édition des *Essais* (1595) qui a servi de modèle à toutes les bonnes réimpressions qui parurent ensuite de cet ouvrage.

En dehors de son culte pour Montaigne, Mlle de Gournay est intéressante par sa propre production et sa longue vie littéraire.

Elle fit paraître ses œuvres sous le titre : *L'ombre de la demoiselle de Gournay* (1626) avec cette épigraphe : « L'homme est l'ombre d'un songe et son œuvre est son ombre. » Lors d'une suivante édition, elle modifia le titre ainsi : *Les advis ou Présents de la demoiselle de Gournay* (1635 et 1649).

Marie de Gournay est encore l'auteur du *Bouquet du Pinde*, livre d'épigrammes sans pointes, dédié à Léonor, fille unique de Montaigne, morte en 1626.

Qu'il s'agisse de ses traductions ou de ses poésies originales, on peut dire que les vers de Mlle de Gournay ont de la franchise et de la vigueur. L'em-



MARIE DE GOURNAY

(D'après une gravure de l'époque.)

ploi trop renouvelé de vieilles locutions leur donne cependant un ton affecté et fait qu'on lui accorde plus d'érudition que de goût.

Très attachée à notre vieille langue, Mlle de Gournay demande dans ses « *Advis* » que l'on conserve toutes les locutions anciennes et que l'on donne à l'écrivain la plus grande latitude. C'est dire que les théories réformistes des poètes de l'école de Malherbe étaient assez peu dans ses idées. Aussi soutint-elle avec acharnement la cause de ses *illustres vieux*, comme elle désignait les poètes de la Pléiade.

Mlle de Gournay vécut ainsi, mêlée dès sa jeunesse et jusque dans son extrême vieillesse (elle mourut le 13 juillet 1645, agée de 80 ans) au mouvement des lettres. Elle fut estimée par un grand nombre d'hommes éminents, connut une réelle célébrité et elle demeure, par les divers milieux qu'elle a traversés, une des figures les plus curieuses de la période littéraire qui précède immédiatement l'époque classique.

CONSULTER: DE LA PORTE, *Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769. — LE PÈRE HILARION DE COSTE, *Les Dames illustres.* — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes.* — LÉON FEUGÈRE, *Les femmes poètes au* XVIe *siècle*, Paris, 1860. — J. DE LA FORGE, dans *Les femmes scavantes*, l'appelle la docte Géménie et SAUMAIZE, dans son *Dictionnaire des Précieuses*, lui donne le surnom de Gadarie.

LA REINE A DIANE

SUR LES CHASSES FRÉQUENTES DU ROI

SONNET

Que je te hais, chasseresse de Cynthe,
Je veux douter de ta pudicité,
Voyant mon roi jour et nuit agité
Dans les forêts sans égard de ma plainte.

Rends-le, Diane, à ma jalouse crainte :
J'ai comme toi l'éclat de déité ;
Par l'univers mon nom est récité,
Ma beauté luit, ma couche est pure et sainte.

Mais ta pudeur cachant ta feinte aux bois,
Tu me ravis la fleur des jeunes rois,
Plus beau que toi, plus fort que Mars ton frère.

N'irrite plus ma tendre passion :
Rends-tu Louis rival d'Endymion,
Pour être ensemble et peu chaste et légère ?

VERS POUR MADAME DE RASGNY

De sang et de beauté, d'heur et de biens ensemble,
Tu me passes, Cypierre ; ailleurs je te ressemble.
Nous avons toutes deux, franches de vain orgueil,
Un train de mœurs bénin suivi d'un doux accueil.
La moyenne hauteur borne nos deux corsages.
Nos deux esprits sont ronds et ronds nos deux visages.
L'orient de mes jours suivit de près le tien.
Paris fut ton berceau qui fut aussi le mien.
Nous savons toutes deux et parler et nous taire.
Toutes deux feuilletons la muse et son mystère,
Lorsqu'une haute fête allume son beau jour,
Roulant quatre fois l'an d'un solennel retour.
Nos deux âmes ne sont aux devoirs négligentes.
Toutes deux détestons les actions méchantes.
En toutes deux encor la modestie a lieu,
Vertu de femme et d'homme, et vertu d'un grand Dieu.
Nous sommes toutes deux d'humeur officieuse,
L'une et l'autre est aussi vers l'affligé pieuse.
Ton esprit et le mien au devis s'est jeté,
Devis d'un air discret, tout orné de gaieté.
Toutes deux proclamons, d'une sentence juste,
Notre duc de Nevers, fleur de sa race auguste,
Or, certes, de ces biens l'hommage je te doi :
Car je les tiens d'exemple en m'approchant de toi.

A MICHEL, SEIGNEUR DE MONTAIGNE

SUR SES « ESSAIS »

Ainsi que l'œil d'un astre, ornement de la nuit,
Qui voit du nouveau jour la pressante saillie (1),
Rallumant tout en soi sa vigueur recueillie
Decoche un vif éclair, puis à chef bas (2), s'enfuit.

Ainsi la France hélas ! dont jà le bûcher luit (3)
Pour voir d'un haut honneur sa détresse assouvie,

(1) Saillir : Sortir impétueusement ; S'élancer.
(2) Tête basse (en se se dérobant)
(3) « Il naquit sur l'entrée des guerres civiles de religion, et ceci fut « écrit durant celles de la Ligue. (Note de Mlle de Gournay) ».

Ranimant à ce coup ses esprits et sa vie,
Comme un dernier chef-d'œuvre entre nous (1) l'a produit.

Toi que, dès l'âge simple où l'on sort de l'Enfance,
Loin de ton beau séjour, loin de ta connaissance,
Sous la foi des « Essais » pour père j'ai reçu,

Permets qu'en lettres d'or sur leur carte (2) immortelle
Je grave ici ce vers qui s'éternise en elle :
Montaigne écrit ce livre, Apollon l'a conçu.

SUR UNE IMAGE DE LA PUCELLE D'ORLÉANS L'ÉPÉE NUE AU POING

Peux-tu bien accorder, Vierge du Ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

QUATRAIN EN L'HONNEUR DE JEANNE D'ARC

Les grands peuples lointains, de gloire ambitieux,
Accouraient au secours de la France opprimée ;
Soudain, comme un tonnerre, on oit ce cri des cieux :
Peuples, reposez-vous ; la pucelle est armée.

(1) Parmi nous.
(2) Leur papier.

MADELEINE DE SCUDÉRY

C'est au Havre-de-Grâce qu'elle naquit, le 15 novembre 1607. Elle était d'une maison noble et ancienne, originaire du royaume de Naples et établie en Provence depuis deux ou trois siècles. Son père avait servi sur terre et sur mer et obtenu, sous l'amiral de Villars, le commandement du Havre-de-Grâce. Orpheline à six ans et sans fortune, elle fut recueillie, avec son frère Georges, par son oncle qui les éleva paternellement et leur fit donner une éducation très soignée.

Vers sa vingtième année, Mlle de Scudéry vint retrouver à Paris son frère qui, après avoir servi quelque temps dans les armées du roi, était entré dans la carrière des lettres et s'était fait déjà un certain renom.

Dès 1630, Georges et Madeleine de Scudéry comptaient parmi les habitués les plus en vue de l'Hôtel de Rambouillet. L'esprit et l'amabilité de Mlle de Scudéry sont ainsi appréciés par Chapelain dans une lettre à Balzac : « Il faut avouer que c'est une des plus spirituelles et tout ensemble « des plus judicieuses filles qui soient en France. Elle sait très bien l'ita- « lien et l'espagnol ; elle fait très passablement des vers ; elle est très « civile et de très exquise conversation. Enfin, ce serait une personne accomplie, si elle n'était un peu beaucoup laide. Mais vous savez que, nous « autres philosophes, nous ne connaissons de vraie beauté que celle de « l'âme, qui ne passe point, et qu'un jour Mlle de Scudéry aura la consolation « de voir Mme de Montbazon aussi peu belle qu'elle. »

La grande réputation de Mlle de Scudéry auprès de ses contemporains lui vint de ses romans : l'*Illustre Bassa*, *Cyrus*. *Clélie*, etc. ; encore qu'ils aient d'abord été publiés sous le nom de son frère qui, d'ailleurs, y collabora quelque peu. Ces romans, qui ont deux, huit et dix volumes, ne sont pas, malgré leurs titres, des romans historiques, mais des romans de mœurs contemporaines où Louis XIV, le prince de Condé et la société du temps étaient peints sous des noms supposés.

En 1652, Mlle de Scudéry inaugura des *samedis* qui eurent une grande vogue. Tous les auteurs et les personnages d'importance fréquentaient sa demeure, d'abord Vieille-rue-du-Temple, puis rue de Beauce, au Marais. C'était une sorte d'hôtel de Rambouillet au petit pied et, en réalité, plus un bureau d'esprit qu'un salon. Ces réunions avaient d'ailleurs succédé à celles de la marquise que la Fronde avait quelque peu dépeuplées. Ce fut là que triompha le *précieux*. Mlle de Scudéry s'y laissait appeler la *Muse du Marais* ou encore la *Nouvelle Sapho* et l'on sait que Boileau ne lui a pas épargné les traits de ses satires. Il est juste de dire que c'est toujours à ses ouvrages qu'il s'en prend, car la vie de Mlle de Scudéry, peut-être à cause de ce que Chapelain contait à Balzac, fut toujours exemplaire.

Elle avait remporté, en 1671, le prix d'éloquence à l'Académie Française pour son discours *De la Louange et de la Gloire*. Le cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament ; elle en avait une sur le sceau, laissée par le chancelier Boucherat; enfin, Louis XIV, en 1683, lui en donna une autre de 2.000 livres sur sa cassette. L'Académie des Ricovrati de Padoue l'admit parmi ses membres, après la mort d'Hélène Carnaro.

Elle mourut elle-même, à Paris, le 2 juin 1701, dans un âge fort avancé.

Ses poésies comprennent des *Fables nouvelles* et une multitude de madrigaux à la louange du roi et des grands, des vers de société, des impromptus, etc. Tout ce qu'on en peut dire c'est qu'elles n'auraient pas suffi à lui donner la place qu'elle a occupée dans l'histoire littéraire de son temps.

CONSULTER : CONRART : *Mémoires.* — TALLEMANT DES REAUX : *Historiettes*, 1 vol. — VERTRON : *Nouvelle Pandore.* — NICERON : *Mémoires*, t. XV. — Mlle LHÉRITIER : *l'Apothéose de Mlle de Scudéry*, 1702 ; et *Œuvres mêlées*, 1695. — RATHERY ET BOUTRON : *Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, 1873. — VICTOR COUSIN : *La Société française au* XVIIe *siècle* d'après le grand Cyrus, t. II. — SAINTE-BEUVE : *Causeries du lundi*, t. IV — V. FOURNEL : *Du Roman chevaleresque* (dans la *Littérature indépendante*, 1862).

COMPARAISON

DE LA BEAUTÉ, DE L'ESPRIT ET DE LA VERTU

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est la beauté qu'on vante tant ;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années
Et diminue à chaque instant.

L'esprit dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit ;
Et s'il se forme d'âge en âge,
Il brille moins plus il vieillit.

La vertu, seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas ;
Mais ce bien solide et durable,
Hélas ! on ne le cherche pas.

LA TUBÉREUSE

A CÉLIE, (PEUT-ÊTRE Mme DE LA SUZE) LE JOUR DE SA FÊTE

Angélique, ou Célie, ou toutes deux ensemble,
Malgré toutes les fleurs que ce beau jour assemble,
Je veux tous vos regards, toute votre amitié,
Ou ne leur rien laisser que regards de pitié.
Des bords de l'Orient je suis originaire ;



MADELEINE DE SCUDÉRY

(D'après une gravure de l'époque)

Le soleil proprement peut se dire mon père ;
Le printemps ne m'est rien, je ne le connais pas,
Et ce n'est point à lui que je dois mes appas,
Je l'appelle en raillant le père des fleurettes,
Du fragile muguet, des simples violettes,
Et de cent autres fleurs, qui naissent tour à tour,
Mais de qui les beautés durent à peine un jour.
Voyez-moi seulement : je suis la plus parfaite ;
J'ai le teint fort uni, la taille haute et droite,
Des roses et du lis j'ai le brillant éclat,
Et du plus beau jasmin le lustre délicat.
Je surpasse en odeur et la jonquille et l'ambre
Et les plus grands des rois me souffrent dans leur chambre.
Faut-il vous dire tout ? Votre esprit est discret ;
Je vais lui confier mon plus galant secret :
J'ai su plaire à Louis, à qui tout voudrait plaire ;
Ne me regardez plus comme une fleur vulgaire.
A son cœur de héros, à ses exploits guerriers,
On eût dit que son cœur n'aimait que les lauriers,
Que seule à ses faveurs la palme osait prétendre,
Cependant il me voit d'un regard assez tendre.
Après un tel honneur, cédez, moindres beautés ;
Vous avez plus de nom (1) que vous n'en méritez.
Vous, Célie, excusez si j'ai l'âme hautaine,
Et si dans mes discours je parais un peu vaine :
Par l'avis de Sapho (2), je demande vos chants,
Si chéris des neuf sœurs, si doux et si touchants,
Pour publier partout, du couchant à l'aurore
Que je suis sans égale en l'empire de Flore ;
Que le triste Hyacinthe (3) avec tous ses appas,
Et cette fleur qui suit mon père pas à pas (4),
Les roses de Vénus nouvellement écloses,
Ajax si renommé dans les métamorphoses (5),
La fleur du beau Narcisse et la fleur d'Adonis (6)
Toutes doivent céder à la fleur de Louis.

---

(1) De renom.

(2) Mlle de Scudéry.

(3) Hyacinthe fils d'Œbalus. Apollon jouant avec lui, le blessa d'un coup mortel. Désolé, le dieu le changea en la fleur qui porte son nom.

(4) L'héliotrope ou le tournesol.

(5) Du sang d'Ajax naquit une fleur pareille à celle d'hyacinthe, mais pourpre.

(6) L'Anémone.

IMPROMPTU FAIT AU DONJON DE VINCENNES EN VISITANT LA CHAMBRE OÙ LE PRINCE DE CONDÉ AVAIT ÉTÉ FAIT PRISONNIER

En voyant ces œillets (1) qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagnait des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

QUATRAIN

OCTOBRE 1650

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

---

(1) Le prince de Condé avait fait planter des œillets et il les arrosait chaque jour.

MADAME DE LA SUZE

Henriette de Coligny qui, sous le nom de Madame de la Suze, fut célèbre par sa beauté, par ses aventures et par ses vers, était fille de Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, maréchal de France. Née à Paris, en 1618, elle épousa, en 1643, Thomas Hamilton, comte de Hadington, seigneur écossais, qu'elle suivit à Oxford puis à Edimbourg. Veuve au bout d'un an de mariage elle revint à Paris et épousa, en 1647, Gaspard de Champagne, comte de la Suze, « huguenot, borgne, ivrogne et endetté ». Une fois remariée, la vie d'Henriette de Coligny est loin d'être édifiante — et on a peine à lui accorder les circonstances atténuantes, malgré que sa répugnance pour son légitime mari soit bien naturelle. — En 1653, autant pour se débarrasser de ce mari gênant que pour se livrer plus aisément à ses goûts de galanterie, c'est-à-dire, pour jouir de sa complète liberté, elle abjure le protestantisme pour la religion catholique.

Elle ne sera cependant libérée de Gaspard de Champagne que le jour où celui-ci passera en Allemagne pour éviter le châtiment que lui aurait mérité son rôle dans le parti de la Fronde.

Elle emploie dès lors tout son temps à rimer et à tenir salon. Sa maison, ouverte à tous venants, devient comme une succursale de l'hôtel de Rambouillet et les auteurs du temps le célébrèrent à l'envi :

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler.
Le maître des neuf Sœurs ne serait pas son maître.
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paraître
Et pour faire des vers elle n'a qu'à parler.

Bois-Robert, lui adresse sa IXe Epître, Ménage et Cotin en font une déesse.

Mlle de Scudéry, dans sa *Clélie*, trace d'elle ce portrait : « Elle avait « la taille de Palas et sa beauté et je ne sais quoi de doux, de languissant « et de passionné qui ressemble assez à cet air charmant que les peintres « donnent à Vénus ».

Largillière l'a représentée dans une de ses toiles, assise dans un char roulant sur des nuages.

Le Louvre en fait tout son plaisir
Et le Parnasse en fait sa gloire :

rimait Charleval de son côté.

Tant de louanges devaient griser d'orgueil la belle Doralise, comme Saumaize la désigne dans son *Dictionnaire des Précieuses*. Aujourd'hui, il nous faut quelque peu rabattre de cet enthousiasme, du moins pour ce qui concerne les vers de Mme de la Suze. On trouve, en effet, parfois un sentiment assez vif dans ses élégies, ses madrigaux et ses chansons, mais son style manque de relief. On ne peut nier une certaine habileté de métier, mais il n'y a pas d'originalité et, dans l'instant même où elle montre le plus de naturel, on sent encore la recherche.

Du reste, dans les nombreuses et diverses éditions des *Recueils de poésies*, publiées sous son nom et sous celui de Pellisson qui fut son ami combien de pièces lui appartenaient en propre ? Il a fallu l'érudition et la patience de M. Emile Magne pour nous fixer sur ce point. Aussi bien, renvoyons-nous à son ouvrage les lecteurs curieux d'aller au fond de cette question.

Un détail qui vaut la peine d'être rapporté nous est donné par un contemporain sur la manière dont Mme de la Suze écrivait : on la trouvait quelquefois parée de grand matin et elle répondait à ceux qui s'en étonnaient : *C'est que j'ai à écrire.* Mme de la Suze avait, en effet, bien avant Buffon, pour habitude de s'habiller avec soin avant de prendre la plume.

Elle mourut au mois de mars 1673 et fut inhumée dans l'église Saint-Paul.

Portant un jugement sur l'œuvre et l'influence de Mme de la Suze M. Emile Magne conclut ainsi : « Elle écrit pour se distraire, parce que la mode ou parce que l'amour lui commande d'écrire. Mais, dans la société qui l'environne, elle exerce une influence bienfaisante. Sa ruelle perpétue l'atmosphère de Rambouillet. Les contemporains la comprennent parmi celles où se rénovent le sentiment de l'élégance et le raffinement du langage. Elle est un centre d'émulation poétique. Les plus délicats esprits s'y conjoignent. Molière l'excepte des vindictes de la raison et de la clarté. Elle se différencie totalement des alcôves où vivent en communauté des péronnelles façonnières. Il en demeure, à travers le temps, un rayon de grâce et de politesse..... »

CONSULTER : EMILE MAGNE : *Madame de la Suze et la société précieuse*, 1 vol. in-18, Paris, 1908.

On trouvera dans ce remarquable travail tous les renseignements désirables sur Mme de la Suze, son milieu, son œuvre. Ce livre nous dispense d'indiquer d'autres références.

LÉGIE

Belle et sage Daphné, merveille de nos jours,
Que toutes les vertus accompagnent toujours,
Et qui connais si bien leurs grâces naturelles,
Que tu n'as jamais pris leur fantôme pour elles ;
Illustre et chère amie, à qui dans mes malheurs
J'ai toujours découvert mes secrètes douleurs,
Qui sais ce que l'on doit ou désirer ou craindre,
Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que plaindre,
Ecoute mes ennuis, soulages-en le faix,
J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais.
Et tes prudents conseils, tant de fois salutaires,
Ne me sauraient jamais être plus nécessaires.
Défends ma liberté, ma Daphné, je combats
Un dieu dont j'ai souvent méprisé les appas,
Qui, lassé de me voir insensible à ses charmes,

A pris pour m'asservir ses plus puissantes armes,
Ah ! que je l'appréhende avecque tant d'attraits !
C'est le jeune Tircis qui lui fournit ses traits,
Tircis, de tous les cœurs le charme inévitable,
Tircis, en qui reluit tout ce qui rend aimable,
Et dont le ciel prodigue, à verser ses trésors,
Ne forma que trop bien et l'esprit et le corps :
Ce mérite pourtant dont la force est si douce,
N'est pas le seul sujet des soupirs que je pousse ;
Avec ses qualités, je l'aurais estimé
Mais je n'aimerais point, s'il n'avait point aimé ;
Pour tout autre que lui je serais invincible,
Jamais autre que lui ne me rendit sensible,
Et je ne croyais pas l'amour contagieux,
Lorsque, sans y penser, je le vis dans ses yeux
D'un péril si charmant mon âme fut surprise,
Et dès ce premier coup craignit pour sa franchise ;
Son courage ordinaire alors se démentit
Et mon cœur soupira des maux qu'il pressentit ;
Il a par mille efforts tâché de se défendre,
Mais je sens bien qu'enfin il est près de se rendre,
Et ma faible raison, dans ce mortel danger,
Le trahit elle-même et sert à l'engager.
Si mon repos, est cher, si ma gloire t'est chère,
En l'état où je suis, dis-moi, que dois-je faire ?
Quand je croirai Tircis plus fort que mon devoir,
Me faudra-t-il résoudre à ne jamais le voir ?
Par un effet cruel, dont le penser me tue,
Priverai-je mes yeux d'une si douce vue ?...
Mais, Dieux ! Ce ne serait qu'une vaine rigueur,
Et je ne puis jamais l'arracher de mon cœur !
Hélas ! en tous endroits tu sauras que sans cesse,
Cet aimable garçon me tourmente et me presse,
Les amours, diligents à servir ses désirs,
A toute heure, en tous lieux m'apportent ses soupirs,
M'expriment ses ennuis, ses transports et ses craintes,
Et d'un air languissant me redisent ses plaintes.
Enfin, il suit partout la trace de mes pas,
Et je le trouve même où je ne le vois pas,
Quand j'espérais encor de l'ôter de mon âme.
Souvent dans le désir de surmonter sa flamme,
J'évitais ses regards comme un charme fatal ;
Car je me doutais bien qu'aimer était un mal ;
Mais, aimable Daphné, j'avais beau me défendre,



MADAME DE LA SUZE

(D'après la gravure de Daniel Dumoustier.)

Ces subtils enchanteurs savaient bien me surprendre ;
Et c'est ainsi qu'Amour, renversant mes projets,
Va réduire mon cœur au rang de ses sujets.
Dans un si triste état, de mon sort, incertaine,
Ah ! que j'ai dit de fois, en rêvant à ma peine :
Désirable repos, aimable liberté,
Unique fondement de la félicité,
Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun soupire,
Faut-il donc qu'un tyran usurpe votre empire ?
Qu'il me fasse oublier vos charmes les plus doux ?
Et que ses seuls tourments me plaisent plus que vous ?
Faut-il que je m'expose à ces Esprits sévères,
Qui ne connaissent pas les amoureux mystères ?
Qui répandent sur tout leur venin dangereux
Et ne sauraient souffrir ce qu'on n'a pas pour eux ?
Et qui pis est, disais-je, hélas ! Si je m'engage,
Peut-être un jour Tircis infidèle et volage,
Fera dedans mon cœur naître autant de soupirs
Que j'aurai pris de soins à flatter ses désirs.
On sait de cent beautés les tristes aventures,
Et l'empire amoureux est rempli de parjures ;
C'est ce que j'opposais à ses plus doux poisons,
Mais l'amour est plus fort que toutes les raisons.
Le destin veut que j'aime, il faut le satisfaire,
Il n'y résiste plus, hé ! qu'y pourrais-je faire ?
Ces maîtres des mortels, les Dieux, lui cèdent bien.
Tes conseils seraient vains, Daphné, ne me dis rien ;
Laisse-moi soupirer, ma peine est sans remède,
Mon cœur est trop charmé du feu qui me possède.
Une douce langueur occupe mes esprits,
Et, perdant tout espoir, je sens que je t'écris,
Non pour chercher la fin de ma douleur extrême,
Mais plutôt, ma Daphné, pour t'apprendre que j'aime.
Si tu blâmes un mal où je vois tant d'appas,
Plains une malheureuse, et ne l'accuse pas.

MADRIGAL.

Non, non, quoiqu'il ait quelques charmes,
Ce n'est point pour Lisis que je verse des larmes ;
L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec vous ;
    Sans le nommer, je peux vous dire
Que vous avez grand tort de paraître jaloux
    De celui pour qui je soupire.

Mme DE LAUVERGNE

Il flotte un certain mystère autour de la personnalité de Mme de Lauvergne. Quelques-uns ont voulu voir en elle le double de Mme de la Fayette, mais on sait que cette dernière était née en 1634. Or Somaize, dans son *Dictionnaire des Précieuses*, dit en parlant de Mme de Lauvergne : « Lénodaride, est une veuve prétentieuse âgée de quarante ans ». Le privilège du Dictionnaire étant du 3 mars 1660, la date de naissance de notre poétesse remontrait donc à 1620. — D'autre part, Viollet-le-Duc qui cite Mme de Lauvergne dans son *Catalogue poétique* et lui donne beaucoup d'éloges, assure qu'elle aurait été une demoiselle Leroux. Il est certain du moins qu'elle signe ainsi la dédicace de son *Recueil de Poésies* publié en 1680, chez Barbin. Cette dédicace est adressée à la marquise de Neuville dont la mère, paraît-il, avait été la protectrice de Mme de Lauvergne.

Le *Recueil de Poésies* se compose de madrigaux, d'élégies, de portraits et d'un poème à Adonis — le tout galant, prétentieux et quelque peu licencieux, avec cette morale facile de l'époque qui sert de conclusion à chaque pièce. Aussi bien est-ce parce qu'ils ont fortement la marque de leur époque que nous reproduisons ici quelques vers de Mme de Lauvergne. A tout prendre, ils ne valent pas moins que tant d'autres dus aux muses plus ou moins renommées de ce XVIIe siècle bel esprit !

STANCES

Amour qui m'as fait voir Timandre si charmant,
Fais lorsqu'il me verra qu'il me trouve de même,
Qu'il brûle de l'ardeur qui me va consumant,
Et qu'il me puisse aimer autant comme je l'aime.

Fais si bien toutefois qu'il n'en découvre rien,
N'épargne en ce dessein, ni ruse, ni souplesse,
Qu'il me donne son cœur sans espérer le mien,
De peur qu'il ne triomphe enfin de ma faiblesse.

Le temps me presse amour, va faire ton devoir,
Va m'ouvrir dans son cœur un glorieux passage,
Et s'il veut résister à ton divin pouvoir,
Mets pour le surmonter tous tes traits en usage.

Je sens que la pudeur, la crainte et la raison
S'unissent dans mon âme, afin de te détruire ;

Mais tous leurs vains efforts ne sont plus de saison ;
Comment les écouter, quand ils veulent te nuire.

Je m'abandonne amour, ma raison y consent,
Que dis-je ma raison ; hélas ! tout au contraire
Ce que tu me prescris, elle me le défend ;
Je n'oserais parler, et je ne puis me taire.

Mon esprit se confond dans ce raisonnement,
D'un et d'autre côté le péril est extrême ;
Si je ne parle point, je perdrai mon amant,
Et si j'ose parler, je me perdrai moi-même.

Pudeur, crainte, raison, qui blâme mes soupirs
Cédez à mon amour, il est temps de se rendre,
Cessez de condamner mes innocents désirs,
Et pour être écoutés, parlez-moi de Timandre.

C'est par là seulement, crainte, raison, pudeur
Que vous pouvez avoir empire sur mon âme ;
Je ne vous défends pas le séjour de mon cœur,
Mais gardez-vous au moins d'attenter à ma flamme.

MADRIGAL

Vous êtes, dites-vous, inquiète et chagrine ;
Vous rêvez sans savoir même, à quoi vous rêvez ;
Vous aimez cependant le mal que vous avez,
Et vous ne savez pas d'où vient son origine.
Apprenez-le Philis, le mal que vous sentez
Est pareil à celui que l'on sent quand on aime ;
Je ne veux pourtant pas dire que vous aimez ;
Mais pour moi, quand j'aimais j'étais fait tout de même.

ÉLÉGIE

Tristesse, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie,
A toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos coups,
Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous.
Je viens dans ces déserts chercher la solitude,
Où seule loin du bruit et de la multitude,
Je puisse en liberté dire mes sentiments ;

Déserts, soyez témoins des peines que je sens.
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes
Je viens ici cacher mes soupirs et mes larmes,
Comme aux seuls confidents de toute ma douleur,
Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur.
Le chagrin me dévore et mon âme abattue,
Sans force et sans secours cède au coup qui la tue,
Je souffre sans savoir ce qui me fait souffrir,
Je cherche, mais en vain les moyens de guérir ;
Hélas ! tout m'est fatal, tout fait mon infortune,
Tout ce qui me plaisait aujourd'hui m'importune,
Mon esprit accablé sous des rudes combats,
Considère sa peine et ne la comprend pas ;
De mes yeux languissants un éloquent silence,
En dépit de moi-même explique ma souffrance,
Je n'ai point de repos ni la nuit, ni le jour ;
Hélas ! d'où vient mon mal, n'est-ce point de l'amour ?
Je ne puis voir Tirsis que je ne sois émue,
Je rougis de paraître interdite à sa vue,
En sa mine, en son air, en chacun de ses traits,
Je trouve des appas inconnus et secrets,
Le feu de ses regards par qui son cœur s'explique,
Etincelle de joie et me la communique :
Quand je ne le vois plus, ô Dieu ! quel changement ;
Il était mon plaisir, il devient mon tourment.
Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause,
Ma raison incertaine à soi-même s'oppose.
L'objet que j'ai laissé ne me saurait laisser,
Tous les autres objets ne le peuvent chasser.
Incessamment Tirsis occupe ma pensée ;
Sans le voir, je le vois, et mon âme blessée
Se trace nuit et jour ce fantôme plaisant ;
Quoi que loin de mes yeux, il m'est toujours présent.
Un transport tout de flamme éclate en son visage,
Sa majesté me plait, et sa douceur m'engage ;
Et ce je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer,
M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer.
Je fuis cette belle ombre et je veux m'en défendre ;
Mais partout je la vois, partout je crois l'entendre.
Trop aimable Tirsis, pourquoi mal à propos
Etaler tant d'appas et troubler mon repos ?
Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invincible ;
Veux-tu rendre mon cœur à tes charmes sensible ?
Mais, que dis-je ? peut-être en es tu possesseur.

Peut-être est-il vaincu, peut-être est-il vainqueur.
Hélas ! je n'en sais rien, j'ignore ma défaite,
Peut-être en ce moment, la victoire est parfaite ;
Vous vous êtes, mon cœur, révolté contre moi,
Et vous m'abandonnez pour suivre une autre loi ;
Vous cédez aux ardeurs d'une flamme inconnue.
Rigoureuse fierté, qu'êtes-vous devenue ?
Que deviens-je moi-même, et quel est le pouvoir
Qui me force à sortir des règles du devoir ?
Quoi ! céder à l'amour ? quoi ! manquer de courage ?
Quitter ma liberté pour un rude esclavage,
Souffrir qu'un fier tyran sans avoir combattu,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu ?
Non, je me veux défendre et soutenir ma gloire,
Des mains de mon vainqueur arracher la victoire ;
La raison et l'honneur me l'ordonnent ainsi,
Tout le veut, je le dois, et je le veux aussi.
Mais, que dis-je, ô grands Dieux ! je parle en insensée.
Faibles raisonnements, sortez de ma pensée ;
Ma flamme vous dément et mon cœur aujourd'hui
Se soumet à l'amour, et ne connaît que lui.
Hélas ! qu'il est changé, je le cherche en lui-même,
Mon cœur n'est plus mon cœur, il fuit l'objet qu'il aime.
Pour lui seul, il respire, il consent à ses vœux,
Il soupire, il languit, il brûle de ses feux.
J'en rougis de dépit, ma vertu s'en offense ;
Quoi toute une raison se trouve sans puissance !
Quoi ma noble fierté s'est soumise à son tour !
Il fallait ou mourir ou surmonter l'amour.
Il fallait constamment combattre pour ma gloire,
Remporter sur moi-même une illustre victoire,
Etouffer cette ardeur dont mon cœur est épris,
Et pour tout dire enfin, résister à Tirsis.
Résister à Tirsis ; mais Dieu ! est-il possible ?
Pourrais-je vivre, hélas ! à ses vœux insensible ?
Ah ! cela ne se peut, il n'y faut plus penser,
L'amour qu'il a pour moi, ne saurait m'offenser ;
Il m'aime avec respect, et je puis sans faiblesse
Ecouter ses soupirs, répondre à sa tendresse ;
Il sait que la vertu peut engager mon cœur,
Il voit l'art de fléchir ma sévère rigueur,
Et ménage avec soin ce moment favorable,
Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.
Que ses charmes sont grands, que son transport est doux !

Quand il dit, je vous aime et je n'aime que vous ;
A ces mots il soupire, et ses yeux pleins de flâme,
Brûlent du feu secret qui brûle dans son âme,
Ils sont passionnés, ils ont de la douceur ;
Leurs regards où l'on voit la joie et la langueur,
Me disent sans parler qu'il craint et qu'il espère.
D'un visage trop fier et d'un air trop sévère,
Je voulais éviter ce charmant entretien,
Et feignais d'ignorer ce que je savais bien ;
Ne parlez plus Tirsis de peine et de martyre,
Espérez, je vous aime, enfin je l'ose dire,
Je reçois votre cœur, je reçois vos soupirs,
Unissons notre flâme, unissons nos désirs,
Contentons notre ardeur, laissons parler l'Envie,
Jouissons des plaisirs les plus doux de la vie,
Et pour me rendre heureuse, et pour vous rendre heureux ;
Aimons-nous, aimons-nous, et chérissons nos feux.

JACQUELINE PASCAL

Bien qu'elle ait été une femme supérieure et qu'elle ait donné des preuves réelles de son bel esprit, son talent, par suite de ses sentiments religieux qui lui interdirent de le cultiver, est surtout fait de promesses. Et, si, aujourd'hui, elle retient notre attention, c'est à son frère qu'elle le doit. Avoir été la sœur d'un homme de génie, c'est un titre sérieux.

Jacqueline était né à Clermont, le 5 octobre 1625. Tout comme Blaise Pascal inventant les mathématiques à douze ans, elle donna des marques d'une extraordinaire précocité. A huit ans, elle alignait ses premières rimes ; à onze elle écrivait, en collaboration avec deux petites filles, une comédie en cinq actes en vers. En 1638, c'est-à-dire dans sa treizième année, elle compose une petite poésie sur la grossesse d'Anne d'Autriche et, peu après, une autre pièce du même genre *Sur le mouvement que la Reyne a senti de son enfant.* On verra par la citation que nous faisons de ces vers — plus curieux que remarquables ! — que la petite Jacqueline s'effarouchait assez peu de pareils sujets.

Pour en finir avec la précocité de la petite Pascal, enregistrons encore qu'à quatorze ans, elle remporta le prix de poésie à l'Académie des Palinods de Rouen, avec des *Stances sur la conception de la Vierge*,

Esprit fort, Jacqueline affichait un mépris non dissimulé pour les choses de la religion. Cependant, lorsqu'en 1646, son frère se convertit au jansénisme, touchée de la grâce à son tour, elle ne tarda pas à le suivre sur les chemins de la croyance et cela avec toute l'ardeur et l'exagération qui caractérisent l'esprit féminin. Toutes ses pensées se tournent alors vers Port-Royal. On veut la marier, elle refuse, n'ayant plus qu'un désir : entrer en religion. Pour la détourner de cette idée, son père l'emmène avec ui en Auvergne. Mais, à sa mort, elle songe à nouveau à réaliser ses projets et, malgré l'opposition de son frère, elle se retire à Port-Royal. le 4 janvier 1652, où elle deviendra bientôt, sœur Sainte-Euphémie.

Elle cessera alors d'écrire des vers. Depuis sa conversion cependant, elle n'avait plus demandé à son inspiration que des chants de piété. Néanmoins, des doutes lui étant venus sur l'austérité de l'exercice poétique, même entendu comme elle l'entendait, et après avoir pris l'avis de ses supérieurs, elle fit le sacrifice de son talent. Elle se consacra uniquement à ses devoirs religieux.

Nommée sous-prieure et maîtresse des novices, elle composa un *Règlement pour les enfants.*

« Jacqueline Pascal, a écrit Victor Cousin, c'est Port Royal tout entier avec ses qualités et avec ses défauts. Jeune, spirituelle, fort recherchée et déjà l'idole des plus brillantes compagnies, elle a tout quitté, même son vieux père et son frère malade, pour se donner à Dieu ; elle est entrée en religion à vingt ans, et elle est morte à trente six, (le 4 octobre 1661) de douleur et de remords d'avoir signé un formulaire équivoque par pure déférence à l'autorité de ses supérieurs.

« Quant à ses talents, nous ne voulons pas les exagérer, mais il est

certain que peu de femmes au XVIIe siècle, et parmi les plus illustres, ont été mieux douées. Elle avait quelque chose de la trempe du génie de Pascal, sa naïveté, sa vivacité, sa finesse, sa gravité, son énergie..... Tout le siècle a vanté ses heureuses dispositions pour la poésie. Il ne faut pas voir seulement son extrême facilité à tout mettre en vers, et à improviser sans cesse des sonnets, des quatrains, des stances de toute espèce, signe pourtant d'un tour d'esprit particulier et d'une vocation naturelle. Non ; Jacqueline avait reçu du ciel l'inspiration et la puissance poétique. »

Et, au sujet de la poésie sur le miracle de la Sainte Epine, la plus remarquable pièce de Jacqueline, Victor Cousin dit encore : « Polissez un peu la rudesse cornélienne de ces vers, sans toucher à la forte sève qui les anime ; ajoutez l'art à cet admirable naturel, et vous aurez un poète de plus au XVIIe siècle. »

Qu'on atténue un peu ce jugement et l'on aura la vérité selon nous.

Les divers écrits de Jacqueline Pascal ont été publiés par M. P. Faugère dans son ouvrage : *Lettres, opuscules et mémoires de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal*, Paris, 1845, in-8. — De son côté, Victor Cousin a édité beaucoup de vers inédits de Jacqueline.

CONSULTER : GILBERTE PASCAL : *Vie des religieuses de Port-Royal*, 1751, T. II. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1742, 3 vol. in-12. — MARGUERITE PÉRIER. *Mémoires et vie de la sœur Jacqueline de Sainte Euphémie*, dans le recueil Faugère, Paris, 1845. — SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, T. II et III. — VICTOR COUSIN ; *Jacqueline Pascal*, Paris, 1845.

SONNET

A la Reine sur le sujet de sa grossesse

Sus, réjouissons-nous, puisque notre princesse
Après un si long temps rend nos vœux exaucés,
Et que nous connaissons que par cette grossesse
Nos déplaisirs sont morts et nos malheurs cessés.

Que nos cœurs à ce coup soient remplis d'allégresse,
Puisque nos ennemis vont être renversés,
Qu'un Dauphin va porter dans leur sein la tristesse
Et que tous leurs desseins s'en vont bouleversés.

Français, payez vos vœux à la Divinité :
Ce cher Dauphin, par vous si longtemps souhaité,
Contentera bientôt votre juste espérance.

Grand Dieu ! je te conjure avec affection
De prendre notre reine en ta protection,
Puisque la conserver, c'est conserver la France.

ÉPIGRAMME

Sur le mouvement que la reine a senti de son enfant.

Cet invincible enfant d'un invincible père
Déjà nous fait tout espérer ;
Et quoi qu'il soit encore au ventre de sa mère,
Il se fait craindre et désirer.
Il sera plus vaillant que le Dieu de la guerre,
Puisqu'avant que son œil ait vu le firmament,
S'il remue un peu seulement,
C'est à nos ennemis un tremblement de terre.

SUR LE MIRACLE DE LA SAINTE ÉPINE

Gloire à Jésus, au saint sacrement de l'autel.

Invisible soutien de l'esprit languissant,
Secret consolateur de l'âme qui t'honore,
Espoir de l'affligé, juge de l'innocent,
Dieu caché sous ce voile où l'univers t'adore,
Jésus, de ton autel jette les yeux sur moi ;
Fais-en sortir ce feu qui change tout en soi ;
Qu'il vienne heureusement s'allumer dans mon âme,
Afin que cet esprit qui forma l'univers,
Montre, en rejaillissant de mon cœur dans mes vers,
Qu'il donne encore aux siens une langue de flamme !

Au fond de ce désert, en ne vivant qu'en toi,
Je goûte un saint repos exempt d'inquiétude.
Tes merveilles, Seigneur, pénétrant jusqu'à moi,
Ont agréablement troublé ma solitude :
J'apprends que par un coup de ta divine main,
Trompant l'art et l'espoir de tout esprit humain,
Un miracle nouveau signale ta puissance.
Ce prodige étonnant, dans un divin transport,
Me presse de parler par un si saint effort
Que je ne puis sans crime être encore en silence.

Ce climat, si fertile en diverses beautés,
Bien qu'il n'ait d'ornements que ceux de la nature,
Qui, sans l'aide de l'art, fait voir de tous côtés
Des grandeurs de son Dieu la naïve peinture ;

L'Auvergne, en sa Limagne, étant loin de ces monts
Où de sombres rochers, sans fruits ni sans moissons,
Ne font voir en tout lieu qu'un affreux précipice,
Renferme un petit mont si fertile et si beau,
Et si favorisé du céleste flambeau,
Qu'ont le nomme *Clairmont* pour lui faire justice.

Une ville en ce lieu, féconde en habitants,
Riche en possession, et chef de la province,
Dans les troubles divers s'est fait voir en tout temps
Aussi fidèle à Dieu que fidèle à son prince ;
Et même lorsque Henry, cet invincible roi,
Semblait avec raison, par l'erreur de sa foi,
Soulever contre lui tout le peuple fidèle,
Cette heureuse cité fit voir dans le hasard
Qu'elle rendait justice à Dieu comme à César
En conservant sa foi sans devenir rebelle.

Dieu, par sa providence, ayant choisi ce lieu,
En tira le sujet d'un prodige visible,
Montrant que quand il veut il sait agir en Dieu,
Et tirer un grand bien du mal le plus horrible.
Une enfant de sept ans, fille d'un sénateur
Qui depuis fort longtemps s'efforce avec honneur
De rendre en chaque cause un arrêt équitable,
Sur l'ordre de celui qui fait vivre et mourir,
Fut surprise d'un mal si pénible à souffrir
Qu'elle eût touché le cœur le plus impitoyable.

L'œil de cette petite en imminent danger,
Jetant incessamment une liqueur impure,
Obligeait ses parents à ne rien négliger
Pour arrêter le cours de cette pourriture.
Paris, où tous les arts se savent signaler,
Les voit venir chez elle, ou plutôt y voler,
Pour trouver un remède à ce mal qui s'obstine.
Mais n'étant pas un mal facile à secourir,
L'avis des médecins est qu'il ne peut guérir
Sans appliquer le feu jusque dans la racine.

Cet arrêt si sensible à l'amour maternel
Affligeant à l'excès sa mère désolée,
Elle craint pour l'enfant le remède cruel,
Et pense que sa mort l'aurait mieux consolée.

Sur cela, l'on propose un remède plus lent,
Mais de beaucoup moins sûr, comme moins violent,
Dont on a vu, dit-on, quelque cure admirable.
Lors cette bonne mère en fait bientôt le chcix,
Quoique les medecins assurent d'une voix
Qu'à tout, sinon au feu, ce mal est incurable.

Par un ordre secret des volontés de Dieu
On renferme l'enfant dans un saint monastère,
Pour user de cette eau qui doit sauver du feu,
Faisant le même effet par un moyen contraire,
Le Port-Royal s'en charge, et veut bien prendre soin
D'assister cet enfant dans un si grand besoin,
Par un zèle obligeant autant que charitable.
Mais tandis qu'on se sert de cette eau vainement,
Dix-huit mois écoulés font voir bien clairement
Que le premier avis n'est que trop véritable.

. . . .

. . . .

Dans ce mois que Jésus, mourant pour notre amour,
A voulu consacrer de son sang adorable,
A l'heure de midi de ce céleste jour,
Que son dernier festin nous rend si mémorable,
Alors ce mal funeste, ou plutôt bienheureux,
Puisqu'il devait avoir un succès glorieux,
Semblant prendre à toute heure une vigueur nouvelle ;
Pour la dernière fois on mande à ses parents
Que, sans rien consulter, ni perdre plus de temps,
Il faut enfin tenter cette cure cruelle.

O merveille qu'un Dieu pouvait seul espérer !
Sa sainte providence en cette conjoncture
Voulut ce même jour hautement déclarer
Qu'il est le souverain de toute la nature.
A l'heure où ce Sauveur daigna mourir pour nous,
Après avoir senti les injures des clous,
Les efforts de l'Enfer et toutes leurs machines,
Et qu'un peuple, inventif en son impiété,
Comme pour couronner toute sa cruauté,
Outragea son saint chef tout couronné d'épines.

C'est dans cette même heure et dans un jour pareil
Qu'un reste précieux de ce sanglant mystère,

Avec un plus dévot que superbe appareil,
Ayant été porté dans ce saint monastère,
Les Vierges du Seigneur qui, dans un si saint lieu,
S'occupent jour et nuit des louanges de Dieu,
Imitant dans leurs chants les cantiques des anges,
Allèrent tour à tour chacune l'adorer,
Et, sans autre dessein que de le révérer,
Priaient avec ferveur en chantant ses louanges.

L'état de la malade était toujours égal.
Elle approche à son tour du sacré reliquaire,
L'adorant seulement sans penser à son mal,
Sans mouvement secret, sans dessein, sans prière.
Toutefois, sa maîtresse, ayant avec douleur
Considéré cet œil qui donnait tant d'horreur,
Fut dans le même temps saintement inspirée,
Et, sans faire pour l'heure, autre réflexion,
Par le seul mouvement de sa compassion,
Fit toucher à son mal la relique sacrée.

Ici, Seigneur, ici, j'ai besoin de secours ;
Le courage me manque avecque le discours ;
Je n'ai point de couleurs pour peindre tes merveilles ;
Mille pensers divers s'efforcent à la fois
D'emprunter pour sortir les accents de ma voix,
Et leur foule sans ordre étouffe ma parole.
Je ne puis concevoir tout ce que j'aperçois ;
Je ne distingue rien de ce que je concois ;
Une idée en naissant fait que l'autre s'envole.

O mortels, écoutez avec un juste effroi
L'effet miraculeux d'une vertu divine,
Et jugez du pouvoir de votre divin roi
Par celui que reçoit une petite épine.
Cet œil défiguré, cet os demi-pourri,
Ce mal que le feu même à peine aurait guéri,
Ce mal qui surpassait tout ce qu'on en peut croire,
Par le pouvoir secret d'un saint attouchement,
Se trouve anéanti dans le même moment,
Sans qu'il en reste rien que la seule mémoire.

Qui n'a senti, Seigneur, dans cet événement,
Cette sainte frayeur qu'excite ta présence ?
Qui s'est pu garantir d'un secret tremblement,

Te voyant dans l'effet de ta toute puissance ?
Que s'il est vrai qu'ici, dans l'ombre de la foi,
Ta présence secrète imprime tant d'effroi,
Lorsque tu ne parais que pour être propice,
Que sera-ce, Seigneur, alors qu'au dernier jour,
Couvrant de ta fureur l'excès de ton amour,
Tu ne te feras voir que pour faire justice !

Cette épreuve, Seigneur, me fait voir clairement
La raison qui te porte, en des choses pareilles,
Comme pour prévenir ce juste étonnement,
A faire quelquefois pressentir tes merveilles.
Ainsi, malgré l'hiver et la rude saison,
Un arbre fleurissant dans ta sainte maison
Nous y fit voir l'espoir d'une chose étonnante,
Ainsi, quand le soleil tenait tout en repos,
Par des songes de nuit qui n'ont rien que de faux,
La vérité parut à ton humble servante.

Cette âme en qui le ciel a paru s'épuiser
De tous les dons divins de grâce et de nature,
Mais dont l'humilité, qui les sait déguiser,
Interdit à mes vers d'en faire la peinture,
Avant ce grand miracle, au milieu du sommeil,
Pensait voir dans l'église un superbe appareil,
Sans savoir le sujet de sa magnificence,
Et qu'un peuple dévot, avec empressement,
Cherchait mille moyens, quoique inutilement,
De témoigner son zèle et sa reconnaissance.

Je me trouve, Seigneur, dans ce pénible état ;
Je suis dans cette heureuse et sainte inquiétude,
Mon cœur veut témoigner qu'il ne t'est pas ingrat ;
Mais mon peu de pouvoir trahit ma gratitude.
Mille autres comme moi, dans ce trouble nouveau,
Se trouvant accablés sous un heureux fardeau,
Succombent sous le faix de ces grâces visibles,
Et l'ardeur qui les rend saintement insensés,
Sachant que les discours ne sauraient dire assez,
Imite à te bénir les choses insensibles.

En vain, pour satisfaire à ce juste devoir,
Le prélat a rendu sa sentence publique,
Et, par l'autorité d'un suprême pouvoir,

Décerné des honneurs à la sainte relique,
En vain le peuple en foule, avecque mille vœux,
S'efforce d'élever sa gloire jusqu'aux cieux,
En vain tout l'univers voudrait lui rendre hommage,
Rien ne peut satisfaire un cœur reconnaissant.
Tout zèle est froid pour lui, tout discours languissant,
Et, quoi qu'on puisse faire, il en veut davantage.

J'ai satisfait, Seigneur, l'impétuosité
D'un zèle dont l'ardeur condamne le silence.
Je n'ai point captivé ta sainte vérité ;
J'ai suivi le transport de ma reconnaissance ;
J'ai dit ce que l'esprit a daigné m'inspirer.
Et maintenant, Seigneur, si je puis espérer,
Selon qu'il le promet, grâce pour cette grâce,
Pour salaire, ô mon Tout, fais-moi cette faveur
De rentrer dans mon centre avec plus de ferveur,
Et de ne plus sortir du secret de ta face.

Mme DE VILLEDIEU

Poète, romancière, femme légère et quelque peu aventurière, Mme de Villedieu est une haute figure pittoresque. Quelques-uns de ses écrits en prose ne sont pas sans mérite ; on jugera de ses vers ! Mais, ce qu'il y a de plus intéressant chez elle, c'est elle-même et son extraordinaire vie d'aventures. Par malheur, il faut être bref. Nous ne pouvons indiquer ici que les grandes lignes... et, précisément, ce sont les détails qu'il faudrait connaître.

Marie-Catherine-Hortense Des Jardins, naquit à Alençon en 1631, — il est probable. Son père, Guillaume des Jardins, était avocat au Parlement, et sa mère, Catherine Ferrand, était femme de chambre chez la duchesse Anne de Rohan-Montbazon. Catherine fut élevée à la diable, instruite on ne sait par qui, ni comment. Voiture qui la vit toute fillette, dit : « Ce sera une femme d'esprit, mais une folle ! » L'avenir se chargea de lui donner raison.

Des preuves d'esprit, elle en donna de très bonne heure en écrivant des vers et un roman ; des preuves de folie, elle ne tarda guère plus à en donner... en collaboration avec un sien cousin. Elle avait alors dix-neuf ans. Le résultat de cette première aventure sentimentale fut un beau garçon que Catherine vint mettre au monde à Paris. L'enfant, d'ailleurs, ne vécut que six semaines.

Une fois remise de ses *émotions*, la jeune Des Jardins, songea à faire son chemin dans la vie. Grâce à la duchesse de Montbazon, sa protectrice, la porte des salons littéraires et des *ruelles* s'ouvrit devant elle. Elle n'était point jolie mais elle plaisait. N'a-t-elle pas tracé elle-même ce portrait, assez peu flatté : « J'ai la physionomie heureuse et spirituelle, les yeux noirs et petits, mais pleins de feu ; la bouche grande, mais d'assez belles dents ; le teint aussi beau que peut l'être un reste de petite vérole maligne ; le tour du visage ovale, mais j'ose dire que j'aurais bien plus d'avantage à montrer mon âme que mon corps. » L'ironique Tallemant des Réaux est plus brutal : « La petite vérole, écrit-il, n'a pas contribué à la faire belle : hors la taille, elle n'a rien d'agréable, et, à tout prendre, elle est laide. D'ailleurs, à sa mine, vous ne jugeriez jamais qu'elle fût bien sage. » Eh ! qui sait, cette mine fut peut-être pour beaucoup dans les succès de la jeune poétesse ? ! Car Catherine Des Jardins, se souvenant de ses premiers débuts littéraires à Alençon, a repris la plume. On dit bien qu'elle se fit aider plus d'une fois par l'abbé d'Aubignac, et par le chevalier du Buisson, mais, alors, ces sortes d'*opérations* étaient courantes. Au surplus, il faut le dire, bien que nombre de ses ouvrages lui soient contestés, Mlle Des Jardins ne manquait point de moyens !

Pour suivre un amant, elle quitte Paris et court la province. « Des hommages multipliés l'y accueillirent. Sa politesse, son air galant, son esprit, ses façons parisiennes la désignaient aux préférences des hobereaux. Les précieuses provinciales applaudirent l'harmonie de son vers et sa science à choisir les thèmes romanesques. Elle souleva des passions, sema des jalousies et des larmes. Elle savoura l'anxiété des attentes, l'âpre terreur

des enlèvements. Des hommes, pour elle, entrechoquèrent leurs épées. Des ménages se désunirent. Des jouvencelles pleurèrent leur amant évaporé (1). »

Un jour, elle rencontre Molière et se fait agréer dans sa troupe. — A quelque temps de là, étant revenue à Paris, elle lui fera une effrénée réclame, — peut-être bien d'accord avec lui ! — avec son *Récit de la Farce des Précieuses.*

Au milieu de ces diverses pérégrinations, Catherine ne cessait pas de subjuguer les cœurs et de multiplier le nombre de ses soupirants. L'un d'entre eux allait bientôt concevoir une véritable passion pour elle. C'est, semble-t-il, dans le courant de l'année 1660 qu'elle le connut, à un bal. Il s'appelait de Boesset de Villedieu, était comte et capitaine au régiment du Dauphin. Dès qu'elle le vit, il lui plut, et de là à en faire son amant, il n'y avait qu'un pas qui fut bientôt franchi. Cette mauvaise langue de Tallemant raconte là-dessus des choses scandaleuses. Bref, Mlle Des Jardins entreprit de devenir Mme de Villedieu. Le plus piquant était que Villedieu avait déjà une femme, — femme légitime ! Cela n'empêcha pas ledit capitaine, encore que l'aventure paraisse invraisemblable — de faire publier ses bans de mariage avec Marie-Catherine-Hortense Des Jardins. Pour le reste, on ne sait trop. Cet étrange mariage eut-il lieu malgré l'opposition de l'épouse si légèrement mise de côté ? Les deux amants trouvèrent-ils un prêtre pour les unir ? — Ce qui est certain, c'est que Mlle Des Jardins troqua son nom contre celui de Villedieu.

Voilà une des plus extraordinaires aventures de cette curieuse femme à la vie si agitée.

Par la suite, le capitaine de Villedieu ayant été tué à l'ennemi, Catherine songe à se faire religieuse, mais la *diablesse* n'était pas encore assez vieille pour se faire ermite ! Elle abandonnera la maison de retraite pour reprendre la vie galante. — Prise du besoin de voyager, elle va visiter les Pays-Bas dont elle nous décrit les principales villes dans son *Recueil de quelques lettres ou relations galantes.* Partout, on la reçoit, on la complimente, on la produit.

Voilà-t-il pas qu'un jour l'idée lui vint de se remarier. Et qui choisit-elle ? Un certain marquis de Chaste (ou de Chatte) âgé de soixante ans et qui avait une femme quelque part dans un coin retiré de la province. En vérité, c'était une chose inouïe que cet amour irrésistible pour les hommes mariés !

Pour qu'elle épousât le vieux marquis, il fallait casser sa première union. La chose ne traîna point et, quelques mois plus tard, par permission spéciale, le mariage de Catherine et de M. de Chaste était célébré à Notre-Dame, le 17 août 1677.

De ce mariage naquit un fils. Et tel était alors le crédit à la Cour de la nouvelle marquise, que Mlle de Montpensier n'hésita pas à tenir l'enfant sur les fonts du baptême avec l'héritier de la couronne de France, l'élève même de Bossuet, Mgr le Dauphin !...

Malheureusement, l'année qui suivit fut cruelle pour Catherine ; elle perdit son fils et son mari. Lassée de tant d'aventures, elle abandonna la

(1) Emile Magne.

grande scène parisienne. Elle se retira dans le pays qui l'avait vue naître, auprès de sa mère qui vivait encore. Or, qui retrouva-t-elle ? Qui revit-elle après une si longue absence ? — Le petit cousin de jadis, le vivant complice de sa première faute. Et cela se termina par un mariage. Encore un !... Cette fois ce devait être le dernier. Quelques années après, Mme de Villedieu qui, pour se distraire de la monotone vie de province qu'elle menait, s'était laissée aller peu à peu à la boisson, mourait dans une presque misère physique et matérielle.

On ne connaît pas exactement la date de cet événement. Les uns disent 1683, les autres 1692 — mais les renseignements probants font défaut pour fixer ce point important.

BIOGRAPHIE DES ŒUVRES POETIQUES : *Récit en prose et en vers de la Farce des Précieuses*, Paris, 1659. — *Manlius Torquatus*, tragi-comédie, Paris, 1662, in-12. (*Représentée à l'Hôtel de Bourgogne la même année*). — *Recueil de Poésies de Mlle Desjardins*, dédié à Mme la duchesse Mazarin, Paris, 1662, in-12. — *Le Carrousel de Monseigneur le Dauphin et autres pièces non encore vues*, Paris, 1662, in-12. — *Nitétis*, tragédie, Paris, 1664, in-12. (*Représentée à l'Hôtel de Bourgogne le* 27 *avril* 1663). — *Le Favori ou la Coquette*, tragi-comédie, Paris, 1665. (*Représentée la même année par la troupe de Molière*). — *Nouveau recueil de quelques pièces galantes faites par Mme de Villedieu, autrefois Mlle Desjardins*, Paris, 1669, in-12. — *Fables ou Histoires allégoriques*, Paris, 1670, in-12. — *Nouvelles œuvres mêlées de Mme de Villedieu*, Lyon, 1696, 4 part. in-12.

A CONSULTER : TALLEMANT DES RÉAUX : *Historiettes*. — DE LA PORTE : *Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769, 5 vol. in-8. — ODOLANT DESNOS : *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs*, 1787. — HAURÉAU : *Histoire littéraire du Maine*, 1843-1847, 4, in-8. — LOUIS MÉNARD : *La Fontaine et Mme de Villedieu*, Paris, 1882. — ANATOLE DE GALLIER : *Madame de Villedieu*, Paris, 1883, in-8°. — ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT : *Une aventurière de lettres au* XVIIe *siècle : Madame de Villedieu* (Mercure de France, 15 février 1907) ; *L'Evolution du théâtre contemporain*, Paris, 1908, in-18. — Et surtout le livre de M. EMILE MAGNE : *Madame de Villedieu*, Paris, 1907.

JOUISSANCE

Aujourd'hui dans tes bras j'ai demeuré pâmée ;
Aujourd'hui, cher Tirsis, ton amoureuse ardeur
Triomphe impunément de toute ma pudeur
Et je cède aux transports dont mon âme est charmée.

Ta flamme et ton respect m'ont enfin désarmée ;
Dans nos embrassements je mets tout mon bonheur,
Et je ne connais plus de vertu ni d'honneur
Puisque j'aime Tirsis et que j'en suis aimée.

O vous, faibles esprits, qui ne connaissez pas
Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-bas,
Apprenez les transports dont mon âme est ravie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment,
Je meurs entre les bras de mon fidèle amant
Et c'est dans cette mort que je trouve la vie !...

MADRIGAL

En vain tu veux me secourir,
Raison, je ne veux pas guérir,
De ces maux mon cœur est complice.
Cessez de tourmenter mes esprits abattus,
Faux honneur, faux devoir. Si l'amour est un vice,
C'est un vice plus beau que toutes les vertus.

ARTICLES D'UNE INTRIGUE DE GALANTERIE

Un amant qui voudrait aspirer à me plaire
Doit avoir l'esprit délicat
Et craindre surtout d'être ingrat
A la moindre faveur que je lui voudrai faire ;
Paraître fort soumis quand je suis en colère,
Croire mon courroux important,
Car de rien quelquefois je me fais une affaire
Et je veux qu'on en fasse autant.

Comme on croit qu'un poulet est un mets agréable
Qui nourrit bien souvent l'amour,
J'en veux avoir un par jour
Ou qu'on m'en donne au moins une excuse valable.
Ce n'est pas qu'un poulet soit toujours véritable,
Mais, sur le devoir d'un amant,
La pure vérité souvent est moins aimable
Qu'un mensonge dit galamment.

Bien qu'on ait cru toujours l'affreuse jalousie
Le partage des vrais amants,
Je blâme ces dérèglements
Qui, d'une passion, font une frénésie.
Pour moi je veux aimer sans soins et sans envie,
Sans crainte et sans précaution ;
Rien ne peut sur ce point troubler ma fantaisie :
J'ai mes attraits pour caution.

Je ne puis approuver les maximes des belles
Qui recommandent le secret;
Un amant est assez discret
Quand on veut s'en tenir aux simples bagatelles.
Et puis, fût-il d'humeur à conter des nouvelles,
Il faudrait bien s'en consoler,
Car vouloir retenir les langues infidèles
C'est les contraindre de parler.

Quand on voudra changer d'amant ou de maîtresse
Pendant un mois on le dira
Et puis après on changera
Sans qu'on soit accusé d'erreur ou de faiblesse.
Mais on conservera toujours de la tendresse,
On se rendra de petits soins,
Car, entre deux amants, quand un grand amour cesse
Il faut être amis tout au moins.

ÉGLOGUE

Enfin, cher Clidamis, l'amour vous importune;
Vous suivez le parti de l'aveugle fortune:
L'exemple des mortels qu'elle a précipités
Du suprême degré de leur prospérité;
Des trônes renversés, des familles éteintes,
Qui troublent l'univers par leurs trop justes plaintes;
La foule des héros qu'elle traîne au cercueil,
N'ont pu vous garantir de ce funeste écueil.
Pour elle vous quittez votre innocente vie,
Qui de tant de douceur avait été suivie;
Pour elle vous quittez cet aimable séjour,
Où règnent pour jamais l'innocence et l'amour.
Le désir des grandeurs étouffe votre flamme;
La cour et ses appas me chassent de votre âme,
Ma cabane n'est plus digne de vous loger:
Vous êtes courtisan et n'êtes plus berger.
Et bien, cher Clidamis, suivez votre génie,
Acquérez, s'il se peut, une gloire infinie,
J'y consens, j'y consens: mes amoureux soupirs
Ne troubleront jamais vos fastueux plaisirs.
Qu'un éternel oubli soit le prix de mes peines;
Renoncez à mon cœur pour des chimères vaines.
A de lâches devoirs sacrifiez des jours
Dont les mains de l'amour devaient filer le cours.



Mlle DE VILLEDIEU

(d'après une gravure de l'époque)

Malgré tant de serments, soyez traître et parjure,
Je souffrirai mes maux sans plainte et sans murmure
C'est un faible secours que les emportements.
Et vous serez puni par vos propres tourments,
Pour moi, dans un désert, exempte de naufrage,
Je vous contemplerai dans le fort de l'orage ;
Et peut-être qu'un jour, de ce tranquille port,
Je vous verrai l'objet des caprices du sort.
De là je vous verrai, sur la mouvante roue,
Tantôt au firmament et tantôt dans la boue.
L'aveugle déité dont vous suivez le char
Sème indifféremment ses faveurs au hasard.
Son inconstante humeur ne peut être arrêtée :
Je la connais, berger ; pour vous je l'ai quittée.
Je sais quels sont les biens dont elle peut combler :
Et que c'est dans ses bras que l'on doit plus trembler.
Quand des siècles entiers de tourments et de peines,
Vous auront rebuté de vos poursuites vaines,
Et que vous trouverez que cent malheurs nouveaux
Seront l'unique fruit de tous ces longs travaux ;
Peut-être Clidamis, que mon triste ermitage
Ne vous paraîtra plus un si méchant partage.
Vous trouverez alors que nos prés et nos bois
Sont un plus beau séjour que les Palais des rois ;
Et, rappelant enfin dedans votre mémoire
De tendres plaisirs, la bienheureuse histoire,
Vous direz, mais trop tard, qu'ils sont plus précieux
Que l'éclat décevant qui s'étale à vos yeux :
Tous les soins sont bannis des demeures champêtres,
On y vit sans sujets, mais on y vit sans maîtres :
C'est le séjour heureux du véritable amour,
L'asile des plaisirs qu'on bannit de la Cour :
Et l'amour qui chérit l'ombre et la solitude,
Vous abandonnera parmi la multitude :
Ne le cherchez jamais sous les lambris dorés.
La fortune et l'amour ont leurs droits séparés :
Où l'une veut régner, il faut que l'autre cède.
Hé ! quel est donc hélas ! l'amour qui vous possède ?
Pourquoi vouloir quitter un maître si charmant,
Qui pour vous rendre heureux, vous avait fait amant ?
Ah ! revenez à moi, songez que je vous aime,
Ou plutôt, Clidamis, revenez à vous-même :
De votre propre cœur écoutez mieux la voix,
Consultez le Berger pour la dernière fois.
Cet aimable captif avait trop de tendresse,

Pour céder aux appas d'une aveugle déesse:
Il est né pour avoir un plus illustre appui,
Et le Destin n'a point d'esclaves tels que lui.

MADRIGAL

Quand on voit deux amants d'esprit assez vulgaire,
Trouver dans leurs discours de quoi se satisfaire,
Et se parler incessamment,
Les beaux esprits, de langue bien disante,
Disent avec étonnement:
Que peut dire cette innocente?
Et que répond ce sot amant?
Taisez-vous, beaux esprits, votre erreur est extrême;
Ils se disent cent fois tour à tour: Je vous aime.
En amour, c'est parler assez élégamment.

LE SANSONNET ET LE COUCOU

Un sansonnet, jargonneur signalé,
De captif qu'il était, devenu volontaire,
De désirs amoureux, se trouva régalé,
C'est de l'indépendance, une suite ordinaire.
Il dresse son petit grabat,
Dans un buisson de noble-Epine.
Un coucou, fameux scélérat,
Qui comme chacun sait, ne vit que de rapine,
Qui va de nid, en nid, croquant les œufs d'autrui,
Et les remplissant d'œufs de lui,
Au nid du Sansonnet traduisit son lignage:
Notre ami jargonneur, ignorait cet usage,
Il fut dès sa jeunesse élevé parmi nous,
Et vivait par hasard, en honnête ménage,
Où l'on ne parlait point des ruses des Coucous.
Frère du rossignol il disait en lui-même,
Couvant les nouveaux œufs avec un soin extrême,
Vous vous vantez d'être le Roi des bois,
Mais si jamais, ma famille est Eclose,
Ha! Foi de Sansonnet, c'est bien à cette fois,
Que vous aurez la gorge close
Dans votre art de Rossignoler.
Vous donnez des leçons, à tout ce que nous sommes,
Mais mes petits sauront parler,

Comme parlent Messieurs les hommes.
Ces petits longtemps attendus,
Et de tous malheurs défendus,
Il plut à l'Eternel, de donner la lumière,
A nos Sansonnets prétendus
Maître oiseleur, d'espèce singulière
Se promet d'exercer son métier doctement,
Le plumage Coucou, blessait un peu sa vue,
Mais il espérait en la müe,
Les Pères, comme on sait, se flattent aisément.
Le voilà donc, tenant école de Ramage,
Il n'est dictons, ni quolibets,
Qu'apprennent tels oiseaux en Cage,
Qu'il ne siffle aux Coucous réputés Sansonnets.
« Parlez, leur disait-il, parlez l'humain langage,
« C'est le plus éloquent de tous. »
Coucou, répondent les Coucous.
Il n'en peut tirer autre chose,
Quoiqu'il entonne ou qu'il propose,
Coucous, ne disent que coucou.
Le Sansonnet, pensa devenir fou,
Depuis quand, disait-il, cette métamorphose,
Comment œufs de Coucou, sont-ils sortis de moi,
Du temps que j'augmentai l'espèce volatille
Tout oiseau n'engendrait qu'oiseau semblable à soi,
C'est depuis que j'habite, en humaine famille
Que la nature a fait cette nouvelle Loi.
Mais quoi, reprenait-il, dans cette loi nouvelle,
La nature se trompe et n'est plus naturelle,
Pourquoi ? moi, Sansonnet engendrer des Coucous,
Pourquoi ? couver des œufs que ne sont point à nous.
Pourquoi ?... sans doute il eût poussé loin le murmure.
Mais un Milan passant par là :
Quoi, lui dit-il, ce n'est que pour cela
Que tu vas de pourquoi, fatiguer la nature.
Hé ! mon ami, ton mal est devenu commun,
Parmi les Animaux, je n'en connais aucun
Qui ne puisse s'attendre à pareille aventure.

———

Mlle DE LA VIGNE

Cette demoiselle avait la réputation d'être une des plus savantes et des plus spirituelles filles de son temps. Née à Vernon, en Normandie, elle était fille d'un médecin du roi. Elle ne semble pas avoir été gâtée par la nature quant au physique. Son père avait coutume de dire à son propos : « Quand j'ai fait ma fille, je pensais faire mon fils, et quand j'ai fait mon fils, je pensais faire ma fille. » Si l'on se contente de cette explication, on ne s'étonnera plus que Mlle de la Vigne ait eu une voix d'homme et un corps de garçon ! — D'un esprit très réfléchi, elle prenait beaucoup de goût à la philosophie et surtout à la poésie. Elle faisait d'ailleurs si facilement les vers qu'il semblait « qu'elle était allaitée par les Muses en personne ».

Elle entretint de bonnes relations d'amitié avec les meilleurs poètes de son époque entre autres Etienne Pavillon, rimeur aimable et philosophe délicat qui lui dédia un jour une assez jolie pièce : *Lettre d'Outre-Tombe*, à laquelle Mlle de la Vigne répondit par une autre poésie que nous reproduisons ici (1).

Mlle de la Vigne dont on ignore la date de naissance, mourut de la pierre, dans la fleur de son âge, en 1684.

Les poésies de Mlle de la Vigne ont été rassemblées dans le recueil de *Vers choisis* du P. Bouhours, Paris, 1643, in-12. — Une ode à Mlle de Scudéry, pour la féliciter du prix d'éloquence qu'elle remporta à l'Académie Française, fut imprimée par les soins de Pellisson, avec la réponse de Mlle de Scudéry, à la suite de son *Histoire de l'Académie Française*, éd. de 1672.

---

(1) Voici d'autre part, la pièce d'Etienne Pavillon dédiée à Mlle de la Vigne.

LETTRE D'OUTRE-TOMBE

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde
Et qui roule son noir cristal
Sur les plaines de l'autre monde,

Dans une forêt de cyprès
Sont des routes tristes et sombres
Que la Nature a fait exprès
Pour la promenade des ombres.

Là, malgré la rigueur du sort,
Les amants se content fleurettes
Et font revivre après la mort
Leurs amours et leurs amourettes.

Là, défunts Messieurs les abbés
Avecque leurs discrètes flammes
Allaient dans des lieux dérobés
Cajoler quelques belles âmes.

RÉPONSE A LA LETTRE DE L'AUTRE MONDE DE MONSIEUR PAVILLON

Moi qui sus mourir et renaître,
J'ai vu l'autre monde de près,
Et n'ai pas vu le myrte y croître
Parmi les funestes cyprès.

Jusqu'aux bords de l'onde infernale
L'amour étend bien son pouvoir,
Mais passé la Rive fatale,
Le pauvre Enfant n'y peut que voir.

Là-bas, dans les demeures sombres,
Rien ne saurait toucher un cœur ;
Croyez-m'en plutôt que les ombres,
Car il n'est rien de si menteur.

Il en est à mines discrètes
Et d'un entretien décevant :
Mais fiez-vous à leurs fleurettes,
Autant en emporte le vent.

Parmi tant d'objets amoureux
Je vis une âme désolée :
Elle s'arrachait les cheveux
Dans le fond d'une verte allée.

Tout le monde disait : Voilà
Cette âme triste et misérable ;
Et, quoiqu'elle fût fort aimable,
Tout le monde la laissait là.

— Ombre pleureuse, ombre crieuse,
Helas, lui dis-je en l'abordant
D'une manière sérieuse,
Qu'est-ce qui te tourmente tant ?

— Dans l'autre monde j'étais belle,
Mais rien ne me pouvait toucher ;
J'étais fière, j'étais cruelle,
Et j'avais un cœur de rocher.

J'étais peste, j'étais rieuse
Je traitais abbés et blondins
D'impertinents et de badins,
Et je faisais la Précieuse.

Sans dessein, sans choix, sans étude,
D'autres soupirent tout le jour ;
Un certain reste d'habitude
Les fait encor parler d'amour.

Enfin la mort aux morts ne laisse
De leur amour qu'un souvenir ;
Sans que leur défunte tendresse
Leur puisse jamais revenir.

L'objet agréable ou funeste
Sur eux fait peu d'impression ;
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que des ombres de passion.

D'en naître là, point de nouvelle.
Chaque Blondin vaut un Barbon ;
Et la plus jeune Demoiselle
Y paraît cent ans, ce dit-on.

C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un trépassé :
Car que fait-il, le misérable,
Que des contes du temps passé ?

C'était en vain qu'ils s'enflammaient
Maintenant les Dieux me punissent.
Je haïssais ceux qui m'aimaient
Et j'aime ceux qui me haïssent.

Mon cœur n'y saurait résister,
Je n'ai plus ni pudeur ni honte,
Je cherche partout qui m'en conte
Personne ne m'en veut conter.

En vain je soupire et je gronde
Mes destins le veulent ainsi,
Et les prudes de l'autre monde
Sont les folles de celui-ci.

— Las, je connais une insensible
Dans le monde que j'ai quitté
Plus cruelle et plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galants, abbés, blondins grisons
Sont tous les jours à sa ruelle,
Lui content toutes leurs raisons,
Et n'en tirent aucune d'elle.

Aime-t-on des ombres de glace ?
Quel feu tient contre leur froideur :
Faites-moi quelqu'autre menace,
Si vous voulez me faire peur.

Pour appuyer la Prophétie,
Me défendis-je avec effort
De tant d'honnêtes gens en vie
Pour m'entêter d'un vilain mort ?

Quoi me méprendre de la sorte :
Je suis plus sage, je le sens ;
S'il fallait aimer vive ou morte,
Je saurais bien prendre mon temps.

Mais par bonheur sans se méprendre,
On peut fuir l'amour et ses traits,
Et qui vivant sait s'en défendre,
Il en est quitte pour jamais.

Qui se sent prude et précieuse
Pour toujours est en sûreté,
Et fut elle peste et rieuse,
Les rieurs sont de son côté.

On a beau lui faire l'éloge
De ceux qui l'aiment tendrement ;
Cœur français, gascon, allobroge
Ne la tentent pas seulement.

— Hélas ! hélas ! un jour viendra
Que la prude sera coquette :
Et croit-elle qu'on lui rendra
Tous les amants qu'elle rejette

Mille soins la déchireront,
Elle séchera de tendresse,
Et ceux qui la suivent sans cesse
Eternellement la fuiront.

Ombres sans couleur et sans grâce,
Ombres noires comme charbon,
Ombres froides comme la glace,
Qu'importe, tout lui sera bon.

Aussi bien les destins terribles
La forceront avec le temps
D'aimer quelques morts insensibles ;
Qu'elle aime quelques bons vivants.



ANNE DE LA VIGNE.

Née à Vernon, Morte à Paris, en 1684.

LA PASSION VAINCUE

La bergère Liris sur les bords de la Seine
Se plaignait l'autre jour d'un volage berger.
Après tant de serments peux-tu rompre ta chaîne
Perfide, disait-elle, oses-tu bien changer ?

Puisqu'au mépris des Dieux tu peux te dégager,
Que ta flamme est éteinte et ma honte certaine ;
Sur moi-même de toi je saurai me venger,
Et ces flots finiront mon amour et ma peine.

A ces mots résolue à se précipiter,
Elle hâte ses pas et sans plus consulter,
Elle allait satisfaire une fatale envie.

Mais bientôt s'étonnant des horreurs de la mort ;
Je suis folle, dit-elle, en s'éloignant du bord,
Il est tant de bergers, et je n'ai qu'une vie.

———

MADAME DESHOULIÈRES

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris en 1637 (1). Elle était fille de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, maître d'hôtel d'Anne d'Autriche, et de Claude Gavetier. Elle reçut une éducation très soignée, elle savait le latin, l'italien et l'espagnol Son maître en poésie fut Jean Hesnault.

Elle épousa, de très bonne heure, à treize ans et demi (le 8 juillet 1651), Guillaume de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, gentilhomme du Poitou, lieutenant-colonel d'un des régiments du grand Condé. En 1653, elle alla s'établir à Rocroi dont son mari était major. Quand celui-ci partit pour la Flandre, à la suite de son prince, Mme Deshoulières fut le rejoindre à Bruxelles où résidait une cour brillante. Ayant réclamé paraît-il, avec trop de vivacité, la solde de son mari au gouverneur espagnol, elle se rendit suspecte. on l'arrêta (1657). Internée au château de Vilvorden, près Bruxelles, elle y resta huit mois. On dit aussi qu'à cette époque elle inspira des sentiments fort tendres au grand Condé, sentiments qu'elle paraît bien avoir partagés si l'on s'en rapporte à certaine lettre que l'on a d'elle.

Le roi ayant offert une amnistie, M. et Mme Deshoulières rentrèrent en France.

C'est à partir de ce moment que Mme Deshoulières suivit, sans interruption jusqu'à sa mort, son goût pour la poésie.

Elle avait été, avant la Fronde, une des reines de l'Hôtel de Rambouillet. Elle répondait alors aux doux noms de Dioclée et d'Hésione. Après la Fronde elle ouvrit à son tour un *salon* dans sa modeste demeure de la rue de l'Homme-Armé, au Marais. Ce salon, dit Sainte-Beuve, eut ce caractère particulier « d'avoir à la fois du précieux et du hardi, de mêler dans son bel esprit un grain d'esprit fort. »

Mme Deshoulières fut en rapports avec les personnages les plus importants de l'époque : Conrart, Pellisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les Corneille, Fléchier, Mascaron, Quinault, Ménage, De Bussy, Vauban la Rochefoucauld, etc.

Plusieurs auteurs célébrèrent en vers sa beauté, l'agrément de son esprit et le talent de ses productions. Au-dessous d'un portrait d'elle on mit ce quatrain :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois !

Le chevalier de Grammont lui avait donné le joli nom d'Amaryllis et c'est sous ce nom qu'elle commença, en 1672, à publier des vers dans le

---

(1) Cette date nous paraît plus plausible que celle de 1633 Mme Deshoulières, ayant été baptisée à St-Germain-l'Auxerrois, le 2 janvier 1638

Mercure Galant. C'est aussi sous ce nom que Boileau la désigne dans sa dixième satire. Il avait à venger Racine contre lequel Mme Deshoulières avait écrit l'un des fameux sonnets burlesques sur Phèdre, publiés sous le nom du duc de Nevers. C'est, nous dit Boileau :

Une précieuse,
Reste de ces esprits, jadis si renommés,
Que, d'un coup de son art, Molière a diffamés ;
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnière.

Avoir soutenu Pradon et tenté de ridiculiser Racine, ne sont pas des preuves d'un goût très sûr et il faut voir là un des inconvénients de cette vie de salon du XVIIe siècle, avec ses cabales, ses engouements injustifiés et ses injustices.

Parlant d'elle, Voltaire a dit : « De toutes les dames françaises qui ont « cultivé la poésie, Mme Deshoulières est celle qui a le plus réussi, puisque « c'est elle dont on a retenu le plus de vers. »

Hélas, quels sont ces vers ? En dehors de sa pièce célèbre *A mes enfants* (elle avait eu un fils et trois filles, dont l'une, Antoinette-Thérèse, fut elle-même poète), pièce dont le joli rythme a sauvé la fadeur qui donc se souvient des apothéoses, des ballades, des caprices, des chansons, des déclarations, des dialogues, des églogues, des élégies, des épigrammes, des épitres, des lettres, des billets, des idylles, des invitations, des madrigaux, des odes, des portraits, des réflexions, des rondeaux, des songes, des sonnets, des stances, etc. dont foisonnent ses œuvres ?

L'idylle même *A mes Enfants* lui a été contestée. On a dit qu'elle avait plagié un poète fort peu connu : Antoine Coutel. Il y a, il est vrai, beaucoup de rapport entre cette idylle et celle de Coutel intitulée l'*Indolence*, mais Mme Deshoulières a, cependant, la supériorité de la forme et du rythme.

En plus de ses poésies, on a encore d'elle deux tragédies : *Jule-Antoine* et *Genséric*, cette dernière représentée à l'Hôtel de Bourgogne le 20 janvier 1680, une comédie : les *Eaux de Bourbon*, et un opéra : *Zoroastre*, mais tout cela, fort médiocre.

Mme Deshoulières, avec son fils et ses trois filles à élever, mena une existence des plus précaires. Louis XIV fut touché de sa détresse, sut oublier le rôle de son mari pendant la Fronde et il lui accorda une pension de 2.000 livres. En 1684, elle fut nommée de l'Académie des Ricovrati de Padoue et de celle d'Arles, en 1689.

Elle mourut à Paris, rue de la Sourdière, le 17 février 1694.

« Malgré ses injustices contre Racine, écrit Sainte-Beuve, malgré « l'inimitié de Boileau et les allusions vengeresses du satirique peu galant « elle a survécu ; elle a joui longtemps de la première place parmi les « femmes poètes, et ce n'est que devant un goût plus nouveau et dédai-« gneux que sa renommée est venue mourir. On s'est impatienté à la fin « contre ses *petits moutons* toujours ramenés ; on avait commencé par « les lui contester, et l'accuser sérieusement de les avoir dérobés ailleurs, « mais il a suffi, sans tant y prendre garde, de les lui atttribuer, pour la « faire paraître insipide. Elle vaut, elle valait beaucoup mieux que sa réputation d'aujourd'hui. »

BIBLIOGRAPHIE : *Œuvres de Mme Deshoulières*, Paris, 1687-1695, in-8°. Des nombreuses éditions des ouvrages de Mme Deshoulières, on estime, surtout celles de 1747 (2 vol. in-12) et de 1799 (2 vol. in-8°).

CONSULTER : SOMAIZE : *Dictionnaires des Précieuses.* — VOLTAIRE : *Siècle de Louis XIV.* — PÉRICAUD aîné : *Les Deux Deshoulières*, Lyon, 1853, in-8. — DELTOUR : *Les Ennemis de Racine*, Paris, 1859, in-8°. — SAINTE-BEUVE :*Portraits de femme.* — A. DELACROIX, *Histoire de Fléchier*, Paris, 1865. — A. FABRE : *De la correspondance de Fléchier avec Mme Deshoulières et sa fille*, Paris, 1871. — ALPHONSE SECHÉ ET JULES BERTAUT : *L'Evolution du Théâtre contemporain*, Paris, 1908.

LES FLEURS

IDYLLE

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah ! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses :
Vous vivez peu de jours mais vous vivez heureuses !
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui désole les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paraître :
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits !
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais !
Un redoutable instant nous détruit sans réserve :
On ne voit au delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir

Parmi les hommes se conserve :
Nous rentrons pour toujours dans le parfait repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas ! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux ?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connaît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs !
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES MOUTONS

IDYLLE

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans alarmes
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité
Que devoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez moutons, paissez sans règle et sans science ;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus sages que nous.

A MES ENFANTS

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long couroux
Détruit, empoisonne

Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beaux,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse,
Des plaisirs nouveaux ?
Que je vous regrette !
Mais il faut céder ;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende ;
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai



Mme DESHOULIÈRES

(D'après une gravure de l'époque.)

Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

SONGE

Les ombres blanchissaient, et la naissante aurore
Annonçait dans ces lieux le retour du soleil,
Lorsque dans les bras du sommeil,
Malgré des soins cuisants, je languissais encore,
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il sait ébranler le plus ferme courage,
Dont il sait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raison ayant perdu l'usage,
Je croyais être dans un sombre bocage,
Où les rossignols, tour à tour,
Semblaient me dire en leur langage :
Vous résistez en vain au pouvoir de l'Amour ;
Tôt ou tard, ce Dieu nous engage ;
Ah ! dépêchez-vous de choisir.
J'écoutais ce tendre ramage
Avec un assez grand plaisir,
Quand un certain oiseau, plus beau que tous les autres,
Sur des myrtes fleuris commença de chanter.
Doux rossignols, sa voix l'emporta sur les vôtres ;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux ! qu'elle me parût belle !
Qu'elle s'exprimait tendrement !

Sa manière était nouvelle,
Et l'on rencontrait en elle
Je ne sais quel agrément
Qui plaisait infiniment.
Pour avoir plus longtemps le plaisir de l'entendre,
Voyant que, sans l'effaroucher,
Cet agréable oiseau se laissait approcher,
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenais déjà, quand je ne sais quel bruit
Nous effraya tous deux : l'aimable oiseau s'enfuit.
Dans les bois, après lui, j'ai couru transportée ;
Et, par une route écartée,
Je suivais son vol avec soin,
Soit hasard, soit adresse,
Malgré ma délicatesse,
Dieux ! qu'il me fit aller loin !
Enfin, n'en pouvant plus, il se rend, je l'attrape,
Comme j'en avais eu dessein ;
Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon sein.
O déplorable aventure !
Ce malicieux oiseau,
Qui m'avait semblé si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent ;
Et du venin qu'il répand,
Mon cœur fait sa nourriture.
Aussi, loin de goûter les plaisirs innocents
Dont sa trompeuse voix avait flatté mes sens,
Je souffrais de cruels supplices.
Le traître n'avait plus sa première douceur;
Et, selon ses divers caprices,
Il troublait ma raison et déchirait mon cœur.
Par des commencements si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devais avoir
Se changeaient en inquiétudes,
Renonçant tout d'un coup, au chimérique espoir
Dont il voulait me faire une nouvelle amorce,
D'un Dépit plein de fureur,
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'imposteur.

LES AMOURS DE GRISETTE

ÉPIPTRE DE TATA

CHAT DE MADAME LA MARQUISE DE MONTGLAS

A GRISETTE

CHATTE DE MADAME DESHOULIÈRES.

J'ai reçu votre compliment,
Vous vous exprimez noblement,
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les goutières.
Que je vous trouve d'agréments !
Jamais Chatte ne fut si belle,
Jamais Chatte ne me plût tant,
Pas même la Chatte fidèle
Que j'aimais uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse
Me parlez-vous de bonne foi,
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous sincère !
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère,
Puis-je être aimé, puis-je être heureux ?
Vous dirai-je ma peine extrême,
Je suis réduit à l'amitié
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime :
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte et de sa vengeance,
Plaignez mon destin rigoureux ;
Plaindre les maux d'un malheureux
Les soulage plus qu'on ne pense ;
Ainsi je n'ai plus de plaisirs ;
Indigne d'être à vous, belle et tendre Grisette,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes désirs
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

DOM GRIS

CHAT DE MADAME LA DUCHESSE DE BÉTHUNE,

A GRISETTE

Grisette, savez-vous qui vous parle d'amour ?
Qui vous cherchez depuis un jour ?
C'est un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Espagne,
Un Chat qu'incessamment la fortune accompagne,
Qui se fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut, non pas ce Chat sauvage,
Ce Tata qui languit au milieu des plaisirs,
Qui ne saurait au plus aller qu'au badinage,
Qui ne saurait jamais contenter vos désirs,
Et qui mourrait de faim sur un tas de fromage.
Ce n'est pas après tout qu'il ne puisse amuser,
Qu'il ne soit propre à quelquechose,
Comme du feu bertaut on pourrait en user ;
Mais qu'en si beau chemin votre amour se repose ;
Quoique vous en disiez on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte à si maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on se fonde ?
Sur vos peu de besoins ? vous vous moquez du monde :
A d'autres, c'est trop loin pousser le précieux.
Ce n'est pas avec moi qu'il faut qu'on dissimule.
  Aussi bien avez-vous des yeux
  A détromper le plus crédule.
  Gardez pour ces jeunes Chattons
  Qui ne vont encore qu'à tâtons
  D'une fausse vertu le rusé préambule.
  Ne tournez point en ridicule,
  Ces ah fi, ces airs nonchalants ;
Qui cachent quelquefois des désirs violents.
Loin de les condamner, je blâme les manières
Des chattes qui d'abord nous disent miaou.
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les goutières,
Je méprise beaucoup un procédé si fou.
Tout Matou que je suis, j'ai l'âme délicate.
Je veux qu'en certain temps on donne de la patte.
Et je n'aimerais pas qu'on me sautât au cou :
  Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois sérieux,
Tandis que nous savons qu'amour vous sollicite.

Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux.
Je vous le dit tout net, Grisette j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi dessus un autre pied,
Si vous voulez longtemps garder votre conquête,
Je suis un coureur de clapié ;
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.
Adieu jusqu'au premier sabat,
C'est là que j'attendrai réponse à cette lettre,
Et que vous connaîtrez, si je livre combat
Que je sais plus tenir que je ne sais promettre.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA

Comment osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites.
En amour c'est mal débuter,
Et je ne sais que moi qui voulus écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fi (diraient nonchalamment
Un tas de Chattes précieuses)
Fi, mes chères, d'un tel Amant,
Car, si j'ose, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs penchés sont les plus amoureuses.
Malheur chez elles aux Matous,
Aussi disgraciés que vous.
Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre et sage,
Je vous quitte aisément des solides plaisirs,
Faisons de notre amour un plus galant usage,
Il est un charmant badinage,
Qui ne tarit jamais la source des désirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttières,
Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été ;
Je suis de ces Minettes fières
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.
Hélas ! ce fut par là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avait conté
De vos appas, de votre adresse,
Votre incomparable Maîtresse
Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connaître
Par un doucereux compliment,

Tout ce qu'on m'avait dit de vos talents divers ;
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicatesse.
Ecrire bien n'est pas notre talent;
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'alarmer ?...
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui sait aimer.

AIR

Qu'est devenu cet heureux temps
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma bergerie,
Me donnaient de si doux moments ?
Cet heureux temps n'est plus, et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur,
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur ;
Mais auprès d'Iris il redouble.

RONDEAU

Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.

Je ne combats de goûts contre personne,
Mais franchement sa paresse m'étonne ;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quant à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne .
A soupirer on s'exerce bientôt :
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

SONNET BURLESQUE SUR LA PHÈDRE DE RACINE

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien ;

Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien ;
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien ;
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie, au cuir rouge, aux crins blonds.
N'est là que pour montrer deux énormes têtons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats ;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

Mlle L'HÉRITIER DE VILLANDON

Marie-Jeanne l'Héritier de Villandon naquit à Paris au mois d'octobre 1664 et y mourut en février 1734. Son père, Nicolas l'Héritier, seigneur de Nouvellon et de Villandon, était trésorier du régiment des gardes et historiographe du roi. Ce fut un littérateur distingué.

Mademoiselle l'Héritier quoique peu fortunée, recevait chez elle beaucoup de monde, surtout les beaux esprits. On l'aimait pour sa bonne humeur et son savoir modeste. Mlle de Scudéry en avait fait une de ses plus intimes amies.

Ses poésies, dans le goût du temps, ont de la facilité et beaucoup d'esprit. — L'Académie des Jeux Floraux de Toulouse la reçut dans son sein en 1696 et, l'année suivante, l'Académie des *Ricovrati* de Padoue lui ouvrait ses portes.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Œuvres mêlées*, prose et vers, Paris, 1698, in-12. — *L'Apothéose de Mme de Scudéry*, vers et prose, Paris, 1702 in-12. — *La Pompe dauphine*, prose et vers. Paris, 1711, in-12. — *Le Tombeau du duc de Bourgogne*. Paris, 1712, in-4°. — *Epîtres héroïques d'Ovide*, dont 16 en vers. Paris, 1732, in-12. — *Le Triomphe de Mme Deshoulières*. — *L'Avare Puni*, nouvelle en vers...

COMPARAISON

DE LA FIÈVRE ET DE L'AMOUR

Une brûlante ardeur me court de veine en veine.
Je sens un inquiet chagrin,
Je ne dors non plus qu'un Lutin ;
J'ai l'esprit à l'envers, tout me trouble et me gêne :
Mais si je brûle nuit et jour,
Ce n'est pas des feux de l'Amour.
La chaleur d'une fièvre ardente
Me cause seule ces tourments.
Ceux que donne l'Amour sont encor bien plus grands,
Au moins à ce que l'on nous chante ;
Car, grâce au ciel jusqu'aujourd'hui,
Je ne connais ce Dieu que sur la foi d'autrui.
Mais je puis cependant dire ce qu'il m'en semble,
Sur le rapport de ceux dont son cruel poison
Trouble les sens et la raison :
L'amour dans ses effets à la fièvre ressemble.
La fièvre met les gens en feu,
Fait rêver, rend visionnaire :

Ainsi fait le Dieu de Cithère ;
Ses sujets ne rêvent pas peu.
Chaque amant croit que sa maîtresse
Brille de grâces et d'appas,
Qu'il n'est point d'objet ici-bas
Pareil à celui qui le blesse ;
Et toutes ces perfections
Ne sont que pures visions
D'une folle délicatesse.
La fièvre renverse l'esprit,
Ote la force et l'appétit,
Empoisonne le cœur, fait cent métamorphoses :
L'amour, fût-ce le plus petit,
Avec excès cause les mêmes choses.
Est-il rien de si fous que deux jeunes amants ?
Enfin, on voit, plus on y pense,
Que la fièvre et l'amour, tous deux maux fort méchants,
Ont une grande ressemblance ;
Toute la seule différence,
C'est que la fièvre a des moments heureux,
Où l'esprit en repos se sent dégagé d'elle ;
Mais ceux à qui l'amour a tourné la cervelle,
C'est sans retour, plus de raison pour eux !
Ainsi donc, ma chère Amarante,
J'aime mieux sentir le courroux
De la fièvre qui me tourmente,
Fût-elle encor plus violente,
Que les feux importuns de l'amour le plus doux.

RONDEAUX

A UNE JEUNE DEMOISELLE

C'est grand hasard que trouver un amant
D'esprit poli, de corps gent et charmant,
Qui n'aille point de ruelle en ruelle
Faire serment de constance éternelle,
Et protester partout également.
Quoique sachiez, mais bien certainement,
Que jouvenceaux mentent impunément,
Près tels muguets si vous restez cruelle,
C'est grand hasard.



Mlle L'HÉRITIER DE VILLANDON

(D'après une gravure de Desrochers)

Si voulez donc vivre tranquillement,
Et que pensiez à l'établissement,
Fuyez, Iris, blondins et leur sequelle;
Avec ces fous, c'est en vain qu'on est belle:
Si jamais un parle du sacrement,
C'est grand hasard.

A LA MÊME

C'est grand hasard, si l'on voit deux esprits
Avoir chez eux mêmes désirs nourris.
Vous n'aimez rien qu'amour et badinage;
Mais moi qui hais leur importun bagage,
Mon cabinet me tient lieu de réduits (1).
Là du savoir j'examine le prix,
Et puis m'occupe à frivoles écrits;
Car si parfois je fais passable ouvrage,
C'est grand hasard.

Aussi mon cœur de renom n'est épris,
Et d'Apollon je n'ai l'art entrepris
Que pour bannir l'oisiveté peu sage:
Quand trop on est de loisir au bel âge,
Sans coqueter avec maints favoris,
C'est grand hasard.

(1) Boudoir.

Mme BOURDIC-VIOT

Marie-Anne-Henriette Payan de l'Estang naquit à Dresde en 1746. Sa famille était sans fortune. A l'âge de quatre ans, elle fut amenée en France, sans qu'on sache bien comment. Toujours est-il qu'à douze ans, elle épousait le marquis de Ribère-d'Autremont, qui la laissa veuve après quatre années de mariage. Ce fut sans doute pour se dédommager de n'avoir guère eu le temps de jouer à la poupée, que la jeune femme se mit à faire des vers ! Elle était d'ailleurs, paraît-il, fort instruite, parlant parfaitement le latin, l'allemand, l'anglais et l'italien. Ajoutez à cela, qu'elle était excellente musicienne. Il ne lui manquait qu'une chose pour être parfaite : être belle. Du moins, sa taille était-elle bien tournée, et, comme l'esprit ne lui faisait pas défaut, elle disait, en parlant d'elle : « L'architecte n'a manqué que la façade ! »

Madame d'Autremont devait se remarier par deux fois ; la première avec le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes ; la deuxième, après la mort de son second mari, avec M. Viot, administrateur des domaines.

Les poésies de Mme Bourdic-Viot, n'ont pas été publiées en volume, elles ont paru pour la plupart dans l'*Almanach des Muses*. Elles se composent d'épitres, de fables, de romances... qui s'apparentent aux petites pièces de Voltaire et de Gresset.

Lors de sa réception à l'Académie de Nîmes, en 1782, Mme Bourdic-Viot prononça l'éloge de Montaigne. Cet estimable écrit en prose nous a été conservé, il fut imprimé à Paris, en 1800. L'*Eloge du Tasse* et celui de *Ninon de Lenclos* n'eurent pas la même fortune.

Mme Viot avait aussi composé un opéra : *La Forêt de Brama*, qui ne fut pas représenté.

Mme Viot est morte à la Ramière, près Bagnols (Gard), le 7 août 1802. On a dit d'elle que la plume de Pline le Jeune et la lyre de Sapho n'eussent pas été déplacées dans ses mains. — Cela est peut-être exagéré, mais, il est vrai, l'exagération est de mise dans le compliment !...

LE PINÇON

ROMANCE

Dans le cristal d'une eau claire,
Un jour Pinçon se mira :
Que d'attraits ! comme il va plaire !
Quelle beauté sera fière,
Quand Pinçon se montrera ?

Pour qui sera son hommage ?
Pour qui, dit-il ? quelle erreur !

Croit-on que Pinçon s'engage?
C'est aux belles du bocage
A se disputer son cœur.

Il prend l'essor, il s'élance,
Va de buisson en buisson
Etaler son élégance :
Mais, voyez l'impertinence !
Linotte siffle Pinçon.

En vain il crie à Fauvette :
Regarde, remarque bien
Ce plumage, cette tête !
Ah ! la surprise est complète ;
Fauvette n'admira rien.

Aussi quelle fantaisie !
Fauvette a-t-elle des yeux ?
Les moineaux sont sa folie.
Les moineaux ! Ah ! je parie,
Philomèle en juge mieux.

Le voilà donc auprès d'elle.
Vite, au phénix des oiseaux,
Rends hommage, Philomèle...
Gloire, chanta cette belle,
Honneur au phénix des sots !

Quelqu'un me dira, peut-être,
Sans doute il se corrigea.
— Non, non, c'est mal le connaître :
Pinçon était petit-maître :
Pinçon jamais ne changea.

A UNE JOLIE DÉVOTE

Y pensez-vous, jeune Thémire ?
Quoi ! dans l'âge heureux des désirs,
Vous oseriez adopter le délire
D'une dévotion qui défend les plaisirs ?
Vénus se plaint, l'Amour soupire ;
Les Grâces pleurent sur ces nœuds
Que votre main brûle et déchire.
Quel zèle ennemi vous inspire ?

Eh quoi! faut-il, pour plaire aux dieux,
Qu'on se dépare et s'enlaidisse?
Exigent-ils le sacrifice
Des attraits que l'on reçut d'eux?
Il fut un temps où, moins sévère,
Votre doctrine était l'amusement;
Delille, votre bréviaire;
Votre morale, un sentiment.
Mais, hélas! quel revers funeste!
Et que le temps est bien changé!
Votre beauté seule vous reste;
Aux amours vous donnez congé.
Le chapeau cède à la cornette;
Plus de boudoir, plus de toilette;
Le miroir même est négligé.
Vos jolis vers, dans le sein du mystère,
Sont désormais ensevelis;
Massillon succède à Voltaire,
Et Bourdaloue aux jeux, aux ris...
Ah! croyez-moi, quittez ce ton sévère;
Retournez encore à Cythère;
Vous aurez pour temple un berceau,
Vénus pour pénitencière;
Pour oracle, le chalumeau
Du berger qui saura vous plaire;
De tendres chansons pour prière,
Et pour peine..... un désir nouveau.

LA PRÉSIDENTE DE TOURVILLE A VALMONT

ROMANCE

Toi qui séchas souvent mes larmes,
Amitié, je t'implore en vain;
Mon cœur, insensible à tes charmes,
S'agite et cède à son destin;
Le feu secret qui le consume
N'est point l'ouvrage de l'amour;
La flamme qu'un enfant allume
N'aurait pas duré plus d'un jour.

Mon esprit est dans le délire,
Je cherche ce que je veux fuir;
Quand je veux parler, je soupire,

Tout m'attriste, jusqu'au plaisir ;
Si parfois la raison m'éclaire
Sur le danger qui me poursuit,
C'est comme une vapeur légère
Que le souffle du vent détruit.

Quel est donc ce charme invincible
Qui fait et défait mon bonheur,
Qui, tour à tour, doux et terrible,
Caresse ou déchire mon cœur ?
Les arbres perdent leur parure,
La rose meurt chaque printemps ;
Mais les saisons et la nature
Ne changent point mes sentiments.

Objet qui causes ma souffrance,
Toi qui m'enlèves mon repos,
Toi qui défends à l'espérance
De venir soulager mes maux ;
Tu t'abuses si tu peux croire
Me rebuter par ta froideur :
La constance est comme la gloire ;
Elle grandit dans le malheur.

Ta victime, proscrite, errante,
Ira, de climats en climats,
Fatiguer de sa voix mourante
L'écho que tu n'entendras pas :
Quelques remords pourront, peut-être,
Un jour te ramener vers moi ;
Et, lorsque j'aurai cessé d'être,
Tu me croiras digne de toi.

LE MONDE TEL QU'IL EST

Vante qui voudra le vieux temps !
L'âge d'or est l'âge où nous sommes :
Nous avons fort peu de grands hommes ;
Mais nous avons des fous charmants.
De jolis roués de vingt ans,
Des petits maîtres de soixante
Honneur à la race présente !
Ce n'est plus tous ces preux errants,
Ces paladins si fiers, si francs ;

Ce n'est plus ces bonnes grand'mères,
N'ayant que griffes pour les gens,
Et les montrant pour des misères ;
Nous avons bien d'autres manières,
Des procédés plus amusants.
Ah ! grâce aux dieux, tout est en France
D'une honnêteté, d'une aisance !
Nos belles ne font plus languir
Dans les siècles de l'espérance ;
Le roman est prêt à finir
Au moment même qu'il commence.
Nous avons l'éclair du plaisir,
Les bluettes, l'effervescence ;
On rit de l'antique constance ;
Tout s'abrège jusqu'au désir :
On s'était pris sans conséquence,
On se quitte sans se honnir :
Aussi, quels nœuds et quelle flamme !
C'est un concert délicieux.
Tout chevalier, selon ses vœux,
Peut, sans encourir aucun blâme,
Vingt fois le jour trahir ses feux :
On n'en meurt pas..... Sa chère dame
Le lui rend vite..... et c'est tant mieux !
D'honneur, ce procédé m'enchante !
Tous ces petits arrangements
Forment une scène piquante,
Font du jour les tableaux charmants
Et la chronique intéressante :
Il nous faut des événements ;
Tout est pour nous comme le temps.
Nos mœurs en ont les mouvements
Et la mobilité constante.
Tel qu'il est dans ses goûts changeants,
J'aime ce monde à la folie :
Je suis comme à la comédie :
Quelquefois, même à mes dépens,
Je permets fort bien qu'on m'ennuie.
Un sot a l'intrépidité
De se trouver en comité
Avec l'esprit et le génie :
Que faire ? il veut être écouté,
Il veut donner signe de vie.
Avec mon cœur toujours d'accord,
Excuser tout est ma manie :

A mes yeux personne n'a tort;
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense;
Je vois avec indifférence
Des fats outrant l'impertinence,
Des nains qui cherchent la grandeur,
Des Midas jouant l'importance,
Des prudes sans mœurs, sans décence,
D'honnêtes femmes sans honneur.
Pourquoi verrai-je avec humeur
Rouler ce monde sublunaire
Dans l'inconséquence et l'erreur?
Quel qu'il soit, il est ma chimère;
C'est une épine avec sa fleur.

MADAME DE GENLIS

Stéphanie-Félécité du Crest de Saint-Aubin, marquise de Sillery, comtesse de Genlis, née à Champcéri, près d'Autun, le 25 janvier 1746 ; morte à Paris le 31 décembre 1830. — Elle était fille d'un officier de marine et appartenait à une bonne famille de Bourgogne.

Il n'y a guère d'intéressant dans sa vie que le temps qu'elle pasa, en qualité d'institutrice des princesses et même des princes, au Palais-Royal. Elle occupa, en effet, la charge, nouvelle pour une femme, de *gouverneur* du duc de Valois, plus tard duc de Chartres, puis duc d'Orléans, puis roi (Louis-Philippe). Elle fit également l'éducation du duc de Montpensier et du comte de Beaujolais. Elle devait, paraît-il, cette confiance à son système dans lequel l'éducation physique tenait une place importante.

Ses fonctions d'institutrice royale lui laissèrent, néammoins, le temps d'écrire, habitude qu'elle tenait sans doute de sa mère, laquelle avait composé plusieurs romans pour jeunes personnes.

Les ouvrages de Mme de Genlis s'élèvent modestement à soixante-quatorze, et la plupart ont plusieurs tomes.

On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'ils sont en général médiocres. Ses livres d'éducation, écrits, le plus souvent, sous forme de contes, de petits drames, d'entretiens épistolaires sont aujourd'hui aussi oubliés que ses romans et que son théâtre, ce qui n'est peut-être pas pleine justice. La *Tendresse maternelle*, par exemple, est une petite pièce délicieuse de simplicité et de naturel, où Mme de Girardin a trouvé l'idée de sa *Joie fait peur* et Alfred de Musset son abbé de *Il ne faut jurer de rien*. C'est, d'ailleurs, le chef-d'œuvre de Mme de Genlis, avec *Galatée* qui lui a été inspirée par Rousseau.

Parlant de Mme de Genlis, Sainte-Beuve a dit spirituellement : « Une femme auteur, c'est en effet ce que Mme de Genlis était avant toute chose, et la nature semblait l'avoir créée telle, comme si c'était là, désormais, une des fonctions essentielles de la civilisation et de la vie. Mme de Genlis aurait certainement inventé l'écritoire, si l'invention n'avait pas eu lieu auparavant. » Et encore : « En tout, ce qui lui manquait, c'était la vérité et la nature ; d'ailleurs, elle avait les finesses, les adresses et les grâces de la société. On voit, d'après cet ensemble, qu'avec beaucoup d'esprit et de talent, elle n'était nullement une femme supérieure. »

C'est ce qui apparaît clairement dans les quelques poésies qu'elles a laissées. Ainsi qu'on pourra s'en rendre compte les meilleures de ces poésies n'ont rien de particulièrement remarquable.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Herbier moral ou recueil de fables nouvelles*, *Paris*, 1801.

CONSULTER: SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, tome III, 1852. ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT, l'*Evolution du Théatre contemporain*, in-18, Paris, 1908.

LE PRINTEMPS,

Ou les Plaisirs Champêtres

Bientôt ce séjour champêtre
Va reprendre ses attraits,
Tous nos plaisirs vont renaître,
La nature en fait les frais,
Elle seule embellit cette aimable retraite.

Le printemps est de retour,
Répétez tour à tour
Le refrain de ma chansonnette :
J'ai vu fleurir
Et s'épanouir
Le muguet et la violette.

Dès le lever de l'aurore
Je vais visiter nos champs,
Le soir j'y retourne encore ;
Là, sur les gazons naissants,
Je répète les airs appris sur ma musette.

Le printemps est de retour,
Répétez tour à tour
Le refrain de ma chansonnette :
J'ai vu fleurir
Et s'épanouir
Le muguet et la violette.

SUR UN ENFANT

Rien n'est joli comme un enfant,
C'est l'image de l'innocence
Et l'objet adoré d'une douce espérance ;
Qu'il est naïf, qu'il est touchant !
Comme il est beau lorsqu'il sommeille !
Qu'il est charmant quand il s'éveille !
Quels droits puissants ont sur les cœurs
Ses baisers, ses ris et ses pleurs !



Mme DE GENLIS

(D'après un portrait de Mirès gravé par Copia.)

Mineur

J'aime moins la rose brillante
Que le bouton qu'elle produit.
Combien l'aurore est plus touchante
Que le jour qui nous éblouit !
La profonde mer qui mugit,
Nous étonne et nous épouvante ;
Mais des ruisseaux l'onde et le bruit,
Et nous attire et nous enchante.

Majeur

Savez-vous bien pourquoi l'Amour,
Malgré sa céleste origine,
Et tous les tendres soins de sa mère divine,
N'a pas grandi jusqu'à ce jour ?
Ce fut pour fixer sur ses traces
Les Jeux ingénus et les Grâces,
Que ce dieu si beau, si charmant,
Voulut rester toujours enfant.

LA ROSE BLANCHE ENTÉE SUR LE HOUX

Sur le houx sombre et piquant,
Est-ce toi que je découvre,
Et qui péniblement entr'ouvre
Un calice languissant.
Toi, jadis l'ornement des corbeilles de Flore,
Toi, rivale du lys jaloux de ta blancheur,
Qu'est devenu l'éclat de ta douce fraîcheur ?
Dis-moi quel destin que j'ignore,
Sur cet arbre étranger te fixe tristement.
Dis-moi quel malheur si pressant
Te reverdit et décolore
De ton disque argenté l'émail éblouissant.
Ainsi parlait une Rose attendrie,
A sa sœur pour toujours unie
Au triste houx, dont l'aspect repoussant
Effraie Iris, Aminte, et même le passant.
Hélas ! répond la fleur infortunée,
Pour le bonheur sans doute j'étais née,
Mais l'avarice a causé mon tourment,

Et sans consulter mon penchant,
Un cruel jardinier, trompant mon espérance,
Forma la funeste alliance
Qui me lie et m'enchaîne à cet arbre odieux !
Malgré mon destin rigoureux,
Je ne maudirai point l'auteur de ma souffrance ;
Je me souviens encor qu'aux jours de mon enfance
Il prodigua des soins touchants et généreux.
Mais je désire au moins que mon sort déplorable
Soit une leçon profitable
Pour les jardiniers orgueilleux,
Qui puisse réprimer en eux,
D'une cupidité coupable,
Les vains désirs ambitieux.

Pères, parents, c'est à vous que s'adresse
De ce discours le véritable sens ;
Sachez le méditer. Toujours pour vos enfants,
Pour leur hymen consultez la tendresse,
Assortissez et les mœurs et les goûts,
Et n'unissez jamais la rose avec le houx.

VICTOIRE BABOIS

Jean-Baptiste Babois et Marguerite Lapoulide, sa femme, étaient d'aisés commerçants de Versailles. Ils eurent une fille, Marguerite-Victoire, qui naquit le 8 Octobre 1760.

L'éducation de la petite Victoire, selon ses propres expressions, fut bornée aux iustructions convenables à son sexe. C'est-à-dire qu'elle n'apprit pas grand chose. Comme elle était sérieuse et restait volontiers à la maison, elle lisait. Son auteur favori était Racine.

Au demeurant, Victoire Babois n'était pas heureuse, elle ne devait d'ailleurs jamais l'être. — Jeune fille, ses parents contrarient ses goûts pour l'étude ; mariée, elle ne sera guère mieux partagée... mère, tout son besoin d'affection se portera sur sa fille, mais la mort jalouse lui ravira bientôt le doux objet de sa tendresse. Elle aura été vraiment, ainsi qu'elle l'a écrit :

Amie, épouse, fille et mère infortunée.

Elle avait épousé un certain M. Vict.

Ce fut la perte de sa fille qui lui dicta ses premières poésies, ces *Elégies* qui eurent, dans leur temps, un très grand retentissement.

Ducis lui écrivait :

« Née pour être amante, épouse, mère et patriote passionnée, pour être excellente fille, fidèle et généreuse amie, vous avez dû souffrir beaucoup. Telle a été votre destinée. Mais, votre douleur maternelle, confiée à vos éloquentes élégies, vivra longtemps dans vos vers ! »

Peut-être le bon Ducis s'exagérait-il quelque peu la durée de la réputation de celle dont il avait fait sa nièce adoptive. Mais, pour de vrai, ces élégies sont le meilleur de l'œuvre de Victoire Babois. On y rencontre des vers bien frappés, et le sentiment sincère qui les a inspirées leur donne le mouvement et l'émotion qui font trop souvent défaut aux autres pièces de l'auteur.

Victoire Babois mourut le 8 mars 1839.

BIBLIOGRAPHIE : *Elégies et poésies diverses*, Paris, 1810, in-8°, — même ouvrage, Paris 1828, 2 vol. in-12. — *Elégie sur la mort de Ducis*, Versailles, 1816 in-8°. — *Deux romances* (la petite Harpiste, ou l'Amour au Mont-Géant) Paris, 1816. — *Elégies* sur la mort de sa fille, Paris, an XIII, in-12. — *Epitre aux romantiques*, Paris 1830, in-18.

Il faut encore ajouter à ces diverses éditions, une pièce, à *Ma Muse*, insérée à la suite de la notice que Mlle Sophie Ulliac Tremadeure a consacrée à Mme Babois dans la *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises*, Paris, 1836, in-8°.

ÉLÉGIE

Toi qui fis de mes jours le charme et le tourment,
Toi que tant de soupirs rappellent vainement,
Ma fille ! cher objet d'amour et de souffrance,



VICTOIRE BABOIS

(D'après un portrait de Karpff gravé par A. Delvau.)

Oh ! laisse mes regards errer sur ton enfance :
Rends à mon cœur trompé ces jours remplis d'appas
Où mes plus tendres soins ne me rassuraient pas.
Tu croissais sous mes yeux quand tu me fus ravie ;
En naissant sur ton front la rose s'est flétrie,
Et la Mort s'avançait pour tromper mon espoir.
Quand mes yeux s'enivraient du plaisir de te voir.
Dans l'ombre de la nuit ma craintive tendresse.
Auprès de ton berceau me ramenait sans cesse.
Combien de fois, hélas ! le retour du soleil
Me vit pâle et tremblante attendre ton réveil,
Et mon âme attachée à ta paisible couche
S'ouvrir au doux souris qui naissait sur ta bouche ?
Tes baisers innocents faisaient passer mon cœur
Des pleurs de la tristesse aux larmes du bonheur ;
Sur mon sein ranimé quand tu puisais la vie,
Quand tes yeux se fixaient sur ta mère attendrie.
Quand ton front me peignait le naïf enjouement,
Ah ! qu'alors mes ennuis s'oubliaient aisément !

Dans ton cœur ingénu je me plaisais à lire ;
Souvent je t'écoutais pour apprendre à t'instruire ;
Tes caresses, ta voix, tes regards si touchants
A ta mère attendrie annonçaient tes penchants.
Conduite par mes soins, la raison, pour te plaire,
Se mêlant à tes jeux, perdait son air austère ;
Et si tous les talents venaient m'environner.
Je ne les cultivais que pour te les donner.
De toute fausse idée éloignant l'imposture.
J'aimais à conserver ton âme libre et pure :
Mais pour la vérité laissant mûrir ton cœur.
Je croyais faire assez en faisant ton bonheur ;
Et dans mes yeux charmés ton aimable innocence
En cherchant sa leçon trouvait sa récompense.

Celui qui sait de Flore enchaîner la faveur
Dans le bouton qui naît prévoit déjà la fleur.
Ainsi, dans ton esprit avide de culture,
Mes désirs inquiets devinaient la nature ;
Et, dans ces doux travaux conduite par l'amour.
J'amassais en secret pour t'enrichir un jour.
En soins ingénieux la tendresse est fertile.
Et le cœur à l'esprit sait rendre tout facile.

Quel changement terrible ! hélas ! ces heureux jours.
En vain je les rappelle. ils ont fui pour toujours.

Depuis l'instant affreux où tu me fus ravie,
Et qui dut être, hélas ! le dernier de ma vie,
Ma jeunesse s'écoule en regrets impuissants,
Et toujours superflus et toujours renaissants.
Rien ne peut de mon cœur tromper l'inquiétude,
Rien ne peut de t'aimer remplacer l'habitude.
Mes vœux n'ont point d'objet, mon âme est sans désir.
Je n'ai plus devant moi qu'un éternel loisir ;
Et le sommeil suspend l'ennui qui me consume,
Pour me le rendre encore avec plus d'amertume.
Hélas ! les soins touchants, les pleurs de la pitié,
Tout aigrit ma douleur, et je fuis l'amitié.
Elle me cherche en vain, en vain toujours plus tendre.
Elle poursuit un cœur qui ne peut plus l'entendre.
Sa voix, sa douce voix, réclamant son pouvoir.
Vainement dans mon âme ouverte au désespoir.
De la froide raison rappelle la constance ;
Le courage n'est plus où n'est plus l'espérance.

LE SAULE DES REGRETS

Saule, cher à l'Amour et cher à la Sagesse,
Tu vis l'autre printemps sous ton heureux rameau,
Un chantre aimé des dieux moduler sa tristesse,
Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau.

Sur le feuillage ému, sur le flot qui murmure,
L'Amour a conservé ses soupirs douloureux.
Moi, je te viens offrir les pleurs de la nature :
Ne dois-tu pas ton ombre à tous les malheureux ?

Dans ce même vallon, doux saule, j'étais mère !
Mon âme s'enivrait d'amour et de bonheur ;
Dans ce même vallon, seule avec ma misère,
Je n'ai que ton abri, mes regrets et mon cœur.

Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage ;
Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus.
Les charmes innocents, les grâces de son âge
Ont embelli ces lieux : doux saule, elle n'est plus !

J'aimais à contempler sa touchante figure
Dans le cristal mouvant de ce faible ruisseau ;

J'y trouvais son souris, sa blonde chevelure !...
Hélas ! je cherche encore, et n'y vois qu'un tombeau.

Cesse de protéger la tranquille sagesse ;
A l'Amour étonné retire tes bienfaits ;
Je viens, loin des heureux t'apporter ma détresse ;
Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets.

Dérobe à tous les yeux ce douloureux mystère ;
Que ton ombre épaissie enveloppe mon sort ;
Sous tes pâles rameaux retombant vers la terre,
Enferme autour de moi le silence et la mort.

Dieux ! tu m'entends : déjà sur ta tige flétrie
La fleur perd son éclat, la feuille sa fraîcheur.
Doux saule, tu me peins le terme de la vie ;
Hélas ! tu veux aussi mourir de ma douleur.

Ton aspect dans mon cœur vient d'arrêter mes larmes !
Ah ! laisse-moi du moins le pouvoir de gémir ;
De mes regrets plaintifs rends-moi les tristes charmes :
Je le sens, il me faut ou pleurer ou mourir.

Lorsqu'assis à tes pieds, sous les vents en furie,
Le sage voit ton front se courber sans effort,
Il pardonne au destin, il supporte la vie :
Apprends-moi donc aussi qu'il faut céder au sort.

Ah ! rends-moi du printemps la fraîcheur renaissante ;
Rends à mon cœur flétri ses dons trop tôt perdus ;
Rends-moi les arts, la paix, l'amitié plus touchante...
Mais, non, ne me rends rien : doux saule, elle n'est plus !

———

Mme D'HAUTPOUL

Anne-Marie de Montgeroult, fille d'un trésorier général de la maison du roi, était née à Paris le 9 mai 1763. Elle avait reçu une instruction très soignée et, grâce à l'auteur dramatique Marsollier des Vivetières, son oncle, elle avait été mise de bonne heure en rapport avec les poètes et les écrivains les meilleurs de son temps.

Mariée à dix-sept ans au comte de Beaufort, elle se remaria ensuite avec le comte d'Haupoul, colonel du génie, lorsque son premier mari eut trouvé la mort à Quiberon.

Sa réputation qui fut réelle à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, reposait sur un grand nombre d'ouvrages d'ordres divers : romans, poésies, théâtre de société, livres d'éducation.....

Il faut citer : *Zilia*, roman pastoral en prose et en vers, *Séverine*, roman en six volumes ; *manuel de littérature à l'usage des deux sexes ; cours de littérature ancienne et moderne à l'usage des jeunes demoiselles ; Charades mises en action, mêlées de couplets et de vaudevilles ou Nouveau Théâtre de société* ; etc., etc...

Ses œuvres poétiques ont été réunies en un volume sous le titre de : *Poésies diverses*, Paris, 1821, in-8°. Elles se divisent en poèmes, fables et romances.

La Mort de Sapho, que nous reproduisons fut couronnée par l'Académie des Jeux Floraux.

Le style de Mme d'Haupoul est clair et harmonieux.

Outre ses dons littéraires, Mme d'Haupoul avait beaucoup d'esprit, sa conversation était recherchée. Ses divers mérites inspirèrent ces vers à sa louange.

D'Hautpoul sait plaire autant que les plus beaux esprits,
Quand sa pensée, et noble et tendre,
S'écoule de sa lèvre, ou règne en ses écrits :
Heureux qui peut la lire, heureux qui peut l'entendre !

C'est à Mme d'Hautpoul que nous devons l'édition en trois volumes des œuvres de Marsollier des Vivetières, parues en 1825. Elle mourut à Paris le 20 octobre 1837.

CONSULTER : MOLLEVAUT, notice, dans *Biographie des femmes auteurs* d'ALF. DE MONTFERRAND, Paris, 1836.

LA MORT DE SAPHO

Phaon ! reçois encor ces tristes caractères,
Des soupirs de l'amour tendres dépositaires ;
Prends pitié de mes maux, partage mes douleurs,
Et pour dernier tribut accorde-moi des pleurs.

Je ne veux plus, Phaon, rappelant tes tendresses,
Me faire un titre vain de tes folles promesses;
Et trompeur et léger, tu m'as manqué de foi;
Phaon, l'ingrat Phaon n'est plus digne de moi.
Mais je brûle et je meurs... une trop chère image
Me poursuit, me devance... elle est sur ce rivage,
Dans le fond de ces bois, au sein de ce rocher,
Dans ce cœur, dont en vain je voudrais l'arracher.
Je t'adore, et te hais.... Ou brûlante, ou glacée,
Je fuis ton souvenir ou cherche ta pensée.
Je te nomme barbare, et les noms les plus doux
Succèdent à ce nom dicté par le courroux.
Je t'accuse, et mon cœur, trop facile et trop tendre,
De mes jaloux transports est prompt à te défendre.
Et si je goûte, hélas! un instant de repos,
Un songe, un souvenir, éveillent tous mes maux;
J'appelle à mon secours mes talents et ma lyre,
Mes doigts semblent glacés, ma faible voix expire.
Ah! qu'ils sont loin de moi ces fortunés moments
Où la Grèce attentive applaudissait mes chants;
Où sur mille rivaux animés par ma gloire,
Et ma lyre et mes vers remportaient la victoire!
Autour de moi l'amour faisait brûler l'encens;
Mes rivaux, à mes pieds, devenaient tous amants.
Je repousse aujourd'hui les honneurs de la Grèce.
De mon front les lauriers fatiguent la tristesse;
Je hais jusqu'à ma gloire, et cesse de goûter
Des succès que Phaon ne daigne plus compter.
Qu'il m'a ravi de biens, ce jour source de larmes!
On adorait Vénus, on célébrait ses charmes;
Les filles de Lesbos entouraient ses autels.
Et nos chants lui portaient l'hommage des mortels.
Tu partageais nos vœux; la déesse attendrie,
Par les mains de l'Amour t'envoya l'ambroisie;
Tu répandis sur toi ce parfum précieux,
Et plus beau qu'Apollon tu parus à nos yeux.
Je tremblai, je rougis; mais ta beauté fatale
De chaque Lesbienne avait fait ma rivale;
Sur leurs fronts ingénus je surpris leurs secrets,
Et comptai par mes maux leurs dangereux attraits.
D'un désordre si doux je redoutai l'empire;
Pour le faire oublier, j'eus recours à ma lyre,
Et les feux du génie allumés par l'amour
Embrasèrent Phaon, qui frémit à son tour.
Tu l'éprouvais alors ce trouble heureux de l'âme,

Ce sentiment si vrai qui l'élève et l'enflamme,
Ce soin de se chercher, ce charme à se revoir,
Les désirs, les tourments, les soupçons et l'espoir;
Cet invincible attrait vers un objet qu'on aime:
Tu sentis qu'être aimé donnait le bonheur même.
Cette vive étincelle a passé dans mon cœur,
Mes yeux trop indiscrets ont nommé mon vainqueur;
Ces yeux, dont tout Lesbos a vanté la tendresse,
Où Vénus a placé sa flamme enchanteresse,
Où tu cherchais l'espoir et trouvas tant d'amour,
Tu veux que dans les pleurs se noyant chaque jour,
Ils disent que Sapho, de douleur consumée,
Aime toujours Phaon, et n'en est plus aimée.
Mon malheur éclatant manquait à tes plaisirs;
Il te fallait, ingrat, mes glorieux soupirs;
Et, fier de mes tourments, abreuvé de mes larmes,
Tu crois par ce triomphe ajouter à tes charmes.
Le ciel, le juste ciel te réserve à ton tour
Les soupirs et les pleurs que je donne à l'amour.
Sur un tendre soupçon quand ta bouche éloquente
Après mille baisers rassurait ton amante,
Quand ses bras te pressaient sur son sein amoureux,
Quand l'orgueil et l'amour éclataient dans tes yeux,
Pouvait-elle penser que ces baisers de flamme,
Que ses regards si doux, interprètes de l'âme,
Tes larmes, tes soupirs, tes serments répétés,
Etaient d'un cœur perfide autant de faussetés?
Pouvait-elle penser que ton âme inhumaine
Renfermait un amour plus cruel que la haine?
Tu me fuis, mais en vain; eh! quels lointains climats
Pourraient te dérober à l'ardeur de mes pas?
Je braverai pour toi les flots, les vents, l'orage;
L'amour désespéré manque-t-il de courage?
Que puis-je craindre encor? j'ai perdu le bonheur,
Et la mort n'est pour moi qu'un terme à la douleur.
L'amitié me trahit et Phaon m'abandonne:
Amie ingrate et chère, hélas! je te pardonne:
Dans l'excès de mes maux, malgré mon désespoir,
Haïr ce que j'aimai n'est point en mon pouvoir;
Puisse-t-il plus constant à son ardeur nouvelle,
Epargner à ton cœur de le voir infidèle!
Phaon, j'ai trop senti combien tu sais charmer,
Pour faire à mon amie un crime de t'aimer.
Mais que dis-je? où m'entraîne une lâche faiblesse?
De ton barbare cœur je plaindrais la détresse:

Tu connus mon amour; loin de te redouter,
Te peignant mon bonheur, je croyais l'augmenter;
Et des bras d'un amant je volais attendrie
Epancher tout mon cœur dans le cœur d'une amie.
Eh bien! venez, cruels, me contempler tous deux;
Venez, que mes tourments ajoutent à vos feux.
Ah! pourquoi dédaignant la conquête d'Alcée,
Sur Phaon inconnu portai-je ma pensée?
Dis-moi donc par quel art tu m'as su captiver?
Tes désirs jusqu'à moi devaient-ils s'élever?
Si je ne t'eusse aimé, que serait ta mémoire?
Mon amour, n'est-il pas ton seul titre à la gloire?
Elevé par lui seul au-dessus des mortels,
Tu respiras l'encens offert sur mes autels...
Dans mon abaissement d'Amour tu vois l'empire:
Soupirer à tes pieds, moi pour qui tout soupire,
Dont le nom doit durer autant que l'univers!
Si l'on connaît Phaon, ce sera par mes vers!...
Ah! cessons de nourrir une ardeur trop funeste,
Et fuyons à jamais ce jour que je déteste:
Si je ne puis, hélas! vivre sans t'adorer,
Mourons, et que la Gloire ose encor me pleurer.
Tu connais ce rocher; sa cime audacieuse
S'élève avec orgueil sur la mer orageuse;
Mugissants de fureur, les flots, heurtant ses bords,
Tentent pour l'égaler de stériles efforts;
Eole les seconde, et leur rage inutile
Veut attaquer en vain ce rocher immobile:
Le roc, inébranlable au choc de l'élément,
Voit la vague qui s'enfle et meurt en écumant.
Dans ces flots orageux mille amants trop sensibles
Ont cherché des tourments moins longs et moins pénibles.
L'Amour, qui fit leurs maux, me blessa de ses traits;
J'y puis chercher comme eux une éternelle paix.
D'un jaloux désespoir ne mourons point victime;
Qu'un sentiment plus pur me soutienne et m'anime;
Arrachons le cruel de ce cœur trop épris....
L'amour naît par l'estime et meurt par le mépris.
Brisons en expirant une honteuse chaîne;
Les siècles étonnés ne croiront qu'avec peine
Que Sapho soupira sans inspirer l'amour.
La mer m'ouvre son sein; adieu, fatal séjour,
Lieux où mon repentir égala ma faiblesse.
O filles de Lesbos! redoutez la tendresse;
Plaignez mon désespoir, évitez mes douleurs.

Qu'au moins votre repos soit le fruit de mes pleurs !
Que ma mort à l'Amour consacre ce rivage.
Et toi que j'adorai, dont le seul nom m'outrage.
De son indigne choix Sapho va se punir ;
Je rougis de t'aimer, c'est plus que te haïr.

LA VIOLETTE

O fille du Printemps, douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein des verts gazons tu remplis ce bocage
De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure
Où tu crois fuir mes regards et le jour !
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour ;
Mais ne crains pas cette main généreuse ;
Sans te cueillir j'admire ta fraîcheur ;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Reste sur ta tige flexible,
Jouis des beaux jours du Printemps ;
Que la douce haleine des vents,
Et ces rameaux, et ce lierre sensible,
Calment pour toi les feux des rayons dévorants !
Que l'Automne aussi fasse éclore
Autour de toi des rejetons nombreux ;
Que de l'Hiver le souffle rigoureux
S'adoucisse et t'épargne encore !
Ah ! comme ta suave odeur.
Qui parfume les airs sans dévoiler tes charmes.
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur !
Timide comme toi, je veux dans la retraite
Et dans l'oubli passer mes jours ;
Un peu d'encens vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète ?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite ;
Mon cœur contente mes désirs.
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oubliera ; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant le monde à ce que j'aime,

Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.
Oui, comme toi cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver, et soupirer des vers
Qui ne doivent rien à l'étude.

L'INCERTITUDE

D'où vient que je rougis, et qui me rend craintive?
Quel désordre secret fait naître ma langueur?
Je poursuis au hasard une ombre fugitive,
Et n'ose sur ses maux interroger mon cœur.

Je n'ose prononcer le nom qui m'inquiète,
Et ne puis sans trembler y songer seulement;
Mais, hélas! c'est en vain que ma bouche est muette,
Le cœur ignore-t-il ce qui fait son tourment?

Je ne sais plus chanter et je ne sais rien dire;
Mes regards sont baissés, ou rêveurs, ou distraits;
Je crains de soupirer, et toujours je soupire,
Je me tais ou gémis, j'expire ou je renais.

Je frissonne, et bientôt une flamme rapide
En parcourant mes sens fait palpiter mon sein;
A la fois délirante, incertaine, timide,
Je le cherche toujours, et toujours sans dessein.

S'il s'offre à mes regards, mon âme est éperdue;
S'il s'éloigne, je meurs! Trop tendre, je ne puis
Soutenir son départ ni supporter sa vue;
Absent, je le souhaite, et présent je le fuis.

Qu'est-ce donc que je sens? est-ce plaisir ou peine?
De ce mal inconnu faut-il mourir un jour?
Il me devient trop cher pour être de la haine,
Et me fait trop souffrir pour être de l'amour.

LE REFUS D'UN BAISER

De ce refus pénétrez-vous la cause?
Vous êtes belle, et j'ai quatre-vingts ans;

Par un baiser je fanerais la rose,
Et ce serait un outrage au printemps.

Je dois laisser à la vive jeunesse
Ces biens si doux, elle a droit d'en jouir ;
De vos plaisirs il reste à ma vieillesse
Moins un regret qu'un heureux souvenir.

Pour un refus, ne croyez pas, bergère,
Que l'âge rende un cœur indifférent,
Mais un baiser pourrait-il satisfaire,
Ne causant plus le plaisir que l'on sent ?

Je m'en souviens, j'avais une maîtresse,
Belle, modeste ; et fraîche comme vous ;
Elle eut vos traits, j'avais votre jeunesse,
Et c'est alors que les plaisirs sont doux.

M[me] DUFRENOY

Adélaïde-Gillette Billet était la fille d'un grand joaillier ; elle naquit à Paris le 3 décembre 1765. — Elle avait seize ans lorsque son esprit et sa grâce, sans parler de la fortune de ses parents, la firent demander en mariage par un procureur au Châtelet, M. Petit-Dufrénoy. Déjà elle se sentait un certain penchant pour la littérature, pour la poésie surtout, et elle s'essayait à composer de petits vers. Mais, il fallut le grand bouleversement de la Révolution qui ruina complètement son mari, — pour décider de sa vocation. Ayant perdu sa charge, M. Dufrénoy fut obligé d'accepter pour vivre, d'aller dans une petite ville d'Italie où on lui offrait une place de greffier. Une fois là-bas, il devint presque aveugle ; ce fut sa femme qui écrivit les rôles et copia les dossiers pour lui... Et puis, elle s'avisa qu'elle pourrait peut-être se créer quelques ressources avec sa plume. Elle composa divers ouvrages d'éducation et des romans pour jeunes personnes. Elle publia aussi des élégies qui eurent un grand succès.

Longtemps après, Béranger s'écrira encore dans une de ses jolies pièces :

Veille ma lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrénoy.

Rentrée en France, par l'entremise de M. de Ségur, elle obtint du Gouvernement Impérial une pension qui l'aida à sortir de la gêne où elle se débattait.

En 1815, l'Académie ayant mis au concours un poème sur les *Derniers moments de Bayard*, ce fut Mme Dufrénoy qui remporta le prix. — La Grèce s'armant pour reconquérir son indépendance n'eut pas de chantre plus enflammé qu'elle.

Mais, comme Mme Dufrénoy n'avait pas dans son inspiration le grand souffle qui convient aux sujets héroïques, lorsque nous relisons aujourd'hui ses longues compositions, nous n'y trouvons plus guère qu'un intérêt rétrospectif. Aussi bien est-ce encore dans ses élégies que l'on rencontre les pièces les plus dignes de conserver vivant le nom de Mme Dufrénoy. Là, elle a laissé parler son cœur, elle n'a pas craint de traduire ses sentiments elle a vraiment été *elle-même* en osant être sincère.

« L'originalité poétique de Mme Dufrénoy (si on lui en trouve), — écrit Sainte-Beuve — n'est pas dans les chants consacrés à des événements publics, mais dans la simple expression de ses sentiments tendres... De bonne heure, le maître habile qu'elle eut, et qui n'était autre que Fontanes, la détourna des graves poèmes et lui indiqua son sentier :

« Aimer, toujours aimer, voilà ton énergie. Chez elle, dans ses élégies, plus de petits moutons ni de bergère Célimène ; il était moins besoin de travestissement : c'est de l'amour après Parny ; Boufflers a déjà chanté le *cœur* ; le positif se découvre tout nu. »

Tout nu, Sainte-Beuve exagère quelque peu et, à l'entendre, on serait tenté de croire que les contemporains de Mme Dufrénoy avaient raison lorsqu'ils la surnommaient la « Sapho française » et lorsqu'ils l'accusaient d'érotisme. En réalité, s'il y a quelque passion dans ses élégies — et c'est bien là leur premier mérite ! — on ne saurait y découvrir aucune trace d'une brutale sensualité. Il est vrai que depuis l'époque de leur première publication et depuis Sainte-Beuve aussi, les temps ont marché !...

Mme Dufrénoy mourut à Paris le 7 mars 1825.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Elégies*, Paris 1807. — 1813, 1821, in-12. — *Œuvres poétiques.* (*Elégies* et *Poésies diverses*) Paris, 1827, in-8.

CONSULTER : A. JAY, Notice en tête de l'édition des *Œuvres poétiques*, 1827. — QUÉRARD, *La France littéraire.* — SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, *Nouveaux lundis*, T. IX, *Portraits littéraires*, T. II.

LA CONSTANCE

Ne crains pas, ô mon bien-aimé !
Ne crains pas que jamais je brise notre chaîne.
De ton amour heureuse et vaine,
Je bénis chaque instant le nœud que j'ai formé.
Oui, l'on verra plutôt disparaître les ondes
De ce vaste Océan, ceinture des deux mondes,
Les étoiles tomber des cieux,
Et le Soleil privé de ses clartés fécondes,
Que de me voir trahir mes serments et mes feux.
Eh ! qui pourrait, dis-moi, te ravir ma tendresse ?
Quel autre amant pourrais-je aimer ?
Je ne trouve qu'en toi tout ce qui peut charmer,
Esprit, talent, fleur de jeunesse.
Elève chéri des neuf sœurs,
C'est pour toi que ces immortelles
Gardent leurs plus nobles faveurs
Et leurs couronnes les plus belles.
Ah ! quand assis à mon côté,
L'œil tout brillant des feux d'un sublime délire,
Par la gloire et l'amour en secret excité,
Tu fais entendre sur ta lyre
Ces chants que la postérité
Se plaira toujours à redire,
Mon cœur, qui t'adore et t'admire,
Dans sa double félicité
Tour à tour palpite, soupire
Et d'orgueil et de volupté :
Si ma main alors de la tienne
A senti le trouble flatteur,
Si tu lèves sur moi ton regard enchanteur,
Si ta bouche effleure la mienne,
Je me sens expirer d'amour et de bonheur.
Laisse, laisse l'homme ordinaire
Troubler par les soupçons ses plaisirs les plus doux :
Sans doute il peut cesser de plaire,

On doit lui pardonner quelques transports jaloux.
Mais toi, que de leur miel ont nourri les abeilles,
Toi dont le berceau radieux
S'entoura des mêmes merveilles
Que le berceau des demi-dieux ;
Toi, que font leur égal tes poétiques veilles,
Tes doutes sont injurieux.
Crois-moi, délices de mon âme,
Jouis en paix d'un cœur à tes désirs livré ;
Mon amour est le feu sacré,
Et les vierges du Pinde éternisent sa flamme.

LE BONHEUR

Il est auprès de moi ; sa main presse ma main ;
Sa bouche s'embellit du plus charmant sourire ;
Son teint s'anime, je soupire ;
Sa tête mollement vient tomber sur mon sein ;
Là je respire son haleine,
Son haleine semblable au parfum de la fleur.
De ses bras l'amoureuse chaîne
Rapproche mon cœur de son cœur ;
Bientôt nos baisers se confondent,
Ils sont purs comme nos amours :
Nous demeurons sans voix ; mais nos yeux se répondent ;
Ils se disent : Toujours, toujours !

A UNE INSENSIBLE

Votre cœur, que l'amour n'a pas instruit encore,
Blâme l'ivresse des amants ;
Sans désirs, sans crainte, il ignore
Le prix de leurs plaisirs, le prix de leurs tourments.
Si dans le cercle l'on en cause,
Vous riez ; et du sentiment
Vous parlez aussi froidement
Que vous parleriez d'autre chose.
Lorsque je viens à vous les yeux de pleurs noyés,
Lorsque ma voix vous fait entendre
Que mes plus tendres feux de froideur sont payés,
Par vous mes pleurs sont essuyés ;
Mais vous vous étonnez que j'en puisse répandre.
Un jour viendra, ce jour peut-être n'est pas loin,

Où vous sentirez le besoin
D'épancher dans le cœur d'une autre
Tout ce que maintenant j'épanche dans le vôtre.
Vous saurez alors de quel prix
Sont un mot, un geste, un souris,
Accordés par l'objet qu'on aime ;
Vous saurez qu'il fait seul nos plaisirs, notre ennui :
Vous saurez comme on peut renoncer à soi-même
Pour mieux se dévouer à lui,
Vous saurez qu'on peut être belle
Et craindre de manquer d'appas ;
Qu'avec tous ces talents dont le pouvoir appelle
Tant d'adorateurs sur nos pas,
Nous pouvons craindre encor de faire un infidèle,
Vous saurez qu'en amour il n'est que trop d'ingrats ;
Vous apprendrez enfin qu'une âme bien éprise,
Est humble et vaine en même temps,
Et qu'on peut mépriser les vœux de vingt amants
Pour un amant qui vous méprise.

LE CHANGEMENT

Vous le voulez, l'amitié la plus tendre
Va succéder aux plus tendres amours.
Ce n'est plus vous qui me ferez entendre
Ces doux serments de m'adorer toujours ;
Ce n'est plus moi qui peux d'une caresse
Calmer vos maux, enivrer tous vos sens ;
Il m'est ravi ce titre de maîtresse
Dont votre amour m'embellit quelque temps.
Qu'il m'était cher ! hélas ! dans ma faiblesse :
Mon cœur, fidèle à ses premiers penchants,
Tient à regret sa dernière promesse.
Ce cœur du moins, discret dans son malheur,
En soi renferme une plainte importune,
Et du récit de ma longue infortune
Il ne veut point troubler votre bonheur.
Ah ! quel que soit le chagrin qui me tue,
Oui, je saurai vous le cacher toujours ;
Je tâcherai de prendre à votre vue
Cet air serein de mes plus heureux jours.
Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous ;

Vous vanterez celle qui sait vous plaire
Sans que mon cœur en paraisse jaloux :
Je la verrai sans montrer de colère.
J'éviterai de chercher votre main ;
Je m'armerai d'un maintien plus austère ;
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai qu'une autre vous est chère.
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudierai mes yeux et mon langage.
Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour excuser votre nouveau lien,
Je vous dirai qu'un autre amour m'engage :
Je le dirai ; mais vous, n'en croyez rien.

LA JOURNÉE D'UNE AMANTE

L'aurore brille, et je m'éveille,
Je m'éveille songeant à lui,
Et je me répète aujourd'hui
Tous les discours qu'il tint la veille.
Je me rappelle ce regard
Qu'au bal où cent beautés déployaient tout leur art,
De fixer j'eus seule la gloire.
Ce serrement de main, que j'ai besoin de croire,
Ce souris, que l'amour dut peut-être au hasard,
Tout est présent à ma mémoire.
Je me lève, et, charmant, par d'heureux souvenirs
Du départ au retour le pénible passage,
Je m'entoure dans mon veuvage
De l'image de nos plaisirs.
Je chante bien souvent d'une voix attendrie
Les airs qu'auprès de moi chanta sa voix chérie ;
Je relis les écrits que sa main m'a tracés,
Et les vers par sa flamme à ma flamme adressés :
Je reste bien longtemps immobile à la place
Où ses pas se sont arrêtés ;
Mes yeux complaisamment se fixent sur la glace
Où j'ai vu ses traits répétés.
Ce luth, dont les cordes mobiles
Célèbrent sous ses doigts habiles
Les travaux de Newton par ses chants agrandis,
Bientôt va soupirer sous mes doigts moins hardis.
Cette fleur par lui fut cueillie ;



Mme DUFRÉNOY

(D'après un portrait de [illegible].)

De ce nouveau ruban il vanta la couleur ;
Il faut par ce ruban que je sois embellie ;
Tout m'occupe de lui, tout le rend à mon cœur.
Mais l'heure des amours s'avance ;
O transports ! aimable espérance !
On frappe : c'est lui !... Promptement
Relevons notre chevelure
Qui tombe trop négligemment ;
Arrangeons ce nœud ; la parure
Ne messied point au sentiment,
Et l'art n'est plus que la nature,
Alors qu'on s'embellit pour plaire à son amant.
Il vient ; ô de l'amour doux et terrible empire !
Je veux marcher vers lui ; mes genoux ont tremblé :
Je veux parler ; ma voix expire.
Il vient !... Déjà son cœur, troublé,
Bat contre mon cœur, qui soupire ;
Entre mes bras il a volé.
Toi dont l'agréable présence
M'est chaque jour une faveur,
Oui, ton amour me doit tout ce que ton absence
Dérobe, hélas ! à mon ardeur.
Rends-moi tous ces regards où respire ton âme ;
Rends-moi ces entretiens qui me peignent ta flamme,
Tous ces riens qui font le bonheur ;
Donne à ton amante fidèle
Mille baisers suivis de mille encor plus doux :
Pardonne si mon cœur te les demande tous ;
Ce sont eux qui me rendent belle.
Reçois aussi les miens, que ton désir appelle ;
D'un invincible amour tous deux unissons-nous.
Toi seul as fait connaître à mon âme charmée
Le bonheur d'aimer pour jamais,
Le bonheur plus doux d'être aimée !
Reçois le prix de tes bienfait.
Mais, grands Dieux ! quel devoir barbare
A mes tendresses le ravit ?
L'airain vient de sonner l'heure qui nous unit,
Et déjà sonne, hélas ! l'heure qui nous sépare.
Qu'ils sont courts au gré de leurs vœux,
Ces moments d'abandon, de volupté, d'ivresse,
Où, confondant leurs cœurs toujours plus amoureux,
L'heureux amant, son heureuse maîtresse,
Sous leurs doubles plaisirs oublieraient qu'ils sont deux !

Il faut que sur mon sein je place cette fleur :
Déjà je ne vois plus ce que mon cœur adore ;
Je ne le vois plus, et je crois
L'entendre et répondre à sa voix :
Il est déjà bien loin, et je lui parle encore :
Flatteuse illusion ! à son tour elle a fui !
Je perds jusqu'au bonheur de l'attendre aujourd'hui.
Ma solitude me dévore.
Ah ! comment tromper mon ennui !
J'écris : dans cette lettre, à ma douleur utile,
L'élégance des mots et la pompe du style
Brillent moins que les sentiments ;
J'aime est tout l'esprit des amants.
Phébé plus radieuse achève sa carrière ;
Le sommeil fait tomber la plume de ma main ;
Je me couche, et me dis, en fermant ma paupière :
Je ne le verrai que demain !

L'AMOUR

Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre ;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment ;
A la fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement ;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Etre le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Mme DE STAËL

Anne-Germaine Necker naquit à Paris en 1766.

Fille du ministre de Louis XVI, elle grandit dans un milieu éminemment fait pour aider au développement de ses qualités intellectuelles. Nous voulons parler du salon où présidait Mme Necker et qui réunissait les plus notoires personnalités du moment : Buffon, Grimm, Diderot, Marmontel, d'Alembert, etc...

Véritable enfant prodige, elle écrivait des *Eloges*, en l'honneur de grands hommes, à onze ans, et, à quinze, elle commentait l'*Esprit des Lois.*

En 1786, elle épousa le baron de Staël-Holstein, attaché à l'ambassade de Suède à Paris.

Ses débuts littéraires — ses débuts en quelque sorte officiels, — datent de 1788, époque à laquelle elle publie d'enthousiastes *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau.*

Quand la Révolution éclate, Mme de Staël s'emploie de toutes ses forces à sauver ses amis ainsi que le roi et la reine. — Après le 9-Thermidor, son salon de la rue du Bac devint pour ainsi dire, le centre du parti constitutionnel et libéral dont Benjamin Constant était l'oracle.

Le coup de force du 18 Brumaire ruina son crédit et ses espérances. N'avait-elle pas rêvé d'être l'Egérie du nouveau pouvoir ? Et voilà qu'elle allait se heurter à lui et engager une lutte ouverte contre Bonaparte.

Dès lors sa vie ne sera plus qu'une perpétuelle tribulation. — Réfugiée à Coppet, en Suisse, auprès de son père, à Genève, à Weimar, — où elle approche Gœthe, Wieland et Schiller — à Berlin, en Italie, puis internée et tolérée à « douze lieues de Paris », exilée de rechef et retirée à Vienne, puis réinstallée près de Blois, — chassée encore une fois... poursuivie de ville en ville par la police impériale jusqu'en Pologne et en Russie, — elle n'a pas un instant de tranquillité.

Entre temps, elle perd son père, puis son mari et, en 1812, à 46 ans, elle épouse M. de Rocca, un jeune officier de 23 ans, auquel ses malheurs et son génie avaient inspiré une passion aussi peu sensée que romanesque.

Ce fut aussi pendant ces *Dix ans d'exil* qu'elle fit paraître ses travaux les plus remarquables : *Le Livre de la Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*, *Delphine*, *Corinne* et, en 1810, *De l'Allemagne.*

Aux Cent-Jours Mme de Staël rentra en France, mais elle était très fatiguée. Après un court séjour en Italie, elle revint mourir à Paris, en 1817. Elle avait 51 ans.

De tous les écrits de Mme de Staël, les seuls qui nous intéressent ici sont ceux en vers. Ils ne sont d'ailleurs point en très grand nombre et il nous sera facile d'en dresser la liste. C'est d'abord deux tragédies, la première *Sophie ou les Sentiments Secrets* a trois actes, la seconde *Jane Gray* en a cinq. — Cette dernière fut composée en 1787.

« Le caractère de Jane Gray — dit Mme de Staël — m'a transportée en le lisant dans l'histoire. J'avais à peu près son âge quand j'ai entrepris de le peindre, et sa jeunesse encourageait la mienne ».



Mme DE STAËL

(D'après une gravure de H. Meyer.)

Outre ces pièces voici les titres des diverses poésies de Mme de Staël : *Epître au malheur ou Adèle et Edouard* (imprimée en 1795). — *Epître sur Naples.* — *Traduction du Sonnet de Minzoni sur la mort de Jésus Christ.* — *Traduction du Sonnet de Filicaja sur l'Italie.* — *Henry et Emma*, ballade imitée de Prior. — *Imitation d'une Elégie de Bowles sur les eaux de Bristol.* — *La Bayadère et le dieu de l'Inde*, traduit de Goëthe. — *Le Pêcheur*, traduit de Goëthe. — *La Fête de la Victoire ou le Retour des Grecs*, traduit de Schiller. — *Le Salut du Revenant*, traduit de Schiller.

Toutes ses poésies se trouvent réunies dans les *Œuvres Complètes* de Mme de Staël. T. XVII de l'édition de 1821.

Est-il besoin de dire que leur principal intérêt tient au grand nom de leur auteur !...

CONSULTER : Mme DE NECKER DE SAUSSURE, *Notice sur le Caractère et es Ecrits de Mme de Staël*, 1820. — SAINTE-BEUVE, *Portraits de Femmes* et *les Nouveaux Lundis*, t. II, XII. — AMIEL, *Madame de Staël*, 1876. — ALBERT SOREL, *Mme de Staël*, 1890. — CH. DEJOB, *Mme de Staël et l'Italie*, 1890. — EUG RITTER, *Note sur Mme de Staël, ses ancêtres et sa famille, sa vie et sa correspondance*, 1899. — CH. JORET, *Mme de Staël et la Cour de Weimar*, 1900. — G. BOUSQUET, *Essais sur la politique de Mme de Staël*, 1903. — PAUL GAUTIER, *Mme de Staël et Bonaparte*, 1903. — C. LESIGNE, *Une âme de désir : Mme de Staël*, 1903.

ÉPITRE SUR NAPLES

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent,
Où les rayons des cieux tombent avec amour,
Où des sons enchanteurs dans les airs retentissent,
Où la plus douce nuit succède au plus beau jour ?
As-tu senti, dis-moi, cette vie enivrante
Que le soleil du sud inspire à tous les sens ?
As-tu goûté jamais cette langueur touchante
Que les parfums, les fleurs et les flots caressants,
Les vents rêveurs du soir, et les chants de l'aurore,
Font éprouver à l'homme en ces lieux fortunés ?
L'amour aussi, l'amour vient ajouter encore
Ses plaisirs aux plaisirs que le ciel a donnés ;
Et le chagrin cruel qui consume la vie,
S'efface, comme l'ombre, à la clarté des cieux.
La blessure reçue est aussitôt guérie ;
On peut mourir ici, mais qui vit est heureux :
C'est la terre d'oubli, c'est le ciel sans nuage,
Qui rend le cœur plus libre et l'esprit plus léger.
Dans ce cœur quelquefois il peut naître un orage,
Vous ne redoutez point un mal si passager.
Mais verrez le plaisir rentrer dans son domaine.

Le zéphyr s'est baigné dans la vague des mers,
Les fleurs ont, en passant, embaumé son haleine ;
La terre a prodigué ses parfums dans les airs,
La nuit même, la nuit, de ses timides ombres
Ne couvre qu'à demi les merveilles du jour ;
Le volcan fait encor briller ses flammes sombres.
A l'homme, à cet objet de son brûlant amour,
La nature jamais ne cache tous ses charmes :
Il n'est point solitaire, il n'est point isolé ;
Aux chagrins d'ici-bas, s'il donne quelques larmes,
Il regarde le ciel et se sent consolé.
Mais ce n'est point l'ardeur des plus nobles pensées
Qui, jusque vers ce ciel, entraîne ses désirs ;
Ni le regret touchant des délices passées,
Qui, vers ce confident, élève ses soupirs :
C'est plutôt je ne sais quelle intime alliance
De l'homme avec les cieux, et les airs et les fleurs.
Ici, les habitants rêvent dans l'indolence,
Et le plaisir de vivre y suffit à leurs cœurs.
Les siècles et la mort, et les volcans et l'onde,
Ont dévasté ces lieux qui sont encor si beaux ;
Par la cendre et le sang cette terre est féconde,
Et la rose n'y croît qu'au milieu des tombeaux.
Ah ! bienheureux l'oubli dans la contrée antique
Où, par les souvenirs, naîtrait tant de douleur ;
Où tout fut généreux, noble, fier, héroïque.
Quels héritiers, grand Dieu, pour le peuple vainqueur !
Ne pleurent-ils jamais sur des urnes funèbres ?
Le passé n'est-il rien pour les vieux fils du temps ?
Conduiront-ils toujours sur des tombes célèbres,
De leurs danseurs légers les pas insouciants ?
Arrêtez ! Cicéron ici perdit la vie ;
Sa tombe est au milieu de ce riant séjour :
Avant que de mourir, sur la rive fleurie
Il a laissé tomber quelques regards d'amour.
Banni de son pays, dans cette même enceinte,
Scipion, indigné, vint souffrir et mourir :
Il grava sur sa tombe une immortelle plainte,
Qui plaide contre Rome auprès de l'avenir.
Plus loin, sont les marais et les roseaux modestes
Qui purent cependant préserver Marius.
Ah ! de la liberté, trop misérables restes,
Vous nous la rappelez, mais elle n'était plus.
La gloire au moins, la gloire en avait l'apparence.

La liberté mourante, au regard menaçant,
Fit trembler quelque temps la suprême puissance,
La combattit encor de son bras tout sanglant.
Octave abaissant tout, assura sa victoire,
Ne fut grand qu'au milieu des hommes avilis :
Dans la honte de Rome il crut trouver sa gloire ;
Il commanda des vers aux flatteurs asservis.
Il a voulu tromper jusqu'au juge suprême,
Jusqu'au temps, seul rebelle à la loi du plus fort ;
Mais, le temps a tout dit, et Virgile lui-même
Vainement l'a choisi pour maître de son sort.
Il ne fut qu'un tyran, doux par hypocrisie,
Cruel par sa nature ; et d'un monstre odieux
Il fit don, en mourant, à la triste Italie,
Pour être regretté dans des jours plus affreux.
Oubliez, j'y consens, ces splendeurs meurtrières
Dont les tyrans de Rome ont décoré ces lieux :
L'esclavage et la mort, de ces amas de pierres,
Ont élevé partout l'édifice pompeux.
Mais donnez quelques pleurs à l'île renommée
Qui, non loin de ces bords, apparaît à mes yeux.
Là, partant pour la Grèce, où l'attendait l'armée,
Brutus à ses amis fit ses derniers adieux.
Il combattait alors pour le destin du monde,
Et tous nos longs malheurs datent de ses revers.
Qu'il a souffert ici ! Quelle douleur profonde !
Quelle vaste pitié l'émut pour l'univers !
Il croyait dans César frapper la tyrannie ;
Hélas ! l'infortuné n'immola qu'un ami,
Criminel, mais plus grand encor que sa patrie,
Despote regretté par un peuple avili,
De tous les vrais Romains, ô le plus misérable !
Avec un cœur aimant tu passas pour cruel.
Et sublime en vertu tu fus jugé coupable,
Tant le succès peut tout sur le sort d'un mortel !
C'était la même mer, c'était la même flamme,
Qui du haut du volcan s'élançait dans les airs ;
Mais ces bords recélaient encore une grande âme,
Et je la cherche en vain, ces lieux en sont déserts.
Du moins restez en paix, ville voluptueuse,
Où tout peut s'oublier, même la liberté.
Allez passer vos jours dans la barque rêveuse ;
De la terre et du ciel contemplez la beauté.
De vos beaux orangers cultivez la parure,

Ces éternelles fleurs, qui décorent l'hiver,
Semblent fixer pour vous l'inconstante nature.
Ailleurs, tout passe ; ici, de son front toujours vert,
Le printemps, chaque mois, vient embellir ces rives.
Pour vous tout recommence, et le champêtre espoir,
Dont l'orage détruit les roses fugitives,
Sous un nouvel éclat revient se faire voir.
Vous êtes méconnu, vous, peuple de poètes ;
Mobile, impétueux, irascible, indolent.
Vos prêtres et vos rois vous font ce que vous êtes.
C'est sous ce même ciel que vous fûtes si grand.
Vous le seriez encor si votre destinée
Soulevait tous les jougs qui sillonnent vos fronts,
Si vous pouviez penser, si votre âme enchaînée
N'achetait le sommeil au prix de mille affronts.
Ce sommeil est si doux, dans vos belles prairies,
Que moi-même, oubliant de plus nobles désirs,
Je savourais votre air ; et de vos douces vies
Le soleil et la mer m'expliquaient les plaisirs.
Mais en vain ce beau ciel, cette vive nature,
Ces chants délicieux ressemblaient au bonheur ;
Toujours j'ai ressenti la cruelle blessure
Du poignard que la mort a plongé dans mon cœur.
Où fuir cette douleur ? Sous ces débris antiques,
D'un antique moderne on croit trouver les pas ;
Aussi grand qu'un Romain par ses vertus publiques,
Persécuté comme eux, trahi par des ingrats,
Mais plus sensible qu'eux, et pleuré sur la terre,
Comme un obscur ami dont les paisibles jours
Aux devoirs d'un époux, aux tendresses d'un père,
Auraient été voués dans leur tranquille cours.
Zéphyr que j'ai senti, caressiez-vous sa cendre ?
Harmonieuses voix, cantique des élus,
Dans le sein de la tombe a-t-il pu vous entendre,
Et nos cœurs séparés se sont-ils répondus ?
Ciel parsemé de feux, aujourd'hui sa demeure,
Eternité des temps, éternité des mers,
Ne me direz-vous pas, et devant que je meure,
Si ses bras paternels me sont encore ouverts ?

LA PRINCESSE DE SALM-DYCK

Constance-Marie de Théis naquit à Nantes le 7 novembre 1767. Son père, d'une vieille famille picarde, était juge-maître des Eaux et Forêts de la ville et du comté de Nantes. Littérateur estimé, ayant composé lui-même un recueil de contes intitulé le *Singe de la Fontaine*, il se plut à diriger le goût naissant de sa fille vers les lettres.

A quinze ans, la jeune Constance connaissait plusieurs langues. A dix-huit ans elle composait quelques jolies pièces de vers légers et faciles comme ce *Bouton de Rose* qu'elle improvisa un jour, à la demande d'amis, sur le vieil air de *La baronne*. Cette pièce fut mise en musique dix ans plus tard par Pradher et elle devint populaire.

En 1789, Mlle de Théis épousa M. Pipelet de Leury, médecin, fils d'un ancien secrétaire du roi. Les époux vinrent se fixer à Paris et Mme de Leury sut bientôt se créer de belles relations littéraires.

Le 14 décembre 1794 elle fit représenter avec succès, au Théâtre Louvois sa tragédie lyrique : *Sapho*, avec la musique de Martin.

Aussitôt les sociétés littéraires s'ouvrirent à elle. Mme de Leury fut admise à la Société Anacréontique, au lycée des Arts, dont aucune femme n'avait encore été membre, au lycée des Etrangers, au lycée de la rue de Valois où professait La Harpe.

C'est là, qu'elle lut, en 1801, ses *Epitres à Sophie* dans lesquelles elle se montre une féministe ardente, réclamant la place de la femme au soleil et défendant énergiquement les droits de son sexe dans la société.

Tandis qu'elle poursuivait ses succès littéraires, certaines désillusions l'atteignaient dans son ménage. Ses œuvres contiennent les portraits du *Mari jaloux* et de l'*Epoux infidèle*, portraits qui sont assez significatifs sur les résultats malheureux de sa première union.

En 1802, elle devint veuve et épousa alors le comte de Salm-Dick, ancien comte de l'empire qui fut élevé en 1816 à la dignité de prince. Cette seconde union paraît avoir été particulièrement heureuse et la fin de la vie de Mme de Salm ne fut plus qu'une suite de douces satisfactions.

La plupart des sociétés savantes de France et de l'étranger la comptent parmi leurs membres et elle préside elle-même, en 1842, à la publication de ses *Œuvres complètes*, qui forment quatre volumes in-8°.

On trouve là, à côté de ses *Epîtres*, froides et sans véritable inspiration, œuvre de raison plutôt que de sentiment, plus d'une pièce charmante et notamment, le *Bouton de rose*, auquel, naturellement, elle n'attache aucune importance et qui vaut, à lui seul, toutes ses *Epîtres*.

On trouve encore là une longue pièce, intitulée *Mes soixante ans*, dans laquelle Mme de Salm a fixé ses souvenirs et qui contient de fort bons passages.

Mme de Salm a dit elle-même : « Quoique ma vie littéraire ait été en grande partie consacrée à la poésie, j'ai fait aussi plusieurs ouvrages en prose. »

Elle a publié, en effet, un roman : *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* ; un volume de pensées ; des études sur la *Vie et les ouvrages de Mentelle*, sur la *Condition des Femmes*, etc.

La princesse de Salm est morte à Paris le 13 avril 1845.

ÉPITRE AUX FEMMES

FRAGMENTS

Si la nature a fait deux sexes différents,
Elle a changé la forme et non les éléments.
Même loi, même erreur, même ivresse les guide :
L'un et l'autre propose, exécute ou décide :
Les charges, les devoirs, entre *eux deux* divisés,
Par un ordre immuable y restent balancés.
Tous deux pensent régner, et tous deux obéissent :
Ensemble ils sont heureux, séparés, ils languissent :
Tour à tour l'un de l'autre, enfin, guide et soutien,
Même en se donnant tout, ils ne se doivent rien.

. . . .

Sciences, poésie, arts qu'ils nous interdisent,
Sources de voluptés qui les immortalisent,
Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité !
Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace :
On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace.
On veut nous arracher la plume et les pinceaux ;
Chacun a contre nous sa chanson, ses bons mots.
L'un, ignorant et sot, vient avec ironie
Nous citer de Molière un vers qu'il estropie ;
L'autre, vain par système et jaloux par métier,
Dit d'un air dédaigneux : *Elle a son teinturier.*
Des jeunes gens, à peine échappés du collège,
Discutent hardiment nos droits, leur privilège ;
Et leurs arrêts, dictés par la fatuité,
La mode, l'ignorance et la futilité,
Répétés en échos par ces jeunes imberbes,
Après deux ou trois jours sont passés en proverbes.
En vain l'homme de bien (car il en est toujours),
En vain l'homme de bien vient à notre secours,
Leur prouve de nos cœurs la force, le courage,
Leur montre nos lauriers conservés d'âge en âge,
Leur dit qu'on peut unir grâces, talents, vertus,
Que Minerve était femme aussi bien que Vénus :
Rien ne peut ramener cette foule en délire :
L'honnête homme se tait, nous regarde et soupire

LA COQUETTE

De la nature bienfaisante,
Eglé reçut tous les présents ;
Finesse, esprit, grâce touchante,
Air noble et doux, gaîté, bon sens ;
On est frappé par sa figure,
On est séduit par son regard ;
Mais elle sait, à force d'art,
Gâter les dons de la nature.

Sa taille est souple et délicate,
Un corps la gêne et la raidit ;
Sur son beau teint la rose éclate,
Un fard imposteur la ternit ;
Son pied souffre dans sa chaussure ;
Des cheveux cachent ses cheveux ;
Que de peine et de soins, grands dieux !
Pour défigurer la nature !

Son attitude est composée,
Sa robe drape ses appas ;
Si sur vous sa main s'est posée,
C'est pour faire briller son bras.
Pour développer sa figure
Elle lève les yeux au ciel ;
Et l'air qu'elle croit naturel,
Est l'opposé de la nature !

Chante-t-elle ? sa voix sonore
Choque par de trop grands éclats ;
Danse-t-elle ? C'est Terpsichore,
Mais calculant ses moindres pas :
D'une sensibilité pure
Elle aime à vanter le tourment,
Mais c'est toujours en minaudant
Qu'elle parle de la nature.

Douce et bonne autant que jolie,
Elle est méchante par bon ton ;
Elle se lève, elle s'écrie,
Pour attirer l'attention ;
Enfin, beauté, talents, lecture,
En elle tout brille et déplaît :
Ah ! pour plaire il n'est qu'un secret,
Et c'est celui de la nature.



PRINCESSE DE SALM-DYCK

(D'après un portrait de Girodet-Trioson)

LE BOUTON DE ROSE

Bouton de rose.
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,
Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

Au sein de Rose,
Heureux bouton, tu vas mourir!
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose
Tu pourras trouver un rival;
Ne joute pas, bouton de rose,
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la vois:
S'il est une métempsycose,
Grands dieux! par pitié rendez-moi
Bouton de rose.

LE RETOUR EN FRANCE

Bonheur de se trouver chez soi,
Dans son pays, dans sa patrie;
Plaisirs, transports si doux pour moi,
Charmez encor, charmez ma vie!
Je dis enfin, libre d'ennuis,
Après une trop longue absence:
Ah! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France!

On retrouve dans ses foyers
Ses habitudes, sa famille;
Les cœurs se livrent tout entiers,
Dans tous les yeux le plaisir brille;
Voisins, connaissances, amis,
Entre vos bras chacun s'élance.
Ah! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France!

Du nom fatigant d'étranger
On n'a plus l'oreille blessée;
On ne doit point toujours changer
Ses goûts, ses mœurs et sa pensée.
De mille riens qui sont permis
L'esprit charmé jouit d'avance.
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

On n'est plus tristement perdu
Au sein d'une foule étrangère;
On entend, on est entendu,
On est heureux à sa manière.
On n'offense plus la prudence.
Par un mot, un geste, un souris
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

Et toi surtout, noble cité
Où j'ai vu l'été de ma vie,
Séjour des arts, de la gaîté,
De la science et du génie;
A toi quand je songe, ô Paris !
Qu'avec transport je dis d'avance :
Ah ! qu'il est doux de revoir son pays,
Surtout quand on revient en France !

BOUTADE

SUR LES FEMMES AUTEURS

Qu'une femme auteur est à plaindre !
Juste ciel ! le triste métier !
Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun sait la déprécier.

Est-elle simple et solitaire,
C'est, dit-on, *affectation !*
Veut-elle un instant se distraire,
Elle aime à se montrer, dit on :
Tout ce qu'elle ose se permettre,
En mal on sait l'interpréter;
Elle ne peut parler, chanter,
Sourire sans se compromettre.

Son silence blesse les sots,
Ses propos ne les touchent guère;
Elle doit parler par bons mots,
Ou ne rien dire avec mystère.
Comme un animal curieux
Tantôt chacun la considère;
Tantôt, une bégueule altière
Lui jette un regard dédaigneux.
Un raisonneur, qui chez lui brille,
L'accable de ses lourds propos,
Et la renvoie à son aiguille,
Après quinze ans d'heureux travaux.
Une mégère la provoque,
Et lui fait, d'un ton radouci,
Tout haut, un éloge équivoque,
Tout bas, un affront réfléchi.
Un piètre auteur entre chez elle,
Malgré son ordre très exprès,
Et partout va redire après :
Je viens de chez madame telle;
Nous avons (je le dis tous bas)
Parlé de sa pièce nouvelle,
Et mes conseils n'y nuiront pas.
Un poète blâme sa prose,
Un prosateur blâme ses vers;
On lui suppose cent travers,
On imprime ce qu'on suppose;
Sur elle on ment, on rit, on glose,
Aux yeux trompés de l'univers.
Joignez à ces tourments divers
Les gentillesses de la chose;
Chansons, épigramme, pamphlet,
Menus propos des bons apôtres,
Et vous connaîtrez ce que c'est
Que d'être un peu moins sot que d'autres.

Juste ciel! le triste métier!
Oui, j'y renonce pour la vie;
Fuyez, encre, plumes, papier,
Amour des vers, rage ou folie!
Mais non; revenez m'aveugler,
Bravez ces clameurs indiscrètes!
Ah! vous savez me consoler
De tous les maux que vous me faites.

LES CINQ ACTES DE LA VIE

Le drame de la vie, hélas ! est peu de chose ;
Au drame de la scène on peut le comparer :
Jusques au dénoûment jamais on n'y repose ;
Bien ou mal, pauvre ou riche, on doit y figurer.

Au premier acte on naît ; avec peine on s'avance
A travers mille écueils vers un but ignoré.
Au second, on s'éclaire, on pressent l'existence ;
A de vagues désirs on est déjà livré.

Au troisième, emporté par une aveugle ivresse,
Par le monde, l'amour, les renaissants plaisirs,
On ose, on brave tout, on s'égare sans cesse,
On s'apprête souvent d'éternels repentirs.

Au quatrième, las de vaines jouissances,
Le cœur d'autres besoins, d'autres feux se remplit :
L'orgueil, l'ambition, leurs transports, leurs souffrances,
Viennent tout remplacer... cependant on vieillit.

Au cinquième arrivé, le corps, l'esprit s'affaisse ;
Chaque jour, chaque instant voit briser un lien ;
On pense, on parle encor... mais la toile se baisse :
Le spectacle finit, et l'homme n'est plus rien.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1)

C'est à Douai, le 20 juin 1786, que naquit Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes. Son père était peintre en armoiries et ornements d'églises ; il avait épousé Catherine-Cécile Lucas, douaisienne de naissance, comme lui, mais d'origine suisse — comme lui encore. La Révolution ayant enlevé à Félix Desbordes son gagne-pain, sa femme résolut de partir pour la Guadeloupe où elle avait l'espoir de trouver de l'aide auprès d'un parent riche. Pour ce long voyage, elle emmena avec elle sa fille Marceline alors âgée de quatorze ans. Le malheur voulut qu'elles arrivassent à la Guadeloupe en plein soulèvement des noirs. Le parent qu'elles venaient voir est en fuite ; il a été complètement ruiné par l'insurrection. Par surcroît, Mme Desbordes gagne la fièvre jaune et meurt. La jeune Marceline revient seule en France et, pour vivre, elle chante et joue la comédie.

La vérité est qu'elle avait débuté sur les planches avant même d'aller à la Guadeloupe. Sa mère et elle avaient si peu d'argent qu'en attendant l'heure d'embarquer, la fillette monta sur des petits théâtres dans les différentes villes où elles passèrent. Elle témoignait d'une vive intelligence et il est aujourd'hui certain qu'elle s'amusait déjà à faire des vers.

Revenue en France, Marceline reprit la vie de comédienne. En 1804, elle chante, avec succès, au Théâtre des Arts, à Rouen. Elle tient aussi les rôles d'ingénue dans la comédie. « On me jetait des bouquets, a-t-elle écrit sur cette période de sa vie, et je mourais de faim en rentrant, sans le dire à personne. »

Sans être précisément belle, elle faisait impression. « C'était, nous dit quelqu'un qui l'a connue à ce moment, une de ces figures qu'on n'oublie point : un profil d'une grande pureté, des yeux bleus, de beaux cheveux blonds, quelque chose des races du Nord, des nobles filles de l'Ecosse et du ciel d'Ossian... Son regard était doux et bon, sa voix ravissante. Dans son langage, dans son air, dans ses manières, une rare et constante distinction. Elle était frêle, pâle, semblait souffrante..... »

Ce fut vers la fin de 1804 qu'elle arriva à Paris. Le 29 décembre, elle débutait à l'Opéra-Comique. Mais elle gagnait si peu qu'elle abandonna bientôt la capitale pour courir de nouveau la province. Ce fut aussi vers cette époque qu'elle éprouva ses premières peines de cœur. Elle passa par de cruelles angoisses qu'elle avouera un jour, dans une lettre à Sainte-Beuve, et auxquelles elle rattachera ses premiers élans poétiques : « A

(1) Les intérêts des éditeurs n'étant pas les mêmes que ceux des poètes, il arrive parfois que, pour respecter les premiers, on néglige les seconds. Ainsi l'éditeur de Mme Desbordes-Valmore nous ayant refusé la permission de reproduire ici un certain nombre de pièces de la divine poétesse, nous n'avions que deux partis à prendre, ou rayer l'auteur des *Pleurs* de notre anthologie, ou lui consacrer un modeste chapitre critique. Bien que cela nuise à la physionomie de notre volume, c'est à cette seconde solution que nous nous sommes arrêté. De la sorte, l'éditeur verra ses droits inviolés et la mémoire de Mme Desbordes-Valmore ne sera pas tout à fait trahie.

vingt ans, dit-elle — des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant. Le bruit de ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de mes réflexions. Je fus forcée de les jeter sur le papier pour me délivrer de ce frappement fiévreux ; et l'on me dit que ce que je venais d'écrire était une élégie.

« M. Alibert, qui soignait ma santé devenue très frêle, me conseilla d'écrire, comme moyen de guérison; n'en connaissant pas d'autre, j'ai suivi l'ordonnance sans avoir rien appris, rien lu, ce qui me causa longtemps une fatigue pénible, car je ne pouvais jamais trouver de mots pour rendre ma pensée. »

Quelques années plus tard, vers 1810, semble-t-il, Marceline qui était faite pour aimer et pour souffrir, devait traverser une nouvelle crise passionnelle plus forte encore, celle-là, et qui allait laisser des traces profondes dans son cœur et dans son œuvre. Qui elle avait aimé d'abord, on ne sait. Mais, cette fois, toutes les apparences concordent pour nous faire supposer que l'homme auquel Marceline s'était abandonnée, était le poète Henri de Latouche, l'éditeur d'André Chénier.

Si nous en croyons ses élégies, — et nous savons qu'elle y a mis toute sa vie et toute son âme, — ce fut une actrice de ses amies, nommée Délia, qui la précipita en quelque sorte dans les bras de son séducteur.

Oui ! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur;
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.
Ah ! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !
Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir ?
Vos succès me rendaient heureuse :
Votre bonheur brillait dans mon chemin ;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin ;
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté, me l'avoir fait connaître ?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?
Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir ;
L'amour jamais n'eut de moi que des larmes
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir.

Voilà ce qu'elle criera à celle qu'elle appelle Délie, lorsque les premiers enivrements de la passion feront place, chez son amant, à des sentiments moins vifs, avant-coureurs du détachement final.

Aussi bien, on ne saurait trop insister sur la liaison de Latouche et de Marceline car, cette liaison aura été pour elle la source la plus pure, la plus passionnée, comme la plus amère de ses chants. C'est pour Henri de Latouche qu'elle a composé ces élégies brûlantes qui feront dire à Baudelaire : « Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu, suffisent à faire le grand poète, Marceline Valmore est et sera toujours un grand poète. » — Moins que chez tout autre écrivain, on ne peut séparer chez elle l'œuvre de la vie. Toutes ses souffrances et ses joies — ses souffrances surtout ! — elle les a dites en d'admirables vers, — admirables parce qu'ils sont débordants de douleur, d'amour, de passion et de sincérité. Ce n'est pas une artiste qui écrit, c'est un cœur de femme qui s'épanche. L'art, elle n'en a, pour ainsi parler, pas souci : que lui importe la forme, elle dit ce qu'elle a à dire, simplement. Et, comme la passion lui donne du génie, du même coup elle crée la forme qui convient à ces confessions d'amoureuse, à ces cris de joie d'un cœur en fête, à ces lamentations d'une âme désespérée. Elle crée, sans s'en douter, la forme type des élégies féminines, — la forme dont la plupart des poétesses qui viendront après elle aimeront à s'inspirer. C'est que — ainsi que le note encore admirablement Baudelaire — elle « fut femme, fut toujours femme et ne fut absolument que femme; mais elle fut à un degré extraordinaire, l'expression poétique de toutes les beautés naturelles de la femme ». Avait-on jamais entendu avant elle, des vers comme ceux-ci :

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne ;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour, et je perdis la voix ;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre :
Mon être avec le tien venait de se confondre ;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.

Savais-tu ce prodige ? Eh bien, sans te connaître
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents,
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants,
Ta voix me fit pâlir et mes yeux se baissèrent ;
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et sans le demander j'avais dit : « Le voilà ! »

Et comment lorsqu'on parle de Mme Desbordes-Valmore, comme d'ailleurs de presque tous les grands écrivains du XIXe siècle, — comment ne pas citer le jugement du plus judicieux des critiques, Sainte-Beuve :

« Mme Valmore, — écrit-il à propos de ses premières poésies, — en avançant, aura, par accès peut-être, des cris plus déchirants, des éclairs plus perçants et plus aigus, comme aux approches de l'ombre; mais ici ce sont de doux éclairs du matin, de jolis rayons d'avril, les lilas aimés, le réséda dans sa senteur ; et déjà s'exhalent pourtant, à travers des gémissements tout mélodieux, ces beaux élans de passion désolée qui la mettent tant au-dessus et à part des autres femmes, de celles même qui ont osé chanter le mystère. C'est l'*André Chénier femme*, a-t-on dit. Avec moins d'art, incomparablement, elle a la source de sensibilité plus intime, plus profonde ».

Et, n'est-ce pas Sainte-Beuve, encore, qui appelait le début de cette pièce, l'*Attente*, « une ouverture glorieuse et triomphale comme un lever de soleil ».

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière, et m'annonça l'amour :
Comme la vigne aimante en secret attirée
Par l'ormeau caressant, qu'elle embrasse à son tour,
Je l'aimai ! D'un sourire il obtenait mon âme.
Que ses yeux étaient doux ! que j'y lisais d'aveux !
Quand il brûlait mon cœur d'une si tendre flamme,
Comment, sans me parler me disait-il : « je veux ! »
O toi qui m'enchantais, savais-tu ton empire ?
L'éprouvais-tu, ce mal, ce bien dont je soupire ?
Je le crois : tu parlais comme on parle en aimant,
Quand ta bouche m'apprit je ne sais quel serment.
Qu'importent les serments ? je n'étais plus moi-même,
J'étais toi. J'écoutais, j'imitais ce que j'aime :
Mes lèvres, loin de toi, retenaient tes accents,
Et ta voix dans ma voix troublait encore mes sens.

Quelle passion et quelle sincérité dans ce désordre de mots et de pensées Jamais encore une femme n'avait ainsi exprimé les sentiments les plus secrets de son cœur. C'est que la femme ici s'efface devant l'amante. Ou, plutôt, non, elle ne s'efface pas, elle se réalise, elle ose se réaliser tout entière. Car une femme n'est complètement femme que lorsqu'elle aime. Or Mme Desbordes-Valmore sans cesser d'être chaste — plus chaste assurément que Mme Dufrenoy, — ne craint pas de confesser publiquement sa passion pour un homme. Et cela, non plus sur le ton precieux et factice du XVIIe siècle, non plus par divertissement littéraire comme au XVIe siècle, mais avec la sincérité d'une femme que l'amour a profondément agitée, qui a connu la douceur du baiser et le déchirement de la trahison ou de l'abandon. Les élégies d'une de Villedieu sont loin et les idylles aux champs aussi

C'est tout son cœur, toute son âme, sa chair et son sang, et ses larmes de joie et d'infinie souffrance que Mme Desbordes-Valmore a mis dans ses vers. Ses poésies sont l'écho fidèle de toute sa vie passionnelle et sentimentale, de sa vie de femme, d'amante et de mère. Elle savait les mots qui « résolvent la sécheresse du cœur », a dit Michelet. Et Sainte-Beuve, encore : « Son talent est lié à sa passion comme l'écho à la vague du rivage, comme la vague au lac désolé. Si ce talent n'a pas cessé de gémir et de grandir, c'est que l'âme elle-même, après tant de flots versés, s'est trouvée inépuisable. » N'est-ce pas aussi que son âme douloureuse ne trouvait jamais l'inspiration plus aisément que pour verser des *Pleurs* ? Le bonheur n'avait point été inventé pour elle. Que son ami soit loin d'elle, écoutez-la soupirer :

Les femmes, je le sais, ne doivent pas écrire ;
J'écris pourtant,
Afin que dans mon cœur au loin tu puisses lire
Comme en partant.

Je ne tracerai rien qui ne soit dans toi-même
Beaucoup plus beau ;
Mais le mot cent fois dit, venant de ce qu'on aime,
Semble nouveau.

Qu'il te porte au bonheur ! Moi, je reste à l'attendre,
Bien que, là-bas,
Je sens que je m'en vais, pour voir et pour entendre
Errer tes pas.

Ne te détourne point, s'il passe une hirondelle
Par le chemin,
Car je crois que c'est moi qui passerai, fidèle,
Toucher ta main.

Tu t'en vas, tout s'en va ! tout se met en voyage,
Lumière et fleurs ;
Le bel été te suit, me laissant à l'orage
Lourde de pleurs...

Cela n'est point désespéré assurément, et le désespoir d'ailleurs n'aurait pas de raison d'être — mais, dans cette tendresse infiniment douce, il erre un sentiment triste, comme une crainte instinctive d'un malheur pressenti. Peut-être ne pleure-t-elle pas encore, mais elle sent que les larmes vont bientôt déborder de ses yeux.

Et ces larmes, elle les laissera couler, lentement sur ses joues pâlies, avec une douloureuse résignation. Habituée qu'elle a toujours été à souffrir, elle ne se révoltera pas contre le sort, elle se plaindra comme une tendre

tourterelle blessée sans même songer à maudire celui qui est la cause de sa tristesse et de ses pleurs. « Que veux-tu ? — dira-t-elle à sa sœur — je l'aimais. » Ainsi, c'est dans son amour qu'elle lui cherche une excuse. Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est elle. Oui, car si elle ne l'avait pas aimé, il ne l'aurait pas fait souffrir. Logique touchante d'une créature toute de tendresse, sentimentale jusqu'à l'excès, logique résignée d'une âme créée pour aimer bien plus qu'elle ne le fut pour qu'on l'aime.

Que veux-tu ? je l'aimais. Lui seul savait me plaire !
Ses traits, sa voix, ses vœux, lui soumettaient mes vœux.
Tendre comme l'amour, terrible en sa colère...
(Plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux.)
Je l'aimais, j'adorais ce tourment de ma vie ;
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor ;
Il me faisait mourir, et je disais : j'ai tort.
A douter de moi-même il m'avait asservie.

Et que ne donnerait-elle pas pour qu'il soit encore auprès d'elle. Comme elle se soumettrait à nouveau à ses caprices et à sa volonté. Mais, hélas, le cruel est parti sans retour :

Sans retour ! Le crois-tu ? dis-moi que je m'égare ;
Dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare,
Dis qu'il va revenir, qu'il revient... trompe-moi,
Mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
Va le lui demander, va l'implorer... Demeure :
L'orgueil est entre nous, il glace, il est mortel.
N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure ?
N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel ?
Ne l'accuse jamais. Songe que je l'adore.
Puisque je vis encore :
Avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
Ma sœur, j'aurai parlé pour la dernière fois.
Tout change, il a changé : d'où vient que j'en murmure ?
Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné ?
Que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné !
Tout change, il a changé. C'est là sa seule injure ;
Et, s'il fuit un bonheur qui n'a pu le toucher,
Ce n'est pas à l'amour à le lui reprocher.
Tes yeux seuls, pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
Lui diront mes adieux que je n'osai lui dire;
Ton nom, comme un écho, lui parlera de moi ;
Qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste ;
Ah ! je l'en défendrais contre tous... contre toi.
Du peu de force qui me reste.

Imite mon silence ; un stérile remords
Ne ralluma jamais une flamme épuisée ;
En oubliant qu'il l'a causée,
Dans son étonnement il pleurera ma mort.

On le voit, pas un cri de haine, la résignation et le pardon tout le temps. Tout change, il a changé, rien ne lui semble plus naturel et, si quelqu'un est coupable, c'est elle, elle seule qui s'est entêtée dans son amour. Aussi, loin de le maudire, elle adressera à Dieu cette *Prière pour lui* :

Dieu ! créez à sa vie un objet plein de charmes ;
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur, Dieu ! donnez-lui des larmes;
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois !

J'ai pleuré : mais ma voix se tait devant la sienne ;
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez, celle qui l'entendra ?

Qu'il la trouve demain ! qu'il m'oublie et l'adore !
Demain, à mon courage il reste peu d'instants.
Pour une autre aujourd'hui je veux prier encore;
Mais... Dieu ! vous savez tout : vous savez s'il est temps !

Et cela, elle l'écrira le jour où elle apprendra que son ami va se marier, le jour où elle devra abandonner tout espoir de le voir revenir à elle. On ne saurait imaginer oubli plus complet de soi-même, expression plus admirable d'un admirable amour exempt de tout égoïsme, fait uniquement de sacrifice et de dévouement.

Mais, il nous faut revenir sur nos pas. Nous avons laissé la pauvre Marceline courant les provinces de France, après son séjour de quelques années à Paris. Elle chante, elle joue la comédie. En 1817, nous la trouvons à Bruxelles où elle épouse, le 4 septembre, un comédien, François-Prosper Lanchantin, dit Valmore, honnête homme mais sans beaucoup de talent.

En 1823, à la suite de ses premiers succès poétiques, elle renonce au théâtre. Elle se consacre à la poésie et à l'éducation de ses enfants, et se prépare à de nouvelles douleurs. Sans parler en effet de la gêne qui régna continuellement dans son ménage, Mme Desbordes-Valmore se verra successivement enlever ses deux filles dont l'une était cette tendre et frêle Ondine Valmore, qui avait hérité de ses dons pour la poésie. Elle mourut elle-même à Paris, 73 rue de Rivoli, le 23 juillet 1859.

Ses poésies resteront parmi les plus remarquables entre toutes celles dues à des femmes. Presque sans instruction, Marceline Desbordes-Valmore a chanté selon son cœur, simplement, naturellement. La littérature et l'art



MARCELINE DESBORDES-VALMORE

(D'après un médaillon de David-d'Angers)

ne viennent chez elle que par hasard et par surcroît, sans qu'elle le veuille. A l'ordinaire, ses vers sont plutôt des soupirs et des cris que des lignes écrites. De là leur charme ; de là aussi leur défaut d'ordonnance, leur laisser-aller, leurs incorrections. Mme Desbordes-Valmore ne sait pas toujours, non plus, se borner. Mais quand, chez elle, la passion s'accorde avec le style et la brièveté, on peut dire que notre littérature élégiaque ne contient rien de plus parfait que certains de ses poèmes. N'est-ce pas un autre grand élégiaque, le pauvre et passionné Paul Verlaine, qui a écrit de Mme Desbordes-Valmore :

« Rien de l'emphase, rien du *toc*, rien de la mauvaise foi qu'il faut déplorer chez les œuvres les plus incontestables d'outre-Loire. Et cependant comme c'est chaud, ces romances de la jeunesse, ces souvenirs de l'âge de femme, ces tremblements maternels ! Et doux et sincère, et tout ! Quels paysages, quel amour des paysages ! Et cette passion si chaste, si discrète, si forte et émouvante néanmoins ! »

Que ces lignes de l'auteur de *Sagesse* soient la conclusion de cette modeste notice.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Elégies, Marie et romance*, 1819.— *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*, 1822. — *Elégies et poésies nouvelles*, 1825. — *Poésies inédites* 1829. — *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*, 1830, 2 vol. in-8. — *Les Pleurs*, 1833. — *Pauvres fleurs*, 1839. — *Contes en vers et en prose pour les enfants*, Lyon 1840, in-8. — *Contes en vers pour les enfants*, Paris, 1840, in-12. — *Bouquet et Prières*, 1843. — *Poésies inédites*, publiées par Gustave Revilliod, Paris 1860. — *Poésies*, précédées d'une notice inédite de Sainte-Beuve, Paris, Charpentier 1842, 1860 et 1872. — *Œuvres complètes*, Paris, Lemerre, 1886-87, 3 vol. in-12.

A CONSULTER : ALEXANDRE DUMAS, *Mémoires* 1833, T. IV.— ANTOINE DE LATOUR, *Revue de Paris*, 18 décembre 1836. — SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, T. II, *Causeries du lundi* T. XIV, *Nouveaux lundis*, T. XII. — Ces diverses études ont été réunies en un volume et augmentées de documents nouveaux : *Mme Desbordes-Valmore, Correspondance*, Paris, 1870 in-18. — H. CORNE, *La Vie et les œuvres de Mme Desbordes-Valmore*, Paris, 1876, in-12. — AUG. LACAUSSADE, Notice en tête de l'édition des *Œuvres* de Mme Desbordes-Valmore, éd. 1886-87. — HYPPOLYTE VALMORE (son fils) notes, dans le T. II de l'édition précédente, 1886-87. — BENJAMIN RIVIÈRE, notice en tête de la *Correspondance intime de Mme Desbordes-Valmore*, Paris 1896. 2 vol. n-12. — PAUL VERLAINE, *Les Poètes Maudits*, Paris, 1884, — ARTHUR POUGIN, *La jeunesse de Mme Desbordes Valmore*, Paris, 1898, in-18. — LÉON SÉCHÉ, *Sainte-Beuve*, T. II, Paris, 1904, in-8..

MELANIE WALDOR

« Quand je fis *Antony*, écrit Dumas dans ses *Mémoires*, j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari.

« Un jour, elle reçut du sien une lettre qui annonçait son retour.

« Je faillis devenir fou.

« J'allai trouver un de mes amis, employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui.

« Le mari ne vint pas.

« Ce que je souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les vieilles lunes du poète Villon.

« Mais lisez *Antony* : ce que j'ai souffert, c'est Antony qui vous le racontera ».

Ainsi Mélanie Waldor — car c'est d'elle, on le devine, dont parle Dumas — s'offre à nous avec un double intérêt. Non seulement elle tient un rang honorable dans la littérature féminine, mais, encore — et ce n'est pas le côté le moins curieux de sa physionomie ! — elle aura quelque peu été l'inspiratrice de Dumas, elle aura quelque peu posé devant lui pour l'Adèle d'Hervey d'*Antony*.

Mélanie Waldor était la fille de M. de Villenave, un érudit dont la bibliothèque et les collections furent célèbres. Elle était née à Nantes en 1796, et avait épousé un capitaine d'infanterie. — Alexandre Dumas nous a dit où il l'avait connue. C'était en 1827, il lui avait été présenté après une séance littéraire donnée à l'Athénée par M. de Villenave.

Leur liaison dura deux années (1).

---

(1) On ne lira pas sans intérêt les deux pièces suivantes écrites par A. Dumas pour Mélanie Waldor. Ces pièces n'ont jamais été publiées ailleurs que dans *Le Livre*. L'original appartenait à M. Spoelberch de Lovenjoul.

RÊVERIE

O toi que si souvent j'avais vue en mes songes,
Toi que longtemps je crus une idéalité
Et qui de mes plus doux mensonges
Viens m'offrir la liberté.

Sais-tu pourquoi les chants que ta voix fait entendre
Ont soumis mon esprit à leur charme vainqueur !
C'est que ton cœur est triste et tendre,
Et que tes chants viennent du cœur !...

Mélanie n'était pas belle, nous le savons par le médaillon de David d'Angers et par ce que Dumas en dit lui-même, nous le savons aussi par cette pièce féroce : *A une muse*, dans laquelle Alfred de Musset a tracé de la pauvre femme un bien cruel portrait :

Quand madame Waldor à Paul Foucher (1) s'accroche,
Montrant le tartre de ses dents,
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses membres ardents ;

Quand sous ses longs cheveux flagellant sa pommette,
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,
Coudoyant les valseurs, pareille à la comète
Heurtant les astres dans les cieux ;

C'est qu'en ton sein brûlant sommeillait le génie
Avant qu'à tes accents il eût donné l'essor,
Comme sommeille l'harmonie
Dans une harpe vierge encor !

C'est que l'heureux talent que ton âme sent naître
Se trahit seul, pareil aux parfums enivrants
Que la rose, sans les connaître,
Abandonne au souffle des vents.

C'est que ton œil est doux lorsqu'il quitte la terre
Et que, voilé d'amour, se levant vers les cieux,
Il y poursuit avec mystère
La lune au char silencieux !...

C'est que l'heureux mortel qui vivra dans ta vie,
Qui verra ses destins à tes destins liés,
Et d'amour et de poésie
Pourra s'enivrer à tes pieds.

Oh ! si pour moi le ciel eût gardé cette joie,
Si par un doux lien prompt à nous réunir,
Nous guidant sur la même voie,
Il eût mêlé notre avenir !

Si, faisant à ton cœur sa part de mon délire,
Sa bonté conduisait par un double penchant
Nos deux mains sur la même lyre,
Nos deux voix sur le même chant !

Ma voix s'élèverait quand faiblirait la tienne,
Tu serais mon appui, je serais ton soutien,
Ta gloire deviendrait la mienne,
Mon triomphe serait le tien !

(1) Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo.

Et quand lassée enfin de la valse rapide,
Haletante et fermant les yeux,
Elle laisse flotter sa main maigre et livide
Et darde un regard fauve au Werther pustuleux,

Alors tout s'est enfui ! la chouette souffre et crie,
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie,
Et Drouineau (1) devient rêveur.

Boutade de rimeur en verve, mais boutade quand même un peu venimeuse !

Mélanie Waldor commença à écrire en 1831. Son premier essai fut un roman historique. Elle se fit connaître comme poète seulement en 1835, avec ses *Poésies du Cœur*, le seul volume de vers qu'elle ait donné d'ailleurs.

L'un sur l'autre appuyant leur course vagabonde,
Tels deux cygnes errants dans les plaines des cieux
Laissent tour à tour sur le monde
Tomber un chant délicieux !

Le pâtre qui les suit d'une voix attentive
Sait qu'il doit à l'un d'eux le chant qui l'a frappé,
Mais il demande en vain à l'écho de la rive
Auquel des deux ce chant est échappé.

Puis l'amour est venu, les années ont passé, les passions se sont enlevées, et l'on peut juger des sentiments par cette nouvelle pièce de Dumas. C'est l'époque des scènes.

LA LETTRE

Cette lettre... c'est bien ta main qui l'a tracée,
Mais un vain préjugé t'a soumise à ses lois,
Et le monde t'a dit, avec sa voix glacée :
« Tu briseras son cœur !... N'importe, tu le dois !... »

Soudain, t'asservissant à cette loi du monde,
Sans l'aveu de ton cœur ton esprit a dicté,
Et, souriant peut-être à ma douleur profonde,
Du coup qu'il me portait ton orgueil fut flatté !

C'est que tu t'es méprise à l'ardeur qui m'enflamme,
Dans une passion tu n'as vu qu'un désir,
Et tu n'as pas compris que mon âme à ton âme
Demandait du bonheur et non pas du plaisir !

(1) Gustave Drouineau (1800-1878), auteur dramatique et romancier.

Ne me demandez pas de donner à mes chants
Un vol plus élevé : ce qu'ils ont d'harmonie
Je le dois à mon cœur, et non pas au génie

En vérité, elle s'estimait à sa juste valeur. Ses vers expriment rarement une idée forte, mais ils ne sont pas indifférents. En somme talent romantique : langueur, tristesse, passion, clair de lune, jeune homme pâle, voix fatale, pensées de mort... Tout l'attirail !

Mélanie Waldor est morte à Paris, le 11 octobre 1871.

CONSULTER : ALEXANDRE DUMAS : *Mémoires*, 2e série, t. IV, 1854. — EUG. DE MIRECOURT, *Les Contemporains : Mélanie Waldor.* Paris, 1856. — CHARLES GLINEL, *Le Livre*, 10 octobre 1886. — Mme DESBORDES-VALMORE, *Correspondance*, Paris, 1896.

REGRETS

O mes beaux lacs aux flots dormeurs et transparents !
O mes bois de sapins si sombres et si grands !
O mes rochers sans fleurs, aux pentes si rapides,
Que les oiseaux à peine osent y faire un nid !
Et vous, mes vieilles tours aux masses de granit,
Aux meurtrières vides !...

C'est que dans mes transports tu n'as pas vu la joie
D'un cœur qui se croyait en ce monde isolé
Et qui, las des tourments dont il était la proie,
A l'aspect du bonheur s'est soudain consolé.

Dans un amour naissant tout est doute et mystère,
J'espérais !... Mais peut-être un sentiment vainqueur,
Allumant en mon sein son foyer solitaire,
Sans atteindre le tien, doit dévorer mon cœur !

Alors !... Oh ! par pitié, caresse mon délire,
Et si ton cœur au mien est fermé pour jamais,
Laisse-moi seulement t'aimer et te le dire,
Et je te bénirai comme si tu m'aimais !

Cette pièce n'explique-t-elle pas celle de Mélanie qui a pour titre . *Et vous l'avez pu croire !*

Vous, dont chaque débris éveille un souvenir
Qui parle mieux au cœur que les temps à venir !
Remparts où, chaque soir, errante ainsi qu'une ombre,
J'aimais à contempler les noirs sillons creusés
Par le lierre, tordant à vos créneaux brisés
Ses vieux rameaux sans nombre !

Je vous verrai-je plus ! Me faut-il à jamais
Vivre du souvenir de tout ce que j'aimais ?
Oh ! que ne suis-je encor dans la barque furtive
Qui, glissant, comme un cygne, au milieu des roseaux,
Faisait courber sous elle, à grand bruit, dans les eaux,
Leur verdure captive !

Enfants d'une autre sphère, anges, dieux ou démons,
Dont le pouvoir s'étend à ce que nous aimons,
Venez, venez à moi... Je vous donne ma vie
Si, dans ces lieux, empreints de bonheur et d'amour,
Vous pouvez rendre encor l'amour, fût-ce un seul jour,
A mon âme ravie.

L'amour, qui se jouait dans l'air que j'aspirais,
Comme le vent dans l'herbe où gaîment je courais ;
L'amour, dont le prestige, ignoré de moi-même,
Prêtant à chaque objet un charme indéfini,
Rendait riant et pur, dans un ciel rembruni,
Le soleil froid et blême.

L'amour !... oh ! qui pourra dire ce qu'est l'amour ?
Qui pourra définir cette fièvre d'un jour,
Ce feu qui, brûlant tout, ne laisse, après sa flamme,
Qu'un peu de cendre éparse, et bientôt sans chaleur !
Qui souvent trace à peine un sillon de douleur
Dans ce qu'on nomme une âme !

D'où vient-il ? où va-t-il ? Est-ce un ange déchu,
A qui, pour ses péchés, notre monde est échu ?
Est-ce un souffle du ciel égaré sur la terre
Pour révéler aux cœurs, par le doute attiédis,
L'enfer d'une autre vie, ou de son paradis
L'ineffable mystère ?

Oh ! qui pourra me rendre, alors que vient le soir,
Tous ces bruits qu'on entend lorsqu'on cesse de voir ?

Langage fantastique, hymne de la nature,
Chant d'amour, par le ciel à la terre jeté,
Comme pour lui montrer de son immensité
L'horizon sans mesure !

Cris à peine entendus de l'oiseau qui s'endort ;
Doux murmure de l'eau se jouant, sans efforts,
Entre chaque rocher placé sur son passage ;
Ombres, palais, vapeurs, enfants de mille riens
Qui pour naître ou mourir, souffles aériens,
N'attendent qu'un nuage !

Je ne vous entends plus, je ne peux plus vous voir :
Et, triste de vous tous, alors que vient le soir,
Je laisse mes pensers retourner en arrière...
Puis je m'endors, le cœur gros des soupirs du jour,
Emprisonnant, au lieu d'un long regard d'amour,
Des pleurs sous ma paupière.

Et, quand vient le matin, je vous demande encor
Au rayon de soleil, dont le pur filet d'or
Traverse, en se jouant, ma persienne fermée ;
Aux oiseaux rassemblés pour regagner les champs ;
Au tilleul sur lequel ils modulent leurs chants ;
A la fleur embaumée !

Mais le rayon s'éteint, l'oiseau fuit la cité,
La fleur se fane et meurt sur mon sein agité ;
Et quand le soir renaît, hélas ! je pleure encore,
Et je demande à Dieu l'oubli de mon bonheur :
Car tout ce qui le rend un moment à mon cœur
Passe ou se décolore.

ET VOUS L'AVEZ PU CROIRE !

Pour vous revoir un jour, une heure, un seul instant,
Je pouvais tout risquer... Je l'ai fait... et pourtant,
Ah ! je ne croyais pas par un tel sacrifice
Payer un tel bonheur ! Non, descendant si bas,
Qu'appeler à mon aide un grossier artifice.
J'espérais, ô mon Dieu ! que vous n'y croiriez pas !
Que votre cœur gardait la mémoire encor pure
Du passé de nos jours, et que de l'avenir



MÉLANIE WALDOR

(D'après un médaillon de David-d'Angers)

Le passé répondait !... Pour combler la mesure,
Ah ! ceci me manquait ;... et d'un tel souvenir
Rien ne peut désormais effacer l'amertume.
Quoi ! vos yeux, dans mes yeux, qui surent si long-temps
Deviner mes pensers, ont pu dans ces instants
De trouble, d'embarras, où le feu qui consume
Se cache sous la cendre et craint de se montrer...
Quoi ! vos yeux, si long-temps doux reflets de nos âmes,
Ont pu confondre ainsi la plus pure des flammes
Avec ces feux follets qui, pour s'évaporer,
N'ont besoin que d'un souffle ou d'un amer sourire !...
Et vous l'avez pu croire, et moi j'ai pu le dire
Ce mot que reniaient et mes yeux et ma voix ;
Ce mot qui sur ma bouche errait comme un blasphème !
Ah ! quand je vous disais : « C'est un autre que j'aime ».
Cet autre, c'était vous !... mais le vous d'autrefois,
Pleuré par moi toujours, et souvent par vous-même ;
Le vous tel que le ciel l'avait voulu former,
Tel qu'il ne le rend plus à ma voix qui l'implore ;
Tel qu'il fallait qu'il fût, puisque j'ai pu l'aimer...
Et que je l'aime encore !...

LE BAL

Heureux temps, où j'aimais la danse pour la danse ;
Où la veille d'un bal, durant la nuit, mes yeux
Voyaient, demi-fermés, se former en cadence
Mille groupe joyeux !

Où mon réveil était un bonheur, un délire,
Où la première alors j'étais toujours debout,
Où mon cœur battait d'aise, où par un long sourire
Je répondais à tout.

Où, sans savoir encor si j'étais laide ou belle,
J'ornais mes noirs cheveux d'une riante fleur,
Sans que mon front gardât, riant et pur comme elle,
Des traces de douleur !

Car j'ignorais alors que le ciel à la femme
Eût dit : « Tu grandiras pour aimer et souffrir ! »
Et qu'aimer et souffrir fut même chose à l'âme,
Et fit toujours mourir.

Heureux temps, où mes pieds, dans leur folle vitesse,
Semblaient ne pas poser sur le parquet glissant ;
Où mes regards, n'ayant ni langueur, ni tristesse,
Trouvaient tout ravissant ;

Où je ne cherchais pas, jalouse et soucieuse,
Du regard un regard, d'une main une main ;
Où le bal le plus beau, pour mon âme oublieuse,
Etait sans lendemain ;

Où jamais, au retour, une pensée amère,
N'ayant entremêlé de pleurs un court adieu,
Je m'endormais, donnant un baiser à ma mère,
Une prière à Dieu !

Car j'ignorais qu'il compte et nos jours et nos larmes,
Avant de leur donner de la réalité,
Et je n'avais alors, étrangère aux alarmes,
De foi qu'en sa bonté !

Heureux temps, à jamais retranché de ma vie,
Jours, dont je garde encore un si doux souvenir ;
Oh ! que vous promettiez à mon âme ravie
D'autres jours à venir !

Et que je savais peu, dans mon insouciance,
Que l'amour se jouait de nous, comme l'enfant
Fait des fleurs qu'il rejette avec impatience
Et cueille triomphant.

Que l'on m'eût dit alors : Tu deviendras rêveuse,
Puis triste, toujours triste ; et j'aurais ri longtemps,
Sans comprendre qu'on pût se trouver malheureuse
Plus de quelques instants !

Car ma jeune âme était paisible comme l'onde
Sur laquelle un beau jour avant l'orage a lui,
Et souriait au monde, hélas ! tant que ce monde
Pour moi n'avait pas lui !

MARIE

O mon Dieu ! c'est bien lui... lui, qui m'a tant aimée,
Lui, qu'attendant toujours je n'espérais plus voir...

Mais il dort, et tout bas, je crois qu'il m'a nommée...
A ses pieds doucement je vais aller m'asseoir.

J'attendrai son réveil ; je serai la première
A voir son doux sourire et son regard d'amour,
Oui, lorsqu'il ouvrira ses yeux à la lumière,
Il te verra, Marie, avant de voir le jour.

Car je veux aussi, moi, sourire à son sourire ;
Je ne me souviens plus d'avoir versé des pleurs ;
C'est un songe effacé... c'est un temps de délire,
Un orage qui courbe et ne rompt pas les fleurs.

Hier encor je pleurais en voyant la journée
S'avancer et finir... finir sans qu'il fût là !...
Hier encor je disais : Je suis abandonnée...
Je l'attendrai toujours, toujours... et le voilà !

Que de fois dans la nuit, sous la voûte étoilée,
J'ai dit en y fixant un regard plus joyeux :
« Chaque étoile est une âme au ciel pur envolée
Et plus elle eut d'amour, plus elle brille aux cieux ».

Mais il dort bien longtemps, et la rive lointaine
Se dégage déjà de ses blanches vapeurs ;
Salut ! soleil si beau des feux que tu ramènes,
Tes feux me sont plus doux qu'ils ne le sont aux fleurs.

Eveille mon ami ; que ta vive lumière
Egarant sur son front un de ses rayons d'or,
Le force à soulever sa mobile paupière ;
Ses yeux ainsi fermés nous séparent encor,

Qu'ai-je dit, insensée, oh non ! dors... le feuillage
Pourra te garantir de l'ardeur du soleil,
De ses rameaux épars j'épaissirai l'ombrage ;
Je voulais t'éveiller, et je crains ton réveil.

J'aurais dû me parer, pour affaiblir la trace
Des pleurs que j'ai versés... Je n'ai pas pris ce soin :
Il est tant de défauts que la parure efface !
Hélas ! d'elle autrefois je n'avais pas besoin.

Mais j'ai, dans ma douleur sans cesse ensevelie,
Tant pleuré, tant souffert, quand j'étais loin de toi,

Que je tremble aujourd'hui de n'être plus jolie,
Car une blanche rose est moins pâle que moi.

Oh ! pourquoi, me livrant au trouble qui m'agite,
Désenchanter ainsi le plus beau de mes jours !
Le bonheur près de lui m'embellira si vite !
Il peut m'aimer encore, il peut m'aimer toujours.

Il est là, je le vois, et je ne puis comprendre
Pourquoi mon cœur s'oppresse et tremble sans raison.
Pour croire à mon bonheur, j'ai besoin de l'entendre ;
Mon Dieu, fais qu'il s'éveille en prononçant mon nom.

Mais sa main lentement de son sein détachée
Se soulève et retombe... Il ne dort presque plus ;
Attendons un instant derrière lui cachée :
Je le vois, je l'écoute ; il dit des sons confus.

Et la pauvre Marie, attentive et tremblante,
Du feuillage écartant la masse vacillante,
Écoutait... mais bientôt sa main cherche un soutien ;
Un voile froid descend sur sa tête brûlante...

Il avait dit un nom qui n'était pas le sien.

MADAME AMABLE-TASTU

Mme Tastu (Sabine-Casimire-Amable) naquit à Metz le 31 août 1798. Elle était fille de Jacques-Philippe Voïart ancien administrateur général des vivres et de Jeanne-Amable Bouchotte, sœur du ministre de ce nom. Sa mère mourut quand elle avait sept ans. Son père se remaria bientôt. Il avait épousé une femme de talent qui devait se faire connaître comme romancière ; elle signait Elise Voïart. A neuf ans, la petite Sabine faisait déjà des vers. A dix-sept ans, elle publia quelques petits poèmes sur les fleurs et l'un deux, le *Narcisse*, parut dans le *Mercure* que dirigeait alors Joseph Tastu, un ancien imprimeur de Perpignan. Ce fut pour la jeune muse l'occasion de connaître le directeur de cet important périodique.

Et, en 1816, Mlle Voïart devenait Mme Tastu.

A dater de ce moment, elle s'adonna tout entière à la poésie ; elle fit paraître de nombreuses pièces. En 1821, l'Académie française lui donne une couronne. La même année, puis en 1823, elle obtient des prix aux Jeux floraux. Ses succès se multiplient.

En 1824, lors du sacre de Charles X, les oiseaux qu'on avait lâchés dans l'église (une vieille coutume !) s'étant brulé les ailes aux flammes des flambeaux, Mme Tastu composa un poème qui eut un éclatant retentissement et lui mérita les faveurs de la Cour.

Parmi ses poésies, il faut citer *le Dernier jour de l'année*, les *Feuilles du Saule*, la *Chambre de la Châtelaine*, les *Scènes de la Fronde*, *Peau d'Ane*, etc... qui jouirent, en leur temps, d'une véritable célébrité. Mentionnons aussi *Les Chroniques de France*, ouvrage curieux qui contient cinq chroniques par lesquelles Mme Tastu peint le IVe siècle ou les temps religieux ; le VIe siècle ou les temps barbares ; le XIVe siècle ou les temps chevaleresques, etc.

Peu après la publication de cet ouvrage, la révolution de 1830 éclata. M. Tastu fut ruiné et sa femme dut abandonner la poésie pour la prose Elle se mit à écrire des ouvrages d'éducation pour la jeunesse. Nous avons ainsi d'elle un cours d'enseignement intitulé : *Simples leçons d'une mère à ses enfants*, et une traduction de *Robinson Crusoé*.

Elle devait cependant publier encore un recueil de vers, ses *Poésies Nouvelles*, qui furent aussi ses dernières poésies.

En 1849, après la mort de son mari qui avait été nommé Conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Mme Tastu suivit son fils dans divers postes qu'il occupa comme consul de France, à Malte, dans l'île de Chypre, à Bagdad. Elle regagna la France en 1864, presque aveugle et, dès lors, vécut dans la retraite et très oubliée. Elle mourut à Palaiseau le 10 janvier 1885.

La poésie de Mme Amable Tastu n'est pas de celles qui transportent ; — c'est correct et froid. Ses meilleures pièces, où elle fait pourtant preuve de goût, sont sans élan. Sainte-Beuve, très bienveillant pour elle, sous-entend tout cela dans l'éloge qu'il en fait :

« L'Elégie, dit-il, telle que la comprenait madame Tastu, était moins la passion que la raison émue et sensible. Mme Tastu, comme tous les

poètes du temps, avait été avertie et touchée par la venue de Lamartine, par ce grand torrent d'harmonie ; mais, en accueillant ce souffle puissant qui passait sur les fronts et sur les âmes, elle ne songea pas un seul instant à se départir de son dessin exact, où elle appliquait un coloris tempéré. Elle se rattachait surtout aux parties sérieuses de Béranger, dont l'autorité sur elle était grande, et elle méritait d'ailleurs l'estime que les novateurs firent tout d'abord de son chaste et pur talent, par le sentiment d'art et la science de forme qu'elle apportait dans l'exécution. »

BIBLIOGRAPHIE : *La Chevalerie française* (prose et vers) 1821. — *Les Oiseaux du Sacre*, 1824. — *Poésies*, Paris, 1826, in-18. — Les *Chroniques de France*, Paris, 1829, in-8. — *Poésies nouvelles*, Paris, 1835, in-18. — *Poésies Complètes*, Paris, 1858 —

CONSULTER : SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*, T. I.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE (1)

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil !
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître
Il n'en est pas un seul peut-être

(1) Pièce couronnée aux jeux floraux.

Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : c'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre,
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Ecoutons !... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ; en vain je l'appelle,
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle,
Salut ! Quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ! A mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante ;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets !
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

LES FEUILLES DE SAULE

L'air était pur ; un dernier jour d'automne,
En nous quittant, arrachait la couronne
Au front des bois ;
Et je voyais, d'une marche suivie,



Mme AMABLE-TASTU
(D'après une lithographie d'Emile Lassalle)

Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais ;
Sur l'onde froide où l'herbe encor fleurie
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais !...

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau ;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile !
J'interrogeais chaque débris fragile,
Sur l'avenir :
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir ?

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix :
Soudain le flot la rejette au rivage ;
Ce léger choc décida son naufrage...
Je l'attendais !...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osai prévoir ;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphyre
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher ?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi :
Un cœur malade est crédule aux présages ;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre :
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort ;
Et dans la nuit mes songes fantastiques,
Autour du saule aux feuilles prophétiques,
Erraient encor...

SCÈNES DU PASSÉ

Verts gazons où fleurit la blanche marguerite,
Ombrage qu'au printemps la violette habite,
Vallons, bocage, humble sentier,
Dont la mousse reçoit cette pluie argentine
Qui tombe au gré des vents du front de l'aubépine
Ou des rameaux de l'églantier ;

Prés dont mes jeunes pas foulaient l'herbe penchée,
Bosquets d'arbustes verts, où la source cachée
Jaillit loin des yeux du passant,
Où la brise d'avril, d'une aile printanière,
M'apportait en fuyant à travers la clairière
L'odeur du feuillage naissant ;

Bords féconds et chéris, frais et riant théâtre,
Où, la lyre à la main, ma jeunesse folâtre
Ouvrit le drame de mes jours,
Parfois, quand du sommeil mes nuits sont délaissées,
Votre image s'éveille, et des scènes passées
Je crois recommencer le cours.

Je revois tour à tour la penchante colline
Dont l'invisible écho, de ma voix enfantine
A répété les premiers airs ;
Cet enclos ombragé cher aux plaisirs rustiques ;
Et de ceux que j'aimais les ombres fantastiques
Peuplent encor ses bancs déserts.

Voici la blanche église et l'autel de Marie,
Et tous ces lieux alors chers à ma rêverie,
Où j'ai chanté, prié, souffert ;
Car mes beaux jours, hélas ! n'étaient pas sans nuage,
Et plus d'un sombre aspect, avec leur douce image,
A mon souvenir s'est offert.

Pourtant le cœur, fidèle à ces jours d'espérance,
De leurs moments de joie et même de souffrance,
Ne veut rien livrer à l'oubli :
Des maux qui ne sont plus l'amertume s'efface,
Et, quand la main du temps en adoucit la trace,
Le malheur est presque embelli.

Ainsi, durant le cours d'un rapide voyage,
Chaque site en fuyant, ou fertile, ou sauvage,
D'attraits nouveaux semble paré ;
Et les monts qu'au matin on gravit avec peine,
Le soir charment nos yeux, quand la vapeur lointaine
Y jette son voile azuré.

L'ANGE GARDIEN

Oh ! qu'il est beau, cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée !
Des fleurs d'Eden sa tête est couronnée,
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau sa voix mystérieuse,
Des vœux confus d'une âme ambitieuse,
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'enfant

Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis ? à quoi suis-je appelée ?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois !
Si la nuit règne aux cieux, une ardente insomnie
A ce cœur inquiet révèle son génie :
Mes compagnes en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'Ange

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge;
Jouis des biens que le ciel fit pour toi :
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur ;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie,
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Jeune Fille

Quel immense horizon devant moi se révèle !
A mes regards ravis que la nature est belle !
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux !
Où courent ces rivaux armés du luth sonore ?
Dans cette arène il est quelques places encore ;
Ne puis-je, à leurs côtés me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main ?

L'Ange

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger ;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger ?
Loin des sentiers dont la main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur,
Suis une route et plus humble et plus douce
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Femme

Oh ! laissez-moi charmer les heures solitaires;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts,
Laissez naître et mourir ses notes passagères
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers ;
Loin du monde et du bruit, laissez couler mes heures
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'Ange

As-tu réglé, dans ton modeste empire,
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture.....
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mère

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse ;
Eclatez, nobles chants ; lyre, réveillez-vous !
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse ;
Recueillis pour mon fils, ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom, jeune encore, offrir l'appui du mien.
Pour le conduire au but y toucher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'Ange

Vois ce berceau, ton enfant y repose ;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil ;
T'éloignes-tu ? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune âme exerce la vigueur :
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage.
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Vieille Femme

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée ;
Il est donc vrai ! mes vœux n'ont pu vous arrêter.
Jours rapides ! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée ?
Hélas ! sans la toucher, j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'Ange

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux ;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire ;
Jouis en paix d'une telle mémoire;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

La Mourante

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une innocente vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais, quoi ! ne rien laisser après moi de moi-même !
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau !
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau !

L'Ange

Il luit pour toi, le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain.
La tombe attend tes dépouilles mortelles,
L'oubli, tes chants ; mais l'âme est au seigneur,
L'heure est venue, entends frémir mes ailes :
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur !

PAULINE DE FLAUGERGUES

Il y aurait un bien curieux livre à écrire sur Henri de Latouche (1), poète, romancier et journaliste. Ce n'est pas que son œuvre soit de première importance, mais le rôle qu'il joua dans les lettres pendant une trentaine d'années, et les aventures de sa vie sentimentale, en font une des plus intéressantes personnalités de son époque. En 1819, il révèle André Chénier au public en éditant les poésies du grand élégiaque ; directeur du *Figaro*, il aide puissamment Georges Sand qui débute dans la littérature ; Desbordes-Valmore pleure pour lui ses vers admirables; enfin, sur ses vieux jours il inspirera encore un dévouement infiniment touchant à la plus tendre des femmes : Pauline de Flaugergues.

Elle était née à Rodez le 4 fructidor au VII (21 août 1799). Son père, Pierre-François Flaugergues, était un homme très distingué. Girondin convaincu, son irréductible opposition à Bonaparte lui fit perdre son emploi et fut cause de sa ruine complète. Il avait épousé une demoiselle Marie-Antoinette-Sophie Patris.

Pauline (Marie-Anne-Françoise) reçut une forte instruction : elle parlait plusieurs langues. — Très précoce, elle aima de bonne heure la littérature et, aux environs de sa douzième année, elle ébaucha ses premiers vers. Mais ses poésies, comme tant d'autres qu'elle fera par la suite, elle les gardera pour elle, sans songer jamais à en tirer vanité. Il faudra la ruine de sa famille pour la faire sortir de sa réserve. Alors, elle prend la plume avec l'espoir de venir en aide aux siens. En 1827, elle publie *La Grèce*, poème de William Haygarth, traduit de l'anglais ; puis, en 1835, *La Violette d'or*, lais imités de l'anglais. Entre temps, elle a accepté d'aller auprès de la jeune reine Dona Maria de Portugal, dans son château de Belem. Ce fut alors qu'elle ajouta une particule à son nom.

La mort de son père, survenue en 1836, la fit rentrer en France.

Comment elle connut Henri de Latouche? On ne sait trop.—Toujours est-il qu'étant venue à Paris, dans l'intention de gagner sa vie avec sa plume, elle le fréquenta beaucoup... jusqu'au jour où elle s'en vint demeurer auprès de lui, dans sa petite maison de la Vallée-aux-Loups.

> Je l'appelle tantôt mon enfant et ma mère,
> Près d'un lit résigné, c'est l'envoyé de Dieu.
> C'est l'encens d'une fleur pour embaumer l'adieu !

Ainsi dira le vieux poète reconnaissant des soins de la tendre fille. Il avait déjà connu plus d'un dévouement de femme, « aucun pourtant n'atteignait, — dit M. Ed. Pilon, — par sa grandeur dans le sacrifice, le profond attachement de cette modeste Flaugergues de qui l'âme poétique trouva dans l'amour d'un homme accablé, misanthrope et vieilli, l'aliment de toute une vie de tendresse et de souffrance. »

---

(1) Hyacinthe-Joseph-Alexandre Thabaud de Latouche (dit Henri de Latouche) né à la Châtre, dans le Berri, le 2 février 1785, mort à Aulnay près Paris, le 9 mars 1851.

Jamais elle ne faillit à la lourde et pénible tâche qu'elle s'était volontairement imposée, jamais elle n'eut un mot de reproche, jamais un murmure. Et pourtant, elle ne trouva pas toujours auprès de Latouche, les égards et les soins qu'elle méritait. Il l'aimait, cependant, mais la maladie l'avait rendu injuste et irritable.

« Ce que cette intelligente, courageuse et modeste femme — écrit George Sand — a souffert auprès de ce mourant si aimé, nul ne le saura jamais, car jamais une plainte ne sortit de son cœur, jamais un regard, jamais un soupir d'impatience ou de découragement ne firent pressentir au malade ou à ses amis l'énormité d'une tâche si rude pour un être si frêle. »

Lorsque Latouche mourut, aucune douleur ne fut comparable à la sienne : « Elle plaça, dit-on, — écrit encore Ed. Pilon — dans une urne de pierre, à la base d'un mélèze, le cœur du poète ; elle mit partout aux murs de la maison agreste des portraits du cher hôte. Toutes choses laissées intactes dans le jardin intime, dans la chambre où l'ami passa ses derniers jours, toute vêtue en noir, amaigrie et les yeux battus de pleurs, elle se recueillit en lui, assembla ses souvenirs et se consacra des jours à veiller sa mémoire. »

Tout entière au souvenir du cher mort, elle réunit et publie les dernières poésies de Latouche.

Survint la guerre ; — il fallut l'arracher de la petite maison d'Aulnay. Elle ne voulait pas abandonner les lieux où son ami avait vécu si longtemps veillé par son affection.

Et quel chagrin quand, l'étranger parti, elle retrouva l'ermitage de la Vallée-aux-Loups saccagé, tous lespapiers de son maître brûlés, déchirés, disparus... Hélas, cet ermitage, il lui faudra bientôt le laisser pour jamais. La pauvre fille n'a pas su gérer sa petite fortune, elle est presque ruinée, et il va lui falloir entrer dans un asile. « Le jour, écrit M. de la Morinerie, que l'on vint la chercher pour la conduire à l'asile de Sainte-Anne d'Auray, à Châtillon, affaissée sur elle-même, l'œil terne, on aurait pu la croire inerte : on la souleva de son fauteuil. Mais, à ce moment, comme si une violente secousse lui eut rendu la force et le sentiment, elle se leva brusquement, les membres raidis, la prunelle pleine d'éclairs, les mains crispées, il fallut l'enlever ; elle se cramponnait aux murs, aux arbres, elle s'incrustait convulsivement dans le sol ; elle jetait des cris rauques et lugubres qui devaient dire : Pourquoi ne pas me laisser mourir là ? ».

Elle s'éteignit le 10 février 1878, à l'âge de 81 ans.

Parlant de la poésie de Pauline de Flaugergues, George Sand a dit excellemment : « Il me semble que la manière de Mlle Flaugergues, comme celle de notre ami (Latouche), appartient à l'école d'André Chénier, qu'il y a plus de clarté et de correction chez elle que chez M. de Latouche, et qu'il y a toute la grâce, toute la richesse descriptive de Chénier, avec ce précieux don de la tendresse d'une femme, de la douleur bien réelle d'une fille pieuse. »

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Au bord du Tage*, Paris, 1841, in-8. — *Les Bruyères*, Paris, 1854, in-18.

CONSULTER : GEORGE SAND, *Le Siècle*, 18, 19 et 20 juillet 1851. — LA MORINERIE, *Revue littéraire*, 1887. — EDMOND PILON, *Portraits français*, 2e série, Paris, 1906.

A CELLE QU'ON OUBLIE

Qui pense à ceux qui ne sont plus ?
Des vivantes cités fuyant les bruits confus,
Qui de la cité morte aime à franchir l'enceinte
Pour prier et pleurer sur une cendre éteinte ?
Qui pense à ceux qui ne sont plus ?

On te vit belle et gracieuse,
Sourire et t'envoler !... après quelque printemps,
Qui prononce ton nom dans la foule oublieuse ?
Qui dit les yeux en pleurs : Hélas ! bien peu d'instants
On te vit belle et gracieuse !

Qui s'arrête et prie en passant
Sur le tertre qu'ombrage un rosier pâlissant ?
Quels soins ont rafraîchi sa tige qui s'altère ?
Pas même un étranger, un rêveur solitaire,
Qui s'arrête et prie en passant !

Comme la perle en son écaille,
Qui garde ton image en son cœur attristé ?
Tu fus la fleur d'un jour dont le gazon s'émaille
Au virginal cercueil tu dors en ta beauté
Comme la perle en son écaille !

La harpe qu'animait ta voix
Insoucieuse, hélas ! vibre sous d'autres doigts.
Folâtre, elle ne dit sous la main qui l'effleure
Ni cantiques du ciel, ni romance qui pleure,
La harpe qu'animait ta voix.

En vain, souvenance éternelle
Fut promise à ta cendre avec des pleurs amers ;
Au culte du passé qui demeure fidèle.
Pour l'homme (être mobile autant qu'un flot des mers),
Est-il souvenance éternelle !

Reviens doux ange au front voilé,
Ne quitte plus le temple où je t'ai rappelé !
Oui, ce cœur fraternel, plein de mélancolie,
Se souviendra toujours de celle qu'on oublie,
Reviens, doux ange au front voilé.

VŒU

Que n'a-t-elle a son gré pour charmer tes douleurs
La vertu d'un dictame et la grâce des fleurs !
Pour éclairer un ciel que ta tristesse voile,
Les pensives lueurs de la plus pure étoile !

Que n'a-t-elle la voix des sonores ruisseaux,
Versant à tes yeux clos la molle rêverie !
Que n'a-t-elle au réveil, caressante Egérie,
Des concerts à te dire à travers les roseaux !

Elle n'est du palmier que la liane aimée
Qui l'embrasse, et s'élève, et fleurit avec lui,
La source qui scintille, un moment transformée
Quand sur ses flots rêveurs un rayon d'or a lui.

DEUX NOVEMBRE

Tu reviens, froid novembre, et ta deuxième aurore
Ramène après dix ans le plus triste des jours,
En vain dix ans ont fui ; notre deuil dure encore,
Il durera toujours.

En vain dans un ciel pur, un pur soleil rayonne,
En vain, tardif trésor, on voit encor des fleurs
Languissamment sourire au languissant automne,
Sous de pâles couleurs.

Le bois qui jette au vent sa couronne effeuillée,
Pour dernière parure, en vain retient encor
Sur son front demi-chauve, une aride feuillée,
Mobile réseau d'or.

Rien ne parle à mon cœur en ce jour plein de larmes
Rien que d'amers regrets, un vivant souvenir,
Penser tendre et pieux empreint de tristes charmes,
Que tout vient rajeunir.

Et qui peut consoler ceux à qui manque un père ?
Le cœur de l'orphelin te pleure sans retour,
Providence qui fis notre enfance prospère,
Saint et premier amour !

L'amitié, cependant, à me guider fidèle,
Ange aux regards divins, éclaire mon chemin,
Me soutient de son bras, me couvre de son aile,
Presse ma faible main.

Et moi, je la bénis, mais sous un noir nuage,
Accablé de ses maux, mon front reste abaissé ;
Ainsi souffre penché longtemps après l'orage
L'arbuste au cœur blessé.

Las ! le malheur sépare et le trépas décime
Ceux que les mêmes bras si souvent ont pressés,
Et dans ce jour de deuil le sort qui nous opprime
Nous a tous dispersés.

Le plus jeune n'a pas achevé sa journée,
Au céleste repos, il nous précéda tous.
Son âme, sa belle âme aux cieux est retournée,
Sa tombe est loin de nous.

Avant qu'il eût conquis sur les traces d'un père,
Les palmes du tribun et des grands citoyens,
Hélas ! Dieu le ravit aux larmes de sa mère,
Aux vœux de tous les siens.

Oh ! qu'ils sont doux, ami, nos loisirs studieux ;
Souvent pour approcher du Dieu qui les inspire,
Nous suivons dans leur vol les anges de la lyre.
Aux arts, ce toit modeste est un temple pieux ;
Ah ! qu'ils méritent bien l'amour que tu leur voues !
Arrêtez-vous, du temps, silencieuses roues !

Ici, l'âme s'éveille à l'espoir retrouvé,
Comme à ce doux soleil s'ouvre une fleur tardive,
Comme du clair ruisseau l'onde longtemps captive,
Frémit au souffle pur du printemps arrivé.
O temps, serre des nœuds que souvent tu dénoues.
Arrêtez, arrêtez, ô trop rapides roues !

De chants à peine éclos quand tu berces mes jours,
Ami, quand près de moi ta muse s'est posée,
Je crois revivre ! ainsi la céleste rosée
Reverdit l'humble lierre au front des hautes tours,
Ma main touche avec crainte au luth dont tu te joues.
Arrêtez-vous du temps silencieuses roues !

ASPIRATIONS

Quand la vigne languit sur sa tige affaiblie,
Mon Dieu, lorsque l'orage est venu la flétrir,
Que sans appui sa tête à tous les vents se plie,
Ta pitié la laisse périr.

Atteint de la cognée, il meurt de sa blessure,
Le myrte du vallon. Sous le fer du faucheur
Tombe l'épi brisé. La feuille au doux murmure
Disparaît quand le givre a terni sa fraîcheur.

Quand l'aiguille cruelle, à la flamme rougie,
Perce le pauvre insecte endormi sur la fleur,
Il tressaille et se meurt, son aile épanouie
N'a frémi qu'un moment sous l'atroce douleur.

Si le plomb meurtrier, sous l'ombreuse ramée,
Frappe l'oiseau chanteur, sa gémissante voix
Appelle en expirant sa douce bien-aimée,
Et puis, il tombe ainsi qu'une feuille des bois.

A l'espoir du bonheur, seule dois-je survivre ?
Mon Dieu ! vois ce front lourd, vers la tombe incliné !
Du poids brûlant des jours que ta main le délivre,
Si d'assez de douleurs elle l'a couronné !

MATINÉE DE MAI 1851

Pourquoi renaissez-vous dans la pelouse verte,
Douces fleurs qu'il aimait, petites fleurs des prés ?
Pourquoi parer ces murs et ce toit qu'il déserte,
Jasmin de Virginie aux corymbes pourprés ?

Et vous, jasmin d'Espagne, aux étoiles sans nombre,
Ecartez vos festons qui nous charmaient jadis !...
Qui vous demande à vous des parfums et de l'ombre,
Jeunes acacias si promptement grandis ?

Pourquoi viens-tu suspendre, ô frêle clématite !
Ta blanche draperie à sa croisée en deuil ?
Ne sais-tu pas qu'ici le désespoir habite,
Que le poète aimé dort sous un froid linceul ?

L'ébénier rajeuni balance, gracieuses,
A la brise de mai, ses riches grappes d'or,
L'oiseau remplit de chants les nuits mélodieuses
Comme si deux amis les admiraient encor.

Pour qui vous parez-vous ainsi, chère retraite ?
Vêtissez-vous de deuil, comme moi, pour toujours !
Vous ne le verrez plus, le docte anachorète,
Oubliant sa langueur pour sourire aux beaux jours.

Vous ne l'entendrez plus, cette voix adorée,
Qui sut en vers si frais chanter ces frais taillis ;
Qui, naguère, plus grave et du ciel inspirée,
Forma de saints accords des anges accueillis.

Aux goûts simples et purs, à ces vallons fidèles,
Par un rayon d'avril il était réjoui;
Ses regards épiaient la première hirondelle,
Et le premier bouton à l'aube épanoui.

Et moi, quand s'apaisait cette fièvre brûlante,
Qui sur ta couche, hélas, souvent te retenait,
Que j'aimais à guider ta marche faible et lente.
A sentir à mon bras ton bras qui s'enchaînait.

Quoi ! pour jamais absent, tendre ami que je pleure !
En vain je crois te voir aux lieux où tu n'es pas ;
Et pour te retrouver, c'est loin de ta demeure,
C'est dans l'enclos des morts qu'il faut porter ses pas.

Et le printemps revient avec son gai cortège ?
On voit les fruits germer, le feuillage frémir,
La vigne couronner le pin qui la protège.
Dans cet ingrat séjour, je suis seule à gémir !

Tout chante, aime, fleurit... Incessante ironie,
Pour mes yeux qu'ont brûlés tant de veilles, de pleurs !
Pour ce cœur dévasté, plein de ton agonie,
Que font saigner encor tes suprêmes douleurs !

Ah ! viennent les frimas, l'inclémente froidure,
Et dans les bois flétris les longs soupirs du Nord,
Et la neige étendant sur la molle verdure,
Son suaire glacé d'une pâleur de mort !

L'âme stérilisée où toute joie expire
Du retour des saisons ne comprend plus la loi,
Mes pleurs sont plus amers à voir le ciel sourire,
Et ta vallée en fleurs s'épanouir sans toi !

LIERRE

As-tu quelque douleur qu'elle ne m'appartienne ?
Ton âme ne s'est point confiée à la mienne,
Et pourtant sur ton front, ami, j'ai vu, tracés,
Des plis par l'insomnie ou la fièvre laissés.

Sur ta force appuyée, et la main dans la tienne,
J'ai marché sans effroi, six ans déjà passés.
Que mon bras à son tour t'enlace et te soutienne,
Si la route un moment meurtrit tes pas lassés !

Aux lieux de mon enfance (il m'en souvient encore)
Du merveilleux clocher d'où l'angelus sonore
Vibre tout près du ciel, un lierre enceint les pieds ;

Et l'on dit : gardons-nous de toucher à l'arbuste,
Honneur à ses rameaux ! car de la tour robuste,
Les flancs qui l'ont nourri par lui sont étayés.

———

CLARA FRANCIA-MOLLARD

Clara Francia-Mollard eut beaucoup d'ambition. Elle avait confiance en son génie. Aussi négligea-t-elle, le plus souvent, de chanter — comme firent presque toutes ses sœurs en poésie — les petits sentiments de l'intimité, du moins lorsqu'elle les chanta fut-ce sans cette simplicité qui convient à de tels sujets ! Elle visait plus haut ; elle visait à la philosophie Mais, comme l'expression poétique lui fait souvent défaut et que sa pensée n'a pas toujours la profondeur qu'elle lui avait souhaitée, cette teinture philosophique, qui s'étale dans la plupart de ses poèmes, n'aboutit guère qu'à la prétention.

Pour la forme, Clara Francia-Mollard s'est donné comme modèle Victor Hugo. Nous ne dirons pas qu'elle égala son maître, mais, du moins elle s'y efforça avec une ingénuité qui désarme. Le malheur est que tous ces efforts furent aux dépens de sa sincérité. Le manque de sincérité, c'est bien en effet ce qui frappe lorsqu'on lit ses vers. Le désir de faire *grand*, de faire *fort* a paralysé chez elle l'émotion sans laquelle il n'y a pas de vraie poésie. Et cela est d'autant plus regrettable que Clara Mollard ne manquait pas de moyens. On pourra s'en convaincre par la lecture des pièces que nous citons. où l'on rencontre plus d'un beau vers.

Née à Lyon en 1804, elle était fille de M. Francia, coiffeur du théâtre des Célestins. Se sentant du goût pour le métier de comédienne elle compta de bonne heure parmi la troupe du théâtre où son père opérait du fer à friser. Elle était jolie ; on lui confia des rôles légers et elle se fit applaudir.

Les succès de scène ne lui suffisant pas, elle écrivit dans des petits journaux. Enfin, en 1832, elle épousa M. Mollard attaché au *Censeur*, de Lyon, et elle abandonna le théâtre pour se consacrer seulement à la poésie. — Son salon fut pendant quelques années fréquenté par une très brillante société d'artistes et de gens de lettres.

En 1840, elle fit paraître un volume de poésies qu'elle intitula modestement *Grains de Sable*. Au préalable, elle avait soumis son manuscrit à V. Hugo, qui lui écrivit en le lui retournant :

« Je vous renvoie ce doux et gracieux volume. Il y a, dans vos vers, la rêverie profonde et sérieuse de la femme, et par moment la vivacité éblouissante de la jeune fille... »

On sait que Victor Hugo avait la lettre et le compliment faciles !...

Clara Francia-Mollard mourut à Lyon le 29 Juillet 1843, à trente-neuf ans, au moment où elle s'apprêtait à publier un nouveau recueil.

RÉSIGNATION

Encore, encore un jour qui pour nous se dévoile,
Un jour qu'il faudra vivre et suivre pas à pas ;
Et puis viendront le soir et la nuit sans étoile,
Et les rêves qu'on ne sait pas.

C'est le mystère ! il faut marcher sans le connaître.
L'épi vient sans savoir qu'il tombe à la moisson,
Et l'oiseau ne sait pas pourquoi Dieu le fit naître
Dans les épines du buisson.

Nous, nous voulons savoir pourquoi l'air roule et passe ;
Pourquoi dans chaque vie il est un triste adieu ;
Nous voulons de nos yeux interroger l'espace
Où nul ne peut lire que Dieu !

Eh ! n'est-ce pas assez que la terre nous emporte,
Et nous donne ses fruits, de l'ombrage, un foyer ?
Au moment de partir, la mort ouvre une porte,
Et l'on sort sans se coudoyer.

C'est tout, hélas ! c'est tout ! le berceau, puis la tombe.
L'enfant vient, le vieillard s'en va. Le pleure-t-on ?
Quand la feuille est jaunie, il faut bien qu'elle tombe
Pour faire place au rejeton.

C'est que Dieu dans nos jours a mis de douces choses,
C'est la colline ombreuse, et l'onde et l'horizon ;
C'est l'abeille qui boit dans un soleil de roses,
Dont elle se fait le rayon.

C'est le pavot qui flotte au milieu de la plaine,
C'est le rameau fleuri qui penche vers le sol,
C'est le petit oiseau qui déploie avec peine
L'aile où déjà tremble son vol.

Et nous crions toujours, et notre voix blasphème ;
Nous voulons voir du ciel l'invisible chemin ;
Renverser l'univers, refaire l'œuvre, et même
Créer un Dieu de notre main.

Fous ! nous voulons savoir. La nuit nous environne ;
Nous voulons tous du siècle une immortalité ;
Nous parlons d'avenir, et par l'heure qui sonne
Notre avenir est emporté.

Orgueil ! Orgueil ! Eh quoi ! dès nos jeunes pensées
Nous voulons qu'un genou se plie à nos genoux !
Insensés ! Mais avant que nos chairs soient glacées
On ne se souvient plus de nous !

Eh ! qu'importe qu'il vienne un enfant, une femme
Chercher sur une pierre un nom presque effacé,
En disant, tout en pleurs : Revivez dans mon âme,
Souvenir d'un bonheur passé ?

Lorsqu'on nous a cousus dans la toile grossière,
Qu'on a cloué sur nous quatre morceaux de bois,
Qu'importe qu'on nous fasse un lit dans la poussière,
Et qu'on nous pare d'une croix ?

C'est le dernier chemin de notre court voyage,
L'écueil où nous restons au milieu du chaos,
Où le fossoyeur fait, comme un souffle d'orage,
Voler la poudre de nos os.

Ainsi nous finissons ; — tout reste en son essence ;
Dieu nous rappelle à lui quand il veut et toujours ;
Sa main n'a pas besoin d'une sainte balance
Pour savoir le poids de nos jours.

C'est que tout est compté, jusques aux grains de sable ;
Au regard du Très-Haut rien ne reste inconnu :
Il sait le temps passé, le temps impérissable,
Et l'homme qui n'est pas venu.

Ainsi soit-il, mon Dieu ! Mon Dieu ! lorsque votre ange,
Qui de la vie éteint chaque jour le flambeau,
Viendra nouer à moi son aile comme un lange,
Et me jeter dans le tombeau.

Dieu, laissez-moi ravir à l'autre vie une heure ;
Ramenez mon esprit au milieu de mes champs :
J'ai besoin d'écouter le poête qui pleure
En créant de sublimes chants !

C'est que dans le poète est la grande pensée ;
C'est le miel qui toujours s'épand sur la douleur ;
Car votre voix, mon Dieu ! dans sa voix s'est placée
Comme un parfum dans une fleur.

Mais quels rêves de fous, ah mon Dieu ! sont les nôtres !
Si l'âme va vers vous, elle reste avec vous ;
On perd le souvenir de la terre : et puis d'autres
Naissent et meurent comme nous.

TOUJOURS AIMER

Quand nous sentons en nous une peine secrète
Qui nous brûle le cœur et nous ôte la voix ;
Quand nous sentons pencher notre front de poète,
Et que nul ne nous dit : Courage, je te vois ;
Je suis là pour veiller, la nuit, si tu reposes
Et pour te faire un lac où tu puisses ramer ;
Je suis là pour sécher tes larmes sous des roses ;
Je suis toujours là pour t'aimer !

Alors on se refait une vie, un espace ;
On se pose debout devant l'homme et le temps,
Et l'on rit de l'amour et du soleil qui passe,
Et l'on brave la mort, comme à ses premiers ans,
Et l'on se fait impie, et l'on rêve un supplice ;
On insulte la croix où Christ a trépassé ;
On ne croit plus au miel du divin sacrifice,
Quand le calice est renversé !

Alors nous n'avons plus rien de saint, rien de chaste ;
Plus de frais avenir qui nous fasse penser ;
Plus de perle à trouver dans la mer bleue et vaste ;
Plus de fleurs à cueillir quand le jour va passer ;
Plus de nid à garder quand la mère le laisse
Pour chercher le brin d'herbe ou l'épi dans les champs ;
Plus d'étoiles à suivre au ciel qui nous délaisse ;
Plus de larmes dans de doux chants !

Alors nous n'avons plus de ces choses divines
D'où s'échappe un parfum qui vous fait tout amour.
Alors nos pieds errants saignent dans les épines,
Et le mal loin du bien nous pousse sans retour.
On marche sans croyance, hélas ! et l'on dévie ;
Notre âme est sans prière à l'heure de la mort ;
Pour nous ouvrir les cieux quand nous quittons la vie,
Nous n'avons pas même un remord !

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi me laissez-vous sans cesse
Me nourrir d'un amour qu'il ne comprendra pas ?
Le cœur se fait méchant, ici, dans sa faiblesse ;
Eloignez la douleur qui s'attache à mes pas ;
Purifiez mes jours au feu de vos lumières.

Je ne veux plus aimer que vous seul aujourd'hui ;
Je vous rendrai, mon Dieu ! dans mes humbles prières
Tout l'amour que j'avais pour lui.

PLEURE-MOI

Petite fleur cachée,
Penchée
Aux champs,
Reçois en ton ciboire
D'ivoire
Mes chants.

Sous l'encens de ta feuille
Qu'on cueille
Au jour,
Apprends-lui de mon âme
De flamme
L'amour.

Petit oiseau farouche,
Qui touche
Au ciel
De ton aile vermeille,
Pareille
Au miel ;

Quand sur nous la lumière
Première
A lui,
Murmure qu'en silence
Je pense
A lui.

Petite étoile pâle
D'opâle,
La nuit,
Si je cherche, craintive,
La rive
Sans bruit,

Dis à travers l'espace
Où passe

Ton feu,
Qu'il est le ciel que j'aime,
Et même
Mon Dieu.

Petit ange, poète
Qu'on fête
Aux cieux,
Sur qui Marie abaisse
Sans cesse
Les yeux.

Dis-lui : La trépassée,
Glacée,
Sans fleurs,
Veut sentir sur sa cendre
Descendre
Tes pleurs.

———

MADAME DE GIRARDIN

DELPHINE GAY

Celle qu'on peut appeler la Muse du Romantisme naquit à Aix-la-Chapelle le 26 février 1804. Sa mère, Sophie-Marie-Françoise Michault de la Vallette avait épousé en secondes noces M. Gay, receveur général du département de la Roër.

A seize ans, Delphine Gay, éblouissante d'esprit et de beauté fit son entrée dans les salons de la Restauration et attira tous les regards. Son premier grand succès poétique date de cette époque : en 1820, l'Académie Française lui décerna un prix extraordinaire pour une pièce de vers où elle célébrait l'héroïque dévouement de quelques religieuses françaises, lors de la peste de Barcelone.

Célèbre du premier coup, Delphine Gay, avant d'imprimer ses vers les récitait dans les salons, d'une voix enchanteresse et avec des attitudes de Sapho. Nous avons là-dessus les témoignages enthousiastes de tous les contemporains. Mme d'Agoult la dépeint ainsi : « Delphine Gay disait bien, sans emphase ; son organe était plein et vibrant, son attitude décente, son air noble et sévère. Grande et un peu forte, la tête fièrement attachée sur un cou antique, le profil aquilin, l'œil clair et lumineux, elle avait dans toute sa personne un air de sibylle, accoutrée et quelque peu façonnée à la mode du temps. »

On assure que sa grande beauté avait suggéré l'idée à quelqu'un de l'entourage du Comte d'Artois d'amener une liaison entre la jeune poétesse et le prince. La mort de Louis XVIII interrompit l'ébauche de ce roman.

Pendant un voyage que Delphine Gay fit avec sa mère en Italie (1827) elle fut véritablement acclamée. On la nomma de l'Académie du Tibre. Elle est alors comme enivrée de tous les hommages qu'on lui rend et elle se croit vraiment appelée à jouer un grand rôle de poète.

Ecoutons-la s'écrier :

Oui, de la vérité rallumant le flambeau,
J'enflammerai les cœurs de mon noble délire ;
On verra l'imposteur trembler devant ma lyre ;
L'opprimé, qu'oubliait la justice des lois,
Viendra me réclamer pour défendre ses droits.
Le héros, me cherchant au jour de sa victoire,
Si je ne l'ai chanté, doutera de sa gloire :
Les autels retiendront mes cantiques sacrés,
Et fiers, après ma mort, de mes chants inspirés,
Les Français me pleurant comme une sœur chérie ;
M'appelleront un jour Muse de la Patrie !

Les Français, est-il besoin de le dire, se souviennent fort peu de ses vers patriotiques, plus nobles de sentiment que neufs d'expression, plus

faciles que vraiment inspirés. Mais ils n'ont pas oublié que Delphine Gay fut la femme la plus belle et la plus spirituelle de son temps et ils pensent avec Sainte-Beuve que « comme femme et là où elle se montre de sa personne, elle paraît bien supérieure à ce qu'elle a été comme auteur. »

Les premiers vers de Delphiue Gay sont classiques. Lamartine en a ainsi parlé : « Les vers de jeunesse de Mme de Girardin ont tout ce que l'atmosphère dans laquelle elle vivait comporte ; c'est de la poésie à mi-voix, à chastes images, à intentions fines, à grâces décentes, à pudeur voilée de style. Le seul défaut de ces vers, c'est l'excès de l'esprit, l'esprit ce grand corrupteur de la France. »

Avant d'épouser Emile de Girardin, le 1er juin 1831, Delphine Gay avait été sollicitée au mariage par un prince italien et, si l'on en croit E. de Mirecourt, par un certain M. de la Grange. Il semble bien aussi que Sophie Gay avait pensé sérieusement à Alfred de Vigny, pour sa fille. L'auteur d'*Eloa* ne fut pas insensible à la beauté de la jeune muse, cependant il trouva qu'« elle riait trop » Et puis, il est probable que la mère du poète lui représenta que son manque de fortune lui interdisait un mariage par trop désintéressé. Une fois mariée, le rôle littéraire de Mme de Girardin se fait des plus importants. Son salon de la rue de Chaillot réunit toutes les célébrités littéraires et politiques du temps : Théophile Gautier, Balzac, Alphonse Karr, Eugène Sue, Victor Hugo, Lamartine.

En 1833, elle publie son *Napoline*, poème dans lequel elle a voulu se peindre et dont Théophile Gautier a dit : « Mme de Girardin ne date, pour nous que de *Napoline.* » Il ajoute : « L'influence de Victor Hugo, et surtout d'Alfred de Musset s'y fait sentir. La périphrase a disparu, la césure se place quand il le faut, la rime est plus riche, un grand progrès technique s'est opéré; mais ce qui vaut mieux, la veine naturelle du poète s'y montre et ne tarira plus désormais. »

Vers 1840, après avoir donné quelques romans, Mme de Girardin se tourne vers le théâtre. Elle y était poussée par un goût très vif pour la scène qu'elle tenait de sa mère, Sophie Gay. Elle donne successivement *l'Ecole des Journalistes*, *Judith*, *Cléopâtre*, *Lady Tartuffe*, *la Joie fait peur*, *Le Chapeau de l'Horloger*, *C'est la faute du Mari.*

Le théâtre de Mme de Girardin nous apparaît aujourd'hui plutôt comme un ensemble de comédies de salon, d'essais littéraires, de passe-temps d'une jolie femme qui avait beaucoup d'esprit et quelque peu le sens de la scène, que comme l'œuvre d'un artiste véritable. L'*Ecole des Journalistes* qui fut la grande audace de sa vie et dont la représentation à la Comédie-Française eut l'honneur d'être interdite par la censure, offre des parties brillantes, étincelantes même. Mais le tout n'est malheureusement pas soutenu jusqu'à la fin.

Son véritable chef-d'œuvre, c'est encore la *Joie fait peur*, cette comédie poignante et si simple, haletante de la première scène à la dernière.

Quant aux tragédies de Mme de Girardin, *Judith* et *Cléopâtre*, elles n'ont fait quelque bruit que grâce à l'interprétation de Rachel.

Si nous considérons dans son ensemble l'œuvre poétique de Mme de Girardin nous ne sommes pas loin de nous ranger à l'avis de Sainte-Beuve qui disait : « Mme de Girardin a déjà eu trois manières, trois formes poétiques distinctes : la première forme, régulière, classique, brillante et sonore, qu'on peut rapporter à Soumet ; la seconde forme, qui date de

Napoline, plus libre, plus fringante, avec la coupe moderne, et où Musset intervient ; la troisième forme enfin, qu'elle a déployée dans *Cléopâtre* et où elle ose au besoin tout ce que se permet en versification le drame moderne. »

Et Sainte-Beuve, de conclure, assez méchamment : « Il est remarquable que les femmes, si habiles et si maîtresses qu'elles soient, trouvent rarement leur forme elles-mêmes : elles en usent bien, mais elles l'ont empruntée à un autre. »

Si les poésies de Mme de Girardin ne sont pas absolument originales, elles n'en ont pas moins de grandes qualités et il faut en louer la clarté et la facilité, la noblesse et l'élégance. Ainsi que Lamartine l'a remarqué, l'esprit fait souvent tort à ses vers. Mais nous n'en dirions pas autant si nous avions à apprécier son œuvre en prose et surtout ses *Lettres parisiennes du Vicomte de Launay* qui sont parfois si mordantes et déjà si « rosses ».

Mme de Girardin mourut le 29 juin 1855 et ce jour fut un grand deuil pour les lettres romantiques.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES . *Le Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille,* 1822. — *Essais poétiques,* 1824. — *Ourika,* poésie sur le roman de Mme de Duras, 1824 — *Hymne à Sainte Geneviève ; la Quête pour les Grecs ; Nouveaux essais poétiques ; la Vision ; Vers sur la mort du Général Foy,* 1825. — *Le Retour,* 1827 — *Le Dernier jour de Pompéi,* 1828. — *Napoline,* 1833. — *Poésies complètes,* 1842. — nouvelle édition très augmentée, 1856. — *Œuvres complètes,* 1860.

CONSULTER : SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi.* III. — A. DE LAMARTINE : *Cours de Littérature.* — G. DE MOLÈNES : *Les Femmes poètes* (*Revue des Deux Mondes* 1er juillet 1842). — F. DE LAGENEVAIS: (*Revue des Deux Mondes,* 1er oct. 1843). — E. DE MIRECOURT, *Les Contemporains Mme de Girardin,* Paris, 1856. — TH. GAUTIER : *Portraits et Souvenirs littéraires.* Paris 1875, Introduction des *Œuvres complètes,* 1860. — G. d'HEILLY, *Mme de Girardin, sa vie et ses œuvres,* Caen, 1869. — Dr VÉRON : *Mémoires d'un Bourgeois de Paris,* 1853-56 — LÉON SÉCHÉ : *Alfred de Vigny et son temps,* 1902. — ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT : *L'Evolution du théâtre contemporain,* Paris, 1908. — Voir aussi le petit volume dans lequel on a réuni les divers jugements sur Mme de Girardin. (Imprimerie de Serrière, 2 juin 1856.)

NAPOLINE

(*fragment*)

Faire tout pour l'argent — et n'être point avare !
C'est le siècle, en un mot...
Chez nous, il n'est pas rare
De voir un jeune fat, pour quelque mille écus,
Dans un sombre manoir aller vivre en reclus.
L'argent nous fait changer de nature... Une femme
Sensible — épouse un vieux sans tristesse dans l'âme.



Mme DE GIRARDIN

(D'après une lithographie de Julien)

Autrefois, on pleurait en suivant à l'autel
Un barbon, et c'était par ordre maternel ;
Aujourd'hui, c'est par goût : pour une jeune fille,
Le bonheur, ce n'est plus l'amour, c'est l'or qui brille ;
Ce n'est plus un amant cher entre ses rivaux :
C'est un riche carrosse avec de beaux chevaux
Qui, sur les boulevards, éclaboussent la foule ;
C'est un vase chinois sur un meuble de Boulle,
Une loge aux Bouffons, une bonne maison,
Un château près d'Arcueil dans la belle saison,
Et de ce pur amour rien ne trouble la joie
Si le lit nuptial a des rideaux de soie !

Il faut rendre justice aux jeunes gens du jour :
Eux aussi, j'en conviens, ne font rien par amour.
Si l'on vient vous parler de quelque sot jeune homme
Qui consente à l'hymen sans une forte somme,
Dites, sans demander son nom : « c'est un Anglais !»
Si vous avez deux cents louis... pariez-les.

Les dandys de Paris n'ont point ce ridicule.
Jusqu'au poète, hélas ! tout homme ici calcule.
L'ingrat, il a quitté son grabat favori ;
Du brillant char du jour il fait un tilbury,
Et, jetant un harnais sur l'aile de Pégase,
Court au bois de Boulogne exhaler son extase !

Jadis on aimait l'or, aujourd'hui c'est l'argent.
Pour les vrais Harpagons cela rend indulgent.
Oui, la cupidité fait aimer l'avarice :
C'est une passion du moins, si c'est un vice.
Oui, l'avare me plaît, j'aime sa pauvreté,
Et ses privations pleines de volupté.
L'avare en ses désirs peut posséder le monde,
Des palais sur la terre et des vaisseaux sur l'onde.
L'avare et le poète ont des liens entre eux ;
D'un bien imaginaire ils savent être heureux,
Ils aiment à souffrir — armés d'une espérance ;
Mais l'avare est modeste, et c'est la différence ;
Il ne s'entoure point de vains admirateurs :
L'avare a des trésors — et n'a point de flatteurs.
Il jouit en secret d'un orgueil solitaire;
Sa pauvreté prudente est un culte, un mystère...
Mais il n'est même plus d'avares dans Paris :

Sans être corrigés, nous sommes mal guéris.
Tel vient de s'enrichir par une basse intrigue,
Hier intéressé, — demain sera prodigue.
O misérable orgueil qui ne conduit à rien !
Cupidité d'un jour qui dissipe son bien !
Ah ! je vous le répète, et vous pouvez m'en croire,
Un grand peuple, un pays, quelle que fût sa gloire,
Est frappé de démence et d'incapacité,
S'il en vient à chérir l'argent par vanité !

LA NUIT

Voici l'heure où tombe le voile
Qui , le jour, cache mes ennuis :
Mon cœur à la première étoile
S'ouvre comme une fleur des nuits.

O nuit solitaire et profonde,
Tu sais s'il faut ajouter foi
A ces jugements que le monde
Prononce aveuglément sur moi !

Tu sais le secret de ma vie,
De ma courageuse gaîté ;
Tu sais que ma philosophie
N'est qu'un désespoir accepté.

Pour toi je redeviens moi-même :
Plus de mensonges superflus ;
Pour toi je vis, je souffre, j'aime,
Et ma tristesse ne rit plus.

Plus de couronne rose et blanche !
Mon front pâle reprend son deuil,
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.

Mes larmes, longtemps contenues,
Coulent lentement sous mes doigts,
Comme des sources inconnues
Sous les branches mortes des bois.

Après un long jour de contrainte,
De folie et de vanité,

Il est doux de languir sans feinte
Et de souffrir en liberté.

Oh ! oui, c'est une amère joie
Que de se jeter un moment,
Comme une volontaire proie,
Dans les serres de son tourment ;

Que d'épuiser toutes ses larmes,
Avec le suprême sanglot ;
D'arracher, vaincue et sans armes,
Au désespoir son dernier mot !

Alors la douleur assouvie
Vous laisse un repos vague et doux ;
On n'appartient plus à la vie,
L'idéal s'empare de vous.

On nage, on plane dans l'espace,
Par l'esprit du soir emporté;
On n'est plus qu'une ombre qui passe,
Une âme dans l'immensité.

L'élan de ce vol solitaire
Vous délivre comme la mort ;
On n'a plus de nom sur la terre,
On peut tout rêver sans remord.

D'un monde trompeur rien ne reste,
Ni chaîne, ni loi, ni douleur ;
Et l'âme, papillon céleste,
Sans crime peut choisir sa fleur.

Sous le joug de son imposture
On ne se sent plus opprimé,
Et l'on revient à sa nature
Comme à son pays bien-aimé.

O nuit ! pour moi brillante et sombre,
Je trouve tout dans ta beauté ;
Tu réunis l'étoile et l'ombre,
Le mystère et la vérité,

Mais déjà la brise glacée
De l'aube annonce le retour :
Adieu, ma sincère pensée ;
Il faut mentir !... voici le jour.

DÉSENCHANTEMENT

Dès l'aube on admira mon étoile sereine;
Le chemin, devant moi, s'étendait aplani ;
Mes parents me flattaient comme une jeune reine,
Car j'étais un enfant béni.

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent, tant de fois carressés !
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés !

Toutes les vanités vinrent charmer mon âme ;
L'hommage le plus beau soudain me fut rendu.
Oh ! les brillants succès de poète et de femme,
Succès permis et défendu !

La gloire de mon chant ne s'est point retirée;
L'écho s'émeut encore aux accents de ma voix :
Il suit toujours mon nom, et ma tête est parée
De blonds cheveux comme autrefois.

Pourtant, il est des joies où mon orgueil envie
Le nom le plus obscur, la plus pâle beauté ;
Des jours d'affreux chagrins, où pèse sur ma vie
Une poignante humilité ;

Et je me désespère, et je me crois maudite,
Et je ne comprends plus ce qu'on aimait en moi...
La pensée est si pauvre, et l'âme est si petite
Sans désir, sans rêve et sans foi !

C'est que l'orgueil s'éteint quand les pleurs l'humilient ;
C'est qu'il n'est plus d'éclat, ni d'auréole au front ;
C'est que tous les lauriers, tous les succès s'oublient
Quand le cœur a reçu l'affront !

Heureux ceux que le monde a poursuivis d'outrages,
Si des regards amis veillent sur leur tourment !

Un malheur partagé donne tous les courages :
Ils se consolent en aimant.

Mais moi... l'amour m'appelle, en vain sa voix me charme;
En vain, par la prière, il veut me retenir...
Ma douleur le repousse, elle est froide, elle s'arme
D'un implacable souvenir.

L'amitié !... je la crains, je l'épie et la juge ;
Pour suivre ses conseils j'attends au lendemain ;
Comme un héros trahi, qui soupçonne transfuge
L'allié qui lui tend la main.

Et j'envie en leur sort ces êtres que l'on pleure,
Qui, tombés de leur tige, ont fleuri sans mûrir,
Dont le cœur, plein d'amour jusqu'à la dernière heure,
Ne s'arrêta que pour mourir.

Qu'importe le destin qui pour moi se prépare,
Quand le sol poétique a manqué sous mes pas !
Hélas ! le feu sacré, dont le Ciel est avare,
Ici ne se rallume pas.

On peut rendre la joie à l'âme qu'on afflige,
Au pauvre la fortune, au mourant la santé,
Jamais on ne rendra le sublime prestige
Au poète désenchanté.

LA MARGUERITE

Je suis la marguerite, et j'étais la plus belle
Des fleurs dont s'étoilait le gazon velouté;
Heureuse, on me cherchait pour ma seule beauté;
Et mes jours se flattaient d'une aurore éternelle.

Hélas ! malgré mes vœux, une vertu nouvelle
A versé sur mon front la fatale clarté ;
Le sort m'a condamné au don de vérité ;
Et je souffre et je meurs... la science est mortelle !

Je n'ai plus de silence et n'ai plus de repos ;
L'amour vient m'arracher l'avenir en deux mots,
Il déchire mon cœur pour y lire qu'on l'aime.

Je suis la seule fleur qu'on jette sans regret :
On dépouille mon front de son blanc diadème,
Et l'on me foule aux pieds dès qu'on a mon secret.

LE CHARDON

Je suis à parler franc, une assez pauvre plante :
Je n'ai point de parfum, je n'ai point de beauté ;
Je ne suis bon à rien, et je suis détesté,
Et je maudis l'éclat de la rose insolente.

Comme elle, je possède une épine méchante,
Mais un don de souffrance, hélas ! sans volupté.
Je n'ai qu'un seul ami que l'on dit entêté :
On le bat quand il dort, on le fuit quand il chante.

Je grandis, je fleuris dans des endroits impurs,
Sur le bord des fossés, à l'angle des vieux murs ;
On me traite partout comme un être inutile ;

Pour moi jamais de soins, pour moi point de pardon :
On m'arrache aussitôt que la terre est fertile.
Je suis, enfin, la fleur des ânes... le chardon !

———

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Toute l'existence d'Eugénie de Guérin s'est déroulée dans le Périgord au château du Cayla, où elle est née en janvier 1805 et où elle est morte le 31 mai 1848.

Là, en compagnie de son frère Maurice, c'est une vie charmante, à la fois studieuse et champêtre. Eugénie file sa quenouille, trait une brebis et lit ; elle lit, Sainte-Thérèse, Saint-François de Sales, les écrits de Sainte-Catherine de Gênes « estimés par Leibnitz », les poésies de Chénier, d'Ossian et de Lamartine.

Eugénie passe ainsi ses jours, au milieu des champs, dans une monotonie infiniment douce.

Sa première grande douleur lui viendra de l'absence de son frère. Celui-ci est en Bretagne et, pour demeurer en communion d'âme avec lui, elle commence, le 15 novembre 1834, le journal de sa vie.

Les pages de ces cahiers intimes sont pleines de son unique et pur amour pour son frère. Elle s'écrie : « Maurice, mon cher Maurice, oh ! que j'ai besoin de toi et de Dieu ! » Et elle s'efforce de mettre dans son journal, nous dit M. Edmond Pilon « outre sa pure tendresse, tout ce coin d'arbres et de verdure, de paix et de vie champêtres dont il semble que son frère s'éloigne à jamais ».

Puisque le nom de M. Edmond Pilon est venu tout naturellement sous notre plume, comment résister au plaisir de citer la page charmante qu'il consacre au *Journal* de la tendre Eugénie ?

« Ah ! journal d'une ancienne demoiselle, journal écrit sur des cahiers d'enfant, vieux journal à faveurs comme ceux qu'on trouve dans les tiroirs des meubles du passé, ce n'est pas seulement le miroir d'une vie que tu nous offres, c'est tout un coin du monde : des fermes et des troupeaux, les champs et les moissons, les petites églises des villages, les hameaux assemblés et les enfants qui jouent et tout le paysage dans sa mobilité. Ah ! journal sentant bon comme les herbiers gardés par les vieux botanistes, journal tout odorant, journal « plein de larmes et de mystère » et que le grand Lamartine déclarait un chef-d'œuvre, tu n'es qu'un tout petit livre de pensionnaire, mais le parfum des bois, le chant du merle et celui du grillon dans la veillée d'hiver te donnent une poésie si réelle et si pure qu'il semble que ce soit là le Cayla lui-même, apparu devant nous, sonore de ses abeilles, de ses aboiements de chien et du bruit des battoirs que font les laveuses ! »

Son frère mort, ce frère dont elle disait : « Il était la gloire et la joie de mon cœur », Eugénie ne cessera pas de s'entretenir avec lui. Le neuvième cahier de son *Journal*, elle l'offrira au cher disparu, « à Maurice mort, à Maurice au ciel ». Mais elle est inconsolable et elle songe à se faire religieuse. Son *Journal* est admirable et touchant de piété et d'affection immaculée. Il exprime une telle tristesse et une telle exaltation de foi que Lamartine la nommera « le Saint-Augustin des femmes... un Saint-Augustin sans péché ».

De son côté, Sainte-Beuve dira d'elle : « personne rare, sœur de génie comparable par l'élévation et l'ardeur de la pensée à tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les sœurs fidèles ».

Parlant de ses vers, Sainte-Beuve dit encore : « Elle aussi était poète elle avait le génie des mélancolies et le don des images, chaste Lucile, plus fidèle et aussi funèbre, et qui devait survivre à son René .»

Les quelques vers que nous donnons d'elle sont extraits de son *Journal.* Ils sont avant tout d'une chrétienne, mais, comme l'a dit M. Edmond Pilon, « cette chrétienne avait le sentiment de la nature, son cœur vibrait d'amour pour toutes les douces choses du monde animé : les arbres, les fleurs et les oiseaux ».

CONSULTER : LAMARTINE, *Cours familier de littérature,* entretiens 88 à 90. — BARBEY D'AUREVILLY, *Eugénie de Guérin,* Caen, 1855. — SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi,* T. XII. — EDMOND PILON, *Portraits français,* Paris, 1904 ; préface à une édition des *Reliques,* d'Eugénie Paris, 1905.

BAISER D'ENFANT

Que ne puis-je accourir, enfant, quand tu m'appelles,
Quand tu me dis : « Je t'aime et te veux caresser. »
Et que tes petits bras, comme deux blanches ailes,
S'ouvrent pour m'embrasser !

De blancs agneaux que j'ai me caressent souvent.
Une colombe aussi sur ma lèvre se joue :
Mais lorsque je reçois le baiser d'un enfant,
Il me semble qu'un lis s'est penché sur ma joue.

Que j'ai tout le visage embaumé d'innocence,
Que tout mon être enfin devient suave et pur.
Ineffable plaisir, céleste jouissance !
Que n'ai-je tes baisers, enfant aux yeux d'azur !

MA LYRE

Aux flots revient le navire,
La colombe à ses amours :
A toi je reviens, ma lyre,
A toi je reviens toujours ;

Dieu, de qui tu viens sans doute,
Te fit la voix de mon cœur,
Et je lui chante en ma route,
Comme l'oiseau voyageur.

Je compose mon cantique
Du simple chant des hameaux ;
Je recueille la musique
Qu'en passant font les ruisseaux ;

J'écoute le bruit qui tombe
Avec le jour dans les bois,
Le soupir de la colombe,
Et le tonnerre aux cent voix.

J'écoute quand il s'éveille,
Ce qu'au berceau dit l'enfant,
Ce qu'aux roses dit l'abeille,
Ce qu'aux genêts dit le vent.

J'écoute dans les églises
Ce que l'orgue chante à Dieu,
Quand les vierges sont assises
A la table du saint lieu.

Ames du ciel amoureuses,
J'écoute aussi vos désirs,
Et prends des hymnes pieuses
Dans chacun de vos soupirs.

L'ANGE JOUJOU

Il est des esprits puissants
Qui dirigent les planètes,
Qui font voler les tempêtes
Et s'allumer les volcans,
Qui règnent sur l'air et l'onde,
Qui creusent le lit des mers,
Qui règlent le cours du monde
Et prennent soin des déserts,
Qui sèment l'or et le sable,
Lis et roses dans les champs ;
Et dans le nombre innombrable
De ces esprits bienfaisants,
Il est un ange adorable
Que Dieu fit pour les enfants,
Un ange à l'aile vermeille,
Une céleste merveille,
Du paradis le bijou,

Le petit ange Joujou,
De l'ange gardien le frère;
Mais l'un guide l'âme aux cieux
Et l'autre enchante la terre
Et ne préside qu'aux jeux.
Il inventa la poupée,
Tant d'objets d'amusement
Dont l'enfance est occupée,
Qui portent un nom charmant.
Avant l'aurore il se lève;
Riant il s'en vint du ciel
Dans l'Eden jouer près d'Eve
Avec le petit Abel.
Il fait les boutons de rose,
Les colliers de perle et d'or,
Les colibris qu'il dépose
Dans les fleurs du Labrador.
Il n'est merveilleuse chose
Qu'il n'ait faite ou fasse encor;
Soufflant sur l'eau savonneuse,
Grâce à ses enchantements
Brille un palais de diamants
A rendre une reine heureuse;
Il fait le baume et le miel;
De son souffle naît la brise;
Il a planté le cytise
Et dessiné l'arc-en-ciel.
Passant du Gange en Norvège,
Il se mêle au beau cortège
Des cygnes éblouissants,
Et sème avec ses doigts blancs
Les jolis flocons de neige
Pour amuser les enfants;
Et ces concerts des campagnes,
Cette musique des bois
Qui charme vals et montagnes,
De notre ange c'est la voix.
Ah! que cet ange nous aime
Et que ses pouvoirs sont beaux,
Pouvoirs qu'il tient de Dieu même!
Il veille au nid des oiseaux;
Il leur porte du ciel même
Leur vêtement radieux
Et deux perles pour leurs yeux.
Il est de toutes nos fêtes;

Il tient pour nous toujours prêtes
Des coupes sans aucun fiel,
Et, grâce enfin à ses charmes,
On dit que toutes nos larmes
Ne sont que gouttes de miel.
Puis, quand les dernières heures
Sonnent aux pieux enfants,
On les retrouve aux demeures
Où sont les saints innocents,
Jouant avec leur couronne
Et leurs palmes de martyrs,
Bénissant Dieu qui leur donne
Tout le ciel pour leurs plaisirs.

LOUISE BERTIN

Louise-Angélique Bertin, qui ne fut pas seulement poète, mais encore peintre et compositeur de musique, était la fille de Bertin l'aîné, fondateur des *Débats*.

Elle naquit le 15 février 1805 aux Roches, près Bièvre, et mourut à Paris le 26 avril 1877.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des œuvres de peintures de Louise Bertin.

Au théâtre, elle a donné *Guy Mannering* (d'ailleurs représenté chez elle) ; le *Loup Garou*, opéra-comique (1827), qui fut très malmené par le public et la critique ; *Fausta* (aux Italiens, 1831), qui ne réussit guère mieux ; et *Esméralda*, (Opéra, 14 nov. 1836), dont le livret avait été tiré par Victor Hugo lui-même de *Notre-Dame de Paris*. Il paraît que la partition n'était pas sans mérites, mais Hugo, qui n'avait pas l'habitude de travailler pour l'opéra, avait écrit un livret touffu qui ne contribua pas peu à faire mal accueillir l'œuvre de Mlle Bertin.

En poésie, Louise Bertin a laissé deux volumes : c'est une suite de cantiques pieux, non dépourvus de souffle ni d'élévation, mais qui ne méritent pas cependant, les éloges exagérés dont les a gratifiés Sainte-Beuve. « Quoique,— nous dit l'auteur des *Lundis*, à propos des *Glanes*, le premier recueil de Mlle Bertin, — quoique certes, la fraîcheur et la grâce n'y manquent pas, ce volume a peu le caractère d'un début. La forme atteste une main habile et presque virile d'artiste ; le fond exprime une âme de femme délicate et ardente, mais qui a beaucoup pensé, et qui ne prend guère l'harmonie des vers comme un jeu. » Et un peu plus loin : « Une pensée religieuse, élevée, sincère, parfois combattue et finalement triomphante, a inspiré un bon nombre de pièces, qui ne sont pas un indigne pendant, ni une contre-partie dérogeante des graves rêveries que M. Victor Hugo a lui-même adressées à Mlle Bertin sous le titre de *Pensar, Dudar*, et de *Sagesse*. »

Il ne faut pas oublier que le critique avait à parler de la fille de son directeur ; c'est là assurément une circonstance atténuante !

BIBLIOGRAPHIE : *Glanes*, Paris 1842, in-8°.— *Nouvelles Glanes* Paris, 1876, in-12.

CONSULTER : SAINTE-BEUVE : *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1842.

PRIÈRE

O Seigneur ! accordez à ceux qui vous blasphèment
La place à votre droite au sublime séjour :
Donnez-leur tout, Seigneur, donnez : ceux qui vous aiment
Ont bien assez de leur amour !

Quand, aux portes du ciel par l'archange gardées
Ils se présenteront, oh ! qu'ils entrent, mon Dieu !
De ces blasphémateurs aux âmes attardées
Écartez le glaive de feu !

Nous resterons dehors, souffrant, loin de l'enceinte,
Et le froid de la nuit et la chaleur du jour ;
Ah ! du céleste abri bannissez-nous sans crainte :
Il nous suffit de notre amour !

Pour eux n'épargnez rien ; mettez à toute branche
Et l'ombre de la feuille, et la fleur, et le fruit,
Et l'ivresse à la coupe où leur lèvre se penche,
Sans la tristesse qui la suit !

Nous, pour être abreuvés d'ineffables délices,
Pour sentir sous vos mains nos cœurs se parfumer,
Nos âmes s'abriter à des ombres propices,
Il nous suffit de vous aimer !

Pour eux faites là-haut chanter des milliers d'anges,
S'accompagnant du cistre en des tons merveilleux :
Leurs désirs insensés et leurs rêves étranges,
Réalisez-les dans vos cieux !

N'est-il donc pas pour vous des hymnes bien plus belles,
Et n'entendons-nous pas, à de secrets concerts,
Vibrer dans notre amour toutes les voix fidèles
Qui vous aiment dans l'univers ?

Pour leur front réservez la brise la plus douce,
Pour leurs yeux vos soleils qui ne s'éteignent pas ;
Et comme un sable d'or que la vague repousse,
Semez les astres sous leurs pas :

Sous nos genoux ployés la terre est froide et nue :
Mais nous ne voulons rien, non ! rien que leur retour !
Pour nous la récompense avant l'heure est venue ;
Le paradis, c'est notre amour !

Ah ! celui qui vous cherche et qui pourtant s'égare,
Dont l'esprit, succombant au poids de l'infini,
A quitté votre voie, et de vous se sépare
Pour ne plus regarder qu'en lui ;

Ainsi qu'un laboureur qui pousse dans l'étable
Ses bœufs tout ruisselants d'écume et de sueur,
Chargés encor des traits et du joug implacable
Qui les attachaient au labeur ;

Quand la mort, à vos pieds déposant sa récolte,
Le jettera tremblant, garrotté de liens,
Le doute à la pensée, aux lèvres la révolte,
Seigneur, ouvrez-lui vos desseins !

Vous-même détachez et ce joug qui le gêne,
Et ce trait qui, flottant à ses reins, est resté,
Et tous les vains lambeaux de la science humaine
Qui le couvraient d'obscurité.

Promenez-le, Seigneur, aux routes infinies,
Lui nommant les étés qui sont aux mains du temps ;
Qu'il compte devant vous leurs gerbes réunies
Et les fleurs de tous les printemps.

Et si, pour le comprendre, il faut peser le monde,
Comme un jouet d'enfant, mettez-le dans sa main ;
Et de la mer sans bords s'il veut explorer l'onde,
Tracez-lui du doigt le chemin !

Vous nous avez, Seigneur, dévoilé votre face,
Nous jugeant assez forts pour supporter le jour ;
Nous planons au-dessus du temps et de l'espace,
Car l'infini, c'est notre amour !

NOUVELLES GLANES

Pour m'être un seul instant trop approché de vous,
Et, sans palme, Seigneur ! m'être mis à genoux
Sur les degrés de votre trône ;
Pour avoir balancé dans mes indignes mains,
Rempli de mes soupirs l'encensoir de vos saints,
Sans porter au front leur couronne,

Le vide tout à coup s'est ouvert sous mes pas,
Et j'ai perdu le sens des choses d'ici-bas
Qu'il me faut traverser encore !

Imprudent voyageur qui, devant son coursier,
Dans le désert a vu s'effacer le sentier
Sous le sable qui le dévore !

La nuit, ses astres d'or, son silence, ou les bruits
Par sa lyre d'ébène en accords réunis
Chantant au loin dans les campagnes,
Le jour, et tous les flots de vie et de couleur
Qu'il épanche aux épis, à la grappe, à la fleur,
Au front des bois et des montagnes,

Etalent vainement leur sereine beauté ;
Sans entendre ni voir, je passe dégoûté
Devant ces merveilleux spectacles,
Explorant toute cime et toute profondeur,
Vous cherchant dans les cieux, vous cherchant dans mon cœur,
Fouillant dans tous les tabernacles !

Mon esprit ne sait plus qu'un seul mot, votre nom ;
Une voix seule éclaire et charme ma raison,
La vôtre, ô mystérieux Verbe !
Et les cris des humains, tristes ou triomphants,
Me semblent les clameurs d'une troupe d'enfants
Qui se disputent un brin d'herbe !

Immuable lumière ! inextinguible ardeur !
Mon œil audacieux a de votre splendeur
Gardé l'ineffaçable empreinte ;
Ramené sur la terre, il s'aperçoit trop tard
Que rien ne pourra plus attirer le regard
Qui profane votre arche sainte !

Je reconnais ma faute à la punition ;
Elle est grande, Seigneur ! mais mon affliction
Peut-être encore la dépasse !
Cet insolent mépris des choses d'ici-bas,
Y mettrait-on un siècle, on ne compterait pas
Tous les pleurs amers qu'il amasse

Au plus secret du cœur de ceux qui devant vous,
Sans palmes, ont tenté de se mettre à genoux
Sur les degrés de votre trône,
Et balancé trop haut dans leurs indignes mains,
Rempli de leurs soupirs, l'encensoir de vos saints,
Sans porter au front leur couronne !



LOUISE BERTIN

(D'après un portrait d'Ingres)

GEORGE SAND

Armandine-Aure DUPIN, baronne DUDEVANT. Née à Paris, le 2 juillet 1804, elle descendait par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne. En 1822, elle avait épousé un officier retraité, le baron Dudevant, dont elle eut un fils et une fille. Elle se sépara de son mari en 1832.

La vie et les aventures de George Sand sont trop connues pour que nous y insistions. Au reste, si nous la faisons entrer dans notre anthologie, c'est en tenant compte de son grand nom. Poète, elle l'a été si peu ! Une pièce de vers d'elle est plus une curiosité qu'une œuvre d'art.

La *Ballade* que nous reproduisons est imitée de Shakespeare ; c'est une des rares poésies qui soient vraiment de George Sand. Cette pièce parut dans les *Soirées littéraires*, en 1832. A cette époque, Mme Sand n'avait encore publié qu'un roman *Rose et Blanche*, en collaboration avec Jules Sandeau. Pour vivre, elle peignait des fleurs et des oiseaux ; elle faisait des vers pour se distraire. Le succès d'*Indiana* devait bientôt lui faire abandonner le pinceau et la lyre. Elle ne composera plus que quelques complaintes, plus tard, sur les événements de sa vie champêtre, dans le Berry.

On trouve, il est vrai, des stances fort belles dans *Lélia*, mais on sait aujourd'hui qu'elles sont de Musset. On s'en était d'ailleurs toujours douté.

George Sand est morte le 8 juin 1876.

LA REINE MAB

BALLADE

Chasseur, sur cette plaine
Que vois-je donc venir ?
Dans la nuit incertaine
Qui peut ainsi courir ?
Quelle rumeur profonde
S'élève dans les airs ?
Est-ce du sein de l'onde
Que partent ces concerts ?

Ces vivantes nuées,
Amis, c'est le sabbat ;
Des follets et des fées
C'est l'essaim qui s'ébat.
Ils escortent leur reine,
Mab, aux cheveux dorés,
Dont le pied couche à peine
L'herbe fine des prés.

Vois-tu c'est la plus belle
Parmi les filles de l'air.
Plus d'un barde pour elle
Souffre un tourment amer.



GEORGE SAND

(D'après un dessin d'Alfred de Musset)

Oh ! crains qu'elle te montre
Seulement son pied blanc ;
Ou songe, à sa rencontre,
A se signer, tremblant.

A son regard perfide
Ne va pas t'exposer,
Ici bas la sylphide
Ne saurait se poser.
Pétulante et menue,
L'air est son élément.
Elle enfourche la nue
Et chevauche le vent.

Quand la lune se lève,
Sur le pâle rayon
Elle vient comme un rêve,
Dansante vision.
Le duvet que promène
Le souffle d'un lutin
Est le char qui l'emmène
Au retour du matin.

Au bord des lacs humides,
Dans la brume des soirs,
De ses ailes rapides
Effleurant les flots noirs,
Sur un flocon d'écume
Que le vent fait vaguer,
Molle comme une plume,
Elle aime à naviguer.

Lorsqu'à grand bruit l'orage
Court sur le bois flétri,
La fleur d'un lis sauvage
Souvent lui sert d'abri :
La tempête calmée,
Elle prend son essor,
Et s'envole embaumée
D'une poussière d'or.

Au nid de l'hirondelle
Qui pend sous le rocher,
Parfois, pliant son aile,
On la voit se cacher ;

Puis, s'élançant comme elle
Sur les flots en fureur,
Rire à la mer cruelle
Où sombre le pêcheur.

En vain de son passage
Sur l'océan vermeil
J'ai cherché le sillage
Au lever du soleil.
La grève de sa trace
Ne peut rien retenir ;
D'elle, hélas ! tout s'efface,
Tout, hors le souvenir !

Le pieux solitaire
A cru souvent, la nuit,
Voir sa forme légère
Glisser dans son réduit ;
Mais, loin qu'il l'exorcise,
A son regard si doux,
Pour un ange il l'a prise
Et s'est mis à genoux.

Du chasseur téméraire
Elle égare les pas,
Et rase la bruyère
En lui tendant les bras ;
Sur la mare trompeuse ;
Qu'elle effleure sans bruit,
Elle l'attend, moqueuse,
L'y fait choir, et s'enfuit.

Mais, dit-on, la diablesse,
Soit caprice ou remord,
Parfois d'une caresse
Tient en suspens la mort.
Eh bien ! Mab est si belle,
Qu'on me verrait courir
Après un baiser d'elle,
Quand j'en devrais mourir.

DANIEL STERN

COMTESSE D'AGOULT

Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult, connue en littérature sous le nom de Daniel Stern, naquit le 1er janvier 1806 à Francfort-sur-le Mein. Française par son père, d'une ancienne et très noble maison, elle était de sang allemand par sa mère, Marie Berthmann, fille d'un riche banquier de Francfort.

Elle vint en France peu après sa naissance et reçut une éducation des plus soignées, d'abord dans sa famille, puis, vers 16 ans, au Sacré-Cœur. Mais ses vrais maîtres, elle sut se les choisir elle-même : ce furent les livres, les livres sérieux auxquels elle avait pris goût de bonne heure.

A vingt ans on la maria au comte Charles d'Agoult, colonel de cavalerie et premier écuyer de Mme la Dauphine.

Très belle et d'esprit indépendant, peu soumise aux traditions de sa caste, étrangère par ses goûts et ses plus secrètes pensées au milieu dans lequel elle vivait, la comtesse d'Agoult finit, peu après la Révolution de 1830, par rompre tous les liens qui l'y attachaient.

Elle quitta la France en 1835 pour suivre Liszt en Italie. Elle revint à Paris en 1840, seule et désanchantée..

C'est à cette époque que nous voyons paraître pour la première fois son pseudonyme de Daniel Stern dans la *Presse* où elle débute par un roman : *Hervé* et par des comptes rendus des salons de 1842 et 1843.

Daniel Stern s'est exercée avec succès dans l'histoire, la critique d'art, le roman, le théâtre, la philosophie, la poésie. Elle a touché aux plus graves questions de la morale et de la politique, marchant sur les traces de la Rochefoucauld et de Vauvenargues.

Barbey d'Aurevilly disait de Mme d'Agoult : « Ce n'est pas un bas bleu, c'est mieux que cela ou pis, c'est un pantalon bleu, le pantalon du humérisme américain. » Mais ce n'est là qu'une de ces boutades où excellait Barbey. La vérité, c'est que Mme d'Agoult était une femme vraiment supérieure.

De 1860 à 1870, Mme d'Agoult eut à Paris un salon des plus suivis. Par son esprit, l'élévation de son caractère et l'étendue de sa culture, Mme d'Agoult avait su grouper autour d'elle les personnalités les plus considérables des arts, des lettres et de la politique. Sainte-Beuve qui eut un goût très fort pour elle, l'appelait « la Corinne du quai Malaquais ».

Nous trouvons dans les *Souvenirs* d'Aphilis, ancien conseiller d'Etat, l'intéressante appréciation suivante, sur le salon de Mme d'Agoult : « Avec Daniel Stern a disparu une chose rare et unique à Paris, un salon vraiment neutre, un terrain réservé, une sorte de lieu d'asile, où, pendant dix années, nous avons vu les opinions les plus divergentes se rencontrer sans se heurter, et cela grâce au tact infini de celle qui le présidait, à son art de manier les personnalités et de fondre les nuances. Je n'ai connu Mme la comtesse d'Agoult que lorsqu'elle avait atteint, suivant sa spirituelle expression, « l'âge d'homme ». C'était en 1859, après le mariage

d'Emile Ollivier avec sa charmante fille Blandine, si prématurément enlevée trois ans plus tard. Rien, à cette époque, dans ses dehors, ne trahissait les orages qui avaient troublé son existence de femme... Rien non plus ne décelait en elle la femme auteur. Sa taille élevée et noble, son port un peu altier, les lignes pures de son visage, son front pensif surmonté d'une couronne de cheveux d'argent, tout imprimait à sa personne un air de gravité particulière... »

Quant aux poésies de Daniel Stern, elles sont en très petit nombre et ont été publiées à la suite d'une réédition les *Esquisses Morales* (Paris 1880), faite après la mort de Daniel Stern qui survint le 5 mars 1876.

Ces poésies occupent en tout douze pages, elles ne prennent, à vrai dire, d'importance qu'à cause du rôle littéraire et mondain joué par leur auteur. Daniel Stern était poète beaucoup plus par l'idée que par le sentiment ; ses vers sont le produit de la volonté, non de l'enthousiasme. Cependant, on ne saurait leur méconnaître une certaine éloquence et, parfois, de la profondeur.

Daniel Stern repose au Père-Lachaise ; son tombeau est un chef-d'œuvre de Chapu.

CONSULTER : L. de RONCHAUD, *Etude biographique et littéraire* en-tête des *Esquisses morales*, éd. 1880. — BARBEY D'AUREVILLY, *Les Bas bleus* Paris, 1872. — LÉON SÉCHÉ. *Hortense Allart de Méritens*. Paris, 1908, in-8°

SÉRÉNITÉ

De ma sérénité tu voudrais le secret,
M'as-tu dit ; et savoir comment à mon visage
Jamais amour ou haine, espérance ou regret,
Ne jette une rougeur qui trahisse au passage
Les orages de l'âme et le bouillonnement
D'un sang fier qui s'indigne ou s'exalte ; et comment
Du repos de mon front, de ma calme présence,
De mon port, de mes yeux que l'on croirait sans pleurs,
De ma lente parole, ou bien de mon silence,
S'exhale une vertu qui charme les douleurs.

Et de ma sagesse
Ta folle jeunesse
Vantant le bienfait
Envie à mon âge
De longs jours d'orage
Le tardif effet.
« O ma chérie,
La secrète loi
D'une âme guérie,
Enseignez-la moi. »
C'est là ta prière

A mes cheveux blancs,
C'est le vœu sincère
De tes dix-huit ans.
Tu crains la tourmente,
Et, de ton destin,
Fille, sœur, amante,
Déjà t'épouvante
L'aube frémissante,
L'orageux matin.
Ton âme qu'agite
Le souffle des dieux,
Ton sein qui palpite,
L'éclair de tes yeux,
Et l'accord qui tremble
Sous tes doigts émus,
Et ta voix qui semble
De mots inconnus
Chercher le mystère,
O mon cher trésor !
Tout dit à ta mère
Que, dans son essor,
Déjà ton génie
Au mal s'est heurté,
Et que l'ironie,
L'amère ironie
Navre ta fierté.
Et je voudrais donner à ton âme inquiète
Un conseil, un exemple ; et, m'offrant pour appui,
Répandre dans ton sein cette vertu secrète
Par qui lui soit rendu le repos qui l'a fui.
Mais, en sondant, hélas ! et mon cœur et ma vie,
Je vois trop à quel prix le trouble m'est ôté,
Et d'où me vient la paix que ta jeunesse envie !...
Que Dieu te garde, enfant, de ma sérénité !

L'OLIVIER

Bel arbre au tronc penché, noirs et noueux rameaux,
Feuillage pâlissant, tige à la baie amère,
De qui retient son nom la hauteur solitaire
Où Jésus dans la nuit vint pleurer sur nos maux ;

Pathétique olivier, au seuil des temps nouveaux,
Toi qui vis, s'effrayant de son calice austère,



Mme D'AGOULT

(D'après un portrait de Léopold Flameng)

L'Homme-Dieu défaillir et supplier son Père
Pour sa chair qui frissonne à l'horreur des tombeaux ;

D'un sourire autrefois Athéna, la déesse,
Te fit surgir du sol, emblème de sagesse,
D'abondance et de paix, ô doux victorieux !

Et quand je viens m'asseoir sous ton ombrage antique,
Ta chrétienne tristesse, avec ta grâce attique,
Pénètre et charme ensemble et mon âme et mes yeux.

LA STATUE DE GŒTHE, A FRANCFORT

C'était par un long soir de la saison puissante
Qui prodigue à la terre et le fruit et la fleur,
Emplit de gerbes d'or le champ du moissonneur
Et gonfle aux ceps ployés la grappe jaunissante.

Les derniers feux du jour et leur calme splendeur,
Au loin, du mont Taunus doraient la cime ardente.
Le bel astre d'amour qui brille au ciel de Dante
Montait sur la cité de l'antique empereur.

Sur le haut piédestal où ta gloire s'élève,
D'un regard de Vénus, doucement, comme en rêve,
O Gœthe ! s'éclairait ton grand front souverain,

Tandis que de silence et d'ombre revêtue,
Craintive, je baisais au pied de ta statue
Le pli rigide et froid de ton manteau d'airain.

ÉLISA MERCŒUR

Elisa Mercœur était une enfant naturelle. Son père, un avoué, s'appelait Barré ; sa mère était une demoiselle Auman. Quant à Elisa, son nom lui vint de ce qu'elle naquit à Nantes, le 21 juin 1809, rue Mercœur.

Dès sa plus tendre enfance, Elisa fit montre d'une intelligence peu commune. A douze ans, elle enseignait l'anglais. Elle était d'ailleurs très instruite. Outre l'anglais, elle savait encore le latin, quelque peu de grec, d'italien et même d'arabe. Elle avait à peine seize ans lorsqu'elle publia ses premiers vers. Et tout de suite le succès lui était venu. En 1826, l'*Académie provinciale*, de Lyon, la nomme membre correspondante ; la *Société Académique de la Loire-Inférieure* fait de même en 1827 et édite à ses frais son premier volume de vers. Puis, c'est la *Société Polymathique du Morbihan* qui lui ouvre ses portes, et la duchesse de Berri qui lui envoie cent francs, et le ministre des Beaux-Arts qui lui alloue une pension annuelle de trois cents francs...

Déjà Lamartine disait à son propos : « Je ne croyais pas au talent des femmes ; cependant, le recueil de Mme Tastu m'avait ébranlé... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes. »

Elle avait dédié son livre à l'auteur des *Martyrs* : « Femme, jeune et Bretonne, lui écrivait-elle en lui envoyant un exemplaire du volume, j'ai cru que ces trois titres auraient peut-être quelques droits à la bienveillance de l'illustre écrivain que la Bretagne a vu naître... » Et Chateaubriand de lui répondre :

« Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre sans crainte de se tromper à l'auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur... »

On devine l'enivrement de la jeune fille au reçu de ces encouragements et de ces louanges.

Et voilà qu'un beau jour, sa mère et elle laissèrent Nantes pour la ville lumière. — A Paris, elles connurent toutes les déceptions, et elles vécurent d'un régime de mendicité. Tout d'abord, Elisa avait eu la chance de trouver un protecteur en M. de Martignac, le premier ministre d'alors. il avait porté sa pension à douze cents francs. Malheureusement, lorsqu'il tomba du pouvoir, la pension de la « Muse Armoricaine » fut réduite d'un tiers. Huit cents francs pour faire vivre deux femmes !... Dans un moment d'absolue détresse, Elisa écrira à M. Guizot : « Sauvez-moi, sauvez-moi pour ma mère ». — M. Guizot n'est pas riche, mais il viendra cependant au secours de la pauvre fille.

Pour échapper à la misère, Elisa travaillait avec acharnement : « je travaille à force », disait-elle, elle-même... Elle achevait une tragédie, en ébauchait une autre, et elle avait des romans plein la tête... sans parler des poésies qu'elle donnait aux journaux de modes de l'époque. Il faudrait bien que la mauvaise fortune capitule, enfin. Elle ne capitula pas. La tragédie d'Elisa Mercœur, lue au Théâtre-Français, le 3 mai 1831, acceptée

par le comité, sera refusée par le baron Taylor, administrateur de la Comédie, — et la tendre muse, désabusée et épuisée, se laissera aller à la maladie. Mme Récamier vient à son aide, le roi et la reine lui envoient deux fois des secours, M. Guizot lui donne cinq cents francs, mais Elisa porte dans l'âme cette navrance romantique qui ne pardonne pas. Sa belle énergie des premiers jours s'est envolée, elle voit venir la mort avec un sourire, elle consent à une fin prématurée sur laquelle elle sait que le public s'apitoiera et sur laquelle elle s'apitoie elle-même. A quelqu'un qui voulait s'employer pour faire jouer sa tragédie à la Porte Saint-Martin et qui lui disait, dans l'espoir de lui faire reprendre goût à la vie : « Songez au bonheur d'être couronnée », elle répondait : « Le Tasse ne le fut qu'après sa mort, si j'ai même destinée et que maman me survive, elle m'apportera la couronne. »

Sa mort, survenue le 7 janvier 1835, fut le signal d'un deuil général. Mélanie Waldor prit l'initiative d'un monument, et Mme Desbordes-Valmore ouvrit, à Lyon, pour l'impression des œuvres de la jeune morte, une souscription qui fut rapidement couverte. Chateaubriand accompagna sa malheureuse compatriote jusqu'au cimetière avec Ballanche et Mme Récamier.

Musset écrivit sur sa tombe :

« Je ne pleure pas, j'envie ton sort. »

Les vers d'Elisa Mercœur manquent de vraie personnalité, mais ils sont d'une inspiration aisée et souvent élevée.

BIBLIOGRAPHIE : *Recueil de Poésies*, Nantes, 1827. — *Œuvres Complètes*, Paris, 1843, trois volumes, in-8°. Cette édition contient la tragédie d'Elisa : *Boabdil, roi de Grenade*, 5 actes en vers, d'après le *Gonzalve* de Florian.

CONSULTER : *Mémoires et notice sur la vie d'Elisa Mercœur*, par sa mère, en tête des *Œuvres Complètes*, Paris, 1843. — H. LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris, 1890. — JULES CLARETIE : *Elisa Mercœur*, etc., Paris, 1864.— GEORGES VIAU et DOMINIQUE CAILLÉ : *Elisa Mercœur*, Paris, 1889. — LEVOT : *Biographie bretonne*. — CTE DE SAINT-JEAN (Mme A. Riom) *Femmes poètes bretonnes*, Nantes, 1892. — ALPHONSE SÉCHÉ, *Les « Poètes-Misère »*, Paris, 1908. Louis Michaud, éditeur.

LE SUBLIME

ODE

Toi qui, t'enveloppant des ombres de la Terre.
N'as suivi qu'un sentier frayé par le vulgaire,
Le temps jamais pour toi s'arrête-t-il d'un pas ?
Laisses-tu dans le monde une immortelle trace ?
Non ! Ta légère empreinte... une haleine l'efface.
Et rien ne reste où tu passas.

Dans les âges futurs toi qui vivrais, peut-être,
Laisseras-tu la tombe enfermer tout ton être ?
N'oseras-tu penser ? Faut-il qu'un joug de fer,
Appesanti sur toi, rétrécisse ton âme ?
Vois cet éclair brillant, son invincible flamme,
Libre, jaillit au sein de l'air.

En imprimant tes pas loin des routes tracées,
Dans un immense espace égare tes pensées ;
Le laurier croît encore, et ton siècle l'attend.
Combats contre l'oubli, que ta Gloire le brave :
Un seul mot quelquefois rend l'avenir esclave,
Mais un mot sublime et brûlant.

Invente ! immortalise un moment d'existence ;
Effeuille les pavots que jette l'ignorance ;
Des regards de ton âme embrasse l'univers.
Vole au sommet sacré t'abreuver d'harmonie :
Chacun de ces instants ravis à ton Génie
Est tout un âge que tu perds.

Quoi ! la vie est si courte, et de ses jours, qu'il pleure,
L'homme au gouffre des ans n'ose arracher une heure.
Son cœur d'un long espoir n'a-t-il donc plus besoin ?
Ah ! condamne le temps à reployer ses ailes,
Que le burin, traçant les pages immortelles,
Y grave pour toi : « Rien plus loin ! »

Mais ne va pas, suivant un guide qui t'égare,
Pour un céleste essor prendre le vol d'Icare,
Et laisser un vain nom retomber ici-bas.
D'une lyre hardie obtiens un chant sublime,
Que d'Orphée, écoutant ce chant qui le ranime,
L'ombre s'éveille sur tes pas.

D'un seul mot, t'ai-je dit, la rapide puissance
Charme, captive, entraîne, et quelquefois dispense
Aux amants de la Gloire une immortalité.
C'est l'éclair s'échappant du caillou qui s'enflamme,
Enfin, c'est le sublime, ou c'est un son de l'âme,
Que le génie a répété.

En cédant à l'effort d'un magique délire,
Le sublime jamais ne peignit un sourire.

Il faut à ses crayons de plus mâles beautés.
Au bruit inspirateur de la voix des orages,
Pour le poète ému par ses accords sauvages,
L'effroi même a des voluptés.

Il s'élève plus près de la haute demeure,
Aux accents de son luth qu'un vent du ciel effleure.
Il aime à reculer vers les siècles lointains.
La rose pâlirait en couronnant sa tête
La flûte du berger sous ses doigts est muette,
Mais la harpe a des sons divins.

Il chante, et ne craint pas le rire d'un Zoïle,
L'aigle échappe au venin que jette le reptile :
Rien n'empoisonne l'air que l'on respire aux cieux.
De sa lyre, en mourant, un soupir le console,
Et ce chant du trépas comme une âme s'envole
Au séjour que cherchaient ses yeux.

Ainsi la mort obtient sous sa main égarée
Des sons nobles et purs d'une harpe sacrée :
De l'oiseau de Léda l'harmonie est l'adieu,
Et le voile mortel qui recouvrait Alcide
Se consume, brûlé par la flamme rapide,
Quand du bûcher s'élance un Dieu.

Dédaignant la faveur, cette idole éphémère
Pour laquelle un moment fume un encens vulgaire ;
Il prélude loin d'elle à ses libres accents ;
Il dégage ses mains des chaînes de la Terre.
Autrefois le malheur, en pesant sur Homère,
Etouffa-t-il ses nobles chants ?

Mais par mille pinceaux la nature est tracée ;
Ah ! les temps sont à Dieu, le monde à la pensée !
Quand les yeux de Milton n'avaient plus de regards,
Au fond du souvenir moissonnant des images
Il pensait, il chantait, en éclairant les âges
D'un rayon de l'astre des arts.

Rends au luth détendu la musique céleste ;
De la courte journée une heure au moins te reste ;
Une heure ! c'est assez pour vaincre l'avenir ;
C'est au brillant séjour que ton hymne s'élance :

Le poète au tombeau retrouve l'existence ;
Qui laisse un nom peut-il mourir ?

Vous qui deviez parer le chantre de Clorinde,
Lauriers aoniens, douces palmes du Pinde.
L'amant de Léonor n'a donc pu vous cueillir !
Le Tasse à ses destins un jour trop tôt succombe ;
Mais vos nobles rameaux, déposés sur sa tombe,
Fleurissent pour son souvenir.

L'oubli, c'est le néant ; la gloire est l'autre vie ;
L'éternité sans borne appartient au génie ;
Le monde est un écho des purs accents des cieux.
Sur la mer du passé, le poète surnage ;
Chaque flot qui se brise et le pousse au rivage
Exhale un son mélodieux.

Ennemi des tyrans, du crime qui s'élève,
Il combat, il triomphe, et sa lyre est son glaive.
Libre comme la voix qu'empruntent les remords,
Cette lyre sans cesse auprès du cœur résonne,
Et l'homme sous le chaume, ou sous le dais du trône,
Entend ses suprêmes accords.

Sublime, chant sacré, note pure et magique ;
Son divin que jadis rendait la harpe antique ;
Accent toujours nouveau compris de l'univers !
Viens t'exhaler encor d'une céleste lyre :
Le poète t'attend, viens, pendant qu'il délire,
Immortaliser ses concerts.

Qu'il n'existe que lui qu'on oppose à lui-même
Qu'il se dise, écoutant sonner l'heure suprême :
« Ma mémoire est ma vie, et je ne mourrai pas !
« Mon souffle loin de moi chassa l'humble poussière ;
« J'ai vécu pour chanter, et je laisse à la terre
« La place où j'ai marqué mes pas. »

RÊVERIE

Qu'importe qu'en un jour on dépense une vie,
Si l'on doit en aimant épuiser tout son cœur,
Et doucement penché sur la coupe remplie

Si l'on doit y goûter le nectar du bonheur.
Est-il besoin toujours qu'on achève l'année ?
Le souffle d'aujourd'hui flétrit la fleur d'hier ;
Je ne veux pas de rose inodore et fanée ;
C'est assez d'un printemps, je ne veux pas d'hiver.
Une heure vaut un siècle alors qu'elle est passée ;
Mais l'ombre n'est jamais une sœur du matin.
Je veux me reposer avant d'être lassée ;
Je ne veux qu'essayer quelques pas du chemin.

PHILOSOPHIE

Lorsque je vins m'asseoir au festin de la vie,
Quand on passa la coupe au convive nouveau,
J'ignorais le dégoût dont l'ivresse est suivie,
Et le poids d'une chaîne à son dernier anneau.
Et pourtant, je savais que les flambeaux des fêtes.
Eteints ou consumés, s'éclipsent tour à tour,
Et je voyais les fleurs qui tombaient de nos têtes
Montrer en s'effeuillant leur vieillesse d'un jour.
J'apercevais déjà sur le front des convives
Des reflets passagers de tristesse ou d'espoir...
Souriant au départ des heures fugitives,
J'attendais que l'aurore inclinât vers le soir.
J'ai connu qu'un regret payait l'expérience,
Et je n'ai pas voulu l'acheter de mes pleurs.
Gardant comme un trésor ma calme insouciance,
Dans leur fraîche beauté j'ai su cueillir les fleurs.
Préférant ma démence à la raison du sage,
Si j'ai borné ma vie à l'instant du bonheur,
Toi qui n'as cru jamais aux rêves du jeune âge,
Qu'importe qu'après moi tu m'accuses d'erreur !
En vain tes froids conseils cherchent à me confondre
L'obtiendras-tu jamais ce demain attendu ?
Lorsqu'au funèbre appel il nous faudra répondre,
Nous aurons tous les deux, toi pensé, moi vécu.
Nomme cette maxime ou sagesse ou délire,
Moi je veux jour à jour dépenser mon destin.
Il est heureux celui qui peut encor sourire
Lorsque vient le moment de quitter le festin.



ÉLISA MERCŒUR

MÉDITATION

Telle qu'une médaille à l'empreinte effacée,
Quand les contacts du monde ont usé la pensée,
Quand la vie inutile a perdu sa fraîcheur,
Lorsque les faux plaisirs ont énervé le cœur,
Fatigué du fardeau de sa lourde existence,
Lorsque l'homme a ravi son charme à l'espérance,
Son âme parcourant les dédales du sort
Trouve, pour en sortir, le dégoût et la mort !
On te l'a dit pourtant, incrédule jeunesse,
Rien ne vaut ici-bas la stoïque sagesse !
Réponds ? contre l'orgueil, contre la volupté,
Confiante en ta force, as-tu jamais lutté ?
Non, tu fais en cédant l'aveu de ta faiblesse ;
Et, laissant du combat les soins à ta vieillesse,
Aveugle à la clarté de tout divin flambeau,
Tu vois !... Lorsque ton pied vient heurter le tombeau.
Alors, s'il était temps, si tu pouvais encore
Ranimer dans ton sein le feu qui s'évapore !
Des fleuves descendus si, remontant le cours,
Tels qu'ils sont au matin tu retrouvais les jours ;
Si, rendant leur éclat aux fleurs déjà fanées,
Tu jouissais deux fois de tes jeunes années,
Dis, libre de choisir ta route et ton destin,
Deux fois passerais-tu par le même chemin ?

LE CENTENAIRE

Le poids de tout un siècle a fatigué sa tête ;
Que de jours sont passés (soit de deuil ou de fête)
Depuis que dans son sein est enfermé son cœur !
Combien d'êtres, hélas ! qui passaient sur sa route,
Avant lui parvenus au terme qu'on redoute,
Ont délaissé le voyageur.

Oublié par le temps, ruine de soi-même,
Cherchant en vain quelqu'un qui le comprenne ou l'aime,
Du naufrage des ans il n'a sauvé que lui,
Tour à tour dans son cœur laissant leur place vide
Pour adieu, sur son front, imprimant quelque ride,
Toutes les passions ont fui.

Enfant, il avait ri dans les bras de sa mère ;
Car ce n'est pas au bord que la coupe est amère ;
Dans le monde, plus tard, lorsqu'il s'est élancé,
Quand son âme rêvait d'honneur, d'Amour, de Gloire,
Il a cru.... Maintenant, même de sa mémoire,
Chaque songe s'est effacé.

Il a vu le délire affecter la sagesse;
Il a, soit dans sa force ou soit dans sa faiblesse,
Vu tout homme ici-bas sur soi-même abusé ;
Il a vu qu'en tout lieu d'un masque on se recouvre
Que ce n'était jamais que quand la tombe s'ouvre ,
Que le masque était déposé.

C'est quand on a vécu qu'on sait ce qu'est la vie,
Que l'on voit le néant des biens que l'on envie,
Que, fatigué du jour, on n'attend que le soir ;
Désenchanté de tout, lorsque la nuit arrive,
A quel banquet encore, et près de quel convive
Le vieillard pourrait-il s'asseoir ?

CLÉMENCE ROBERT

Clémence Robert (Antoinette-Henriette), — fille de Jean-François Roussel, juge suppléant, et de Claudine Henriette de Bohan, — était née à Mâcon.

Studieuse et prématurément sérieuse, à l'âge où les jeunes filles songent surtout à la toilette, Clémence Robert se complaisait à la lecture de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.

Ayant perdu son père, elle vient à Paris en 1827. Elle collabore alors à divers périodiques, notamment au *Journal des Dames* où elle publie un certain nombre de pièces de vers. Mais la poésie ne devait pas la retenir longtemps, comme le dira avec emphase Eugène de Mirecourt : « Une imagination que, dès sa jeunesse, on a laissée sans bride, l'emporte éternellement sur les falaises escarpées du paradoxe, au milieu des brouillards démocratiques et sociaux. » — Elle est attirée par le roman, — et le roman populaire ! — qui lui permettra de prêcher les humbles, de répandre des principes de morale dans la masse.

N'a-t-elle point tracé elle-même d'ailleurs cette sorte de profession de foi :

« La littérature n'ayant qu'un mérite purement littéraire, est un simple divertissement de l'esprit. Faire des vers, seulement pour produire de olis effets, c'est un plaisir comme de broder : raconter de belles histoires dont on ne peut tirer nulle conclusion utile, c'est aller à la chasse dans les terres de son imagination ; écrire en vers ou en prose pour le seul honneur du style, c'est, dans la sphère intellectuelle, donner un bal où des mots variés dansent gracieusement... Mais les écrivains qui ont le sentiment de l'avenir, voient que le temps de ces fêtes est passé pour la littérature... et ils la chargent de porter une pierre à l'édifice social... »

Voilà, elle abandonne résolument l'art pour la prédication sociale. Le résultat de cette décision fut une collaboration suivie à *La Presse*, au *Siècle*, à *La Patrie*, au *Constitutionnel*, etc. A tous ces journaux, elle donna de nombreux romans-feuilletons qui lui assurèrent bientôt une véritable réputation dans le grand public. Parmi ces romans, les plus connus sont : a *Duchesse de Chevreuse*, *Jeanne la Folle*, le *Marquis de Pombal*, le *Pasteur du peuple* (Vincent de Paul), les *Quatre sergents de la Rochelle*, le *Fou de la Bastille*, le *Pauvre Diable*, etc, etc...

A la mort de sa mère, Clémence Robert, inconsolable, se retira chez les religieuses de l'Abbaye-au-Bois. C'est là qu'elle fit la connaissance de celle qui avait été pendant si longtemps une des reines de la beauté et de l'esprit, et dont elle devait être la dernière amie : Mme Récamier.

Clémence Robert mourut en 1872 dans un âge très avancé.

CONSULTER : DE SÉNANCOURT, étude sur Clémence Robert, dans : *Biographie des femmes auteurs*, publiée par A. DE MONTFERRAND, Paris. 1836. — EUGÈNE DE MIRECOURT, *Clémence Robert*, collection des Contemporains, Paris, 1856.

LA MAISON D'OBERMANN

Quand nous courbons nos fronts sous la loi du malheur,
Il est quelques mortels, nos frères en douleur,
Qui savent porter haut une pâleur divine,
Et faire resplendir la couronne d'épine
Plus que bandeau royal ou guirlande de fleur,

Tel était Obermann au fond des solitudes,
Oppressé. dans un air d'ardentes plénitudes.
Par deux immensités : le ciel qui lui jetait
Ses magiques splendeurs, et son cœur qui battait.

Il souffrit pour apprendre à consoler ses frères.
Pour sonder le secret et la fin des misères.
Ainsi que l'eau, troublée au sable du ravin,
S'épure en reposant dans une urne choisie,
Toutes les passions s'épuraient dans son sein ;
Les larmes en sortaient en flots de poésie,
La souffrance en élans vers le monde divin.

Saint prophète de l'âme, il trouve la parole
Qui lui dit ses destins, l'élève et la console ;
Il traduit les langueurs, les secrets soucieux
D'une nature, hélas ! qui souffre et qui s'ignore,
Ainsi que le roseau de la flûte sonore
Module notre souffle en sons mélodieux.
Comme le faible enfant, courbant sa jeune tête,
Parle au seigneur avec les versets du prophète,
Nous trouvons dans son livre à l'accent solennel
Des mots pour élever nos soupirs vers le ciel.

Mais lui, qui répandit dans notre vie austère
Cet adoucissement de peines, ces bienfaits
Puisés dans le trésor de lumière et de paix,
Oh ! savez-vous quel est son bonheur sur la terre ?

Un peu de gazon vert semé devant ses pas,
Sur sa tête pensive un parfum de lilas,
Au-dessus du taillis, du taillis vert qu'émaille
La fleur du seringa, du muguet, du jasmin,
Un chêne, les rameaux étreints dans la muraille,
Ainsi que le génie au front de l'être humain :
Quelquefois, le matin, le chant de la fauvette,

Fille des bois fleuris, âme des champs d'azur,
Pour un instant, hélas ! égarée en nos murs,
Ainsi que dans le monde une âme de poète...
Un peu d'herbe, de chant et d'horizon vermeil,
Et, dans les jours d'avril, un rayon de soleil...

Oui, mais sur tout cela les immortelles flammes
De ce soleil qui luit sur le monde des âmes ;
Puis les pensers, les voix du monde intérieur,
Qui sont autour du sage, et de saintes musiques
L'accompagnent partout, comme aux fêtes antiques,
Les musiciens sacrés, les théorbes en chœur,
Sur des roses suivaient au temple le vainqueur.

Voilà tout son bonheur dans l'humaine vallée :
Le bruit du monde expire à sa porte isolée ;
Il n'entend rien de lui, pas même dans leur jour
Les accents de louange et les accents d'amour
Qui résonnent autour des œuvres qu'il nous donne ;
Quand un soupir s'élève et lui parle tout bas,
Quand la fibre du cœur à son souffle résonne,
Quand une larme tombe, il ne l'aperçoit pas ;
Sa palme loin de lui s'élève feuille à feuille,
Et sa moisson d'amour mûrit sans qu'il la cueille.
Mais la vie à venir, ce vaste lendemain,
Tracera d'autres lois dans l'élément humain.

Vous, fils du globe, éclos dans l'argile ignorée,
Et qui croyez toujours vous élever assez
Alors que vous montez à sa couche dorée ;
Vous, nourris d'ambroisie et d'air serein bercés,
Enfants, vous passerez du monde comme passe
Le ruban parfilé que l'air jette à l'espace,
La perle du collier, dont le globe irisé
Ne laisse que poussière au doigt qui l'a brisé.
Sur votre coupe d'or voyez la mousse blanche,
A votre lèvre à peine elle brille et se penche,
Que s'enfuit en vapeur son limpide réseau ;
Ainsi vous passerez en brillantes fumées,
Enfants du monde, esprit des coupes parfumées,
En touchant à la bouche avide du tombeau.

Liés à la matière, à l'argile mortelle,
Ah ! vous retournerez vous confondre avec elle.

Oui, votre atome ira féconder le roseau
Qui jusqu'au soir se joue avec les lames d'eau,
Le papillon cherchant le lac au doux mirage
Pour regarder son aile en gaze de nuage,
Le sable qui, jetant un éclat argenté,
Se complaît à briller dans sa stérilité.
Mais lui, le sage, ayant sur l'humaine ruine
Incessamment nourri l'étincelle divine,
Il ira par la tombe, ouverte sur le ciel,
Rejoindre les esprits vivants. — Et l'Eternel
Fera de lui, voyant la clarté qui l'inonde ;
Un des regards divins qui veillent sur le monde.

UNE FLEUR A PARIS LE 5 JUIN 1832

Un soir, près de Paris, dans un joli village,
Une rose s'ouvrit toute blanche et sauvage.
Elle avait seulement quelque feuillage vert,
Et deux boutons, dont l'un se jouait entr'ouvert ;
Tandis que l'autre, encor tout petit et verdâtre,
Pressait étroitement sa corolle d'albâtre.

Le matin elle vit finir au point du jour
Sa jeunesse et la paix du rustique séjour :
Elle fut enlevée à son natal bocage.

Une petite fille, un enfant de village,
Guère plus haute qu'elle, et ronde, Dieu merci !
De soupe, de pain noir et de bon sans-souci,
Dans son panier, où sont rose, lys, héliotrope,
Pressés comme le nègre en un vaisseau d'Europe,
Vint la vendre à Paris.

Voyez-vous maintenant
La villageoise, avec son bagage avenant,
Dans ce Palais-Royal que tant de foule inonde,
S'embusquer lestement autour de la rotonde ;
Puis à chaque passant gazouiller d'un air doux :
« J'ai de jolis bouquets, monsieur, fleurissez-vous. »

Un jeune homme, pensif, suivait la galerie
Sans que rien d'alentour troublât sa rêverie ;
Un seul objet errait toujours devant ses yeux :

Car lorsque vous aimez, en tous temps, en tous lieux
Vous avez devant vous une image de femme,
Ombre de la beauté qui réside en votre âme.....
Cependant il s'arrête un instant vers les fleurs,
Choisit la rose blanche entre toutes ses sœurs,
Y joint quelques boutons de jasmin, de grenade,
Puis avec son bouquet quitte la promenade.

— Madame, il va venir : arrondissez encor
Autour de votre cou la longue chaîne d'or ;
Arrangez vos cheveux, que la boucle incertaine
Autour de votre doigt roule en anneau d'ébène ;
Resserrez la ceinture, où viennent s'engager
Les deux bouts ondoyants de ce fichu léger ;
Madame, il va venir : à ce vase de Sèvres
D'un lait d'amande pur rafraîchissez vos lèvres ;
De l'eau de balsamine embaumez ce mouchoir;
Baissez, baissez encor les rideaux du boudoir ;
Que de gaze et de soie une double barrière
Fonde en demi-lueur l'éclat de la lumière ;
Mais surtout que devant la mobile psyché
Plus d'une fois encore ce beau front soit penché :
A l'heure de l'attente, immobile sur place,
On regarde toujours la pendule ou la glace.

O bonheur ! quand un bruit dans le cœur répété,
Une porte qui s'ouvre, un pas précipité,
Le doux son d'une voix dans la salle prochaine,
Annoncent que l'attente au moins ne fut pas vaine !
Il entre, et dans le trouble heureux de cet instant
Dépose son bouquet dans la main qui l'attend ;
Disant, comme le barde aux pieds de son amie :
« Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie ;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs ;
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs.... »
O vous, toutes les fleurs, jacinthe parfumée,
Œillet, camélias, jasmin de l'Idumée,
Myrte dont l'Italie embauma nos bosquets,
Eglantine ou guirlande, anémone en bouquets,
Etoile de gazon, violette champêtre,
C'est pour mourir ainsi que le ciel vous fait naître :
Vos suaves parfums se mêleront toujours
En s'exhalant dans l'air aux soupirs des amours !



CLÉMENCE ROBERT

Puis viennent les moments d'intime confidence ;
Les projets de n'avoir qu'une seule existence,
De faire sur ses pas des heureux quelquefois,
De s'isoler du monde, et d'aller dans les bois
Bien cacher son bonheur : — comme va l'alouette
Chanter son chant d'amour sous la touffe secrète,
Pour que l'écho voisin ne le redise pas ; —
Ou bien de voyager, d'aller dans ces climats
Où pour nous attirer au pied des sept collines
Le ciel a tant de feux, la terre de ruines,
Fouler dans ses gazons un sol en même temps
Si vieux de souvenirs, si jeune de printemps ;
Ou glisser doucement, auprès de son idole,
Sur une mer d'azur qui berce la gondole.....

Oui, confondre vos pas dans le sentier du sort ;
Oui, mourir tous les deux dans une même mort ;
Puis unir vos tombeaux sous les mêmes verdures
Et dans le ciel là-haut mêler vos âmes pures !
C'est cela, n'est-ce pas ? — Oh ! souvent le malheur
Entendit des projets si remplis de douceur ;
Mais il sait son pouvoir : certe, il est bien tranquille !
Dans ce rêve de feu, ravissant et fragile,
Deux êtres abîmés n'entendraient pas près d'eux
Les éclats du volcan et de l'orage en feux.
Non, le ciel de l'amour est trop loin de la terre.

Mais quand le jeune amant avec tant de mystère
S'éloigne du boudoir, vers le soleil couchant,
Dieu ! quel bruit dans Paris !... le tambour bat au champ ;
Il passe à tout moment des bataillons en armes ;
Les logis sont fermés, comme voilés d'alarmes. —
Il s'arme, il court, guidé par un cri tout-puissant,
Par un étendard rouge et des traces de sang,
Au cloître Saint-Méry. — Dans ces sombres demeures
De la nuit du cinq juin il voit passer les heures.....
Plus de femme pour lui, plus d'amour dans ce lieu !
Ah ! son âme est passée aux mains d'un autre dieu.
Il croit entendre, il voit, aux éclats de la foudre,
Sur les mille débris du passé mis en poudre,
Le dieu de l'avenir jeter du ciel ses lois,
La Liberté s'asseoir sur le trône des rois.....

. . . .

Le lendemain, à l'heure où le soleil éclaire
De ses premiers rayons la ville funéraire,
Au pied du mont Louis on voit, sous les rameaux
De ces sombres cyprès, alcôve des tombeaux,
Cette masse de terre, humide encor, qu'exhausse
Un cercueil fraîchement déposé dans la fosse.
Là reposent, hélas ! l'un sur l'autre jeté,
Une épée, un drapeau : — Valeur ! — fatalité !
Là se penche une femme aux traits déjà livides,
Qui de son sein meurtri, de ses lèvres avides,
Etreint avec amour la tombe fraîche encor.
Puis est jetée aussi, comme un dernier trésor,
Une rose, penchant la tête sur sa branche
Et tombant feuille à feuille.
Hélas ! la rose blanche,
Resplendissante un jour, morte le lendemain,
A vécu plus longtemps que le bonheur humain.

LOUISE COLET

C'est à Aix-en-Provence, le 15 septembre 1810, que naquit Louise Colet. Par son père, elle appartenait à une famille de riches négociants lyonnais, les Revoil ; par sa mère à une vieille famille provençale, les de Servanne, dont un des membres, son grand-père, faisait partie du Parlement de Provence. Elle fut élevée au château de Servanne par deux de ses tantes et c'est de là qu'elle envoya aux journaux de Marseille, de Lyon et de Paris, ses premiers vers, signés *une femme.*

Elle épousa, n'ayant guère que vingt ans, Hippolyte Colet, d'Uzès, compositeur de musique, prix de Rome, qui devint plus tard professeur au Conservatoire.

En 1835, nous la trouvons à Paris et, tout aussitôt, elle s'y fait des amitiés nombreuses et puissantes, à la suite de la publication de son premier livre de vers : *Fleurs du Midi.*

Quelques années après, en 1839, elle fait représenter au théâtre de la Renaissance, un acte en vers : la *Jeunesse de Gœthe.*

La voilà lancée !

A quatre reprises, en 1839, 1843, 1852 et 1855, l'Académie Française lui décerna le prix de poésie, grâce à la protection de Victor Cousin.

Cette protection passa d'ailleurs les bornes de la simple amitié.

En 1840, la Muse donna même une petite fille au philosophe. Cet événement excita la verve d'Alphonse Karr qui, dans ses *Guêpes*, manifestant son étonnement de la persistance avec laquelle l'Académie couronnait Mme Colet, parla d'une « piqûre de cousin ». Pour toute réponse, Mme Colet attendit un soir le journaliste et lui donna un coup de couteau qui, heureusement, ne fut pas porté avec assez de force. Alphonse Karr désarma la jeune femme et, dans le numéro suivant des *Guêpes*, on put voir le dessin d'un couteau de cuisinière avec cette devise : « Offert... dans le dos par Mme Louise Colet ».

L'irascible poétesse eut encore des liaisons avec Flaubert, avec Musset. Ce fut chez Pradier, en juin 1846, qu'elle rencontra Flaubert et l'on connaît, par la correspondance de ce dernier, toutes les péripéties tragi-comiques de leurs amours. Au printemps de 1852, Flaubert s'étant retiré à Croisset pour travailler, Louise Colet eut une passade avec Musset. Elle l'a racontée dans un livre *Lui*, qui, avec le livre de George Sand *Lui et Elle* et celui de Paul de Musset *Elle et lui*, forme une trinité romantique tout à fait curieuse.

Dans ses diverses aventures sentimentales Louise Colet nous apparaît comme le type de la femme de lettres, du bas bleu pour lâcher le mot. Vindicative et vaniteuse, Louise Colet, nous dit M. Léon Séché, « a fait des scènes terribles à tous les malheureux qui entrèrent dans sa vie par le grand escalier et même à ceux qui, sans y entrer, la cotoyèrent de trop près : à Cousin, à Flaubert, à Musset, qui furent ses amants avérés, comme à Sainte-Beuve qui ne fut même pas son ami ».

Aussi Sainte-Beuve n'est-il guère tendre pour sa poésie : « C'est, écrit-il, un je ne sais quoi qui est parfois le simulacre du bien, qui a un faux

air du beau. » Et encore : « Sa poésie a un assez beau *busc*, ou buste si vous voulez. C'est comme la dame elle-même. La trouvez-vous belle ? me disait-on un jour. — Oui, ai-je répondu, *elle a l'air* d'être belle ».

Quant à Flaubert, il lui écrivait : « Ecoute bien ceci et médite-le : tu as en toi deux cordes, un sentiment dramatique, non de coups de théâtre, mais d'effets, ce qui est supérieur, et une entente instinctive de la couleur, du relief (c'est ce qui ne se donne pas, cela). Ces deux qualités ont été entravées et le sont encore par deux défauts dont on t'a donné l'un et dont l'autre tient à ton sexe : le premier, c'est ce philosophisme, toute cette bavure qui vient de Voltaire et dont le père Hugo lui-même n'est pas exempt ; la seconde faiblesse, c'est le vague, la tendromanie féminine. Il ne faut pas, quand on est arrivé à ton degré, que le linge sente le lait ».

Malgré sa peur de froisser la vanité toujours à vif de son amie, Flaubert est ici dans le vrai. On en jugera par les vers que nous citons ci-après.

Outre plusieurs recueils de poésies, Mme Louise Colet a édité les lettres de Benjamin Constant et de Mme Récamier.

Elle est morte à Paris le 8 mars 1876.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Fleurs du Midi*, 1836. — *A ma mère !* 8 *juin* 1839 ; *Penserosa*, 1839, in-8. — *Les Funérailles de Napoléon*, 1840, in-8°. — *Poésies*, 1842, (grd in-4° tiré à 25 exemp.). — *Le Marabout de Sidi-Brahim*, suivi de la *Chanson des soldats d'Afrique*, 1845. — *Les Chants des vaincus*, 1846. — *Ce qui est dans le cœur des femmes*, 1852, in-18. — *Le Poème de la femme*, 1853. — *Ce qu'on rêve en aimant*, 1854, in-12. — *Quatre poèmes couronnés par l'Académie française*, 1855. — *La Satire du siècle* : I, *Paris Matière* ; II, *La Voix du Tibre*, 1868, in-8°.

A CONSULTER : *Journal des Goncourt*, — EUGÈNE DE MIRECOURT, *Louise Colet*, dans *Les Contemporains*. — FLAUBERT : *Correspondance*, Paris, 1887-1893. — SAINTE-BEUVE, *Correspondance*, t. I. ; *Correspondance inédite avec M. et Mme Juste Olivier*, Paris, 1904. — FÉLIX CAMBON, *Annales romantiques*, juin, juillet 1904. — C. LATREILLE, *Annales romantiques*, octobre, novembre 1904. — LÉON SÉCHÉ, *Alfred de Musset*, t. II., Paris, 1907.

SONNET

Avoir toujours gardé la candeur pour symbole,
Croire à tout sentiment noble et pur, et souffrir ;
Mendier un espoir, comme une pauvre obole,
Le recevoir parfois, et longtemps s'en nourrir !

Puis, lorsqu'on y croyait, dans ce monde frivole
Ne pas trouver un cœur qui se laisse attendrir !
Sans fixer le bonheur voir le temps qui s'envole ;
Voir la vie épuisée, et n'oser pas mourir !

Car mourir sans goûter une joie ineffable,
Sans que la vérité réalise la fable
De mes rêves d'amour, de mes vœux superflus;

Non! je ne le puis pas! non, mon cœur s'y refuse;
Et pourtant ne crois pas, hélas! que je m'abuse:
Je désire toujours... mais, je n'espère plus!

SONNET

Oui, les illusions dont toujours je me berce
En vain leurrent mon cœur d'un espoir décevant.
Impassible et cruel le monde les disperse,
Ainsi que des brins d'herbe emportés par le vent.

Et moi, me rattachant à ma fortune adverse,
J'étouffe dans mon sein tout penser énervant;
Malgré mon désespoir et les pleurs que je verse,
Je crois à l'avenir, et je marche en avant!

Pour soutenir ma foi, j'affronte le martyre
Des sarcasmes que jette une amère satyre
A mon rêve d'amour le plus pur, le plus cher!

On peut tailler le roc, on peut mollir le fer,
Fondre le diamant, dissoudre l'or aux flammes,
Mais on ne fait jamais plier les grandes âmes!

LE PRINTEMPS

Quel beau soir! quel air pur! quel suave bien-être!
Dans son limpide azur la lune me sourit;
Lilas et marronniers que le printemps fleurit,
Elèvent leurs rameaux jusques à ma fenêtre.

Dans ce petit jardin de hauts murs circonscrit,
Pour m'offrir son parfum chaque fleur semble naître;
Chaque oiseau de son chant m'agite et me pénètre.
O nature! je sens ton souffle et ton esprit!

En toi la sève court, en moi monte la flamme!
Mes bras cherchent des bras; mon âme appelle une âme!
En face, à ce balcon, qui vient de s'éclairer,

Je crois le voir. C'est lui ! tout mon être s'élance.
Non ! il est loin ; partout solitude et silence.
Passés dans l'abandon, les beaux soirs font pleurer.

SONNET

Veillant et travaillant, ô mon noble poète !
Lorsque tu seras triste et que mon souvenir,
Ainsi qu'un ami vrai, viendra t'entretenir,
En l'écoutant, ému, tu pencheras la tête.

Tu me verras courant à toi, te faisant fête ;
Avec un bel enfant qui semblait te bénir,
Le logis, la servante, en t'entendant venir,
Tout riait, tout chantait de me voir satisfaite.

On t'aimait ; l'humble toit, les cœurs t'étaient ouverts.
C'était peu pour ta gloire et peu pour ta fortune,
Mais la sincérité n'est pas chose commune.

Souviens-t'en, quand viendra la douleur importune ;
Moi, je ne me souviens que du beau clair de lune
Où tu m'as dit : Je t'aime ! et je relis tes vers.

VEILLEE

La pente où toujours mon cœur glisse et s'oublie
En me retrouvant seule durant la nuit,
C'est toi, mon amour, toi que rien ne délie ;
Tu restes, tu vis, quand tout meurt, quand tout fuit !

Les autres n'étaient que des fantômes pâles,
Repoussant mon cœur d'un cœur épouvanté ;
Mais toi, fier amant des choses idéales,
De ma passion t'émut l'immensité !

Tu la sentis vraie et tu compris qu'en elle,
Ainsi que dans l'art, ta passion à toi,
Etait contenue une essence eternelle ;
Ton cœur s'attendrit, et tu revins à moi.

Dans tes visions et d'homme et de poète
Passa l'idéal, et vers lui tu marchas ;

Moi, de sa beauté pauvre image incomplète,
Que ne suis-je un songe animé dans tes bras !

O fraîcheur du sang ! ô nacre de la joue !
O bouche d'enfant, front de vierge, œil de feu
Longs cheveux traînants où le baiser se joue...
Ma jeunesse, à moi, n'a fleuri que pour Dieu !

Mon désert a vu cette fleur qui s'ignore,
Dont le vent du soir caressa la beauté...
De l'éclat lointain ce qui me reste encore
Reçoit ton amour avec humilité.

Mon désert a vu sur ses monts, sur ses landes,
Mon cœur s'attendrir, mon esprit s'enflammer,
Dépassant l'essor des choses les plus grandes,
Et dans leur ardeur tout vouloir, tout aimer.

Effluves de feu dont la trace dévore,
Pourquoi vîntes-vous m'enlacer, m'éblouir ?
Les fruits de l'esprit sont tombés sans éclore ;
Les amours du cœur n'ont pu s'épanouir.

Va, je le sais bien que l'idéal échappe ;
Que je suis son ombre et non pas son foyer,
Et, comme un écho quand ta plainte me frappe,
Pour nous deux je sens mon pauvre cœur ployer !

Va, je le sais bien que jamais n'est saisie
L'altière beauté qui plane devant nous.
A notre toucher, s'enfuit la poésie,
Et comme les morts nos bonheurs sont dissous.

Va, je le sais bien que l'impossible attire ;
Que tu chercheras ce qui te manque en moi.
Mon cœur résigné subira ce martyre.
Tu me reviendras... J'ai ma racine en toi.

Quand ta tête est lasse et ton âme abattue,
Qui donc calmerait ton inquiet souci ?
D'autres mieux que moi pourront plaire à ta vue ;
Mais l'amour !... l'amour, il ne t'attend qu'ici !

Laissons donc nos jours enlacés à ces chaînes
Qui nous ont liés par le sang, par le cœur.
Les vieux sentiments sont comme les vieux chênes,
Leur ombre est plus douce, et leur abri meilleur.



LOUISE COLET

(D'après une lithographie d'Adolphe)

LES FLEURS QUE J'AIME

Fleurs arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime !
Vous que parsème
L'air embaumé !

Par vos guirlandes,
Les champs, les landes,
Sont diaprés :
La marguerite
Modeste habite
Au bord des prés.

Le bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson :
Et sur les roches
Pendent les cloches
Du liseron,

Le chèvrefeuille
Mêle sa feuille
Au blanc jasmin ;
Et l'églantine
Plie et s'incline
Sur le chemin.

Coupe d'opale
Sur l'eau s'étale
Le nénuphar ;
La nonpareille
Offre à l'abeille
Son doux nectar.

Sur la verveine
Le noir phalène
Vient reposer ;
La sensitive
Se meurt, craintive,
Sous un baiser.

De la pervenche
La fleur se penche

Sur le cyprès ;
L'onde qui glisse
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Fleurs virginales,
A vos rivales,
Roses et lis,
Je vous préfère,
Quand je vais faire,
Dans les taillis,

Une couronne,
Dont j'environne
Mes blonds cheveux,
Ou que je donne
A la madone,
Avec mes vœux.

AU BORD DE LA MER

Debout, sur les rochers où ta voix se lamente,
M'enivrant de ta force et de ta majesté,
Je te vois tantôt calme et tantôt véhémente,
Déserte immensité !

O mer, je t'aime ainsi, sublime, solitaire,
Repoussant les pêcheurs, dédaignant les vaisseaux,
Et semblant tour à tour plaindre ou railler la terre
Avec les cris stridents qui sortent de tes eaux.

Oh ! que nous voulez-vous, vagues insidieuses !
Parfois vous vous dressez avec des bruits si doux
Que l'essaim éperdu des âmes malheureuses
Voudrait aller à vous.

Montez, montez vers ceux que l'angoisse consume !
Couvrez leurs pieds lassés et leurs fronts abattus ;
Ensevelissez-les dans votre blanche écume,
Vous pleurerez sur eux quand ils ne seront plus.

MADAME D'ARBOUVILLE

Outre que ses poésies sans être très originales ne sont pas dénuées de tout mérite, Mme d'Arbouville a encore, pour nous, un double intérêt : elle eut aux environs de 1835 un salon littéraire très suivi, et son influence était telle qu'on lui prêtait le pouvoir de « faire des académiciens », — enfin, et c'est cela surtout qui la recommande à notre curosité, elle fut durant dix années la meilleure amie de Sainte-Beuve, une amie qu'il paraît bien avoir aimée passionnément.

Elle était la fille du général baron de Bazancourt qui avait épousé Elisa d'Houdetot, une petite-fille de la comtesse d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques. — Née le 29 octobre 1810, Sophie de Bazancourt avait vingt-deux ans lorsqu'on la maria à M. François-Aimé-Frédéric Loyré d'Arbouville, chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère.

Ce fut une union heureuse. La jeune femme aimait beaucoup son mari et le suivait dans ses diverses garnisons, sans avoir un trop vif regret de Paris et du monde brillant où elle avait cependant été élevée. Cela ne veut pas dire qu'elle s'amusait beaucoup en province. Non, elle ne s'amusait pas du tout, elle s'ennuyait même souvent. Pour se distraire, elle faisait de la musique et écrivait des vers. — « Je crois — dit-elle à une amie — que je fais des progrès et qu'il serait même possible qu'en travaillant je parvinsse à faire quelque chose de bon. » Elle se juge bien. De fait, Mme d'Arbouville n'est guère qu'une amateur de lettres. Elle n'écrivit d'ailleurs jamais pour le public. A peine si elle soumettait ses essais en prose et en vers à ses parents et à ses amis. Elle écrivait pour elle-même et avec une parfaite modestie. Aussi ses *Poésies et nouvelles* ne furent imprimées qu'après sa mort.

A côté de pièces médiocres, on trouve quelques poésies assez réussies. Une des plus curieuses, à coup sûr, est certainement celle sur les *Paroles d'un croyant* qui lui fut inspirée par le célèbre pamphlet de Lamennais. Dans cette pièce, elle s'est faite, en quelque sorte, l'écho de l'indignation des catholiques. Mais, pour avoir une idée exacte de son talent il faut, — pour elle comme pour les autres poétesses, — se reporter aux poésies intimes, aux poésies qui lui furent inspirées par un sentiment de pudeur ou de tendresse. Un jour que Sainte-Beuve lui avait adressé des vers pour lui faire un doux reproche :

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore...

Elle lui fit la jolie réponse qu'on lira plus loin et qui porte pour titre *Ne m'aimez pas.*

Comment Sainte-Beuve avait connu Mme d'Arbouville ? — C'était au temps où le critique songeait à entrer à l'Académie. Mme d'Arbouville, qui avait laissé son mari en Afrique où il exerçait un haut commandement, tenait alors rue d'Anjou, un des salons les plus distingués du

faubourg Saint-Honoré. Sainte-Beuve fut conduit vers la grande dame par un calcul d'ambition. Il ne devait pas tarder à en devenir amoureux. De son côté, la tendre et aimable femme, éprouvait un vif sentiment pour l'auteur de *Port-Royal* mais, quoi qu'on ait pu dire, jamais elle ne céda aux sollicitations passionnées de Sainte-Beuve. Il y eut entre eux un commerce extrêmement doux mais platonique. L'influence de Mme d'Arbouville sur le critique des *Lundis* fut très grande. On peut dire qu'après l'héroïne du *Livre d'Amour*, Mme d'Arbouville fut la femme qui tint le plus de place dans la pensée et dans le cœur de Sainte-Beuve. Il fit beaucoup de vers pour elle, et nous connaissons par une curieuse ébauche de roman, le *Clou d'Or*, quelques-unes des lettres qu'il écrivit pour cette amie dévouée. Quant aux lettres qu'elle lui adressa, elles sont entre les mains de l'ancien secrétaire du maître, M. Jules Troubat. Elles doivent être très édifiantes et fort belles ; il faut souhaiter qu'elles nous soient révélées bientôt.

Mme d'Arbouville qui souffrait d'un cancer au sein, mourut à Paris le 22 mars 1850.

BIBLIOGRAPHIE : *Poésies et nouvelles*, publiées avec une préface de M. de Barante, Paris, 1855, 3 vol. in-8°.

CONSULTER : ARSÈNE HOUSSAYE : *Confessions*, t. I I. — SAINTE-BEUVE : *Le Clou d'Or*, publié par M. J. Troubat, Paris, 1880 ; *Correspondance inédite avec M. et M. Juste Olivier*, publiée par M. Léon Séché, Paris, 1904. — SPOELBERCH DE LOVENJOUL : *Lundis d'un chercheur.* — G. MICHAUT : *Sainte-Beuve*, thèse, Paris, 1903. — LÉON SÉCHÉ : *Les Derniers Jansénistes*, Paris, 1891, t. II ; *Sainte-Beuve*, Paris, 1904, t. II.

NE M'AIMEZ PAS

Ne m'aimez pas !... je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens, afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux de vos bonheurs prendre tout haut une part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard ;
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : Qu'avez-vous ? et vous tendre les mains.
Je veux si, par hasard, votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard, et sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : ami, protégez-moi !
Et prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.

Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route... alors finie,
Nos yeux en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.
Laissez les sentiments qu'on brise et qu'on oublie ;
Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie !
Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas...
Oh ! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas !...

ODE SUR LES PAROLES D'UN CROYANT

Seigneur ! vous êtes bien le Dieu de la puissance.
Que deviennent sans vous ces hommes qu'on encense.
Si d'un souffle divin vous animez leur front
Ils montent jusqu'aux cieux, en saisissant leur lyre,
Votre souffle s'écarte... ils tombent en délire
Dans des gouffres sans fond.

Pourquoi, Dieu créateur, détruisant votre ouvrage
Du chêne encor debout dessécher le feuillage ?
Magnifique, il planait entre le ciel et nous ;
Sa grandeur expliquait la grandeur infinie.
Il servait de degrés à mon faible génie
Pour monter jusqu'à vous.

Le plus beau de vos dons est la mâle éloquence
Qui soumet par un mot un monde à sa puissance,
Sceptre devant lequel tout fléchit et se tait.
Mais le Dieu juste et bon, des talents qu'il nous donne
Demande compte, et dit au pécheur qui s'étonne :
Ingrat qu'en as-tu fait ?

Et toi, prêtre de Dieu, qui bénis la chaumière,
Qui dis à l'étranger : « L'étranger est ton frère,
Nourris-le, s'il a faim, couvre-le, s'il est nu » ;
Du Dieu qui ne voulut qu'un sanglant diadème,
Qui laissa sur la terre un agneau pour emblème,
Prêtre, que réponds-tu ?

Tu souris dans tes champs à l'orage qui gronde ;
Son tonnerre lointain fait frissonner le monde :
Il s'ébranle... et l'espoir illumine ton front.
Baissant à ton niveau le Dieu de l'Evangile,
Ta voix dans les clameurs de la guerre civile,
Ose lancer son nom !

. . . .

Sur les trônes, ta voix a lancé l'anathème ;
Elle a dit, de nos rois souillant le diadème :
« *Que leur coupe est un crâne où ruisselle le sang.* »
Va ! ne mets pas de frein à ta bouche parjure ;
Les rois n'ont pas de mots pour répondre à l'injure,
C'est Dieu qui les défend !

. . . .

Oh ! rends-nous, Lamennais, le printemps de ta vie,
Ces chants que répétait ma jeune âme ravie ;
Mon cœur ne s'émeut plus aux accents de ta voix ;
De ton noble flambeau s'éteignit la lumière,
Et je pleure, à genoux, dans mon humble prière,
Ta gloire d'autrefois !

Puis, je vais demander au pasteur du village,
Comment on sert le Dieu, qui, détournant l'orage,
Protège dans les champs la gerbe qui mûrit ;
Qui donne au laboureur, de ses mains paternelles,
Le pain de la journée, ainsi qu'aux tourterelles
Le grain qui les nourrit.

Mon âme se repose en la douce parole
Du ministre d'un Dieu qui soutient et console.
Rougis Esprit brillant, toi qui souffles sur nous,
Au nom du Dieu de paix, le trouble et le carnage ;
Voici les mots sacrés du pasteur du village :
« Mes frères, aimez-vous ! »

UN JOUR D'ABSENCE

Quand l'horloge a sonné le moment du départ,
Aucune larme, ami, n'a voilé ton regard !
Tu m'as pressé la main... j'ai cru voir un sourire
Se mêler à l'adieu que tu venais me dire ;
Car pour ton cœur, tranquille en pensant au retour,
Ce n'était point partir que s'éloigner un jour.
Et que m'importe à moi que la nuit te ramène !...
Il fait jour et tu pars ! Du coursier qui t'entraîne
Tu déchires les flancs, en disant : « Au revoir ! »
Mais aujourd'hui me reste avant d'être à ce soir !

A ton dernier regard, pour moi, le temps s'arrête,
Un livre est sous mes yeux, mais mon âme distraite

S'en retourne vers toi ; car nos âmes sont sœurs,
Et j'ai souvent rêvé qu'en des mondes meilleurs,
En des pays lointains, ou dans les cieux peut-être.....
Je vivais de ta vie, et nous n'étions qu'un être ;
Mais Dieu brisa notre âme, et de chaque moitié
Il a créé nos cœurs, permettant par pitié
Qu'ils pussent se revoir et s'aimer sur la terre,
Où l'amour leur rendrait leur nature première.

Des pleurs que je répands, tout homme se rirait :
Les chagrins passagers vous cachent leur secret.
Vos cœurs ont des transports et n'ont point de faiblesse ;
Vous pleurez d'un malheur, pleurez-vous de tristesse ?
Vous ne connaissez pas ces noirs pressentiments,
Ces rêves où l'esprit, se forgeant des tourments,
Cherchez dans notre amour un sinistre présage.
Comme un soleil trop vif laisse prévoir l'orage !

Reviens d'un seul regard me rendre mon ciel pur,
Reviens, parle, souris, et mon bonheur est sûr.
Aux accents de ta voix s'éloigne la tempête ;
Sur ton sein palpitant, je repose ma tête...
Berce, endors mes terreurs par un doux chant d'amour,
Et laisse-moi sourire et pleurer tour à tour.

Sans crainte de la mort je serais menacée,
Je mourrais dans tes bras et sur ton cœur pressée !
Mais si tu succombais..... alors, sans désespoir,
Comme toi, ce matin je dirais : « A ce soir !
« De quelques courts instants ton âme me devance
« Attends-moi dans les cieux, ce n'est qu'un jour d'absence ! »

MARIE MENESSIER-NODIER

Marie-Antoinette-Elisabeth Nodier, née le 16 avril 1811, à Quintigny dans le Jura, où la famille de sa mère possédait des propriétés, était la fille de Charles Nodier.

A la belle époque du romantisme, elle fut la charmante Muse du salon de l'Arsenal où fréquentaient tous les artistes et tous les poètes du temps : Hugo, Lamartine, Dumas, Musset, Vigny, Arvers, Delacroix, Dévéria, etc.

Amaury Duval a dit de ce salon : « C'était un intérieur plein de bonhomie où la mode n'avait aucune prise et où l'on vivait d'une vie tout intellectuelle. »

Mme Ancelot nous a laissé un témoignage analogue : « On s'amusait beaucoup, dit-elle, chez Nodier, car une réunion s'empreint naturellement des dispositions d'esprit de la femme qui la préside, et la toute charmante fille de Nodier remplissait de joie le salon de son père. C'était une existence qui s'épanouissait parée de mille enchantements. Peu de jeunes filles ont eu, autant que Mlle Marie Nodier, cette verve joyeuse qui semble dire : je suis heureuse de vivre ! »

On conçoit aisément que Mlle Nodier ait fait impression sur son entourage de poètes et que les hommages de toutes sortes ne lui aient pas manqué. C'est pour elle que, sans nul doute, fut composé le trop fameux sonnet d'Arvers :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère...

Musset lui-même paraît avoir été vivement frappé par les charmes de la jeune fille et on lira ci-après les jolis et mélancoliques sonnets qu'il lui adresse. Il a chanté, en outre, les joyeuses réunions de l'Arsenal !

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal,
La tête coquette et fleurie
De Marie
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.
Tachés déjà par l'écritoire,
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.
Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.....

Enfin, Marie Nodier ayant mis quelques-uns de ses vers en musique, Musset la remercia par le sonnet connu :

> *Madame, il est heureux, celui dont la pensée*
> *Qu'elle fut de plaisir, de douleur ou d'amour,*
> *A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour,*
> *Son âme, dans votre âme, un instant est passée.*

Le 17 février 1830, Mlle Nodier épousa M. Ménessier, employé au ministère de la Justice, qui passa ensuite dans les finances. Elle devait lui survivre et rester veuve en 1877. Elle mourut à Fontenay-aux-Roses, le 1er février 1893.

Les œuvres de Marie Ménessier-Nodier sont éparses dans diverses publications : dans les *Heures du Soir*, dans le *Livre Rose*, dans la *Bibliothèque d'éducation*, dans le *Journal des jeunes personnes*, dans le *Journal des femmes*, etc.

Outre un volume de souvenirs sur son père, elle a publié un recueil de poésies des meilleurs poètes de son temps sous le titre délicieux de : *La Perce-neige*.

Ses poésies sont gracieuses et fraîches et d'un charme très féminin.

CONSULTER : MME ANCELOT, *Les Salons de Paris*..... — A. DUMAS, *Mémoires*, T. V. — AMAURY-DUVAL, *Souvenirs*, Paris 1885 — LÉON SÉCHÉ, *Alfred de Musset*, T. I, 1907. — MICHEL SALOMON, *L'Arsenal*, Paris, 1907.

POUR ENDORMIR MA FILLE

Tous les petits oiseaux du bois
Ont caché leur tête à la fois
Sous leur aile ;
Tous les petits enfants aimés
Ont éteint de leurs yeux fermés
L'étincelle

Les marguerites dans les prés,
Les alouettes dans les blés,
Tout repose
Et dort maintenant comme vous,
O mon oiseau joyeux et doux,
O ma rose.

Mais ce pauvre nid suspendu
Mal protégé, mal défendu,
Se balance ;
Les petits oiseaux effrayés
Que le vent froid a réveillés
Font silence.

Car leur mère, ô ma belle enfant,
Ce matin, d'un vol triomphant,
S'est sauvée.
Cherchant tout le long du chemin
De quoi nourrir encor demain
Sa couvée.

Puis un faucheur qui revenait,
Tandis qu'au champ elle glanait,
L'a surprise,
Gémissant sur son cher trésor
Abandonné si frêle encor
A la bise.

Près du petit nid isolé,
Tout refroidi, tout désolé,
Le vent gronde.
Moi, je rêve, et je dis : Hélas !
Mon Dieu, ne me retirez pas
De ce monde.

Car vous m'avez aussi donné
Un enfant, trésor couronné
De tendresse ;
Et si votre main la défend,
C'est moi dont l'amour triomphant
La caresse.

C'est moi qui baise son sommeil,
C'est moi qu'elle trouve au réveil
Eveillée ;
Bientôt pourtant si je mourais,
De ce cœur léger je serais
Oubliée.

Ingrats qui nous font tant souffrir
Toujours trembler, souvent mourir
Avant l'heure.
Vous oubliez vite un trépas,
Anges sereins qui n'aimez pas
Quand on pleure.

Ainsi vont toutes mes chansons
S'accrochant aux plus noirs buissons
Par les ailes.

Et ramenant parmi les fleurs
Les nids perdus, et les douleurs
Maternelles.

SONNET A ALFRED DE MUSSET (1)

La fleur de la jeunesse est-elle refleurie
Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois ?
Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie ?

Par la chute des jours mon âme endolorie
A laissé ses chansons aux épines des bois.
Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids,
J'ai vécu, j'ai souffert, et je me suis guérie.

Hélas ! qu'il est donc loin le printemps écoulé !
Que d'étés ont séché son vert gazon foulé !
Que de rudes hivers ont refroidi sa sève !

Mais de votre amitié le doux germe envolé
A retrouvé sa place, et mon cœur consolé
En recueille les fleurs au chemin que j'achève.

---

(1) Ce sonnet répond au sonnet suivant d'A. de Musset qui, lui-même répondait à une lettre de Marie Ménessier-Nodier :

Je vous ai vue enfant maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux,
— Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux,
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux.....
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il faut mourir ;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse,
O voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante et si sage et si douce
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.



MARIE MENESSIER-NODIER

(D'après un portrait d'Amaury-Duval)

SONNET AU MÊME (1)

Ce doux bouquet mouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas ! j'ai lu dans un vieux livre
Que son nœud détaché voulait parler d'adieux.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe enivre,
Vous vous souvenez donc qu'en essayant de vivre
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux ?

---

(1) Aux deux sonnets de Marie Nodier, Musset répondit par les deux suivants :

Quand par un jour de pluie, un oiseau de passage
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au bord des bois fleuris, dans son nid de feuillage,
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel par le vôtre entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage ;
Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Etait-ce donc bien vous, si bonne et si jolie ?
Vous parlez de regrets et de mélancolie ?
— Et moi peut-être aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe quoi, c'est un peu de folie.....
Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

*
* *

Vous les regrettez presque, en me les envoyant,
Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
« Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore. »

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié que le vulgaire ignore,
Gentil bouquet de fleurs de larmes tout brillant,
Que, dans un noble cœur, un soupir fait éclore.

Oui, nous avons ensemble, à peu près, commencé
A songer ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès bien chers, et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé.
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé !

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sereine,
Dit : « La vie est charmante et l'avenir béni. »

Puis je vous vis monter quand je perdis haleine.
A la cime des monts votre aile souveraine
Allait chercher son aire, et je gardais mon nid.

A UNE JEUNE FILLE

Enfant, vous êtes blonde et tout à fait charmante.
On dirait à vous voir, timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille, et des parfums dont elle est couronnée
Epanchant les douceurs.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire ;
Tout ce que vous pensez vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux !
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme,
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore en vous !

Oh ! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie,
Le soir, dans le jardin,
Lorsque près d'une amie à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche
Et la main dans sa main ;

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles,
Qu'il sépare ici-bas ;
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : « Le Seigneur vient d'ouvrir une tombe, »
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la danse :
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance
Et bondit avec vous ;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie,
Hélas ! à presque tous !

Le bonheur est partout lorsque l'on a votre âge,
Enfant ! Mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles ;
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraîche encor qu'à peine un sourire la touche,
Changeront de couleur ;
Que le Temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra passer sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut ; c'est ainsi qu'est la vie :
Toujours l'heure qui suit d'un regret est suivie ;
Depuis le gai matin,
Jusqu'au soir, où, marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

HERMANCE LESGUILLON

Son père avait nom Louis-Nicolas Sandrin, et sa mère Jeanne-Sophie Lefèvre. Elle était née à Paris en 1812.

De très bonne heure elle manifesta des goûts littéraires, lisant beaucoup et s'essayant à rimer des petites pièces. — Plus tard, lorsqu'elle aura épousé Jean-Pierre Lesguillon, auteur dramatique qui eut de moyens succès, — elle écrira de nombreux romans. Elle a également publié quelques volumes de vers.

Epouse dévouée, femme pieuse, mère aimante, sa poésie est le pur reflet de son âme religieuse et de sa vie calme. Elle brode sur un fond de douce tendresse sans jamais se laisser emporter par un élan de sincère passion. Son inspiration est d'ailleurs facile et il lui arrive, de temps à autre, de s'élever au-dessus des ordinaires productions religioso-sentimentales qui encombrent son œuvre. Elle écrit alors une pièce comme *Le Doute*, qui fait songer à Vigny ou à Mme Ackermann, avec moins de force, moins de concision et surtout moins de forme. C'est que Mme Lesguillon, — comme la plupart des poétesses, il faut bien le dire, — se contentait trop aisément si elle s'était astreinte à un travail plus sévère, ses poésies ne seraient pas déparées par tant de faiblesses.....

Mme Lesguillon est morte à Paris le 29 septembre 1882. Elle a laissé presque toute sa fortune à la Société des Gens de lettres.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POETIQUES : *Rêveuse*, Paris 1833, in-12. — *Rosées*, Paris, 1836, in-8. — *Rayons d'amour*, Paris 1840 in-8. — *Le midi de l'âme*, Paris, 1842, in-8, *Les mauvais jours*, Paris 1846, in-8. —*Contes du cœur*, Paris, 1855, in-18. — *Le Prisonnier d'Allemagne*, scène en vers à trois personnages, Paris, 1871, in-8. — *Les Adieux*, Paris, 1875, in-18.— *La femme d'aujourd'hui*, saynètes en vers et en prose, Paris, 1880, in-12.

LE DOUTE

Pauvre tapis d'automne étendu sur la terre,
Inutile moisson qui sèche solitaire,
Faite pour orner les tombeaux,
Germes décolorés, beauté trop tôt vieillie,
Qui traînez lentement votre robe salie,
Comme un mendiant ses lambeaux !

Vous voilà sur le sol, sans duvet, sans parure ;
Vous voilà dédaignés de la verte nature
Pauvres cadavres déliés ;
Vous voilà ballottés comme un flot sur la grève,
Que le rameur abat ou que la brise élève,
Roulés ou meurtris par nos pieds.

Vieillards d'une saison, le moindre vent vous pousse :
Un bruit d'aile en passant vous donne une secousse
Dont le coup fatal vous atteint !
De vos monceaux épars il sort un doux murmure,
Triste comme l'adieu que jette à la nature
Tout germe vivant qui s'éteint !...

Vous formiez aû printemps de si riants ombrages,
Vous étiez pour l'oiseau de si charmantes cages !
Libres et secrètes maisons,
Vous renfermiez cachés tant d'amoureux mystères,
Tant de jeunes serments, de tendresses de mères,
Dont nous entendions les chansons !

Vous étiez tant aimés des joyeuses cohortes
Qui sortaient et rentraient d'entre vos mille portes
Feuillages qui portiëz leurs nids ;
Vous étiez tant pressés de leurs ailes douillettes,
Qui s'ouvraient chaque soir pour enlacer leurs têtes
Ou couver leurs œufs tout petits !

Vous étiez fiers alors d'orner le tronc splendide,
Et d'être sous le ciel le toit qui sert d'égide
A tous les voyageurs des airs ,
Vous étiez fiers encor d'avoir parmi vos hôtes
Les beaux rayons dorés qui, de leurs cimes hautes,
Descendaient sous vos arceaux verts !

Oui, vous étiez heureux, car vous étiez fertile,
Feuillage devenu la fumée inutile
Errant sans destination ;
Vous preniez votre part de l'immense mamelle,
Qui nourrit l'univers de sa sève éternelle,
Lait pur de la création !

Vous aspiriez les cieux et vous voyiez l'aurore
Se lever, se coucher, et se lever encore,
Immuable dans sa clarté ;
Vous existiez enfin, admirable verdure,
Pleine d'enchantements, d'espérance ! O nature !
Vous aviez jeunesse et beauté !

Aujourd'hui, qu'êtes-vous ? à quoi vous servit d'être ?
Pourquoi ce jour si beau que Dieu vous fit connaître,

Pauvres germes mis au néant ?
A quoi servit, hélas ! ce passage éphémère ?
Pourquoi levâtes-vous vos sèves hors de terre
Pour y rentrer en un instant ?

Que sommes-nous, Seigneur ? Pourquoi fis-tu le monde ?
Amour ! bonté ! justice ! O sagesse profonde !
Dieu qu'on admire et qu'on bénit !
Pourquoi nous créas-tu comme la pauvre feuille,
Pour qu'un danger nous tue ou qu'un malheur nous cueille,
Neige qui tombe, brille et fuït ?

Pourquoi tant de douleurs, de combats, de tempêtes ?
Pourquoi tous ces éclairs environnant nos têtes,
Foudre qui tombe à chaque pas ?
Pourquoi cette menace et ces frissons terribles,
Quand nous devons un jour nous coucher si paisibles
Dans le champ muet du trépas ?

Pourquoi donner à l'homme afin que tout le quitte,
Le festin de la vie auquel l'espoir l'invite,
Elan des sens, élan du cœur ?
Pourquoi s'il doit éteindre et sa voix et sa flamme,
Lui donner le désir, la pensée, et son âme !
L'âme qui te nomme, ô Seigneur ?

Pourquoi tant de grandeur parmi tant de faiblesse ?
Pourquoi, flambeau divin, cette foi qui s'adresse
A ton nom toujours répété ?
Pourquoi, pauvre lutteur, égaré dans la route,
Ce regard vers le ciel même au milieu du doute
Comme un point dans l'obscurité ?

Pourquoi, malgré les pleurs que tu nous fais répandre,
Cet instinct résigné de poursuivre et d'attendre,
Condamné qui connaît son sort ?
Pourquoi, pouvoir muet, ce besoin de prière
Sortant du flanc blessé de la nature entière
Qui ne veut pas croire à la mort ?

Oh ! si nos amours, nos tendresses,
Nos rêves, nos nobles ivresses,
Débordant de tous les côtés,
Si la foi, l'espoir, la prière,

Où tout ce que l'homme révère,
Etaient des rêves inventés ?

Si tout ce que répand la vie
D'ardeur et d'extase ravie,
Encens qui s'élance d'un vœu ;
Si le désir, si l'espérance,
Appâts où se prend l'existence,
Etaient de l'homme et non d'un Dieu ?

Si ta création, Seigneur, est passagère,
Si tout ce qui brilla pur et beau, sur la terre,
Fut un jeu qu'essaya ta main,
Si tu n'as pas créé la durée et l'espace
Pour revêtir de vie un monde qui s'efface,
Ton pouvoir est fatal et vain !

Oui, ta grandeur est la misère,
Ta force, une flamme éphémère,
Ton génie, un souffle mortel,
Si tu n'allumas pas la vie
Pour renaître, pure, infinie,
Dans les phalanges de ton ciel !

Ou, loin d'être le Dieu suprême,
Loin d'être un Dieu bon qui nous aime,
Tu deviens le Dieu qui maudit,
Si tu nous donnas la souffrance,
N'offrant pour but à l'espérance,
Qu'un corps que la mort refroidit !

Oh ! dans ce doute affreux je m'arrête et te brave ;
Vivant sous ton pouvoir comme le noble esclave,
Qui, fier, ne veut pas implorer,
J'obéis tristement en maudissant chaque heure
Qui m'attache à la terre, ironique demeure,
Où tu nous jetas pour pleurer !

Ce n'est plus vers ton ciel que ma prière monte ;
Orphelin, je poursuis mon chemin et j'affronte
Souffrance, combats et malheur ;
Insensible à ton nom, je tourne ma tendresse
Vers l'homme et dans lui seul ton œuvre m'intéresse,
Lui, mon frère de la douleur !

Je l'aime ! il souffre, il tremble, au gré de ton envie ;
Il traîne haletant sous le poids d'une vie
Dont il ne chercha pas les jours :
Je l'aime ! il doit porter péniblement sa chaîne
Dont les plus doux anneaux sont cette affreuse peine
De pleurer vivants nos amours !

Je l'aime ! il fut maudit ! Je l'aime ! il est mon frère !
Il sème comme moi sur une ingrate terre
Qui produit la ronce et la mort !
Je l'aime, il porte en lui les passions ! son âme
Doit brûler sourdement au bûcher d'une flamme
Qui devra consumer son corps !

Je l'aime et quant à toi, Dieu fier de ta puissance,
Dieu, qui de ton orgueil fis jaillir l'existence,
Comme du gouffre obscur tu fis le jour surgir,
Je te dis : reprends-nous ces biens qui font ta gloire !
Reprends l'âme, la vie, avant que ta victoire
Vienne à l'aide du temps lentement les ravir !

Va ! puisque c'est la mort, méchant fruit de tes veilles,
La mort, l'étroite mort qu'enfantent tes merveilles,
Berceaux bâtis sous les cyprès,
Puisque c'est le néant que produit ta semence,
Je ne veux plus rien voir du germe qui s'élance,
Quoiqu'il porte un fruit doux et frais !

Je ne veux plus rien voir de tes grandeurs divines,
Dont l'éclat immuable insulte à nos ruines,
Débris entassés en tous lieux,
Je ne veux plus rien voir de ton dôme superbe,
Où brille un flambeau d'or qui nous jette sa gerbe,
Fiers regards qui blessent nos yeux !

Je ne veux plus rien voir ! voile cette nature !
Reprends cet univers, cette noble verdure,
Ce ciel de pourpre et de vermeil !
Reprends ce sol fleuri de tes moissons fécondes,
Cette mer formidable où vont mugir tes ondes,
Reprends ton orgueilleux soleil !

Cache-nous la splendeur de tes astres limpides,
Autre mer où les flots s'amoncellent rapides,

Suivant leurs éternels chemins !
Jette sur notre globe un vêtement livide !
Ouvre le sol béant, comme un sépulcre vide
Qui doit engloutir les humains !

Plus de printemps chargés de semences divines,
Plus de monceaux de fleurs enlaçant les collines !
Plus de prés, de bois, de buissons !
Plus qu'un désert immense et qu'une mer de glace,
Plus qu'un horizon morne où nul oiseau ne passe,
Plus qu'un hiver pour les saisons !

Plus rien qui fasse croire à l'enfant doux et tendre
Que tu créas l'espoir pour grandir et s'étendre,
Jusqu'à ton imposant séjour !
Plus rien qui, l'abusant sur sa vie éphémère,
Lui fasse en souriant écouter de sa mère
Le fragile et mortel amour !

Que partout l'ombre pèse et qu'un sombre silence,
Sans se rompre jamais, préside à l'existence,
Comme l'invisible remord !
Qu'aux lieux où l'homme passe une froide lumière
Fasse croire à l'horreur de cet affreux mystère
De l'homme qui naît pour la mort !

LES DEUX CERCUEILS

Deux cercueils à la fois : un vieillard, un enfant !
Un front las de savoir, un cœur frais d'innocence !
Un regard plein d'azur qui s'ouvre triomphant !
Un œil appesanti du poids de l'existence !

Un vieillard ! un enfant ! ensemble rappelés !
L'un qui savait les jours et partait sans envie,
L'autre essayant sa voix, par des mots épelés ;
L'un fuyant l'air pressé ! l'autre aspirant la vie !

Un enfant ! un vieillard ! deux cercueils enfermant
L'un, un corps frais, veiné, doux, pur, tendre et fragile,
Colombe née hier, dans sa beauté dormant ;
L'autre cachant un corps usé, flétri, débile !

Oh ! douloureux tableau qu'apportent ces deux morts !
L'un continue à vivre et gagne le rivage,
Après de durs combats et de tristes efforts ;
L'autre, à peine venu, s'en va, sans compter d'âge.

Ce contraste, Seigneur, n'est-il pas effrayant ?
De ton juste pouvoir où retrouver la preuve ?
Pour le cœur qui chancelle et pour le cœur croyant,
Cette mort inégale est une lourde épreuve !

Comment garder la foi si tu prends le bonheur ?
Comment former des vœux si tu sèmes les doutes ?
Comment oser marcher si tu prends, ô Seigueur !
Les petits enfants sur les routes ?

A MON ENFANT

Mon bel enfant, te voilà blanc et rose,
Né dans ce monde et couché sur mon sein,
Fleur d'aujourd'hui, toute fraîche et mi-close,
Mise par Dieu sur le large chemin.
Tes yeux chéris, innocents de lumière,
N'ont pas encor dans les miens pu jaillir :
A Dieu déjà j'adresse une prière :
Pour voir tes yeux, je demande à vieillir.

Toi, mon Jésus, si mignon et si frêle
Qu'avec le souffle on n'ose te toucher,
Un faible oiseau du frôle de son aile,
Comme un épi peut te faire pencher.
Qu'une caresse ou te presse ou t'effleure,
Ton front rosé semble aussitôt pâlir.
Je te regarde, et puis mon âme pleure :
Pour t'embrasser, je demande à vieillir.

Si tu savais combien je compte l'heure !
Car pour toi l'heure est tout un jour pour nous :
Déjà dans toi je me berce et me leurre,
En t'appelant de ton nom à genoux !
De tous les noms que je voudrais t'apprendre,
Il en est un qui me fait tressaillir :
Celui de mère, oh ! oui, oui ! pour l'entendre,
Pour l'écouter, je demande à vieillir.

ANTOINETTE QUARRÉ

Antoinette-Suzanne Quarré était née à Recey-sur-Ource, le 16 janvier 1813. Elle exerçait l'honnête mais très modeste profession de lingère. Lamartine, à qui on avait soumis les premiers essais poétiques de cette muse ouvrière, voulut bien envoyer ses encouragements à la jeune femme. C'est là, sans doute, l'événement le plus marquant de la vie littéraire d'Antoinette Quarré.

Ses *Poésies* ont été publiées à Dijon, en 1843. Elles valent surtout par leur sincérité. Pour le reste, l'influence du poète des *Méditations* se voit à chaque vers. — Comme chez presque toutes les poétesses — quelque soit leur talent ! — c'est le sentiment amoureux, avec ses peines et ses joies, qui fournit à Antoinette Quarré sa plus heureuse inspiration.

ÉLÉGIE

Ainsi tu m'oubliais, quand mon âme enivrée,
Heureuse de t'aimer, et comptant sur ta foi,
Caressait en secret ton image adorée
Et ne songeait qu'à toi.

Ainsi tu l'as brisé, ce cœur dont la tendresse,
Naïve et se fiant à d'innocents liens,
Etait naguère encor ta plus douce richesse,
Le plus cher de tes biens.

Toi ! qui m'as si souvent juré que l'existence
Par moi seule enchantée était belle à tes yeux,
Qu'en tes rêves chéris d'avenir, d'espérance,
J'étais pour toi les cieux.

Que ta voix était douce et ta lèvre éloquente,
Quand tu peignais tes maux, par moi seule adoucis,
Quand tu m'entretenais de ta flamme naissante,
A mes côtés assis !

Ah ! que je t'écoutais attendrie et charmée !
Dans quelle pure extase, et quels ravissements,
Mon âme recueillait de ta parole aimée
Tous les divins accents.

Admirant ton respect pour ma sainte croyance,
Ton amour pour des rois proscrits et malheureux,
Ta foi chevaleresque et la noble constance
De ton cœur généreux ;

J'étais si fière alors, dans mon tendre délire,
De partager ton sort, de m'être unie à toi,
Qu'à l'univers entier ma bouche eût voulu dire :
« Il m'a donné sa foi. »

Oh ! je voudrais mourir, car désormais ma vie,
Veuve de tout espoir, d'amour et de bonheur,
N'est qu'un champ dépouillé, qu'une palme flétrie,
Qu'un soupir de douleur.

Car il n'est plus, hélas ! rien pour moi sur la terre ;
Que m'importent des jours destinés à pleurer !
Quand ton cœur est brûlé d'une flamme adultère,
Puis-je encore espérer ?

Non ! que ma mort t'unisse à ta nouvelle amante ;
Porte à ses pieds l'amour que tu m'avais juré ;
Des feux les plus brûlants puise l'ivresse ardente
Sur son sein adoré.

Perds-toi dans cet amour, qu'il devienne ta vie,
Ton plus charmant espoir, ton unique bonheur ;
Et puis connais un jour la poignante agonie
De la voir sur ton cœur,

Glacée et dédaignant d'ineffables caresses,
Insensible à l'horreur de son affreux tourment,
Réserver de son sein les plus riches tendresses
Pour un nouvel amant.

A traits lents et sans nombre épuisant le calice,
Savoure l'amertume ainsi que je l'ai fait ;
Et que la mort, loin d'être un cruel sacrifice,
Te paraisse un bienfait.

Mais non, va, dans mon cœur où n'entre point la haine,
Ce vœu fatal expire avant d'être formé :
A moi tous les chagrins, à moi toute la peine ;
A toi, mon bien-aimé !

La part que j'aurais pu demander à la vie
De nectar parfumé, d'ambroisie et de miel ;
Car, dans la coupe, hélas ! que sa main m'a remplie
Dieu n'a mis que du fiel.

Mme ACKERMANN

Louise-Victorine Choquet naquit à Paris le 30 novembre 1813. Son père, un voltairien convaincu, l'éleva dans ses principes, la dérobant à toute éducation religieuse. Extrêmement sérieuse et studieuse, elle employa toute sa jeunesse à lire Voltaire, Rousseau, Buffon, Platon et, plus tard, Shakespeare, Byron, Gœthe et Schiller. Déjà s'effectue en elle ce mélange de poésie et de philosophie qui se traduira un jour par d'admirables poèmes. — Elle n'était encore qu'une fillette, lorsqu'elle composa ses premiers vers ; Victor Hugo auquel on soumit ces essais fut frappé des dons réels de la débutante : il l'encouragea à travailler et lui donna d'utiles conseils. Travailler ! — elle n'y manqua pas. Mais, des malheurs de famille la forcèrent brusquement à renoncer à la poésie. — C'est alors qu'elle se plongea dans l'étude des langues. Elle apprit le sanscrit, l'hébreu, le grec et le latin, sans parler de l'allemand, de l'anglais et de l'italien qu'elle savait parfaitement.

En 1838, elle fit un premier séjour en Allemagne, et, quelques années après, son père étant mort, elle alla de nouveau à Berlin où elle rencontra et épousa en 1843 Paul Ackermann, un Français d'origine alsacienne, précepteur des neveux du roi de Prusse. Paul Ackermann avait reçu du gouvernement prussien la tâche de coordonner et de publier les œuvres de Frédéric le Grand. La jeune femme prit une part active au travail de son mari, fouillant les bibliothèques et, souvent aussi, tenant la plume pour eux deux.

La mort vint prématurément rompre cette parfaite harmonie, M. Ackermann fut enlevé à l'affection de sa collaboratrice dévouée, en 1846. Il avait trente-quatre ans.

Toute chargée de sa douleur, Mme Ackermann se retira auprès de Nice, où habitait une de ses sœurs. Elle vécut là dans le calme et la méditation, avec son deuil, ses souvenirs et ses livres. — Elle s'éteignit en 1890, au mois d'août (1).

***

Rendant compte des progrès de la poésie française, en 1866, Théophile Gautier écrivait, à propos de Mme Ackermann : « Elle ne relève ni de l'école romantique, ni de l'école de Leconte de Lisle ; elle remonte plus haut, et son vers familier, se prêtant avec souplesse à toutes les digressions du récit, a quelque chose de la bonhomie rêveuse de La Fontaine. C'est une note qu'on n'est pas habitué à entendre et qui vous cause une sur-

(1) Nous aurions voulu, ainsi que nous avons fait pour les autres poétesses, mettre à la suite de notre notice un choix de poésies. L'éditeur de Mme Ackermann s'étant opposé à cette reproduction, nous avons dû nous borner à écrire un petit chapitre critique. De la sorte, les intérêts commerciaux sont sauvegardés et ceux du poète ne sont pas complètement méconnus. Car c'eût été, à notre sens, porter un préjudice moral considérable à l'œuvre de Mme Ackermann, que de ne pas la mentionner dans un ouvrage dont le but est de grouper les plus beaux talents des poétesses françaises.

prise pleine de charme. Mais si, par quelques formes de son style, Mme Ackermann se rapproche du XVIIe siècle, elle est bien du nôtre par le sentiment qui respire dans les pièces où elle parle en son propre nom. Elle appartient à cette école des grands désespérés, Chateaubriand, lord Byron, Shelley, Léopardi, à ces génies éternellement tristes et souffrant du mal de vivre, qui ont pris pour inspiratrice la mélancolie. »

Sans doute est-ce à cette inspiration mélancolique qu'appartient cette *Hébé* douce et suave :

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait,
Les dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.
Nous tous aussi, quand passe la Jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.
Quel est le vin qu'y verse la déesse ?
Nous l'ignorons ; il enivre et ravit.
Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne ; on la rappelle en vain.
Longtemps encor, sur la route éternelle,
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.

Cette poésie est charmante, mais l'originalité de Mme Ackermann est ailleurs, elle est dans cette triste angoisse de l'âme qui s'exprime en vers amples, énergiques et simples dans son *Prométhée*, par exemple. Elle est dans des pièces comme l'*Amour et la Mort*, les *Paroles d'un amant*, *la Nature à l'homme*, partout où le doute s'inquiète et analyse,où le scepticisme torture la pensée, où la conscience et la raison se rebellent devant l'insondable mystère de la vie, partout où la révolte pousse inutilement ses cris de désespoir. Son originalité tient tout entière dans son pessimisme douloureux, dans sa vision désabusée des choses et des êtres. Ne dit-elle pas elle-même que le genre humain lui apparaît « comme le héros d'un drame lamentable, qui se joue dans un coin perdu de l'univers, en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement ». — Et s'adressant à l'homme assez orgueilleux pour se croire la fin de tout, la borne de toute évolution, elle met dans la bouche de la Nature, éternelle créatrice, ces vers amers et méprisants :

Dans tout l'enivrement d'un orgueil sans mesure,
Ebloui des lueurs de ton esprit borné,
Homme, tu m'as crié : « Repose-toi, Nature !
Ton œuvre est close : je suis né ! »

Quoi ! lorsqu'elle a l'espace et le temps devant elle,
Quand la matière est là sous son doigt créateur,
Elle s'arrêterait, l'ouvrière immortelle,
Dans l'ivresse de son labeur ?

Et c'est toi qui serais mes limites dernières ?
L'atome humain pourrait entraver mon essor ?
C'est à cet abrégé de toutes les misères
Qu'aurait tendu mon long effort ?

Mais non, l'homme n'est pas son but. Toujours active, toujours inquiète, sans fatigue et sans trêve, elle tend son espoir et son rêve vers un terme inconnu et, bien qu'elle s'élance à la conquête de l'idéal par mille chemins, jamais elle ne s'écarte de son immuable dessein :

L'éternel mouvement n'est que l'élan des choses
Vers l'idéal sacré qu'entrevoit mon désir ;
Dans le cours ascendant de mes métamorphoses,
Je le poursuis sans le saisir ;

Je le demande aux cieux, à l'onde, à l'air fluide,
Aux éléments confus, aux soleils éclatants ;
S'il m'échappe ou résiste à mon étreinte avide,
Je le prendrai des mains du Temps.

Quand j'entasse à la fois naissances, funérailles,
Quand je crée ou détruis avec acharnement,
Que fais-je donc, sinon préparer mes entrailles
Pour ce suprême enfantement ?

Cependant, si elle engendre sans cesse, ce n'est pas seulement pour le plaisir de tout anéantir. N'ai-je pas déjà trop exterminé, se demande-t-elle :

Moi qui ne suis au fond que la mère idolâtre
D'un seul enfant qui n'est pas né.

Et dans un bel élan, elle s'écrie :

Quand donc pourrai-je enfin, émue et palpitante,
Après tant de travaux et tant d'essais ingrats,
A ce fils de mes vœux et de ma longue attente
Ouvrir éperdument les bras ?

De toute éternité, certitude sublime !
Il est conçu ; mes flancs l'ont senti s'agiter,
L'amour qui couve en moi, l'amour que je comprime
N'attend que Lui pour éclater.

Ce jour-là, le jour où ce sur-homme, cet être complet apparaîtra au monde, la Nature se découvrira à lui tout entière ; elle n'aura plus de secrets pour

ce fils si longtemps attendu. Il asservira la Force et il pénètrera jusqu'aux sources de la vie. La Fatalité sera vaincue, la Matière obéira à la Pensée : ce sera l'ère du pur esprit, le règne de l'être souverain :

Où serez-vous alors, vous qui venez de naître,
Ou qui naîtrez encore, ô multitude, essaim,
Qui, saisis tout à coup du vertige de l'être,
Sortiez en foule de mon sein ?

Dans la mort, dans l'oubli.....

Toi-même qui te crois la couronne et le faîte
Du monument divin qui n'est point achevé,
Homme, qui n'es au fond que l'ébauche imparfaite
Du chef-d'œuvre que j'ai rêvé,

A ton tour, à ton heure, il faut que tu périsses,
Ah ! ton orgueil a beau s'indigner et souffrir,
Tu ne seras jamais dans mes mains créatrices
Que de l'argile à repétrir.

Il ne faut pas s'y tromper, le talent de Mme Ackermann n'est pas seulement original dans la poésie féminine, il occupe une place à part dans la poésie française elle-même. C'était la première fois que l'on voyait un poète s'inspirer des plus récentes découvertes scientifiques et des conceptions neuves des philosophes modernes. C'était la première fois, du moins, qu'un poète réussissait aussi superbement cette fusion de la science et de la poésie. Car, si André Chénier avait conçu le projet d'écrire un poème qui devait expliquer « la nature des choses » grâce aux travaux des grands génies de la science, la mort ne lui laissa pas le temps de conduire à bien son œuvre. Et nous n'avons de ce poème, *Hermès*, que des fragments qui suffisent, certes, à nous donner une idée, assez précise du plan, mais qui sont insuffisants pour nous permettre de juger de ce qu'aurait été la réalisation définitive du poème. Qu'on lise d'ailleurs la belle pièce de Chénier, l'*Invention* et qu'on compare ces vers avec ceux de Mme Ackermann, on verra toute la différence. Le parallèle est impossible. Chez l'un, l'inspiration est surtout narrative et descriptive, elle se maintient toujours, pour la forme comme pour l'expression, dans le ton du chant sacré, de l'hymne qui glorifie; chez l'autre, l'inspiration gagne tout de suite les hauteurs philosophiques. Et, tandis que le premier célèbre les découvertes de l'esprit humain, la seconde, à l'aide de ces découvertes discute et détruit les croyances anciennes, tire des conclusions, imagine une humanité nouvelle. Enfin, par sa foi scientifique, par ses théories toutes modernes, Mme Ackermann achève de s'éloigner de l'auteur d'*Hermès* : Chénier sera panthéiste, elle est positiviste et évolutionniste. Auguste Comte, Darwin, Herbert Spencer ont en elle un disciple compréhensif et harmonieux.

Parlant des œuvres de Mme Ackermann, Edme Caro a dit excellemment : « C'est la révolte contre les vieilles croyances qui domine dans cette sombre poésie ; mais c'est aussi la tristesse des nouvelles doctrines, c'est l'effroi devant le vide entrevu, parfois le désespoir et quelque chose

comme l'hallucination du néant. » — A ce point de vue, aucune pièce n'est plus significative que *Prométhée*. Là, vraiment, se lisent ses regrets, ses espoirs et ses craintes. Car il y a tout cela dans l'esprit inquiet de Mme Ackermann. Si elle s'insurge contre Dieu, c'est parce qu'il a trompé son attente — mais ce n'est pas, au fond, sans regret qu'elle abandonne une religion qui promettait le bonheur, de même que ce n'est pas sans un certain effroi qu'elle suit ses maîtres jusque dans leurs plus problématiques conceptions métaphysiques. « O mes désirs trompés, s'écrie-t-elle, par la voix de *Prométhée*,

O mes désirs trompés ! O songe évanoui !
Des splendeurs d'un tel rêve encor l'œil ébloui,
Me retrouver devant l'iniquité céleste,
Devant un dieu jaloux qui frappe et qui déteste,
Et dans mon désespoir me dire avec horreur :
« Celui qui pouvait tout a voulu la douleur ! »

Mais la conscience humaine se réveille et se ressaisit, un esprit de révolte naît, le doute pénètre le cœur de l'homme et, bientôt, ce dieu implacable, il le reniera et il entonnera un chant de gloire en l'honneur de la Nature souveraine :

Délivré de la foi comme d'un mauvais rêve,
L'homme répudiera les tyrans immortels,
Et n'ira plus, en proie à des terreurs sans trêve,
Se courber lâchement au pied de tes autels.
Las de le trouver sourd, il croira le ciel vide.
Jetant sur toi son voile éternel et splendide,
La nature déjà te cache à son regard ;
Il ne découvrira dans l'univers sans borne
Pour tout dieu désormais qu'un couple aveugle et morne,
La Force et le Hasard.

Montre-toi, Jupiter, éclate alors, fulmine
Contre ce fugitif à ton joug échappé,
Refusant dans ses maux de voir ta main divine,
Par un pouvoir fatal il se dira frappé.
Il tombera sans peur, sans plainte, sans prière,
Et quand tu donnerais ton aigle et ton tonnerre
Pour l'entendre pousser au fort de son tourment
Un seul cri qui t'atteste, une injure, un blasphème,
Il restera muet, ce silence suprême
Sera ton châtiment.

C'est là une admirable imprécation qui rappelle dans ses grandes lignes, le *Prométhée* de Shelley, le prisonnier du maître de l'Olympe délivré par l'avènement d'une ère de croyances nouvelles.

Après Jupiter, Jésus. Dans ses poèmes consacrés à Pascal, le *Sphinx*,

la Croix, l'*Inconnue*, le *Dernier mot*, toute sa rancœur, elle la tourne contre le doux monarque de l'Evangile. Et c'est toute la vie morale de l'auteur des *Pensées* qu'elle évoque, avec ses luttes douloureuses contre le doute, avec sa dure discipline janséniste qui rompt le corps et l'esprit, et qui conduit l'homme vaincu et meurtri d'avoir heurté l'insondable du front, à la foi résignée et bienfaisante. — Alors, Mme Ackermann se révolte à nouveau. Elle ne veut pas de cette morale de sacrifice et de soumission. Et elle crie à Pascal :

Quand de son Golgotha, saignant sous l'auréole,
Ton Christ viendrait à nous, tendant ses bras sacrés,
Et quand il laisserait sa divine parole
Tomber pour les guérir sur nos cœurs ulcérés,
Quand il ferait jaillir devant notre âme avide
Des sources d'espérance et des flots de clarté,
. . . .
Nous nous détournerions du tentateur céleste,
Qui nous offre son sang, mais veut notre raison.
Pour repousser l'échange inégal et funeste,
Notre bouche jamais n'aurait assez de « non ! »
Non à la croix sinistre et qui fit de son ombre
Une nuit où faillit périr l'esprit humain,
Qui, devant le progrès se dressant haute et sombre,
Au vrai libérateur a barré le chemin !
Non à cet instrument d'un infâme supplice
Où nous voyons, auprès du divin innocent
Et sous les mêmes coups, expirer la justice ;
Non à notre salut, s'il a coûté du sang ;
. . . . *Non* même à la victime
Et *non* par-dessus tout au sacrificateur !

Et cette révolte s'achève dans un dernier et suprême cri de haine. Puisque Dieu est injuste et indifférent à nos maux, souhaitons que son œuvre périsse. Dans cet universel anéantissement, peut-être trouverons-nous enfin la délivrance :

Oh ! quelle immense joie après tant de souffrance !
A travers les débris, par-dessus les charniers,
Pouvoir enfin jeter ce cri de délivrance :
Plus d'hommes sous le ciel, nous sommes les derniers !

Ce violent désespoir, ce cri de révolté qui maudit la création et le créateur, cet appel au néant, cette condamnation à ne pas naître prononcée contre les générations futures, ne retrouve-t-on pas là comme un écho des proférations désabusées du plus triste des pessimistes : Schopenhauer ? Ce sont ses lamentables doctrines, si ce ne sont pas ses termes mêmes. —

Partout, d'ailleurs, l'inquiétude de la destinée humaine se retrouve dans les poésies de Mme Ackermann, et partout aussi le même pessimisme dissolvant. Dans une de ses plus belles compositions, l'*Amour et la mort* — antithèse bien faite pour arrêter un esprit tel que le sien — elle s'écrie :

Regardez-les passer, ces couples éphémères !
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

Toujours ! Un mot hardi, que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent
Et qui vont se glacer.

. . . .

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : « Aime, et meurs ici-bas ! »
La mort est implacable et le ciel insensible ;
Vous n'échapperez pas.

. . . .

Mais non ! Dieu, qu'on dit bon, tu permets qu'on espère ;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s'aimer dans ton sein.

Mensonge ! « Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain ! » — L'amour n'est point éternel et ne confère pas non plus l'éternité à l'homme :

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires,
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant !
Quittez un tel espoir ; tous les limons sont frères
En face du néant.

. . . .

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs, de ses ardeurs
La Nature sourit, mais elle est insensible :
Que lui font vos bonheurs ?

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître ;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.



Mme ACKERMANN
(*Dessin de Lobel-Riche*)

Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître :
Son vœu s'est accompli.

Le vent dispersera la pauvre argile dont vous êtes fait, votre cœur avec ses joies et ses douleurs tombera en poussière.

Mais d'autres cœurs naîtront qui renoueront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,
Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme,
Dans les âges lointains.

Ainsi, toujours se traduit chez Mme Ackermann ses préoccupations philosophiques. Dans le premier poème que nous avons analysé, la *Nature à l'homme*, elle affirme son espoir d'une humanité nouvelle, elle croit à la perfectibilité presque illimitée de l'être et envisage le moment où cet être aura atteint sa perfection dernière et sera devenu le maître, l'unique maître de la Nature. C'est un hymne tout imprégné des théories darwiniennes sur l'évolution. Ici, dans ce poème de l'*Amour et la Mort*, se retrouvent les mêmes conceptions scientifiques. C'est toujours le même panthéisme général, le même culte fataliste envers la Nature destructrice et créatrice sans repos, la même affirmation de l'éternel recommencement et des lois de l'évolution. Résolument elle s'est débarrassée des croyances du passé, opposant, substituant la science à la foi. Mais, quand elle a tout nié, que le néant des espoirs de l'homme lui apparaît, elle ne peut se défendre d'une amère tristesse. Amère, parce qu'elle ne sait pas, parce qu'elle ne veut pas se résigner. La résignation est un engourdissement moral et physique qui lui répugne ; elle préfère souffrir et penser librement. Elle adoptera alors la fière et stoïque attitude d'un Vigny. Et, c'est en toute vérité qu'elle aurait pu dire avec l'auteur de la *Mort du loup* :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

BIBLIOGRAPHIE : *Contes en vers*, 1855. — *Contes et Poésies*, 1863. — *Premières Poésies*, 1874. — *Poésies philosophiques*, 1874. — *Pensées d'une solitaire*, précédées d'une autobiographie, 1883 ; le même ouvrage, précédé de fragments inédits, 1903.

CONSULTER : TH. GAUTIER, *Rapport sur l'état de la poésie française en* 1867. — SAINTE-BEUVE, *Nouveaux lundis*. — EDME CARO, *Un poète positiviste : Mme Ackermann* (*Revue des Deux Mondes*), 15 mai 1874. — Mme ACKERMANN, *Ma vie*, autobiographie dans *Pensées d'une solitaire*, 1882. — CTE D'HAUSSONVILLE : *Mme Ackermann d'après des lettres et des papiers inédits* (*Revue des Deux Mondes*), 15 novembre et 15 décembre 1891. — L. R. *Madame Louise Ackermann intime*, dans l'édition des *Pensées d'une solitaire* de 1903.

GABRIELLE D'ALTENHEYM

Née à Paris le 17 mars 1814, elle mourut le 16 mai 1886, également à Paris.

C'était la fille unique d'Alexandre Soumet, de l'Académie française, l'auteur assez oublié de la *Divine Epopée.*

Elle épousa, en 1834, M. Beuvain d'Altenheym, qui devait devenir inspecteur général de l'Instruction publique.

Ayant vécu longtemps, dans un milieu littéraire elle éprouva, comme tant d'autres, le besoin d'écrire. Elle compose quelques poésies, en attendant le moment où elle collaborera avec Alexandre Soumet à deux tragédies qui ne connurent pas un succès excessif.

Par la suite, elle donna un nombre considérable d'ouvrages en prose pour la jeunesse : *Récits de l'histoire d'Angleterre*, *Quatre siècles littéraires*, *Les Fauteuils illustres*, etc., etc.

En 1858, elle publia un recueil de vers : *La Croix et la Lyre.* « Après nos récits de l'histoire de France, d'Angleterre, de Rome païenne et de Rome chrétienne, disait-elle dans la préface, reposons-nous un moment, comme dans une fraîche oasis, dans les vastes domaines de l'imagination ; oui, reposons-nous ensemble, cher lecteur, du drame agité de l'histoire, à l'ombre pacifique de la Religion et de la Poésie c'est-à-dire de *La Croix et la Lyre.* »

Cet extrait donne le ton des poésies contenues dans ce volume. Et, si l'on veut citer quelque pièce de Mme d'Altenheym, c'est encore dans son premier recueil, *Les Filiales*, qu'il faudra aller la chercher.

Au surplus, sa poésie se rapproche beaucoup de celle de son illustre père... elle n'est ni meilleure ni pire.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Les Filiales* (prose et vers, Paris, 1836, in-8. — *Berthe-Bertha*, roman en vers, Paris, 1843, in-8. — *La Croix et la Lyre*, Paris, 1858, in-18. Ce volume contient *Le Gladiateur*, tragédie représentée au Théâtre-Français, le 24 avril 1841 ; et *Jane Grey*, tragédie représentée à l'Odéon. Ces deux tragédies avaient été écrites avec la collaboration d'A. Soumet.

CONSULTER : AUGER : *Mémoires.* — LÉON SÉCHÉ, *Le Cénacle de la Muse Française* (*Annales Romantiques*), Février-Mars, 1908.

SAPHO

On me dit son amante et je suis sa prêtresse.
Oh ! préparez l'encens, blondes vierges de Grèce.
Chantez au bruit des mers... Il vient, il vient, c'est lui !
Dans mon Olympe en deuil sa jeune étoile a lui.
Voyez les flots blanchir, et ces barques heureuses
Qui gonflent de parfums leurs voiles amoureuses.
Je quitte l'Italie, et ses dieux étrangers.

L'amour, ce ciel plus doux que son ciel d'orangers,
L'attend. Oh ! qu'en vos bras lentement sur la rive,
Je prépare au bonheur mon âme fugitive.
Couchez-moi sur des fleurs ; et jetez en passant
Vos voiles parfumés sur mon front pâlissant.
Car je veux recueillir en moi pour sa présence,
Toute la vie enfin que me laissait l'absence.
Si vous saviez, enfants, qu'un seul rayon du jour
Rien qu'en baisant son aile, effarouche l'amour,
Il triomphe et s'effraie ; et pourtant j'abandonne
Et mon luth et ma vie à la force qu'il donne ;
Aux pleurs de son extase, aux feux de sa langueur,
A l'inspiration qui fleurit dans le cœur !
Phaon, oh ! que mes yeux cherchent dans ton sourire,
De quels sons lumineux doit rayonner ma lyre !
Faut-il chanter Neptune et son char écumant ?
Oui, le dieu de la mer m'a rendu mon amant !
Rassemblez mes cheveux épars, Phaon s'avance ;
Dites à ses rivaux qu'ils sont vaincus d'avance :
Préparez à genoux le triomphe inspiré,
Placez haut la couronne et je la saisirai !
La terre est à mes pieds, il me voit grande et belle ;
Il suit dans ses élans ma course d'immortelle ;
Ma voix devient son âme, et sur mon luth vainqueur
Des chaines d'harmonie ont attaché son cœur.
Oh ! je veux aspirer, défaillante et ravie,
Apollon et l'amour, la lumière et la vie.
Je veux près de Phaon, parmi des flots d'encens,
Livrer à son orgueil mes lauriers frémissants ;
Je veux, le couronnant de toute ma victoire,
Sur son front radieux déifier ma gloire ! ! !

Ainsi parlait Sapho ; mais légers et chantants,
Quand sont entrés au port tous les esquifs flottants,
Quand la nuit a jeté, sous l'azur de ses voiles,
Aux flots clairs et dormants ses familles d'étoiles ;
Pourquoi sur un rocher, pâle et nue à demi,
Sa lyre sur son cœur, comme un dernier ami,
Image du génie éteint dans la démence,
Gémit-elle immobile au bord de l'onde immense ?

« Les flots brillent au loin si purs, les cieux si beaux,
Oh ! qui rappellera les morts de leurs tombeaux !
Qui me rendra l'amour, fleur qu'un seul être donne,

Et que je regardais pour croire à ma couronne !
Il ne savait donc pas, même avant mon affront,
Combien ce vain laurier tenait peu sur mon front !
Il ne savait donc pas, même avec l'espérance,
Ce qu'une heure d'amour me coûtait d'existence ?
La source en est tarie à présent, ô Phaon,
Je ne pourrai donc plus loin des yeux d'Apollon,
Esclave à tes genoux, oui, ton esclave unique,
Essuyer de tes pieds la poussière olympique ?
Suivre de l'œil ton char à l'horizon vermeil,
Ou veillant près de toi, chanter pour ton sommeil

Je te maudis du sein des ondes,
Terre au prestige suborneur ;
Dont les entrailles si fécondes,
N'ont pas un germe de bonheur !
Le sort à ta fête éphémère,
Semble nous jeter triomphants ;
Mais bientôt sur la gerbe amère,
Chacun de nous crie : ô ma mère !
Tu ne peux nourrir tes enfants !

Et toi, lyre, poids qui me blesse,
Toi dont la vue est un remord,
Tu n'es pas l'amour ; ta faiblesse
Ne triomphe que de la mort.
Du monde avec moi sois absente ;
Eteins tes oracles proscrits ;
Et que sur l'onde gémissante,
La gloire, déesse impuissante,
Ne ramasse pas tes débris.

Car le front qu'Apollon réclame
Garde une éternelle pâleur.
Ses rayons tombés sur notre âme,
Y fertilisent le malheur.
Les spectres dont elle est peuplée,
S'y dressent tous à son flambeau :
Au lieu de la Muse appelée,
C'est l'Euménide échevelée,
Qui s'élance de ce tombeau.

Je préfère à son noir mystère,
Le flot qui baigne mes pieds nus.

Je prends pour cercueil solitaire
L'orageux berceau de Vénus.
Vénus ! contemple ta victime,
Flétrie au souffle d'un mortel ;
Et qui vient, mourant de son crime,
Te vouer, du fond de l'abîme,
Ce rocher pour dernier autel !
En achevant ces mots l'inconsolable amante
S'élance et disparaît sous la vague écumante,
Et sa lyre, sa lyre aux immortels échos,
Comme un nid d'alcyons qui chante sur les eaux,
Prête son harmonie au flot qui la balance ;
De la nuit qui s'enfuit fait pleurer le silence ;
Vogue au souffle attendri des vents..., et, de Phaon,
En battant les rochers, vient murmurer le nom.

ANAÏS SÉGALAS

Anne-Caroline Ménard naquit à Paris le 21 septembre 1814. Son père, marchand de toile et rouennerie en gros du quartier Saint-Martin, était picard ; il avait épousé une créole Anne-Bonn Portier. A sept ans, elle faisait déjà des vers. A quinze ans, on la maria à M. Victor Ségalas, avocat distingué à la Cour Royale de Paris et frère de Pierre Ségalas, chirurgien réputé. Elle continua à se livrer à son goût pour la poésie et elle se fit une certaine réputation en publiant çà et là des poèmes.

C'est ainsi qu'en 1829 la *Psyché*, recueil mensuel de poésies, inséra d'elle des vers que la critique remarqua à cause de la grâce et de la fraîcheur de certains passages.

Mme Ségalas publia son premier volume de vers, *Les Algériennes*, en 1831. On y trouve, à chaque page, l'influence des *Orientales*. Hugo n'avait vu qu'en imagination les palais et les paysages d'Orient, elle fait de même pour l'Algérie, mais n'aboutit pas — est-il besoin de le dire ? — aux mêmes résultats que Victor Hugo. *Les Algériennes* sont d'un pittoresque assez plat et leur style est sans mouvement.

En 1836, Mme Ségalas publia les *Oiseaux de passage*, puis, son meilleur ouvrage : *Enfantines*, poésies à ma fille.

« Ce livre, dit E. de Mirecourt, est une véritable source jaillissante de tendresse maternelle et de pensées chrétiennes. Le premier bégayement de sa fille, son premier pas, son premier sourire, tout contribue à dicter à madame Ségalas des pages ravissantes. » C'est là vraiment qu'elle a donné la mesure de son talent facile et gracieux.

Dans ses autres poésies, Mme Anaïs Ségalas n'a pas toujours gardé la petite originalité que nous constatons ici, et il est aisé de ranger ses pièces les plus connues sous l'influence des poètes du temps : *La pauvre femme*, *La jeune fille mourante*, *Qui sait le début, sait la fin*, sont des élégies dramatisées à la façon de Millevoye ; la *Petite fille*, la *Jeunesse*, aux *Poètes*, le *Bal*, sont selon le mode lamartinien ; le *Brigand espagnol* rappelle le Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie* ; enfin c'est Victor Hugo que l'on reconnaît dans *Discours d'un sauvage à un Européen* ; *Paris*, le *Marin*, *A une tête de mort*, etc.

L'influence de Victor Hugo fut si grande sur l'esprit de la poétesse, certaines de ses poésies sont si près de la manière du maître, que Paul Meurice s'y laissa tromper. A ce point qu'il a inséré dans *Dernière Gerbe*, l'ultime volume qu'il composa avec les papiers du grand poète, *A une tête de mort*, la pièce de Mme Anaïs Ségalas :

Squelette, qu'as-tu fait de l'âme ?
Foyer, qu'as-tu fait de ta flamme ?
Cage muette, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait ?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave ?
Qu'as-tu fait de ton maître, esclave ?

. . . .

Étais-tu femme et belle, avec de longs cils noirs,
Des fleurs dans les cheveux, souriant aux miroirs ?
Grand seigneur dépassant les têtes de la foule ?
Jeune homme, et délirant pour des yeux bruns ou bleus ?
On ne sait ; tous les morts se ressemblent entre eux :
La vie a mille aspects, le néant n'a qu'un moule.....

La méprise est amusante assurément !

Mme Ségalas a beaucoup écrit : des romans. des pièces de théâtre, des poésies. Elle fut jouée à l'Odéon, à la Porte Saint-Martin, à la Gaîté et fut critique littéraire et dramatique au *Corsaire* de 1848 à 1852.

Sa gloire est modeste et tendre. Elle aura été, dirons-nous avec E. de Mirecourt, le poète des mères, des enfants et de la famille. Entraînée vers les aspirations chrétiennes et les sentiments purs, elle excella dans les chants religieux et dans les naïfs tableaux du foyer.

Mme Ségalas est morte, à Paris, le 31 août 1893.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Les Algériennes*, 1831. — *Les oiseaux de passage*, 1836. — *Poésies ; Enfantines ; Poésies à ma fille*, 1844. — *La Femme*, 1847. — *Nos bons Parisiens*, 1866. — *Poésies pour tous*, 1886. — *Jeanne d'Arc*, 1889.

CONSULTER : EUGÈNE DE MIRECOURT, *Antas Ségalas*, dans *Les Contemporains*, Paris, 1856. — ABBÉ LE NORDEZ *Biographie de Mme Anaïs Ségalas*, 1893. — MLLE BERTILE SÉGALAS , souvenirs dans son *Journal* 1899. — ED. PILON, *Portraits français*, Paris, 1906.

BERTILE

Voici que ma maison est vivante et folâtre,
Et que Dieu l'aperçoit ;
L'oiseau du paradis, le bonheur, vient s'abattre
Et chanter sur mon toit.

Hier, dans mon jardin, une fleur est éclose
Sur le plus frais rosier :
Hier, un bel enfant, autre céleste rose,
Est né dans mon foyer.

Bonjour, petit enfant, petit roseau qui penches,
Bonjour, mon diamant ;
Dis, ma Bertile, dis, colombe aux plumes blanches,
Qui viens du firmament,

Quels dons as-tu reçus de Jésus, de sa mère,
De l'ange Gabriel,
Qui t'ouvrirent en pleurs, pour t'envoyer sur terre,
Les portes d'or du ciel ?



ANAÏS SÉGALAS

(D'après un portrait de Jules Boilly)

Gabriel t'a donné ce qui fait son essence,
L'angélique douceur ;
Puis, sans doute, il a mis sa robe d'innocence
A sa petite sœur,

Sa couronne de lis, belle entre les plus belles.
Oui, pour lui ressembler,
Prends sa robe de lin ; mais ne prends pas ses ailes,
Tu pourrais t'envoler !

Jésus t'a dit : « A toi la piété, mon ange.
Oh ! sur terre, aime-moi !
Car je fus un enfant tout chétif dans son lange,
Fragile comme toi.

Aussi, toujours je veille et couvre de mon aile
Tous les pauvres petits ;
Et tous les nouveau-nés ont dans leur berceau frêle
Les clefs du paradis.

Oh ! tu n'auras pas, toi, ma crèche et mon empire !
Nul mage ne viendra
T'apporter d'Orient l'or, l'encens et la myrrhe ;
On ne te donnera

Que des baisers ; mais, va, l'or et la perle fine,
Qui pourraient te peser,
Au front d'un nouveau-né ne vont pas, ma divine,
Aussi bien qu'un baiser. »

Et la Vierge t'a dit : « Sois pure, sois limpide,
Du front jusques au cœur.
Mais, vois-tu, mon enfant, savoir qu'on est candide,
C'est perdre sa candeur ;

Aussi tu seras pure, ô ma douce colombe,
Sans t'en apercevoir :
Le lis de la vallée et la neige qui tombe
Sont blancs sans le savoir ».

Si j'avais été là, dans le ciel de lumière
D'où l'enfant descendit,
Moi, j'aurais fait un vœu profane, un vœu de mère ;
Tout haut, j'aurais bien dit :

Vierge, vous êtes sainte, oh ! mettez-lui dans l'âme
Candeur et pureté !
Mais j'aurais dit tout bas : Vierge, vous êtes femme
Donnez-lui la beauté !

Merci, vous m'exaucez, ma fille est déjà belle !
Je l'admire et j'attends.
Tout germe, tout sourit, et tout est frais en elle
Et couleur du printemps.

Bouche en fleur, peau de soie, à la teinte vermeille,
Longs yeux noirs et jolis,
Tout est dans ce berceau : n'est-ce pas la corbeille
Où fleurit mon beau lis !

LES FÉES

L'enfant dormait ; déjà, sous ses rideaux de soie,
Gazouillaient doucement ces rêves pleins de joie,
Qui font des contes d'or à nos petits amis,
Qui voltigent légers sur leurs têtes vermeilles,
Et, gais oiseaux des nuits, vont chanter aux oreilles
Des enfants endormis.

Tout à coup flamboya, devant l'alcôve noire
Un palais d'escarboucle, aux fines tours d'ivoire,
Comme Armide ou Merlin en bâtissaient jadis ;
Un de ces beaux palais qui ne sont que mensonge,
Mais dont l'enfant qui dort, le poète qui songe,
Ont les clefs de rubis.

Puis ce fut un jardin plein d'enfants, plein de rondes,
D'oiseaux, ambassadeurs qui venaient des deux mondes :
L'Asie envoyait là son bengali chéri,
Un frais sénégali représentait l'Afrique,
Un rossignol, l'Europe, et l'écrin d'Amérique
Donnait un colibri.

Une fée apparut, mais presque imperceptible :
Les œillets dépassaient son petit corps flexible ;
Son char frêle, où brillaient des perles pour essieux,
Allait glissant dans l'air, conduit par deux phalènes ;
Une araignée avait, pour leur servir de rênes,
Tissé deux fils soyeux.

Bonjour, enfant, dit-elle ; on m'appelle Mignonne :
J'ai pour couronne
Un bouton d'or ; j'ai pris pour sceptre et pour bouquet
Un fin muguet.

Je me suis fait hier ma tunique en dentelles
Avec les ailes
D'un papillon brillant, qui passait près de moi,
Mis comme un roi.

Dans le fond de la mer, c'est ma main qui satine
La perle fine ;
Je sors de sa coquille, et viens de la lustrer,
Pour t'en parer.

Vois encor par mon art les gouttes des rosées,
Cristallisées ;
J'en veux faire pour toi des colliers de brillants,
Tout scintillants.

Veux-tu que je te file une robe de fée,
Comme un trophée ?
J'ai du fil de la Vierge, et vais tourner encor
Mon fuseau d'or.

Veux-tu que je te mène à la cité fleurie
De la féerie ?
Suis-moi, nous passerons par le pont immortel
De l'arc-en-ciel.

Un buisson de jasmin s'entr'ouvrit par merveille,
Une fée en sortit, comme d'une corbeille.

Enfant, je suis Fleur de jasmin,
Dit-elle, entre mes sœurs, aucune
N'est si blanche que moi. Ma main
Tient la baguette et la fortune.
Aux nuages, en voyageant,
J'ai pris mon manteau voltigeant,
Et j'ai fait mon ruban d'argent
Avec un rayon de la lune.

Je veille à toute pureté ;
A la robe de la pervenche,

Au lac, à sa limpidité ;
Pour les protéger, je me penche
Sur l'enfant aux regards touchants,
Sur la marguerite des champs ;
J'empêche avec soin les méchants
D'effeuiller leur couronne blanche.

J'accours pour lever le filet,
Si la colombe est prise au piège ;
Et les cygnes, couleur du lait,
C'est encor moi qui les protège ;
Mais ce qui me charme le mieux,
C'est un nouveau-né gracieux,
Dont l'âme nous descend des cieux
Comme un petit flocon de neige.

Je vins, plus vive que les faons,
Pour te douer comme une reine,
Car c'est moi qui suis ta marraine ;
Dans ton berceau que je défends,
Toutes les grâces sont écloses.
Oh ! moi, j'aime les douces choses :
J'aime les corbeilles de roses,
Et j'aime les berceaux d'enfants !

Mais un rayon du jour vint argenter la chambre ;
Alors, palais, char, fée au corps de lis et d'ambre,
Tout se fondit ensemble, et puis s'évanouit.
Et l'enfant, en cherchant son palais diaphane,
S'éveilla, quand le rêve, ainsi que la sultane,
Eut dit le conte de la nuit.

Mais la mère entendit des larmes étouffées...
Allez, petits rêveurs, il est encor des fées
Qui chantent au berceau pendant vos premiers ans ;
Qui vous jettent des fleurs, des robes veloutées,
Des fruits d'or, et vous font des maisons enchantées...
Ce sont vos mères, mes enfants !

Ce sont là, voyez-vous, les célestes marraines
Qui répandent sur vous leurs dons de souveraines ;
Le savoir et les arts, ces talismans humains.
Leur baguette magique est leur amour de flamme,
Et vous donne en jouant des vertus pour votre âme,
Avec des hochets pour vos mains.

LA JEUNE FILLE

Te voilà, belle enfant, fleur d'avril, primevère,
Jeune fille marchant à l'ombre de ta mère,
Coquette en robe rose, en frais atours pimpants :
La candeur au visage,
La parure au corsage,
Tu portes le plumage
Des cygnes et des paons.

Ton front est pur, ton rire est franc et ton pied leste ;
Tu viens sur terre ainsi que la neige céleste,
Qui, pour nous éblouir et pour tourbillonner,
Descend, chaste symbole,
Blanche, légère et folle,
Et toujours danse et vole,
Et vient papillonner.

O reine de beauté, ta grandeur est suprême ;
Dieu même a sur ton front posé le diadème,
Ecrit ton droit divin au fond de ton œil bleu !
Qu'une autre souveraine
Ait le manteau qui traîne !...
Vraiment toi seule es reine
Par la grâce de Dieu.

Aussi comme l'on suit ta tunique de crêpe,
Reine à la taille fine, au corselet de guêpe ;
Que de jeunes flatteurs aux propos séduisants !
La foule t'environne ;
La beauté vaut le trône,
Et pour chaque couronne
Il est des courtisans.

La vie est un spectacle où tu viens curieuse :
Sera-t-il beau pour toi ?... L'illusion joyeuse,
Comme une toile d'or, te le cache gaîment.
Sois heureuse à son ombre,
Fais des rêves sans nombre ;
Hélas ! le drame est sombre,
Mais le rideau charmant !

Va, jouis, cours au bal ; la jeunesse qui passe
D'un livre monotone est la belle préface.

Mêle-toi plus légère au quadrille mouvant
Que l'oiseau sur la branche,
Ou l'épi qui se penche,
Ou bien la plume blanche
Que fait danser le vent.

Mais quand revient le jour, plus grave et moins coquette,
Prends dans ta fine main le pinceau, la palette,
Le livre où la pensée a laissé son rayon ;
Que ton clavier s'éveille ;
Travailleuse vermeille,
Au logis sois abeille,
Au bal sois papillon.

Un démon parle bas aux filles inactives ;
Le cœur est occupé quand les mains sont oisives.
Le secret du bonheur et des vertus souvent,
Vois-tu bien, ma charmante,
Toujours vive et contente,
C'est une âme ignorante,
C'est un esprit savant.

Mais te voilà rêvant... La jeunesse fleurie
Fait chanter dans le cœur la douce rêverie
Et les songes d'amour aux ramages nouveaux,
Comme un printemps qui passe,
Rose et vert dans l'espace,
Devant sa jeune grâce
Fait chanter les oiseaux

Tu rêves quelque amant de drame ou de ballade,
Avec le rossignol donnant la sérénade ;
Et tu vas composant des chapitres entiers,
Des scènes où tu brilles,
Des serments aux quadrilles :
Toutes ces jeunes filles
Sont de grands romanciers !

Bientôt ton idéal apparaît et soupire :
Devant vos dix-sept ans, filles au doux sourire,
Toujours quelque amoureux gazouille avec amour ;
Comme sous la feuillée
L'alouette éveillée,
Joyeuse, émerveillée,
Chante au lever du jour

Et ton premier amour éclôt dans ta jeune âme,
Chaste comme la neige, ardent comme la flamme ;
Et tu vois au travers le monde plus vermeil :
L'arbre a plus de verdure,
La fleur plus de parure :
Pour peindre la nature
L'amour vaut le soleil.

Mais ta mère est pensive, et, sublime jalouse,
Songe que son enfant, bientôt nouvelle épouse,
Va changer de maison, de tendresse et d'appui.
Dans son vivant logis, tout plein de ton ramage,
Tu chantes comme fait le pinson dans la cage,
Mais pour t'envoler comme lui.

A ton beau fiancé ne rêve pas sans cesse.
Elle t'admire aussi dans une folle ivresse ;
Car les yeux d'une mère ont des regards d'amant.
On aime tant la grâce et la beauté qu'on donne !
Raphaël était fier en voyant la madone
Dont il peignit le front charmant.

Tu lui dois ton éclat, ta foi douce et candide,
Et la vertu cachée, et la beauté splendide,
La fleur et le parfum, tout ce qu'on aime en toi.
Elle t'a fait passer son âme par magie ;
Elle a sur ton grain d'or posé son effigie,
Et t'a dit : Sois un double-moi.

Hâte-toi bien d'aimer, de regarder, d'entendre
Ton père grave et bon, ta mère faible et tendre.
L'automne effeuillera tes beaux jours éclatants :
Alors seront-ils là, ces deux amis fidèles ?
Peut-être doivent-ils, comme les hirondelles,
Partir à la fin du printemps !

Va, c'est beau, dix-sept ans !... La jeunesse brillante,
C'est le premier amour, la grâce souriante,
Le baiser maternel, le bras pour s'appuyer.
Ce n'est pas seulement la fraîcheur et l'aurore,
Et toute la beauté sur le front ; c'est encore
Toute la famille au foyer.

L'HOMME HEUREUX

L'homme heureux, ce n'est pas quelque divin poète
Au chant de séraphin, aux hymnes de prophète ;

Que le monde applaudit, quand son livre est éclos,
Avec les cent rumeurs d'une mer sur sa grève ;
Qui, lumineux et grand, dans la foule, s'élève
Comme un phare au-dessus des flots.

L'homme heureux, ce n'est pas l'ambassadeur des princes,
Qui peut, orgueilleux, dire, en quittant ses provinces ;
« Moi, l'homme-nation, les rois me salueront ;
Ils recevront en moi l'empire qui voyage.
Du respect ! un soufflet sur mon visage
Marquerait tout un peuple au front ! »

Ce n'est pas le tyran qui domine superbe,
Et qui foule en marchant les hommes comme l'herbe ;
Qui sur un trône d'or s'assied dans son éclat,
Couronné de brillants ; qui choisit mainte Altesse,
Maint seigneur, pour valets pailletés, et se baisse
Pour voir les plus grands de l'Etat.

Ce n'est pas un hardi conquérant, dont l'histoire
Ramassera le nom, les batailles, la gloire ;
Qui sait que sa statue un jour s'élèvera,
Qu'il vivra des mille ans dans la grande lumière,
Et que, l'homme de chair endormi dans la bière,
L'homme de bronze surgira.

Qu'ils sont loin du bonheur, ces superbes ! leur lèvre
Dans un calice d'or boit du fiel ; une fièvre
Les dévore. Leur front, de clartés rayonnant,
Serait bien plus serein dans l'ombre et sous un voile ;
Dès qu'il veut resplendir et porter une étoile,
Il se brûle en s'illuminant.

L'homme heureux, c'est celui qui n'apprit dans ses veilles
Qu'à rire, aimer, chanter et planter ses rosiers ;
Qui ne rêve la nuit qu'au miel de ses abeilles,
Aux fleurs de ses jasmins, aux fruits de ses pommiers ;
Qui ne veut au printemps qu'un jardin vert et rose,
Où le soleil de mai brille dans un ciel bleu,
Et qui ne veut, l'hiver, qu'une chambre bien close,
Un âtre étincelant, un fauteuil près du feu ;

Dont la femme est jolie, a vingt ans, et l'adore,
Le suit dans le jardin, s'assied près du feu clair,
Pour rendre plus joyeux et plus brillants encore
Le soleil du printemps, le foyer de l'hiver.

Mme AUGUSTE PENQUER

Léocadie Hersent, qui épousa M. Auguste Penquer, médecin à Brest, naquit au château de Keroartz (Finistère), près de Lannilis, en 1817. Elle était la petite-fille du baron Vabre,qui fut général sous le 1er Empire. Elle fut élevée par ses parents dans l'admiration de Chateaubriand et des poètes romantiques. Son esprit reçut de cette éducation au sein d'une nature demi-sauvage, une empreinte ineffaçable.

A seize ans, ainsi qu'elle l'a dit elle-même, la solitude lui dicta ses premiers vers :

L'amour des vers naquit en moi dans le silence
Soudain je l'ai senti palpiter dans mon sein :
J'avais seize ans alors, la beauté, l'innocence,
Le front pur et serein.

De caractère timide et réservé, Mme Penquer composait pour ses amis seulement. Lamartine ayant eu connaissance de ses essais et ayant sans doute reconnu dans la jeune femme un de ses plus fervents disciples, lui conseilla d'affronter le grand public.

Mme Penquer se décida alors à publier son premier livre, les *Chants du Foyer*, qui, pour n'être pas le plus achevé, le plus parfait, n'en est pas moins, malgré son inspiration lamartinienne, le plus personnel de la poétesse bretonne. On y trouve, exprimées avec sentiment et harmonie les pensées de la jeune fille, de la jeune femme et de la jeune mère. A côté d'une grande foi spiritualiste il y a, dans ce livre, un sentiment profond de la nature, qui fait songer au panthéisme de Mme de Noailles, mais c'est plus sain et moins déliquescent.

Le second livre de Mme Penquer, les *Révélations Poétiques*, fut écrit sous l'influence d'Hugo. C'est un livre d'une tonalité plus grave que le précédent, et qui contient moins de sentiments et plus d'idées. D'autre part, la langue y est plus souple et plus imagée et l'inspiration harmonieuse et brillante.

L'ouvrage le plus considérable et le plus vraiment personnel aussi de Mme Penquer est son poème de *Velléda* dans lequel elle glorifie la Bretagne et l'idée chrétienne. C'est une véritable épopée. Mais pourquoi n'avoir pas choisi un sujet qui fut bien sien, au lieu d'aller prendre celui que Chateaubriand avait illustré ?

Dans ses diverses œuvres, Mme Penquer, témoigne d'une inspiration élevée et, surtout, d'une passion débordante et qui s'exprime avec une sincérité remarquable. On peut citer d'elle des cris admirables et qui permettent de la placer immédiatement à côté de Mme Desbordes-Valmore. Son renom serait incontestablement égal à celui de cette dernière si, dans son œuvre, qui est importante sans être considérable, il y avait moins de faiblesses, c'est-à-dire si les belles pièces étaient en plus grand nombre et si la forme laissait moins souvent à désirer. Mais, *la forme*, n'est-ce pas le point faible de presque toutes les femmes poètes ?

Quoi qu'il en soit, il faut s'étonner de l'oubli dans lequel est tenu son nom : l'auteur de *Velléda* mérite de sortir de son obscurité.

BIBLIOGRAPHIE : *Chants du foyer* (1862) ; *Révélations poétiques* (1864) ; *Velléda*, poème (1868) ; *Syndorix, le barde de Penmarc'h* (1870) ; *l'Œillet rose*, comédie en un acte et en vers (1874) ; *A M. E. Caro, de l'Académie française* (1875) ; *Mes nuits* (1891), œuvre posthume.

CONSULTER : LÉON SÉCHÉ, *Mme Penquer, Revue Illustrée de Bretagne et d'Anjou*, 1er novembre 1888.

VŒU

Je voudrais m'endormir sans frayeur et sans rêve ;
Je voudrais m'éveiller le matin sans souffrir ;
Voir sans émotion qu'un jour nouveau se lève ;
Joindre les mains, prier, attendre et puis mourir !

Je voudrais être calme et forte dans la vie ;
Me résigner à tout ; tout éteindre en mon jour ;
Regarder sans regret les seuls biens qu'on envie :
La gloire, la beauté, la fortune et l'amour !

La gloire, ce rayon des grandes destinées
Qui couronne les fronts choisis pour l'avenir ;
La beauté que je vis, dans mes jeunes années,
Briller en mes regards, un moment, et finir !

Et ce noble plaisir des âmes généreuses,
La fortune qui donne à ceux qui sont sans pain !
Et l'amour, ce danger des femmes malheureuses !
L'amour qui fait trembler et le cœur et la main !

L'amour ! A ce seul mot ma pauvre âme se brise :
Etre aimée à genoux... même au sein du bonheur !
Se sentir regardée, admirée et comprise !
Oh ! je voudrais l'amour, rien que l'amour, Seigneur !

Donnez au riche, ô Dieu ! la charité pour guide !
Au génie ignoré le retentissement !
A la jeunesse ardente une beauté splendide !
Mais donnez-moi l'amour dans mon isolement !

LE MENTEUR

Pourquoi me disais-tu, quand j'étais jeune et belle :
— « La beauté vaut bien mieux que fortune et grandeur ? »

Pourquoi me disais-tu : — « Mon amour est fidèle ! » —
O menteur ! ô menteur !

Pourquoi me disais-tu, le soir, à la veillée :
— « Ta voix charme et possède un attrait séducteur,
« Comme une voix d'oiseau qui chante en sa feuillée ? » —
O menteur ! ô menteur !

Pourquoi me disais-tu, quand l'humble fleur que j'aime
Parfumait mon corsage et mourait sur mon cœur :
— « Mourir ainsi pour moi serait le bonheur même ? » —
O menteur ! ô menteur !

Pourquoi me disais-tu souvent dans nos ivresses,
Quand mes yeux rencontraient ton regard enchanteur :
— « Ton regard est plus doux encor que tes caresses ? » —
O menteur ! ô menteur !

Pourquoi me disais-tu : — Nous vieillirons, chère âme ;
« Mais j'aimerai toujours ta beauté dans sa fleur ;
« Notre amour, et ta voix, et tes regards de flamme ! » —
O menteur ! ô menteur !

RAVISSEMENT

Oh ! quel bonheur d'aimer, quand le printemps fleurit,
Quand le rayon sourit
A l'onde caressante !
Oh ! quel bonheur d'aimer, et, les mains dans les mains
D'aller par les chemins
Vers l'aube renaissante !

Oh ! quel bonheur d'ouvrir sa fenêtre au soleil
Quand l'horizon vermeil
S'empourpre et devient rose !
Lorsqu'on sent monter vers soi, dans le matin,
La bonne odeur du thym
Que la rosée arrose !

Quel bonheur de marcher, le jour, sous les tilleuls,
Deux à deux, ou bien seuls,
Cueillant des pâquerettes !
Regardant voltiger les papillons joyeux
Qui font de si doux yeux
A toutes les fleurettes !



MADAME AUGUSTE PENQUER

(Dessin de Ludovic Alleaume)

Et les chardonnerets qui sortent des taillis,
Et qui sont si jolis !
Et qui sont si timides !
Et les ruisseaux dormant à l'ombre des buissons
Cachés sous les gazons
Dans leurs couches humides !

D'interroger leur onde et d'entendre, soudain,
Les baisers que l'Ondin
Donne à la blanche Ondine !
D'entendre les aveux qu'ils se font sous les eaux,
Tous deux jeunes et beaux
Et d'essence divine !

Oh ! quel bonheur d'avoir un nid parmi les fleurs,
A l'abri des douleurs,
A l'abri des orages !
Un oreiller de mousse où l'on peut tous les jours,
Rêvant à ses amours,
Dormir sous les ombrages !

Oh ! quel bonheur de vivre au soleil, en été !
De vivre en liberté,
Et puis, quoi qu'on en dise,
D'échanger des baisers avec tous les zéphyrs !
D'échanger des soupirs,
Le soir, avec la brise !

D'errer dans les vallons et de s'asseoir souvent,
Toujours, toujours rêvant
De choses ravissantes :
Edens remplis d'élus, de cœurs fiers, de cœurs forts,
De plaisirs sans remords
Et d'Eves innocentes !

Quel bonheur, quand la nuit tombe sur les sentiers
Et sur les peupliers
Et sur les bois de chênes,
De voir, à travers l'ombre, un rayon d'un or pur,
Détaché de l'azur,
Illuminer les plaines ;

Quel bonheur de quitter le monde et les mondains
Et les riches gradins,
Pour les rochers des grèves !

De quitter les banquets, les bals et les concerts,
Pour cueillir ces doux vers,
Fraîches fleurs de nos rêves !

Oh ! quel bonheur de fuir enfin les indiscrets
Pour la paix des forêts
Et pour la paix de l'âme !
D'être aimés et d'avoir les sens remplis d'émoi
D'être lui ! d'être moi !
D'être homme et d'être femme !

Je n'ai pas dit assez quel bonheur j'ai toujours,
O mes belles amours !
O nature ! ô nature !
A t'adorer dans tout : dans l'ombre ou le rayon ;
Dans la création,
Et dans la créature !

L'ADIEU

Adieu !... tu m'as quittée. Adieu !.... tu m'as laissée.
Tu pars sans moi. Tu meurs... tu peux mourir sans moi !...
J'allais mourir aussi... Mais Dieu m'a repoussée.
Pourquoi ?... N'étais-je pas encor digne de toi ?...

Non ! et je dois souffrir toute une vie entière ;
Je dois souffrir des maux sans mesure ici-bas.
Je dois, pour mériter d'entrer dans ta lumière,
Recommencer ma route et marcher dans tes pas.

Et puisque tu fus bon il faut que je sois bonne.
Je dois être clémente aussi : tu fus clément.
Je dois tout pardonner afin qu'on me pardonne,
Humble dans le pardon et dans le dévouement.

Puisque tu fus parfait, je dois être parfaite.
Je dois être passée au creuset du malheur.
Le malheur purifie, et la douleur est faite
Pour les femmes qui n'ont d'aide que la douleur :

Celles qui n'ont, sans but en ce monde et sans aile,
Sans force dans leur cœur faible, brisé, meurtri,
Que la douleur semant, sur sa route autour d'elle,
Le sacrifice, un fruit dont le Christ s'est nourri.

Ton grand cœur fut si grand, ta main toute puissante
Prodigua tant de biens à tous les malheureux;
Ta charité sublime, et toujours renaissante,
Accorda tant de dons, écouta tant de vœux

Qu'il me faut pour te suivre et marcher dans ta route,
Rejeter loin de moi tous les fardeaux humains:
Le désespoir, la plainte, et le trouble et le doute;
Livrer mon âme, ouvrir mon cœur, ouvrir mes mains.

Aimer !... toujours aimer sans demander qu'on m'aime;
Donner !... toujours donner sans garder rien pour moi.
Aimer tous mes amis, tous mes ennemis même;
Mettre la charité dans l'amour comme toi.

Offrir toute ma chair dans l'entier sacrifice;
Goutte à goutte, verser tout le sang de mon cœur;
M'immoler, m'abreuver du fiel de mon calice,
Après avoir brisé ma coupe de liqueur.

Adieu !... tu m'as quittée, et je ne suis pas morte !...
Et ma main dans ta main, et mes yeux dans les tiens,
J'obéis au devoir de vivre. Je suis forte.
J'attendrai jusqu'au jour où tu me diras: « Viens !... »

Ce mot, je l'entendrai dans la brise qui passe.
Ton appel !... Ah ! partout, j'entendrai ton appel !
Ton regard !... Je verrai ton regard dans l'espace !...
Ton signe !... je suivrai ton signe dans le ciel !...

AVEU

Je ne t'ai jamais dit assez combien j'aimais
Ta parole éloquente et ta grâce infinie.
Je ne t'ai jamais dit combien tu me charmais;
Combien ta voix avait d'attrait et d'harmonie.

Je ne t'ai jamais dit mon fol enivrement,
Ni l'adoration de mon âme en délire,
Quand vers moi tu venais... ou passais seulement
Près de moi, sans un mot, mais avec un sourire.

Je ne t'ai jamais dit, non jamais tu n'as su
Combien je te trouvais au-dessus de ma vie.

Et toi, humble, jamais tu ne t'es aperçu
De ma dévotion à ton culte asservie.

Je ne t'ai jamais dit combien tu m'exaltais.
L'excès d'amour a-t-il une pudeur farouche?
Souffle-t-il sur sa flamme?... Eh, bien oui!... je sentais
Qu'il éteignait le feu de mon cœur sur ma bouche.

Muette, devant toi, souvent je t'admirais;
Muette, devant toi, j'écoutais ta parole;
Muette, devant toi, de toi je m'énivrais,
En apparence sage, en réalité folle.

M'entends-tu?... Dans le monde où tu vis, entends-tu
Mon aveu?... Me vois-tu tout à coup dévoilée?...
Dieu me pardonne-t-il, Lui la pure vertu,
De m'être devant toi, sans pudeur révélée?..

SOPHIE HÜE

Fille d'un officier de marine, M. Sachs, elle était née à Lorient et avait épousé un conseiller à la cour de Rennes. Toute sa vie, elle la passa en Bretagne, s'occupant à écrire des fables et des poésies que lui inspiraient sa tendresse pour les enfants et son désir de leur prêcher une facile et pieuse morale. Au surplus, le mérite de ses vers tient tout entier dans ce qu'ils répondent exactement à l'objet pour lequel Sophie Hüe les composa. Ils sont d'une touchante simplicité, d'une naïveté enfantine charmante. On exagérerait, si l'on disait que Sophie Hüe a fait œuvre d'art, mais, du moins, faut-il reconnaître qu'elle savait conter d'une manière plaisante et exempte de toute affectation. Ce sont ces qualités de simplicité — simplicité d'expression et de sentiment, — qui firent le très grand succès auprès des femmes, auprès des mères surtout, de son recueil, *les Maternelles*, paru en 1867 et que l'Académie française couronna.

Sophie Hüe est morte, à Rennes, dans un âge très avancé, en 1893.

LE PETIT BOITEUX

LÉGENDE

Ma grand'mère m'a, l'autre jour,
Conté sur ses genoux une si belle histoire
Que j'en ai gardé la mémoire :
Je vais vous la dire à mon tour.

Il était une fois, dans le fond d'un village,
Un enfant très gentil, à peu près de mon âge,
Mais si contrefait, si boiteux,
Qu'il ne marchait qu'à l'aide de béquilles.
Il ne pouvait courir, sauter, jouer aux quilles,
Voyez combien il était malheureux !
Un jour qu'il regardait tout triste
Avec de beaux sous neufs les autres s'amuser,
Auprès d'eux vint se reposer
Un pauvre voyageur demandant qu'on l'assiste.
Il était très lassé, très vieux ; il avait faim,
Ses pieds saignaient sur le chemin,
Il vous eût fait pitié sans doute !
Mais pas un gamin ne l'écoute :
Ils avaient tous un mauvais cœur
Et se moquent du voyageur.

Seul, le petit boiteux prend son pain dans sa poche,
Du vieillard doucement s'approche,
Et le lui glisse dans la main.
Alors il arriva soudain
— C'est ici que l'histoire est belle ! —
Qu'on vit le pauvre qui chancelle
Laisser retomber ses haillons,
Et se redressant sur la pierre
Paraître entouré de rayons ;
Sa main jetait de la lumière.
Au petit mignon tout confus,
Il dit en le touchant : « Tu ne boiteras plus ! »
Et l'enfant fut guéri par la main qui rayonne :
C'était au bon Jésus qu'il avait fait l'aumône !

Pour moi ce que je voudrais bien
Ce serait qu'on m'apprît où cet enfant demeure :
J'irais l'embrasser tout à l'heure ;
Mais ma grand'mère n'en sait rien.

PETITE MERE C'EST TOI

La nuit, lorsque je sommeille,
Qui vient se pencher vers moi ?
Qui sourit quand je m'éveille ?
Petite mère, c'est toi.

Qui, pour que je sois bien sage,
Doucement prie avec moi ?
Qui d'un ange a le visage ?
Petite mère c'est toi.

Qui gronde d'une voix tendre,
Si tendre que l'on ne soit
Repentant rien qu'à l'entendre ?
Petite mère c'est toi :

Qui pour tous est douce et bonne ?
Au pauvre ayant faim et froid
Qui m'apprend comment on donne ?
Petite mère, c'est toi.

Qui, me montrant comme on aime,
Sans cesse pensant à moi,

Me chérit plus qu'elle-même ?
Petite mère, c'est toi.

Quand te viendra la vieillesse,
A mon tour veillant sur toi,
Qui te rendra ta tendresse ?
  Petite mère c'est moi.

L'ÉPINE BLANCHE

On me néglige, on me délaisse,
Disait une épine en bouton,
Et pour chercher sous l'herbe épaisse
Je ne sais quoi de sombre, un avorton
Qui semble à peine une fleurette !
Qu'a-t-elle, cette violette
Pour faire aux gens perdre leurs pas ?
Un oiseau qui passait lui répondit tout bas :
Elle embaume et ne pique pas.

ADINE RIOM

Née au Pellerin (Loire-Inférieure) en 1818, Adine Broband, dame Riom, est morte à Nantes le 28 août 1899.

Pendant longtemps, — et c'est peut-être ce qui donne le plus d'intérêt à sa physionomie un peu effacée, — Mme Riom eut un salon littéraire des plus suivis. Tous les écrivains et les artistes nantais y fréquentaient et aussi quelques personnalités parisiennes de passage. Mme Riom fut l'amie du poète canadien Louis Fréchette mort récemment et qui jouissait à Québec d'une véritable popularité ; José-Maria de Heredia, Léon Séché, d'autres encore allaient passer quelques jours près d'elle, dans la jolie propriété qu'elle avait aux environs de Nantes.

Au point de vue littéraire Mme Riom, dont la production a été considérable, a eu le grand tort de changer de nom plusieurs fois. Tantôt elle signe Riom, tantôt Louise d'Isole et tantôt encore Comte Saint-Jean. Comment s'y reconnaître ?...

En ce qui concerne ses poésies, on peut dire que, d'une façon générale, elle pêche surtout par la forme. Il est rare qu'on trouve dans son œuvre, ce qu'on est convenu d'appeler « un beau vers ». En revanche, elle a des élans de sincérité et des cris de vraie passion. Il arrive alors que l'expression se montre à la hauteur du sentiment. C'est un talent d'improvisation. Elle n'est pas artiste, mais elle est bien femme.

Si elle subit des influences, ce furent celles de Lamartine et de Mme Desbordes-Valmore. Elle ressemble en cela à beaucoup de poétesses de la même époque.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES POÉTIQUES : *Oscar*, poème, Nantes, 1847.— *Le Serment, ou la Chapelle de Bethléem*, 1855. — *Reflets de lumière*, Nantes, 1857 — *Flux et reflux*, Nantes, 1860. — *Passion*, Paris, 1864. — *Après l'Amour*, Paris, 1867. — *Mobiles et zouaves bretons*, Nantes, 1871. — *Merlin*, poème, Paris, 1872. — *Histoires et légendes bretonnes*, Nantes, 1873. — *Légende Orientale*, Salomon et la reine de Saba, Nantes, 1875. — *Fleurs du Passé*, 1880. — *Légendes bibliques et orientales*, 1882.

CONSULTER : DOMINIQUE CAILLÉ, *Le Salon de Mme Riom* (Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, 1891, t. I.). — JOSEPH ROUSSE, *La Poésie bretonne au* XIXe *siècle*, Paris, 1895. — LOUIS TIERCELIN, revue l'*Hermine*, septembre 1899.

CONFESSION

Quand je l'apercevais, mon cœur était en fête :
Cent projets de bonheur se pressaient dans ma tête.
Tel qu'un essaim d'oiseaux quand le printemps a lui :
Pourtant, ce que j'aimais semblait plus grand que lui.

Je l'aimais, voyez-vous, d'une manière étrange,
Comme doivent s'aimer un esprit et un ange,
Comme ces feux du ciel brûlant de s'épancher,
Qui s'attirent toujours, sans jamais s'approcher.

Je l'aimais sans désir, sans but, sans espérance,
Sans savoir d'où venait cette aveugle puissance
Qui m'unissait à lui. Mieux qu'au ciel azuré,
J'apercevais mon Dieu dans son œil inspiré.

Une femme, je crois, avait rempli son âme ;
Et j'ai souvent pressé les mains de cette femme,
(Vous n'allez pas me croire !) en aimant à penser
Que les siennes peut-être avaient dû les presser.

Je sentais cependant que sa vierge nature
Dans ses affections restait sublime et pure.
Aussi j'aurais voulu, pardonnez-moi, Seigneur !
Que ma prière même eût passé par son cœur.

Jugez-moi maintenant, voilà toute ma vie.
Par lui seul ici-bas mon âme fut ravie :
Dites, ne dois-je pas, voyant baisser le jour,
M'endormir confiante avec un tel amour ?...

CONVALESCENCE ET JALOUSIE

Tu souffres ! je le sens ! tes frissons et tes fièvres
Brisent aussi mon cœur. Oh ! saïs-tu, dis-le moi,
Que je baise en esprit chaque mot sur tes lèvres !
Mais tu ne m'entends pas, je suis si loin de toi !

A ton chevet pourtant une femme est assise ;
En la voyant ainsi, ne penses-tu jamais
Que si je pouvais être exaucée ou comprise,
Tombant à ses genoux je lui demanderais
De pouvoir te soigner un instant à sa place !
« Laissez-moi l'approcher et ma vie est à vous !
« Ne me refusez pas, oh ! par pitié ! par grâce !
« Je vous aimerai tant ! il me serait si doux
« De reposer ma lèvre à sa coupe brûlante,
« Et de laisser mon souffle attiédir par degrés
« Le breuvage calmant... puis de ma main tremblante,

« Approcher les coussins de ses pieds adorés !
« Oh ! pour sentir son front sur mon épaule heureuse,
« Lorsque j'effacerai les plis de l'oreiller,
« Que me demandez-vous ? » Sa bouche dédaigneuse
Me répond ! Vous rêvez, il faut vous réveiller !

RETOUR

Est-ce vous que je vois ? dites, répondez vite.
Etes-vous revenu de ce voyage enfin ?
Est-ce une illusion ?... Mon cœur se précipite
Vers votre ombre peut-être ? Oh ! vite, votre main ?
Arrêtez-vous un peu, pour que je vous regarde.
N'approchez pas encor, surtout ne parlez pas !
Laissez-moi le silence... un instant. Prenez garde
Que mon bonheur s'envole au seul bruit de vos pas !
J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore !
Dans mon intelligence il n'entre rien de plus,
Je ne puis rien entendre et rien penser ; j'ignore
Si je vous comprendrais, tant se pressent confus
Mes sentiments, mes vœux, ma surprise, moi-même !
C'est bien vous, mon ami ! répondez maintenant !
Non, laissez-moi parler : je vous vois ! je vous aime !
Je vous possède enfin ! ! !... Puis, un rayonnement
Va de vous à mon âme... Oh ! laissez-moi vous dire :
Aimons par un seul cœur, voyons d'un même esprit.
Pourquoi sommes-nous deux ? C'en est fait, le délire
Me transforme en un seul. Ce qui fut moi s'enfuit !
. . . .

PRÉSENCE AIMÉE

Oui, quand vous êtes là... tout me semble adorable
Tout est beau, tout est grand, tout est délicieux,
Ravissant !... Je respire un charme inexprimable
Et je sens tout mon être éclairé par vos yeux !...
Puis, je baisse les miens, craignant que ma paupière,
En laissant échapper les rayons de mon cœur,
Profane cet amour !... Je tremble, heureuse et fière...
J'ai peur qu'autour de nous on vole mon bonheur !

. . . .

J'entends battre mon sein... Il bondit, je m'enivre ;
La vie afflue en moi comme dans le réveil !
Oh ! qu'il est doux d'aimer! Oh! qu'il est doux de vivre !
Quand le cœur brûle ainsi ! Ne pourrais-tu, soleil,

Donner plus de rayons ? Oh ! ne pourriez-vous, roses,
Livrer tous vos parfums plus suaves, plus doux ?
Et moi-même, ne puis-je animer toutes choses,
Et créer pour lui seul un ciel autour de nous ?

Il m'aime, Dieu puissant! N'appelle pas mon âme !
Comment veux-tu qu'on meure en ce rêve d'amour ?
Non, si tu m'appelais, ma faible voix de femme
Dirait : c'est impossible ! attends la fin du jour !

Seigneur, de l'inconnu vous soulevez les voiles
Quand vous voulez encore être plus adoré,
Et les regards de feu de toutes vos étoiles
Se fixent aussitôt sur votre front sacré...

Pour vous aimer toujours, n'avez-vous pas des anges ?
Des astres qui peut-être avant nos cieux ont lui ?
Des purs esprits créés les divines phalanges ?
Vous avez tout, Seigneur, laissez-moi donc à lui ! ! !

L'AMOUR

Toi qu'on n'ose nommer, esprit, charme, puissance,
Amour, où donc es-tu ? quelle est ta pure essence ?
Des astres de l'Ether fils immatériel,
Es-tu le messager ou l'exilé du ciel ?

Es-tu dans le parfum de ces fruits qui mûrisssent ?
Dans la sombre fraîcheur de ces bois qui frémissent ?
Dans ces flots soulevés, dont le rapide flux
Peint de la passion les accents éperdus ?

Animes-tu l'oiseau, dont l'aile fugitive
Vole au-dessus du lac et trouve à l'autre rive
L'asile et le doux nid aux fragiles réseaux
Qui semble un fruit chantant aux feuilles des roseaux ?

Mme ADINE RIOM

Conduis-tu le nuage errant dans la campagne
Qui flotte et se suspend à la verte montagne,
Et qui, se dilatant, prisme d'or et vermeil,
Fond et s'évanouit aux baisers du soleil ?

Serais-tu dans l'espace ou l'air qui m'environne ?
L'étincelle ou l'espoir qui sur mon front rayonne ?
Quand j'écoute, est-ce toi qui me parle tout bas ?
Oh ! dis, est-ce vers toi que se tendent mes bras ?

« Femme, je suis en toi ! j'habite dans ton âme,
« Tu respires, tu vis par ma divine flamme ;
« C'est moi seul qui produis ta soudaine pâleur,
« Moi qui brille en tes yeux, qui palpite en ton cœur.

« Ecoute sans frayeur : je suis le bien suprême ;
« Mon séjour est au ciel, et ce grand Dieu lui-même,
« Qui dit à l'œil terrestre : « Ouvre-toi, c'est le jour ! »
« Dit à l'âme immortelle : « Ouvre-toi c'est l'amour ! »

ONDINE VALMORE

La fille de l'auteur des *Pleurs* et de l'acteur Valmore, Hyacinthe-Ondine Desbordes-Valmore, naquit, le 7 novembre 1821, à Lyon où son père jouait la comédie.

De santé fort délicate, elle passa, en 1841, en Angleterre pour se soigner. Elle devait y rester quelques semaines, elle y resta plusieurs années et en profita pour apprendre l'anglais, traduire les poètes et faire des vers.

Revenue en France, comme ses parents n'étaient pas riches et que sa santé était meilleure, elle entra en 1845, en qualité de sous-maîtresse à la pension où elle avait fait une partie de ses études.

Un moment Sainte-Beuve songea sérieusement, paraît-il, à en faire sa femme. On ne sait trop pourquoi il ne donna pas suite à ses projets. Peut-être s'était-il rendu compte qu'avec les dix-sept ans qui les séparaient l'un de l'autre, il était bien mûr pour elle ? Le peu de santé d'Ondine lui avait-il donné à réfléchir, ou bien, s'était-il dit que son manque de fortune ne lui permettait pas d'épouser une fille sans dot ?...

En 1848, Ondine fut nommée inspectrice des pensionnats de demoiselles du département de la Seine.

Le 16 janvier 1851, elle épousa M. Jacques Langlais, avocat, député de la Sarthe. Mais cette union fut de courte durée : Ondine ressentit à nouveau les atteintes du mal qui, dix ans auparavant, avait mis ses jours en danger. Elle mourut de la poitrine le 12 février 1853.

Sainte-Beuve nous a laissé d'elle le portrait suivant :

— Ondine « avait des points de ressemblance et de contraste avec sa mère. Petite de taille, d'un visage régulier avec de beaux yeux, elle avait quelque chose d'angélique et de puritain, un caractère sérieux et ferme, une sensibilité pure et élevée. A la différence de sa mère qui se prodiguait à tous, et dont toutes les heures étaient envahies, elle sentait le besoin de se recueillir et de se réserver. Ces réserves d'une si jeune sagesse donnaient même parfois un souci et une alarme de tendresse à sa mère qui n'était pas accoutumée à séparer l'affection de l'épanchement ».

Quant à ses poésies, elles n'ont pas été recueillies et celles que nous donnons ici ont été publiées par M. Léon Séché, qui les devait à l'obligeance de M. S. de Lovenjoul.

M. Léon Séché a exactement caractérisé ces poésies quand il a dit : « Ondine avait hérité ce don de sa mère, mais elle n'entendait pas la poésie comme elle. Ondine n'était ni une Sapho ni une Ophélie. Son vers ne coulait pas à flots bouillonnants comme une fontaine de larmes; il était sobre, sérieux, réfléchi, comme sa délicate personne ».

CONSULTER : SAINTE-BEUVE, *Mme Desbordes-Valmore ; correspondance*, Paris, 1870. SPOELBERCH DE LOVENJOUL. *Sainte-Beuve inconnu.* — LÉON SÉCHÉ, *Sainte-Beuve*, T. II, Paris, 1904.

A SAINTE-BEUVE

L'hirondelle tressaille. Au premier rayon pur,
L'air tiède ouvre son aile.

Attentive, joyeuse, elle cherche un nid sûr ;
Et nous cherchons comme elle.

Puis, quand elle a trouvé sous quelque toit désert,
Sous quelque pieux dôme;
Un coin voilé de mousse aux yeux du ciel ouvert,
Meublé d'un peu de chaume,

Elle jette un doux cri de grâces au Seigneur ;
Et, redoublant de zèle,
Elle veut que son nid renferme tout son cœur,
Et nous voulons comme elle.

Alors, faisant sa place à chacun des enfants
Qui babille et qui saute :
« Ah ! dit-elle, au milieu de nos jeux triomphants,
« Il manque encore un hôte !

« Il manque un rossignol et son chant tout d'amour,
Qu'apprit mon cœur fidèle.
Oh ! j'oserai vers nous l'emmener tout un jour ! »
— Oserons-nous comme elle ?

Elle vole, elle vole à l'asile chanteur,
Qui de loin charme et brille :
« J'inaugure mon nid, venez, de votre sœur
Bénir l'humble famille.

« Quand on est tant aimé, dites, frère, aime-t-on ?
Au toit de l'hirondelle
Venez ! »... Et du poète ailé la voix répond :
Oh ! répondez comme elle !

DÉPART

L'an passé, c'était fête au toit de l'hirondelle,
Tout chantait dans son nid, tout chantait dans son cœur ;
Les petits au soleil battaient gaiement de l'aile
Et de leurs cris d'amour saluaient le Seigneur.

C'était beau. Dans le cercle un rossignol prit place ;
Peut-on croire avec lui que les printemps sont courts !
L'hiver était caché. Rien ne disait sa trace :
On pensait que l'été devait durer toujours.

L'hirondelle disait : « Oh ! que la vie est douce !
Le cœur de l'hirondelle est si faible à l'espoir !

Voyez ! Les blés viendront, Dieu sourit, l'herbe pousse.
Nous voilà réunis pour aimer et tout voir.

« Oh ! cette fois enfin la nature est constante !
Nos cœurs ont trop souffert pour se tromper encor.
Tout s'émeut, tout renaît sous une main puissante.
Salut ! c'est le bonheur avec ses rayons d'or. »

Mais l'orage est venu. La paisible couvée
A vu fondre l'hiver au milieu de ses jeux ;
Et puis dans l'ouragan mainte plume enlevée,
Sanglante, a tournoyé sous le vent furieux.

Le grand souffle a brisé le nid, seule richesse
De la pauvre famille éperdue ; et les bois,
Etonnés et noircis d'une prompte vieillesse,
N'ont plus qu'un sombre écho pour répondre à sa voix.

Maintenant elle part. Pauvre déshéritée !
C'est aux soleils lointains qu'elle se traîne encor.
Plus d'orgueil, plus de chant, l'aile aux vents agitée,
Dans le deuil des chemins tente un tremblant essor.

Ils s'en vont. Un beau jour vaut-il ce qu'il leur coûte,
Le rossignol a fui. Tout est sombre, ils s'en vont ;
Et leur vol inégal hésite sur la route
Où Dieu qui les regarde a dit : « Ils souffriront ! »

L'ANNIVERSAIRE

A MAMAN

Vingt ans ! quoi ! j'ai vingt ans, ma mère, et les journées
Ont apporté cette heure en jouant avec moi !
Quoi ! de si courts instants ont formé vingt années !
L'adolescence ainsi courut-elle pour toi ?

Comme au bruit d'une étrange et charmante nouvelle,
J'ai tremblé ce matin en saluant ce jour ;
Ce jour tout revêtu de grâce solennelle,
Pour m'annoncer vingt ans me réveille à mon tour.

Mais toi, dis ? quel penser dans ton cœur vient de naître ?
La surprise ou l'effroi t'ont fait chercher les cieux ;
Tu tremblais. A la fois, soudain j'ai vu paraître
Un sourire à ta lèvre, une larme à tes yeux.

La nouvelle t'effraie, ô mère absente et sage !
Tu lis dans l'avenir et ton cœur m'y défend :
Oui, l'avenir est pris, mais qu'importe ? à tout âge
Serai-je pas toujours ta vie et ton enfant !

Ne crains pas, j'ai vingt ans, tout s'éveille en mon âme.
Je n'ai pas peur de vivre et ne recule pas.
Dans mon cœur qui bat vite entre une sainte flamme.
Une route sans fin s'ouvre devant mes pas.

Va ! je vivrai toujours ! je me sens immortelle !
Et c'est pourquoi je marche en relevant mon front.
Va ! je vivrai toujours ! et la flamme éternelle
Ne s'obscurcira pas sous un terrestre affront.

Ne crains pas de me voir commencer le voyage,
Légère de trésor pour payer le bonheur ;
Il viendra sans compter. Le divin héritage
M'a mis l'espoir dans l'âme et la foi dans le cœur.

J'entre donc sans trembler dans la grande carrière,
Ma richesse est en moi qui ne peut pas mourir,
Qui se fécondera sous la sainte lumière ;
Mon bonheur est en toi que nul ne peut ravir.

J'ai vingt ans ! à vos pieds je me mets tout entière,
Dieu, père de ma mère, et qui l'aimez en moi !
J'ai vingt ans ! sur ton sein presse-moi la première,
Mère ! mon âme est tienne et s'en retourne à toi.

Avant de m'élancer au chemin de la vie,
Laisse-moi prendre haleine un moment dans tes bras.
Mets ta main sur mes yeux, je me sens éblouie :
Le bonheur m'enveloppe et me parle tout bas,

Je m'arrête charmée. Oh ! que la vie est belle !
Que Dieu qui fait tout vivre est grand devant mes yeux !
Que je l'aime partout ! que le bonheur fidèle,
Règne bien avec lui dans l'infini des cieux !

Non ! je ne tremble pas devant vous, Dieu du monde !
Dieu tendre, Dieu puissant. Je rends grâce à genoux.
J'ai compris vos grandeurs, et d'une amour profonde,
Je répands mon encens et mon cœur devant vous !

Après le doux printemps de notre blonde enfance,
Notre été nous arrive et brunit nos cheveux.
Dieu ! vous mettez la force où le travail commence.
Vous vous faites robuste en nous faisant heureux.

Oui, plus je vois l'espace et l'immense nature,
Plus je sens la douceur de l'éternel amour;
Et plus baignant mon cœur à votre source pure,
Mes yeux deviennent froids pour contempler le jour.

Ne vous cachez donc plus, ma craintive pensée;
N'enfermez plus l'essor d'un vouloir frémissant,
Mesurant votre course à ma force oppressée,
Ne craignez plus au loin de devancer l'enfant.

Montez ! montez ! ardente et pieuse colombe,
Prêtez une aile libre aux élans de mon cœur !
Traversez les secrets lumineux de la tombe,
Et rapportez d'en haut le secret du bonheur,

Levez-vous tout entière et conquérez le monde,
Puisque Dieu le découvre à votre humble regard;
Parcourez l'univers et revenez féconde,
Des trésors devinés rapportant votre part.

Hier un voile épais vous défendait la route,
Hier tout nous disait : ne vous éveillez pas !
Aujourd'hui l'air d'été vous fait libre. J'écoute !
Mon cœur s'attache à vous pour s'élever d'en bas.

LA ROSE

A MONSIEUR SAINTE-BEUVE

Quand nous respirons cette rose
Au front pâle, au souffle embaumé,
Tu nous dis qu'en son sein repose
Un ver enfermé.

Tu la saisis et tu la cueilles,
Fouillant dans son calice vert
Qui, tout dépouillé de ses feuilles,
Reste à découvert.

Puis, tu fais voir l'insecte avide
Se tordant, roulé tout au fond

De la pauvre fleur au cœur vide
    Que tes mains défont.

Eh ! quoi ! savant inexorable,
Tuant la rose avant l'hiver,
Tu détruis une fleur aimable,
    Pour trouver un ver !

En admirant les belles choses
Avions-nous donc trop de candeur ?
Va, grâce à toi, toutes les roses
    Vont nous faire peur.

Ah ! plutôt dans les fleurs mortelles
Montre-nous le miel précieux.
Apprends-nous à trouver en elles
    Ce qui vient des cieux.

Apprends-nous à laisser la lie
Qui se cache au fond de notre eau,
Et que l'âme immortelle oublie
    Le ver du tombeau !

LARME SECRÈTE

Quand on vint devant lui raconter la nouvelle
De la touchante mort d'une si jeune belle,
Il voulut tout savoir. Et chacun fut surpris
De le voir calme encor, lorsqu'il eut tout appris !

Puis il parla longtemps. Il dit : C'est bien dommage !
Mourir ainsi ! Voyez ! Mais on meurt à tout âge !...
Nul ne se croit frappé. Jaloux de sa douleur,
Rien sur son front calmé n'avait trahi son cœur.

Seulement sa parole était plus éloquente,
Et moi je devinai dans sa voix plus vibrante
Que de pleurs étouffés le poids impérieux
Avait gonflé le cœur, étant chassé des yeux.

Ah ! craignons pour nos deuils la douleur indiscrète,
    Souffrir trop haut n'est plus souffrir.
Moi, je veux, mes amis, cette larme secrète
    S'il m'arrive aussi de mourir !



ONDINE VALMORE
(enfant)
(D'après une aquarelle de Berjon de Lyon)

24

MADAME BLANCHECOTTE

A propos de *Rêves et Réalités*, le premier recueil poétique de Mme Blanchecotte, Sainte-Beuve écrivit:

« Quelques-unes des pièces de ce recueil sont d'un effet poignant. L'auteur, pour peu qu'il s'apaise un jour et qu'il rencontre les conditions d'existence et de développement dont il est digne, me paraît des plus capables de cultiver avec succès la poésie domestique et de peindre avec une douce émotion les scènes de la vie intime : car si Mme Blanchecotte a de la Sapho par quelques-uns de ses cris, elle aurait encore plus volontiers dans sa richesse d'affections quelque chose de mistress Félicia Hemans, et tout annonce chez elle l'abondance des sentiments naturels qui ne demandent qu'à s'épancher avec suite et mélodie ».

Et, dans la préface de son second volume, elle disait elle-même, parlant des encouragements qu'elle avait reçus de Lamartine, de Béranger, de Sainte-Beuve :

« Ces précieux témoignages m'ont soutenue dans les épreuves de ma vie difficile et trop positive, lutte perpétuelle entre les laborieuses obligations à remplir et le rêve à refouler. Puissiez-vous me tenir compte encore de ces circonstances pénibles, et vous les rappeler en lisant mes vers, auxquels le travail, le loisir et l'étude ont toujours manqué ! »

Augustine-Malvina Souville, dame Blanchecotte, était née à Paris en 1830. D'une humble condition, elle vivait de son aiguille et elle ne sortit de son obscurité qu'à force de volonté et de travail. C'est ainsi qu'elle apprit l'anglais, l'allemand, le latin et consacra à la poésie les heures qu'elle put soustraire à ses travaux de couture.

Béranger l'estimait beaucoup et Lamartine avait en elle une très sincère et affectueuse amie.

Elle mourut à Paris en 1897.

« Elève de Lamartine, — dit Théophile Gautier, — elle a gardé du maître la forme et le mouvement lyrique, mais avec un accent profond et personnel qui fait penser à Mme Valmore. Comme celle-ci, Mme Blanchecotte a souvent des éclats et des véhémences de passion d'une sincérité poignante. Elle a de vraies larmes dans la voix. Elle peut dire avec vérité : « Ma pauvre lyre, c'est mon âme. »

BIBLIOGRAPHIE : *Rêves et Réalités*, Paris, 1855. — *Nouvelles poésies*, Paris, 1861, in-18°. — *A Victor Hugo*, 1870, in-8°, 2 p. — *Les Militantes*, Paris, 1861, in-18.

CONSULTER : THÉOPHILE GAUTIER, *Rapport sur le progrès de la poésie*. Paris, 1866. — SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. XV.

SI TU L'AIMAIS....

Si tu l'aimais, pourquoi l'avoir trahie ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi feindre l'amour ?
Pourquoi prendre cette âme et prendre cette vie,
Pourquoi prendre ce cœur sans le tien en retour ?

Si tu l'aimais, pourquoi rester loin d'elle ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi cet air jaloux ?
Pourquoi ce doute auprès de son amour fidèle,
Pourquoi toujours la crainte et l'offense entre vous ?

Si tu l'aimais, pourquoi ne rien comprendre ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi tant l'éviter ?
Pourquoi, si devant toi son nom se fait entendre,
Pourquoi cette pâleur et pourquoi t'attrister ?

Si tu l'aimais, pourquoi ce long silence ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi la tant haïr ?
Pourquoi tout préférer à son indifférence,
Pourquoi défigurer ainsi ton souvenir.

Non ! tu ne fus qu'ingrat, tu n'es pas infidèle ;
Tu ne l'aimas jamais, toi qui fus adoré !
Tu compris quel bonheur c'était d'être aimé d'elle,
Et tu brisas la fleur, le parfum respiré.

OÙ NOUS SOMMES TOUS DEUX.....

Où nous sommes tous deux venus ensemble un jour,
Moi confiante, et toi, la trahison dans l'âme,
Moi, muette, absorbée en mon unique amour,
Toi rêvant l'abandon et simulant la flamme ;

Où nous sommes venus j'ai voulu revenir.
J'ai retrouvé le site aux horizons limpides ;
Le ciel est clair : qu'y peut l'ombre du souvenir ?
Jeune est le frais printemps : mon cœur seul a des rides.

Comme autrefois j'écoute au loin le bruit des eaux ;
Mystérieux accords de voix simples que j'aime,
Sur les branches posés gazouillent les oiseaux ;
Dans les hauts peupliers le murmure est le même.

Ô nature ! ô lumière ! ô jeunesse ! ô soleil !
Inexorablement le printemps vous ramène ;
La scène a beau changer, le décor est pareil :
L'âme seule reflète en soi sa propre peine.

Les bleuâtres coteaux, les forêts au fond noir,
Le fleuve au large cours enroulé de prairies.

Tout est là : j'ai voulu tristement les revoir,
Et laisser à leur brise aller mes rêveries.

Aux lieux ou tout m'a fui je souffre et veux souffrir ;
De mon bonheur perdu j'aime et hais la pensée ;
Je me repais du mal dont je n'ai pu guérir :
La peine se mesure à la joie effacée.

Et toi ? d'autres serments faits pour d'autres que moi
Dans ces lieux regrettés ont retenti peut-être...
Peut-être où je reviens me souvenir de toi,
Au détour d'un sentier tu vas réapparaître.

J'ai peur... mon esprit erre et se trouve affaibli.
O brise des coteaux lointains, ô bois, ô fleuve,
Où j'ai semé mon rêve et recueilli l'oubli,
O champs, enveloppez de paix mon âme veuve !

ELLES

Comme un malade dans son lit,
Sans trouver le mieux qui le fuit,
Cherche une place un peu moins dure
Pour y remuer sa blessure ;

Ainsi, tout malade de toi,
Mon cœur se retournant dans soi,
Sans trouver la paix qui l'évite,
Remue et sans cesse s'agite !

Puisqu'il faut, sans pouvoir guérir,
Porter sa peine et la souffrir,
Oh ! du moins, s'il était possible
De la rendre un peu moins sensible !

Si, tout au fond de sa douleur,
On pouvait trouver pour son cœur
Quelque place mystérieuse
Qui paraît fraîche et moelleuse ;

Afin d'y coucher tout au long,
Son mal aigu, son mal profond,
Et, couvrant avec soin la trace,
Rendre immobile la surface !

Suprême agonie ajoutée
Aux tristesses de chaque jour,
C'est la dernière pelletée
Que je jette sur notre amour !

Encore une larme dernière,
Eau bénite du pauvre mort,
Et voilà mon cœur plein de terre
Comme une fosse, jusqu'au bord !

A présent les amitiés frêles
Folles fleurs d'un sol dévoré,
Pourront pousser leurs tiges grêles
Sur le pauvre mort enterré ;

Elles peuvent de leur verdure
Le couvrir comme il leur plaira :
La surface immobile et dure
Jamais plus ne s'entr'ouvrira !

LON LON LA

(CHANSON)

Lon lon la ! les jours se passent
Vides, misérablement !
Lon lon la ! les cœurs se lassent
D'errer éternellement !
Toujours la même folie,
Les mêmes tristes amours,
Et toujours la même lie :
Lon lon la ! toujours, toujours !

Lon lon la ! comme on se leurre
D'être ferme et d'être fier,
Lon lon là ! qu'on rie ou pleure,
Demain recommence hier !
Où l'on est tombé l'on tombe !
Nous ne cessons d'être fous,
Que les deux pieds sous la tombe :
Lon lon la ! dessous ! dessous !

Lon lon la ! d'un air de ronde
Je voulais railler un peu

Lon lon la ! ce pauvre monde
Si morose dans son jeu !
Mais une angoisse subite
Vint pleurer quand je chantais :
De soi l'on n'est jamais quitte,
Lon lon la ! jamais ! jamais !

LES LARMES

Si vous donnez le calme après tant de secousses,
Si vous couvrez d'oubli tant de maux dérobés,
Si vous lavez ma plaie et si vous êtes douces,
O mes larmes, tombez !

Coulez ! coulez longtemps et sans mesurer l'heure ;
Laissez dans le sommeil mes esprits absorbés ;
La douleur est moins vive alors que l'âme pleure :
O mes larmes, tombez !

Mais si comme autrefois vous êtes meurtrières,
Si vous rongez un cœur qui déjà brûle en soi,
N'ajoutez pas au mal, respectez mes paupières :
O larmes, laissez-moi !

Oui, laissez-moi ! je sens ma peine plus cuisante,
Vous avez évoqué tous mes rêves perdus :
Pitié ! laissez mourir mon âme agonisante ;
Larmes, ne tombez plus !

LE PRINTEMPS

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
C'est lui, c'est le vainqueur, c'est le héros superbe !
Le voici plein les cieux en rayons éclatants,
Le voici plein la terre en chaque touffe d'herbe ;
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps !
O floraison sacrée, ô jeunesse éternelle !
Tous les yeux sont d'azur, tous les cœurs ont vingt ans,
L'âme ouvre frémissante à l'infini son aile :
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

Le glorieux printemps, le radieux printemps
O splendeur de beauté qui toujours recommence,
Fidélité de Dieu, miracles palpitants,
Flamme, lumière, amour, ô puissance et clémence ;
Le glorieux printemps, le radieux printemps !

ES-TU BIEN SUR.....

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?
Es-tu bien sûr de ton indifférence ?
Es-tu bien sûr, quand tu viens ou t'en vas,
De n'éprouver nulle ressouvenance ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes pas ?

Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?
Es-tu bien sûr, si je te tends la main,
De n'y rêver nulle étreinte de femme,
D'être aujourd'hui comme hier ou demain ?
Es-tu bien sûr du sommeil de ton âme ?

Es-tu bien sûr de ne rien regretter
Du songe ardent qui remplissait ta vie,
D'avoir assez du peu qui doit rester
Lorsqu'une telle allégresse est partie ?
Es-tu bien sûr de ne rien regretter ?

Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?
Es-tu bien sûr que tu m'es étranger,
Que nul recoin de peine repliée
N'abrite un nom difficile à changer ?
Es-tu bien sûr de m'avoir oubliée ?

Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus
Et que ma voix ne trouble plus la tienne,
Que nos regards l'un dans l'autre éperdus
Ont séparé leur double flamme ancienne ?
Es-tu bien sûr que tu ne m'aimes plus ?

SONNET

Bronze-toi, souffre à l'ombre, et, pour tous insensible,
Souris à qui te hait, sois calme en ta fierté ;
Tais-toi, ne tente point une lutte impossible :
Comme on aime l'éclat, aime l'obscurité.

Laisse la foule en bas ; demeure inaccessible ;
Demeure impénétrable et demeure indompté.
Que ton secret soit peine ou bonheur indicible.
Garde l'indifférence et la sérénité.

Masque-toi, revêts-toi d'une implacable armure ;
Quel que soit dans ton cœur le nom de ta blessure,
Etouffe le cri sourd, ne le trahis jamais.

Si trop lourd est le poids en ton âme orageuse,
Va par les sentiers verts, par la vallée ombreuse :
Là tu pourras être homme et défaillir en paix.

LOUISA SIÉFERT

Dans une étude sur la poésie et les poètes de la nouvelle génération, parue dans la *Revue des Deux Mondes* de 1869, M. Louis Etienne, après avoir parlé de quelques livres dus soit à François Coppée, Ed. Pailleron, A. Theuriet, etc., écrivait :

..... « Nous sommes amenés à clore cette évolution de la poésie contemporaine par l'ouvrage le plus personnel, à notre avis, le plus remarquable peut-être et certainement le plus contraire aux habitudes du public, l'ouvrage d'une jeune fille, les *Rayons Perdus*, de Mlle Louisa Siéfert ».

Qui était cette Louisa Siéfert, ainsi révélée ?

Emilie-Georgette-Louisa Siéfert naquit à Lyon le 1er août 1845. Son père Henri Siéfert, était de Gudensberg, dans la Hesse Electorale, mais il s'était fait naturaliser français de bonne heure. Sa mère Olympe Belz était d'origine suisse.

De santé très délicate, Louisa Siefert tomba malade toute jeune et elle passa une grande partie de sa courte vie dans le lit ou sur la chaise-longue de la convalescente. Elle se prit d'amour pour un ami d'enfance qui se maria, ce qui fut un coup terrible pour la frêle jeune fille. C'est cette douleur, jamais complètement étouffée, qui donnera de la gravité à ses vers.

Le véritable maître de Louisa Siéfert fut Charles Asselineau, auquel elle soumettait tous ses écrits. C'est lui qui la présenta à l'éditeur Lemerre qui publia les *Rayons Perdus*, son premier livre, qui obtint un grand et légitime succès. Déjà la jeune femme était maîtresse de sa forme, une forme sévère et vraiment belle, et elle s'affirmait poète de haute inspiration. Comme presque toutes ses sœurs en poésie, ce sera dans l'expression des sentiments passionnels, que Louisa Siéfert excellera.

Elle aura des cris superbes et toujours marqués d'une forte personnalité. Froissée dans son amour, elle s'écriera dans un rude élan d'orgueil :

Non, non je ne suis pas de ces femmes qui meurent
Et rendent ce dernier service à leurs bourreaux,
Pour qu'ils vivent en paix et sans soucis demeurent.

Mais que le calme descende en son âme, qu'elle se laisse aller au charme de la rêverie, son ton sera tout autre. Et dans un joli sentiment féminin, elle dira avec une tristesse des plus tendres en s'adressant aux objets familiers de sa vie de jeune femme :

Laine blanche, crochet, roulés entre mes doigts,
Combien vous ai-je dit de secrets autrefois ?
Combien avez-vous vu de doux rêves s'éclore ?
Vous en souvenez-vous ?... Hélas ! j'en tremble encore.

Quand mon cœur palpitait d'espérance et d'orgueil,
Nous épiions un bruit de pas à notre seuil,
Un coup rapide et sec derrière notre porte,
Tandis qu'en même temps une voix claire et forte

Vibrait et demandait si l'on pouvait entrer.
La rougeur du bonheur me venait colorer,
Je relevais soudain mon front ému pour dire :
Bonjour ! ou bien : bonsoir ! avec un doux sourire,
Et vous, je vous laissais tomber sur mes genoux.
J'en tremble encore... Hélas ! vous en souvenez-vous ?

N'est-ce pas charmant et d'une émotion infiniment sincère ?... Dans la même note d'intimité, voyez encore de quels mots simples et avec quelle douce éloquence féminine elle dit sa tristesse lorsque l'être aimé l'a quittée :

Rentrez dans vos cartons, robe, rubans, résille !
Rentrez, je ne suis plus l'heureuse jeune fille
Que vous avez connue en de plus anciens jours.
Je ne suis plus coquette, ô mes pauvres atours !
Laissez-moi ma cornette et ma robe de chambre,
Laissez-moi les porter jusqu'au mois de décembre ;
Leur timide couleur n'offense point mes yeux :
C'est comme un deuil bien humble et bien silencieux,
Qui m'adoucit un peu les réalités dures.
Allez-vous-en au loin, allez-vous-en, parures !
Avec vous je sens trop qu'il ne reviendra plus,
Celui pour qui j'ai pris tant de soins superflus !

On ne saurait être plus vraiment femme, amante douloureuse et poète plus ému et touchant.

Nature aimante, Louisa Siéfert s'était prise d'une vive affection pour son ami et protecteur, Charles Asselineau. Un moment, il fut même question de mariage. Mais l'écrivain s'effraya de la trop grande différence d'âge qui le séparait de la jeune fille ... Du reste, la santé de Louisa Siéfert allait s'altérant de plus en plus. En 1872, on l'envoya à Pau pour se reposer et reprendre quelques forces au soleil du midi. C'est là qu'elle fit la connaissance de M. Pène, publiciste fondateur du journal l'*Information* qu'elle épousa. Elle mourut dans cette ville le 21 octobre 1877.

Le buste de Louisa Siéfert se trouve à Lyon, dans la salle des Illustrations lyonnaises ; il a été exécuté par E. Pagny.

BIBLIOGRAPHIE : *Rayons perdus*, Paris, 1868. — *L'Année Républicaine*, recueil de 12 petits poèmes dédiés à V. Hugo, Paris 1869. — *Les Stoïques*, Paris, 1870. — *Les Saintes Colères* (brochure), Paris, 1871. — *Comédies romanesques*, Paris, 1872. — *Poésies inédites*, Paris, Fischbacher éd., Paris, 1881.

CONSULTER : LOUIS ÉTIENNE, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1869. — Notice de la mère de Louisa Siéfert, en tête des *Poésies inédites*, Paris, 1881.

PAR LA FENÊTRE

Sur la place, là-bas, trois énormes nourrices,
De ces femmes qu'on voit quitter enfants, époux,

Tout ce que la famille a de cher et de doux,
Pour vendre aux étrangers leur lait et leurs services,

Passaient, chacune ayant au bras son nourrisson,
Pied traînant, teint vermeil, grasses et reposées,
Elles allaient, ainsi que vont les épousées,
Bonnets enrubannés, le reste à l'unisson.

Vint une jeune femme à la robe étriquée,
Qu'un méchant petit châle à peine enveloppait;
Pied leste, tête nue, et que le vent frappait ;
Belle, quoique déjà par le souci marquée,

Dans son sein, dans sa robe, elle portait aussi
Un tout petit enfant, doux et frêle comme elle ;
Et sous son châle, ainsi qu'elle eût fait sous son aile,
Elle le réchauffait, ce cher ange transi !

Sans plus la regarder, les trois fortes commères
Continuaient ensemble à jaser bruyamment,
Sur leurs riches bébés, s'arrêtant brusquement,
L'autre jetait le long regard des pauvres mères.

L'un de ces beaux enfants, pleurait, mordant ses doigts,
Calme, le sien dormait sous les plis du vieux châle,
Je la vis se pencher sur le petit front pâle,
Et le baiser avec ivresse plusieurs fois.

Pour moi, qui tout ce temps des yeux l'avait suivie,
Je me sentis émue et me pris à rêver :
Un monde devant moi, venait de se lever...
Pauvre petite femme ! Ah ! je te porte envie.

BATAILLE PERDUE

Au fond ce qui domine en moi, c'est le dégoût,
    C'est l'ennui, c'est la lassitude.
Le curieux vivait pour vivre jusqu'au bout :
    Je ne vis que par habitude.

Mon premier mouvement m'étonne chaque jour
    Est-ce à moi qu'apparaît l'aurore ?
Puisque mon cœur est mort, il l'est bien sans retour.
    Comment donc peut-il battre encore ?

Je n'ai plus de désirs, à peine des regrets ;
Rien ne m'irrite ou ne me tente;
Sur mon chemin fatal il n'est pas de retraits,
Où je puisse dresser ma tente.

Les bonheurs sont perdus, les rêves dispersés,
Les fleurs de l'idéal coupées.
Au champ de ma défaite ils restent entassés
Ainsi que des tronçons d'épées ;

Et, morne je poursuis sans relever le front
Ma course à travers ces ruines,
Heurtant à chaque pas quelque nouvel affront,
Quelque autre couronne d'épines,

Que j'accepte en silence et cache dans mon cœur,
Pour que personne ne les voie,
Tandis que j'entends rire et chanter le moqueur
Dans le fol oubli de sa joie !

LA MORT

O la rafraîchissante et consolante idée,
Mourir ! Trouver enfin le silence et la nuit,
Fermer ses yeux au jour, ses oreilles au bruit,
Vider la coupe noire à ma soif accordée ;

Dormir, oublier ! Puis, toute l'éternité,
Rêver d'amour sans fin, rêver de pain sans lutte,
Ne plus craindre à mes pieds le piège ni la chute,
Et poursuivre à loisir l'idéale beauté !

Dans la grande tristesse il est ainsi des joies
Que l'homme méconnaît ou qu'il ne comprend pas.
Lasse du but manqué par chacun de mes pas,
J'ai fait, comme dit Job, le compte de mes voies ;

Et, pilote perdu qui renonce à son port,
Aux flancs de mon vaisseau jugeant les avaries,
J'ai vu sous la mer lourde un lit d'algues fleuries,
Car l'espoir, la promesse et le gain, c'est la mort.

Quand je pense à ma vie, un grand ennui me prend,
Et j'ai pitié de voir ma jeune destinée



LOUISA SIÉFERT

(D'après un buste de A. Pagny

S'effeuiller, solitaire, année après année,
Comme une fleur des eaux qu'emporte le courant.

Je ne m'en émeus plus, ni trop ne m'en étonne,
Car je sais quels débris roulent les plus purs flots,
Et dans un même accord quels déchirants sanglots
Ils mêlent si souvent à leur chant monotone,

C'est la loi de tout être, et j'y cède à mon tour,
Honteuse seulement qu'à tant de fier courage
S'offrent, toujours pareils, l'écueil et le naufrage,
Et sans comprendre mieux qu'on survive à l'amour.

De quoi donc notre cœur est-il fait, qu'il résiste,
Qu'il saigne et puisse encor trouver un battement
De tendresse et de joie, après ce long tourment,
Lorsqu'il se sent au fond si cruellement triste ?

Pardonner, accepter, est-ce donc moins souffrir ?
Lequel montre dans l'homme un plus beau privilège,
Celui qui s'abandonne au regret qui l'assiège,
Ou celui qui combat, pour vaincre ou pour périr ?

Que nous vaut cependant le prix de la victoire ?
Que faisons-nous jamais de notre liberté ?
Où trouver ici-bas le calme souhaité ?
A quoi bon se défendre ? hélas ! à quoi bon croire ?

Quand le vent de sa tige a détaché la fleur,
Elle suit quelque temps le torrent qui la berce ;
Sa coupe de parfums au soleil se renverse,
Et la fraîcheur de l'onde avive sa couleur.

Le voyageur lassé, l'oiseau dont l'aile plie,
Demandent : Où va-t-elle ? et l'appellent du bord,
Tandis qu'elle descend tranquille et sans effort
Vers la rive où tout meurt, dans l'ombre où tout s'oublie.

PANTOUM

Vraiment j'ai vingt ans révolus,
Ma première enfance est enfuie.

— Hélas ! les beaux jours ne sont plus,
C'est l'automne, voici la pluie.

Ma première enfance est enfuie,
Mes premiers muguets sont passés,
— C'est l'automne, voici la pluie,
Les nuages sont amassés.

Mes premiers muguets sont passés,
Mon aubépine est effeuillée,
— Les nuages sont amassés,
La prairie est toute mouillée.

Mon aubépine est effeuillée,
Et j'ai pleuré sur ses débris.
— La prairie est toute mouillée,
Plus de soleil, le ciel est gris.

Et j'ai pleuré sur ses débris.
Pourtant, ce n'était rien encore.
— Plus de soleil, le ciel est gris,
Le bois de rouge se colore.

Pourtant ce n'était rien encore,
D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas.
— Le bois, de rouge se colore,
Mais le beau temps ne revient pas.

D'autres fleurs s'ouvraient sous mes pas :
J'ai teint de mon sang leurs épines.
— Mais le beau temps ne revient pas,
La sève descend aux racines.

J'ai teint de mon sang leurs épines.
Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir.
— La sève descend aux racines,
La nature va défaillir.

Adieu, fleurs qu'on ne peut cueillir.
Joie, amour, bonheur, espérance !
— La nature va défaillir
Dans une indicible souffrance.

Joie, amour, bonheur, espérance,
Que vous étiez beaux autrefois !

— Dans une indicible souffrance,
Faut-il que tout meure à la fois ?

Que vous étiez beaux autrefois,
Au clair soleil de la jeunesse !
— Faut-il que tout meure à la fois ?
Est-il sûr qu'un jour tout renaisse ?

Au clair soleil de la jeunesse,
Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru.
— Est-il sûr qu'un jour tout renaisse,
Après que tout a disparu ?

Pauvre enfant d'été, moi, j'ai cru !
Et tout manque où ma main s'appuie.
— Après que tout a disparu
Je regarde tomber la pluie.

Et tout manque où ma main s'appuie.
Hélas ! les beaux jours ne sont plus.
— Je regarde tomber la pluie...
Vraiment, j'ai vingt ans révolus.

A MADAME JAUBERT

J'aime le fruit très mûr que l'abeille a mordu
Les roses de Noël par la neige froissées,
Le chaud rayon doré dans l'ombre confondu,
Et l'éclat adouci des parures passées.

Ainsi l'appel lointain du cœur seul entendu
Nous rouvre en souriant les routes effacées,
Et de tout ce qui fut l'amour, rien n'est perdu
Tant que son frais parfum attendrit nos pensées

Ainsi vos yeux, Madame, au long regard subtil,
Soir d'automne charmant plus qu'un matin d'avril,
Font que le temps lui-même auprès de vous s'attarde ;

Ainsi comme bercé par le flot enchanté,
Au son de votre voix rêvant votre beauté,
On oublierait la vie alors qu'on vous regarde.

IL EST DOUX DE S'AIMER

Il est doux de s'aimer lorsqu'on est jeune et beau,
Qu'on marche deux à deux par des routes fleuries,
Où naissent sous vos pas les folles rêveries,
Tandis qu'au loin la joie agite son flambeau.

Il est doux de s'aimer quand, lambeau par lambeau,
L'espoir s'en est allé de nos âmes meurtries ;
Quand, pour tout horizon, parmi des fleurs flétries,
Le jour déjà mourant vous montre le tombeau.

Il est doux de s'aimer, qu'on sourie ou qu'on pleure,
Tôt ou tard, pour toujours, pour longtemps, pour une heure,
Car le charme est divin de se laisser charmer,

Et sans cesse, qu'on ait dix-huit ans ou soixante,
Le cœur, seul immortel, de sa voix caressante
Vous murmure à l'oreille : Il est doux de s'aimer !

DÉSIR

Oh ! refaire des vers, laisser le rire éclore,
Retrouver frais et purs les rêves d'autrefois,
Reprendre ma jeunesse au printemps, à l'aurore,
Et refleurir soudain avec l'œillet des bois !

Puis, lorsque sur mon front redressé, la ramure
Jettera son réseau mêlé d'ombre et de jour,
Que chaque nid aura son hymne ou son murmure,
Rouvrir mon cœur au doux chanteur divin, l'amour !

Enfin, comme le lac insondable et limpide
Où le soleil se joue en longs rayons joyeux,
Sous l'éblouissement d'un seul regard rapide,
Réfléchir de nouveau tout le ciel dans mes yeux...

LYDIE DE RICARD

Si l'on veut connaître intimement l'œuvre et la vie de Mme Lydie de Ricard, il faut lire la préface émue que M. Louis Xavier de Ricard a écrite pour le recueil : *Aux Bords du Lez*, — recueil édité par ses soins après que la jeune femme eût été ravie à son affection.

« Morte jeune, dit-il, ce volume est loin de la contenir tout entière. Vers la fin de sa vie, — déjà malade de la maladie (la phtisie) qui devait si cruellement l'emporter et si tôt, — elle rêvait, éprise des légendes et des chansons populaires, d'essayer sous une forme très artiste à la fois, très subtile et très simple, l'éducation des âmes enfantines, — et des féminines presque aussi enfantines, sinon plus. C'était, selon elle, le grand rôle qui appartenait à la femme, de se faire par l'art l'*éleveuse* de toutes ces âmes, ignorantes ou obscures, et la *consolatrice* des dévoyés. Il ne lui fut pas permis de commencer la réalisation de ce rêve. »

Née à Paris en 1850, mariée en 1873, elle mourut en 1878. — Elle s'appelait Lydie Wilson, de son nom de jeune fille. — Son père était d'origine écossaise, et sa mère d'origine flamande. Son père, un commerçant, avait d'ailleurs des goûts artistiques très développés, s'intéressant à la peinture en véritable dilettante ; de son côté, sa mère, nature des plus distinguées, était une fervente de musique. « Ces deux courants, dit M. Louis-Xavier de Ricard, s'unirent en Lydie, qui, tout enfant déjà, — très réfléchie, très observatrice, — témoigna d'une organisation tout spécialement intellectuelle et artiste. Et, dès sa jeunesse, ayant assisté, chez mes parents, à l'éclosion et à tout le mouvement du *Parnasse Contemporain*, auditrice très attentive de nos théories et de nos vers, ses préférences allaient directement à nos maîtres, surtout à Leconte de Lisle ; leurs livres que je lui prêtais, ainsi que ceux de mes amis, décidèrent de ses tendances artistiques, en même temps que, passionnée de justice et de liberté, elle s'enquêtait en toute conscience des problèmes et de leurs solutions. Car ces deux préoccupations — l'art et l'équité — furent toujours son inséparable culte. »

Cependant, entre la peinture, la poésie et la musique, elle hésitait. Mais, après un séjour en Angleterre où elle apprit à connaître l'œuvre de Shelley et de Robert Burns, finalement ce fut la poésie qui l'emporta : elle s'y consacra dès lors avec passion.

Maintenant, si l'on a quelque étonnement pour son goût des vieux et pittoresques mots français dont s'émaillent ses poésies et qui leur donnent une saveur toute moyenâgeuse et un très particulier aspect de travail artistique, on en trouvera l'explication dans le séjour prolongé qu'elle fit dans le midi. Elle avait suivi son mari à Montpellier et, comme lui, elle s'éprit de l'histoire languedocienne et de la langue des troubadours dont elle poussa très loin l'étude. Elle composa même bientôt un certain nombre de poèmes en dialecte languedocien qui parurent tour à tour dans la *Lauseta*, *l'Armanà de Lengado*, dans la *Cigale* et dans la *Revue des langues romanes*. Tous ces poèmes ont été réunis à ses poésies françaises dans le volume *Aux bords du Lez*, publié en 1891.

RIEZ BIEN, LES FRAIS INNOCENTS

Riez, les poupons potelés
Aux bouchettes de lin sauvage !
Riez vos rires étoilés !
Rossignolets, rossignolez
Votre printanier babillage !
— O les blonds poupons potelés
Aux bouchettes de lin sauvage !

Mieux qu'un chamaillis aprilin,
Riez bien, les belles enfances !
Avec vos bouchettes de lin,
De lin sauvage et purpurin. —
Les chamaillis sont sans offenses
Qui rient au taillis aprilin.
— Riez bien, les belles enfances !

Oui ! laissez rire, les chéris,
Le vin vermeillet sur vos bouches ;
Vous qu'un sein joyeux a nourris
De lait blanc, de rêves fleuris,
D'amour, sans mélanges farouches
De sang ni de fièvre, ô chéris,
Sur le lin rose de vos bouches !

Riez bien, les frais innocents,
Emerveillez-vous bien des choses ;
Riez aux oiselets naissants,
Au ciel, aux astres fleurissants,
Aux arbres, aux moissons, aux roses,
A tout ! — Vous êtes innocents
Et ne connaissez rien des choses !

Trop tôt votre cœur n'aura plus
— Défeuillé de ses ignorances —
De nids pour les rires joufflus !
Et les rappels sont superflus
Des sereines indifférences,
Quand, tout brumeux, le cœur n'a plus
Son fouillis feuillu d'ignorances !

Riez, les poupons potelés
Aux bouchettes de lin sauvage !
Riez vos rires étoilés !
Rossignolets, rossignolez

Votre printanier babillage !...
O les blonds poupons potelés
Aux bouchettes de lin sauvage !

CRÉPUSCULE AU BORD DU LEZ

Je veux, assise emmi les blondes amarines,
Subir l'enchantement des extases divines
Au bord des eaux,
Et, dans l'ambre fluide et frais des crépuscules,
Laisser vibrer mon âme avec les libellules
Et les roseaux ;

Car le rêve, tandis que s'anuitent les prées
En la calme tiédeur de ces belles vêprées,
Devient lueur,
Et quand, pour les regards, les formes se font vaines,
Alors l'essaim charmant des visions sereines
S'éveille au cœur ;

Candides, et menant les rondes cadencées,
Qu'elles chantent en moi les intimes pensées
Ou, mieux encor,
Que très, très lentement se dissolve ma vie
Au pur embrasement de votre poésie,
O clairs soirs d'or !

AUBADE

Mon amoureuse, éveillez-vous !
Venez aspirer, claire amie,
Les alluchants parfums si doux
Qui s'en vont par val et prairie ;

Car voici né le mois d'amour,
Le mois d'amour et d'allégresse !

Déjà, le fauve archer du ciel
Se dresse à la brumeuse arquière
De l'aube, et va d'un trait cruel
Navrer l'étoile matinière !

Plus de frimas ! plus de grésils,
De neige, — qu'au verger ! et d'ores
Et déjà, buissons et courtils
Se font verdelets et sonores.



LYDIE DE RICARD

Car voici né le mois d'amour,
Le mois d'amour et d'allégresse !

Plus de mandolents horizons :
Le ciel d'or vibre d'alouettes !
Les prés ont de douillets gazons
Et des corolles vermeillettes ;

Comme becs d'oiselets naissants
Les bourgeons brisent leurs coquilles :
Claires voix et vols bruissants
Emeuvent les jeunes charmilles !

Mon amoureuse ! éveillez-vous !
Venez aspirer, claire amie,
Ces alluchants parfums si doux
Qui s'en vont par val et prairie !

Ne prenez souci d'affaiter
Ce gentil corps qui tant m'agrée ;
Voit-on pas les lys nus fêter
Chastement l'Aube diaprée ?

Ni fin joyau ! ni jaseran
Tressé comme une chevelure !
Ni mantel ! ni soyeux bliant !
Les deux lys n'ont point de parure.

Le voici né, le mois d'amour,
Le mois d'amour et d'allégresse !

Rayons d'aurore atourneront
Vos grâces, des siennes jumelles,
Et clairement les vêtiront :
Vos joyaux seront fleurs d'amelles ;

Et vous m'abèlirez tant mieux :
Riche habit ne vaut ce qu'il cèle ;
Bien plus qu'émail, est précieux
L'éclat d'une pousse nouvelle !

Mon amoureuse ! éveillez-vous !
Venez aspirer, claire amie,
Les alluchants parfums si doux,
Qui s'en vont par val et prairie :

Le voici né, le mois d'amour,
Le mois d'amour et d'allégresse !

SANS JEANNE

Du temps de Jeanne, les printemps
Etaient gais, avec leurs esquilles
Blanches de muguets grelottants
Et leurs étoiles de jonquilles ;
Ils étaient, ces printemps joyeux,
Si pimpants de fleurs et de trilles !...
— Mais où sont, mon cœur et mes yeux,
Ces verts avrils prestigieux
Du temps de Jeanne ?

Du temps de Jeanne, les étés
N'étaient qu'un rire de lumière ;
N'étaient qu'un régal de clartés,
(Ah ! les beaux blés éblouissants,
Qu'on ameulonnera sur l'aire !...)
— Mais où donc, mon cœur et mes sens,
Ces grands étés d'ors bruissants
Du temps de Jeanne ?

Du temps de Jeanne, les lents mois
D'automne même avaient leurs gloires ;
Oh ! la douce rousseur des bois !
Et les étangs aux molles moires !
Et les pampres !... et les couchants
Eclatants comme des victoires !
Orés, ils sont noirs et méchants,
Ces mois aux partirs si touchants
Du temps de Jeanne !

Ores, sans Jeanne, c'est l'hiver,
Tout le long de la longue année ;
Plus d'été blond, de printemps vert,
D'automne à la douceur fanée ;
C'est l'hiver !... c'est le ciel éteint !...
Et toute saison est mort-née.
— O ma lumière ! ô mon matin !
O mon frais soleil enfantin !
Où donc est Jeanne ?...

THÉRÈSE MAQUET

Thérèse Maquet était la nièce d'Auguste Maquet qui fut le principal collaborateur d'Alexandre Dumas. — Pourquoi n'écrit-on pas que Dumas fut son principal collaborateur ? cela serait cependant beaucoup plus près de la vérité !... — Elle naquit à Paris le 15 octobre 1858, et mourut le 5 août 1891.

Sensible et rêveuse, elle adorait la poésie et, le jour où l'idée lui vint d'écrire des vers ce fut sans autre but que de s'exercer à un art pour lequel elle avait tant de goût. Jamais elle n'eut la pensée qu'elle pourrait acquérir quelque renommée avec ses modestes productions de jeune fille. Sans doute, elle les lisait à ses parents et à ses amis, mais elle ne songeait à en tirer aucune vanité ni à faire la moindre publicité autour de son nom. Aussi est-ce seulement après sa mort que ses poésies virent l'impression, grâce aux soins pieux de son frère. Sully-Prudhomme qui avait connu la jeune fille et avait bien voulu l'aider quelquefois de ses conseils, fut sollicité de présenter le recueil au public. Il accepta avec empressement.

« Je ne voudrais pas — dit-il — insister sur la valeur de ce recueil ; les éloges préliminaires importunent les lecteurs ; ils aiment à conserver toute l'indépendance de leur jugement. Je me borne à féliciter ceux qui l'ouvriront et à leur promettre une émotion très délicate, si, en dépit de récents assauts livrés par tant d'insanités littéraires, stérilement prétentieuses, au bon sens et au goût publics, ils savent encore apprécier tout ce qu'il y a de grâce naïve dans l'éveil tremblant d'un cœur virginal, et de suave mélancolie dans ses pleurs d'une pureté délicieuse. Ce n'est pas que les vers de Mlle Maquet soient dépourvus de fermeté ; ils sont, au contraire, pleins et solides, mais la tristesse en est infiniment tendre. Si l'on était tenté de chercher dans l'influence du milieu où elle a vécu le secret des larmes que cette jeune fille a versées, on se fourvoierait étrangement. Les plus saintes, les plus douces affections l'ont entourée, ainsi que l'attestent plusieurs de ses poésies ; elle en jouissait comme d'une consolation bienfaisante. La source de sa désespérance était dans l'altération progressive de sa santé, dans la fatale décroissance de ses forces ; elle semblait porter elle-même d'avance le deuil de sa jeunesse. »

Les vers de Thérèse Maquet, on le verra, sont d'un vrai poète. La forme — quelque peu parnassienne — en est sobre et pure, et la pensée, bercée qu'elle est par une douce tristesse, a un charme mélancolique très prenant et très harmonieux.

Les *Poésies posthumes*, de Thérèse Maquet, ont paru en 1892. — Alp. Lemerre, éditeur.

Il convient encore de signaler que plusieurs pièces de Mlle Maquet ont été mises en musique par Massenet. En voici la liste : *Beaux yeux que j'aime*, mélodie ; — Deux fragments tirés de la poésie intitulée *Lui et Elle :* Jalousie (LUI) et Réponse (ELLE) ; — *Les Belles de nuit*, mélodie ; — *Aux Etoiles*, duo ; — *Idéal ; — Les larmes qu'on ne pleure pas ; — Le rire est béni*



THÉRÈSE MAQUET

LES LARMES

Les larmes qu'on ne pleure pas
Dans notre âme retombe toutes,
Et de leurs patientes gouttes
Martèlent le cœur triste et las.

La résistance enfin s'épuise,
Le cœur se creuse et s'affaiblit ;
Il est trop grand, rien ne l'emplit,
Et trop fragile, tout le brise !

PAPILLON

C'est presque un rêve, une ombre de chose,
C'est indécis, fuyant, irrisé ;
C'est le baiser tremblant qui se pose
Et qui s'envole à peine posé.

Plus qu'un esprit et moins qu'une flamme,
C'est fait d'azur, de pourpre et d'argent ;
C'est une fleur où vivrait une âme ;
Et c'est exquis, fragile et changeant.

C'est le désir qui toujours s'agite,
Le mouvement vêtu de couleurs ;
Cela frémit, vacille et palpite,
Ailé sourire aux lèvres des fleurs.

CHANSON

J'ai croisé l'amour en chemin,
  Il marchait, rapide,
Il a presque effleuré ma main
    D'un geste timide ;
Et moi j'ai retiré ma main...
L'amour a passé son chemin !

L'autre jour, que voulait-il dire ?
  Il venait, joyeux,
Son regard semblait me sourire
  En cherchant mes yeux,

Et mes yeux ont fui son sourire...
L'amour a passé sans rien dire !

Il suivait hier, ce vainqueur,
  Humblement ma route,
Et, triste, il implorait mon cœur :
  Par pitié, sans doute,
Je l'ai laissé prendre ce cœur...
Et l'amour est resté — vainqueur !

LA NYMPHE CAPTIVE

Le rayon rôde et joue au-dessus des fontaines,
Marbrant de taches d'or le clair miroir des eaux,
Au creux des vallons frais et dans les vastes plaines
Courent les flots vivants des fleuves, des ruisseaux ;
Les étangs paresseux sont jonchés de corolles
Et, dans l'ombre attiédie et discrète des bois,
Tandis qu'aux rameaux verts jasent les brises folles,
Les sources en gaîté chantent à demi-voix !
Quand la nuit, secouant sa chevelure brune,
S'allonge aux cieux pour y dormir, que l'horizon
S'estompe d'un brouillard bleuâtre, au clair de lune,
Les Naïades parfois dansent sur le gazon,
Et les grands Faunes roux aux prunelles brillantes
Sortent à pas furtifs des épaisses forêts...
Alors toutes ont fui ! — Mais longtemps, souriantes,
Elles rêvent aux mots entendus de si près,
Dont leur cœur a saisi la caresse au passage :
Et, seules à présent dans leur retrait ombreux,
Elles sentent encor glisser à leur visage
L'ardent effleurement des regards amoureux !

Mais dans l'exil amer des délices possibles,
Loin des lieux où ses sœurs froissent les verts roseaux,
Dans un désert, fermé de blocs inaccessibles,
Les Dieux tiennent captive une nymphe des eaux !
Hélas ! captive, ici. — La montagne qui borne
Son regard, n'a pas même une mousse à ses flancs ;
Le cirque étroit enserre un lac profond et morne,
Les heures ferment l'aile et marchent à pas lents.

Seule à jamais ! couchée au sol, l'âme troublée,
Pleine d'un regard vague et d'un désir sans fin,
Elle reste immobile, et sa pose accablée
Du contour délicat accuse le dessin.
Son corps souple et charmant fait une lueur blanche
Entre les durs profils des rocs irréguliers ;
La tunique aux plis droits a glissé sur sa hanche,
Des bandelettes d'or les bouts sont déliés,
Et ses cheveux légers que le vent éparpille
D'une vapeur ambrée auréolent son front !
Toujours, toujours ainsi, sur la paroi qui brille
Les rayons, dards aigus, vibrants, s'accrocheront :
Toujours, toujours ! Le printemps vient, l'été s'achève,
Mais le sol infécond dort l'éternel sommeil ;
Les cailloux nuancés, seules fleurs de la grève,
Par l'écume mouillés, reluisent au soleil.
Toujours, toujours ! — Pas une voix, pas un murmure,
Le silence, toujours ! L'accablante langueur
D'un implacable ennui l'étreint et la torture,
Cette immuable vie épouvante son cœur !
C'est en vain que vers vous elle a tourné son âme,
Insensibles témoins de son cruel tourment,
Monts rigides, et vous, cieux calmes où la flamme
Du jour nouveau renaît inexorablement.
Impassibles splendeurs, ô beautés trop sévères,
Vous accablez l'amour de votre éternité !
La grâce n'appartient qu'aux choses éphémères,
Le charme de la fleur, c'est sa fragilité.
Le désir, cette lèvre incessamment avide,
Se dégoûte d'un flot impossible à tarir.
L'ivresse n'est qu'au fond des coupes que l'on vide,
La tendresse ne va qu'à ce qui doit mourir ! —
— « Oh ! plutôt la douleur inconnue et changeante,
Que la muette horreur d'une éternelle paix ! » —
— Les Dieux n'entendent pas ! La prière touchante
Ne pourra des cieux lourds trouer le dôme épais ;
Et la nymphe au front blanc, dédaigneuse des plaintes,
Pour leurrer son espoir éveille un rêve las,
Un doux rêve d'amour dont les ailes éteintes
Traînent en sa pensée un vol pesant et bas,
Sa main distraitement s'appuie au col de l'urne
D'où s'épanche à regret un flot silencieux,
Et le beau lac profond, le grand lac taciturne,
Reflète la tristesse et l'azur de ses yeux !

CHANT ALTERNÉ

Il est venu le bien-aimé,
Brillant comme l'astre enflammé
Qui surgit des brumes d'opale.

A sa rencontre j'ai marché ;
Son front grave est un peu penché :
J'ai pleuré de le voir si pâle.

***

Il est si beau, si fin, si grand !
Comme un brin de paille il me prend ;
Je tiens, tout le jour, dans son ombre.

Il est triste, il est soucieux :
Mais son regard brille en ses yeux
Comme un rayon dans un ciel sombre !

***

Il m'adore ! il est devant moi
Comme un esclave, lui ! mon roi ;
Mon caprice est sa loi suprême.

Tous ses désirs sont épiés ;
J'ai couché mon âme à ses pieds
Et je veux le servir..., je l'aime !

***

Par un bien âpre et long chemin
Il m'a conduite par la main
Vers un lit de fleurs et de mousse.

La vie autrefois l'a blessé ;
Il souffrait et je l'ai pansé
D'une main légère et très douce.

***

Je suis sans crainte à ses côtés ;
Il veut voir tous nos jours fêtés,
Rêvant pour moi gloire et richesses.

Nous vivrons plutôt, cœur à cœur,
Loin du monde faux et moqueur,
Ecoutant chanter nos tendresses.

***

D'un baiser, d'un regard joyeux
Il sèche les pleurs dans mes yeux ;
Il sait dissiper mes alarmes.

Je ne ressens que sa douleur,
Et pour en payer son bonheur
Je donnerais toutes mes larmes.

***

Je crois aux serments amoureux
Que m'a fait ce cœur généreux,
Il me sera toujours fidèle.

Je ne puis reprendre ma foi ;
Mon âme est en lui plus qu'en moi.
Comment se retrouverait-elle ?

***

Qu'il veille à mon dernier repos,
Et que de sa main sur mes os
La planche du cercueil retombe !

Non ! qu'il ait toujours mon appui !
Si j'allais mourir avant lui,
Qui mettrait des fleurs sur sa tombe ?

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. Art. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris.

5me MILLE

293

Imp. L.-Marcel Fortin et Cie, 6, Chaussée d'Antin, Paris